BIBLIOTECA
COLEGIO DE OSUNA

37=3.66=4

Jul 212
m 66

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME SEPTIEME.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA ALFONSINA BOLOGNA

GENEVE,

M. DCC. LXXIV.

SURÉNA,

GENERAL

DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

1674.

SURÉNA,

GÉNÉRAL

DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

SURÉNA n'eſt point un nom propre, c'eſt un titre d'honneur, un nom de dignité. Le *Suréna* des Parthes était l'*Ethmadoulet* des Perſans d'aujourd'hui, le grand viſir des Turcs. Cette mépriſe reſſemble à celle de pluſieurs de nos écrivains, qui ont parlé d'un *Azem*, grand viſir de la Porte Ottomane, ne ſachant pas que *Viſir Azem*, ſignifie *grand Viſir*. Mais la mépriſe eſt bien plus pardonnable à *Corneille* qu'à ces hiſtoriens, parce que l'hiſtoire des Parthes nous eſt bien moins connue que celle des nouveaux Perſans & des Turcs.

La tragédie de *Suréna* fut jouée les derniers jours de 1674, & les premiers de 1675: elle roule toute entière ſur l'amour. Il ſemblait que *Corneille* voulût joûter contre *Racine*. Ce grand homme avait donné ſon *Iphigénie*, la même année 1674. J'avoue que je regarde *Iphigénie* comme le chef-d'œuvre de la ſcène; & je ſouſcris à ces beaux vers de *Deſpréaux*:

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ton nom verſer la Champmêlé.

Veut-on de la grandeur? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théatre, néceſſaire, paſſionnée, ſans enflure, ſans déclamation. Veut-on de la vraie politique? tout le rôle d'*Ulyſſe* en eſt plein; & c'eſt une politique parfaite, uniquement fondée ſur l'amour du bien public; elle eſt adroite;

elle eſt noble ; elle ne differte point ; elle augmente la terreur. *Clytemneſtre* eſt le modèle du grand patétique ; *Iphigénie* celui de la ſimplicité noble & intéreſſante ; *Agamemnon* eſt tel qu'il doit être : & quel ſtile ! c'eſt là le vrai ſublime.

Après *Suréna*, *Pierre Corneille* renonça au théatre, auquel il eût dû renoncer plus tôt. Il ſurvécut près de dix ans à cette piéce, & fut témoin des ſuccès mérités de ſon illuſtre rival ; mais il avait la conſolation de voir repréſenter ſes anciennes piéces avec des aplaudiſſemens toujours nouveaux ; & c'eſt aux beaux morceaux de ces anciens ouvrages que nous renvoyons le lecteur. Il remarquera que tout ce qui eſt bien penſé dans ces chefs-d'œuvre eſt preſque toujours bien exprimé, à quelques tours & quelques termes près qui ont vieilli ; & qu'il n'eſt obſcur, guindé, alembiqué, incorrect, faible & froid, que quand il n'eſt pas ſoutenu par la force du ſujet. Preſque tout ce qui eſt mal exprimé chez lui ne méritait pas d'être exprimé. Il écrivait très-inégalement ; mais je ne ſais s'il avait un génie inégal, comme on le dit ; car je le vois toujours, dans ſes meilleures piéces, & dans ſes plus mauvaiſes, attaché à la ſolidité du raiſonnement, à la force & à la profondeur des idées, preſque toujours plus occupé de differter que de toucher ; plein de reſſources, juſques dans les ſujets les plus ingrats, mais de reſſources ſouvent peu tragiques ; choiſiſſant mal tous ſes ſujets, depuis *Œdipe* ; inventant des intrigues, mais petites, ſans chaleur, & ſans vie ; s'étant fait un mauvais ſtile, pour avoir travaillé trop rapidement ; & cherchant à ſe tromper lui-même ſur ſes dernières piéces. Son grand mérite eſt d'avoir trouvé la France agreſte, groſſière, ignorante, ſans eſprit, ſans goût vers le tems du *Cid*, & de l'avoir changée : car l'eſprit qui règne au théatre eſt l'image fidèle de

l'eſprit d'une nation. Non-ſeulement on doit à *Corneille* la tragédie, la comédie, mais on lui doit l'art de penſer.

Il n'eut pas le patétique des Grecs; il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune;* & le tableau que forme le cinquiéme acte, me parait avec ſes défauts très-ſupérieur à tout ce que la Grèce admirait. Le tableau du cinquiéme acte d'*Athalie* eſt dans ce grand goût. Il faut avouer que tous les derniers actes des autres piéces, ſans exception, ſont maigres, décharnés, faibles en comparaiſon. Si vous exceptez ces deux ſpectacles frapans, nos tragédies françaiſes ont été trop ſouvent des recueils de dialogues plutôt que des actions patétiques. C'eſt par là que nous péchons principalement. Mais avec ce défaut, & quelques autres auxquels la néceſſité de faire cinq actes aſſujettit les auteurs, on avoue que la ſcène françaiſe eſt ſupérieure à celle de toutes les nations anciennes & modernes. Cet art eſt abſolument néceſſaire dans une grande ville telle que Paris: mais avant *Corneille* cet art n'exiſtait pas; & après *Racine*, il parait impoſſible qu'il s'accroiſſe.

Il n'eſt pas plus poſſible de faire un commentaire ſur la piéce de *Suréna* que ſur *Agéſilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Pertharite*, *Tite & Bérénice*, la *Toiſon d'Or*, *Théodore*. Si on a fait quelques réflexions ſur *Othon*, c'eſt qu'en effet les beaux vers répandus dans la premiére ſcène, ſoutenaient un peu le commentateur dans ce travail ingrat & dégoutant. Je finirai par dire qu'il ne faut examiner que les ouvrages qui ont des beautés avec des défauts, afin d'aprendre aux jeunes gens à éviter les uns, & à imiter les autres: mais pour les piéces auſſi mal inventées que mal écrites où les fautes innombrables ne ſont pas rachetées par une ſeule belle ſcène, il eſt très-inutile de commenter ce qu'on ne peut lire.

On n'aura donc ici qu'une ſeule obſervation, que j'ai déja ſouvent indiquée ; c'eſt que plus *Corneille* vieilliſſait plus il s'obſtinait à traiter l'amour, lui qui dans ſon dépit de réuſſir ſi mal, ſe plaignait *que la ſeule tendreſſe fut toujours à la mode.* D'ordinaire la vieilleſſe dédaigne des faibleſſes qu'elle ne reſſent plus. L'eſprit contracte une fermeté ſévère qui va juſqu'à la rudeſſe. Mais *Corneille* au contraire mit dans ſes derniers ouvrages plus de galanterie que jamais, & quelle galanterie ! peut-être voulait-il jouter contre *Racine* dont il ſentait malgré lui la prodigieuſe ſupériorité dans l'art ſi difficile de rendre cette paſſion auſſi noble auſſi tragique, qu'intéreſſante. Il imprima. . . . qu'*Othon ni Suréna, ne ſont point des cadets indignes de Cinna.* Ils étaient pourtant des cadets très-indignes, & *Pacorus*, & *Euridice*, & *Palmis*, & le *Suréna* parlent d'amour comme des bourgeois de Paris.

Si le mérite eſt grand l'eſtime eſt un peu forte.
Vous la pardonnerez à l'amour qui m'emporte.
Comme vous le forcez à ſe trop expliquer,
S'il manque de reſpect vous l'en faites manquer.
Il eſt ſi naturel d'eſtimer ce qu'on aime
Qu'on voudrait que partout on l'eſtimat de même,
Et la pente eſt ſi douce à vanter ce qu'il vaut
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

C'eſt dans ce ſtile ridicule que *Corneille* fait l'amour dans ſes vingt dernières tragédies, & dans quelques unes des premiéres. Quiconque ne ſent pas ce défaut eſt ſans aucun goût ; & quiconque veut le juſtifier ſe ment à lui-même. Ceux qui m'ont fait un crime d'être trop ſévère, m'ont forcé à l'être véritablement, & à n'adoucir aucune vérité. Je ne dois rien à ceux qui ſont de mauvaiſe foi. Je ne dois compte à per-

ſonne de ce que j'ai fait pour une deſcendante de *Corneille* & de ce que j'ai fait pour ſatisfaire mon goût. Je connais mieux les beaux morceaux de ce grand génie que ceux qui feignent de reſpecter les mauvais. Je ſais par cœur tout ce qu'il a fait d'excellent. Mais on ne m'impoſera ſilence en aucun genre ſur ce qui me parait défectueux.

Ma déviſe a toujours été *fari quæ ſentiat.*

AVERTISSEMENT DE P. CORNEILLE.

LE ſujet de cette tragédie eſt tiré de Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils diſent tous deux que Suréna était le plus noble, le plus riche, le mieux fait, & le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités il ne pouvait manquer d'être un des premiers hommes de ſon ſiécle; & ſi je ne m'abuſe, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnaiſſable. Vous en jugerez.

ACTEURS.

ORODE, roi des Parthes.
PACORUS, fils d'Orode.
SURÉNA, lieutenant d'Orode, & général de ſon armée contre Craſſus.
SILLACE, autre lieutenant d'Orode.
EURIDICE, fille d'Artabaſe, roi d'Arménie.
PALMIS, ſœur de Suréna.
ORMENE, dame d'honneur d'Euridice.

La ſcène eſt à Séleucie, ſur l'Euphrate.

SURENA,

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

Et vous partez

SURÉNA,

GENERAL

DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMÉNE.

EURIDICE.

NE me parle plus tant de joie & d'hyménée.
Tu ne ſais pas les maux où je ſuis condamnée.
Ormène, c'eſt ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'à deux rois il a plû d'arrêter ;
Et l'on a préféré cette ſuperbe ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle.
La reine & la princeſſe en quittent le ſéjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout ſon luſtre à la cour.

Le roi les mande exprès ; le prince n'attend qu'elles ;
Et jamais ces climats n'ont vû pompes ſi belles.
Mais que ſervent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur eſt eſclave, & tous ſes vœux captifs,
Si de tous ces efforts de publique allégreſſe
Il ſe fait des ſujets de trouble & de triſteſſe ?
J'aime ailleurs.

ORMÉNE.

Vous, madame ?

EURIDICE.

Ormène, je l'ai tû,
Tant que j'ai pû me rendre à toute ma vertu.
N'eſpérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flamme dans mon cœur ſe tenait renfermée ;
L'abſence & la raiſon ſemblaient la diſſiper ;
Le manque d'eſpoir même aidait à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille, & mon devoir ſévère
Le préparait ſans peine aux loix du roi mon père,
Au choix qu'il lui plairait. Mais, ô dieux ! quel tourment,
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant !

ORMÉNE.

Aux yeux de votre amant !

EURIDICE.

Il eſt tems de te dire
Et quel malheur m'accable, & pour qui je ſoupire.
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à ſe ſoulager.
Quand l'avare Craſſus, chef des troupes Romaines,
Entreprit de domter les Parthes dans leurs plaines,

Tu ſais que de mon père il brigua le ſecours,
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours,
Que pour ambaſſadeur il prit ce héros même,
Qui l'avait ſû venger, & rendre au diadème.

ORMÉNE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour ſon roi;
Et Caſſius pour Rome avait le même emploi.
Je vis de ces états l'orgueilleuſe puiſſance
D'Artabaſe à l'envi mendier l'aſſiſtance;
Ces deux grands intérêts partager votre cœur,
Et des ambaſſadeurs prolonger le ſéjour.

EURIDICE.

Tous deux ainſi qu'au roi me rendirent viſite,
Et j'en connus bientôt le différent mérite.
L'un fier, & tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
Semblait pour compliment nous aporter des loix;
L'autre, par les devoirs d'un reſpect légitime,
Vengeait le ſceptre en nous de ce manque d'eſtime.
L'amour s'en mêla même, & tout ſon entretien
Sembla m'offrir ſon cœur, & demander le mien:
Il l'obtint; & mes yeux, que charmaient ſa préſence,
Soudain avec les ſiens en firent confidence.
Ces muets truchemens ſûrent lui révéler
Ce que je me forçais à lui diſſimuler;
Et les mêmes regards qui m'expliquaient ſa flamme,
S'inſtruiſaient dans les miens du ſecret de mon ame.
Ses vœux y rencontraient d'auſſi tendres deſirs;
Un accord imprévû confondait nos ſoupirs;
Et d'un mot échapé la douceur hazardée

Trouvait l'ame en tous deux toute perſuadée.

ORMÉNE.

Cependant eſt-il roi, madame ?

EURIDICE.

Il ne l'eſt pas;
Mais il fait rétablir les rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'eſprit, & de viſage,
Le plus puiſſant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un roi qui n'eſt que roi.
Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et ſouffre de mes maux que j'achève l'hiſtoire.
L'amour ſous les dehors de la civilité,
Profita quelque tems des longueurs du traité:
On ne ſoupçonna rien des ſoins d'un ſi grand homme;
Mais il falut choiſir entre le Parthe & Rome.
Mon père eut ſes raiſons en faveur du Romain;
J'eus les miennes pour l'autre, & parlai même en vain:
Je fus mal écoutée, & dans ce grand ouvrage,
On ne daigna peſer ni compter mon ſuffrage.
Nous fûmes donc pour Rome; & Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus:
Il m'en parut ému, mais il ſut ſe contraindre:
Pour tout reſſentiment il ne fit que nous plaindre;
Et comme tout ſon cœur me demeura ſoumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.
Que ſervit de flatter l'eſpérance détruite ?
Mon père choiſit mal, on l'a vû par la ſuite.
Suréna fit périr l'un & l'autre Craſſus,
Et ſur notre Arménie Orode eut le deſſus:

Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.
Hélas ! j'avais prévû les maux de cette guerre ;
Et n'avais pas compté parmi ces noirs ſuccès
Le funeſte bonheur que me gardait la paix :
Les deux rois l'ont conclue, & j'en ſuis la victime
On m'amène épouſer un prince magnanime ;
Car ſon mérite enfin ne m'eſt point inconnu,
Et ſe ferait aimer d'un cœur moins prévenu ;
Mais quand ce cœur eſt pris, & la place occupée,
Des vertus d'un rival en vain l'ame eſt frapée.
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux ;
Et plus il eſt parfait, plus il eſt odieux.
Cependant j'obéis, Ormène, je l'épouſe ;
Et de plus...

ORMÉNE.

Qu'auriez-vous de plus ?

EURIDICE.

Je ſuis jalouſe.

ORMÉNE.

Jalouſe ! Quoi, pour comble aux maux dont je vous plains...

EURIDICE.

Tu vois ce que je ſouffre, apren ce que je crains.
Orode fait venir la princeſſe ſa fille ;
Et s'il veut de mon bien enrichir ſa famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,
Conçoi mes déplaiſirs, je t'ai dit mon amour.
C'eſt bien aſſez, ô ciel ! que le pouvoir ſuprême
Me livre en d'autres bras, aux yeux de ce que j'aime,
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui,

De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMÉNE.

Votre douleur, madame, eſt trop ingénieuſe.

EURIDICE.

Quand on a commencé de ſe voir malheureuſe,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne faſſe trembler;
La plus fauſſe aparence a droit de nous troubler;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poiſon pour une ame chagrine.

ORMÉNE.

En ces nouveaux poiſons trouvez-vous tant d'apas,
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'eſt pas?

EURIDICE.

La princeſſe eſt mandée, elle vient, elle eſt belle;
Un vainqueur des Romains n'eſt que trop digne d'elle;
S'il la voit, s'il lui parle, & ſi le roi le veut...
J'en dis trop, & déja tout mon cœur qui s'émeut...

ORMÉNE.

A ſoulager vos maux apliquez même étude
Qu'à prendre un vain ſoupçon pour une certitude:
Songez par où l'aigreur s'en pourrait adoucir.

EURIDICE.

J'y fais ce que je puis, & n'y puis réuſſir,
N'oſant voir Suréna, qui règne en ma penſée,
Et qui me croit peut-être une ame intéreſſée.
Tu vois quelle amitié j'ai fait avec ſa ſœur:
Je crois le voir en elle, & c'eſt quelque douceur,
Mais légère, mais faible, & qui me gêne l'ame
Par l'inutile ſoin de lui cacher ma flamme.
Elle la ſait ſans doute, & l'air dont elle agit,

M'en demande un aveu dont mon devoir rougit.
Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle;
N'en uſe pas de même, & ſois moi plus fidelle;
Il ſuffit qu'avec toi j'amuſe mon ennui.
Toutefois, tu n'as rien à me dire de lui;
Tu ne ſais ce qu'il fait, tu ne ſais ce qu'il penſe;
Une ſœur eſt plus propre à cette confiance.
Elle ſait s'il m'accuſe, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on lui fait il m'eſtime complice,
S'il me garde ſon cœur, ou s'il me rend juſtice.
Je la vois, force la, ſi tu peux, à parler;
Force moi, s'il le faut, à ne lui rien céler.
L'oſerai-je, grands dieux, ou plutôt le pourai-je?

ORMÉNE.

L'amour, dès qu'il le veut, ſe fait un privilège;
Et quand de ſe forcer ſes deſirs ſont laſſés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit aſſez.

SCENE II.

PALMIS, EURIDICE, ORMÉNE.

PALMIS.

J'Aporte ici, madame, une heureuſe nouvelle.
Ce ſoir la reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joie, & d'un eſprit content?

PALMIS.

Avec tout le reſpect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURIDICE.

Rien de plus?

PALMIS.

Qu'a de plus un ſujet à lui rendre?

EURIDICE.

Je ſuis trop curieuſe, & devrais mieux ſavoir
Ce qu'aux filles des rois un ſujet peut devoir;
Mais de pareils ſujets ſur qui tout l'état roule,
Se font aſſez ſouvent diſtinguer de la foule;

Et je ſais qu'il en eſt, qui, ſi j'en puis juger,
Avec moins de reſpect ſavent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en ſais point, madame, & ne crois pas mon frère
Plus ſavant que ſa ſœur en un pareil myſtère.

EURIDICE.

Paſſons. Que fait le prince ?

PALMIS.

En véritable amant
Doutez-vous qu'il ne ſoit dans le raviſſement ?
Et pourrait-il n'avoir qu'une joie imparfaite,
Quand il ſe voit toucher au bonheur qu'il ſouhaite ?

EURIDICE.

Peut-être n'eſt-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame, & j'y craindrais quelque ſujet d'ennui.

PALMIS.

Et quel ennui pourrait mêler ſon amertume
Au doux & plein ſuccès du feu qui le conſume ?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur ?
Le don de votre main ...

EURIDICE.

La main n'eſt pas le cœur.

PALMIS.

Il eſt maître du vôtre.

EURIDICE.

Il ne l'eſt point, madame,
Et même je ne ſais s'il le ſera de l'ame.
Jugez après cela quel bonheur eſt le ſien.
Mais achevons de grace, & ne déguiſons rien.

Savez-vous mon ſecret ?

PALMIS.

Je ſais celui d'un frère.

EURIDICE.

Vous ſavez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire ?
Me hait-il ? Et ſon cœur juſtement irrité
Me rend-il ſans regret ce que j'ai mérité ?

PALMIS.

Oui, madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite, & de zèle, & de flamme.

EURIDICE.

Il m'aimerait encor ?

PALMIS.

C'eſt peu de dire aimer ;
Il ſouffre ſans murmure, & j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuſe ſans ceſſe.
Elle eſt fille, & de plus, dit-il, *elle eſt princeſſe ;*
Je ſais les droits d'un père, & connais ceux d'un roi ;
Je ſais de ſes devoirs l'indiſpenſable loi ;
Je ſais quel rude joug, dès ſa plus tendre enfance,
Impoſent à ſes vœux ſon rang & ſa naiſſance ;
Son cœur n'eſt pas exemt d'aimer ni de haïr,
Mais qu'il aime, ou haïſſe, il lui faut obéir :
Elle m'a tout donné ce qui dépendait d'elle,
Et ma reconnoiſſance en doit être éternelle.

EURIDICE.

Ah vous redoublez trop, par ce diſcours charmant,
Ma haine pour le prince, & mes feux pour l'amant :
Finiſſons-le, madame ; en ce malheur extrême
Plus je hais, plus je ſouffre, & ſouffre autant que j'aime.

PALMIS.

N'irritons point vos maux, & changeons d'entretien.
Je ſais votre ſecret, ſachez auſſi le mien.
Vous n'êtes pas la ſeule à qui la deſtinée
Prépare un long ſuplice en ce grand hyménée.
Le prince . . .

EURIDICE.

Au nom des dieux, ne me le nommez pas;
Son nom ſeul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

Un tel excès de haine!

EURIDICE.

Elle n'eſt que trop dûe
Aux mortelles douleurs dont m'accable ſa vûe.

PALMIS.

Hé bien, ce prince donc qu'il vous plait de haïr,
Et pour qui votre cœur s'aprête à ſe trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimait.

EURIDICE.

L'infidelle!

PALMIS.

Nos vœux étaient pareils, notre ardeur mutuelle;
Je l'aimais.

EURIDICE.

Et l'ingrat briſe des nœuds ſi doux!

PALMIS.

Madame, eſt-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Eſt-il vœux, ni ſermens qu'ils ne vous ſacrifient?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le juſtifient,

Vos yeux qui ſur moi-même ont un tel aſcendant...

EURIDICE.

Vous demeurez à vous, madame, en le perdant;
Et le bien d'être libre aiſément vous conſole
De ce qu'a d'injuſtice un manque de parole:
Mais je deviens eſclave, & tels ſont mes malheurs;
Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure?
Vous perdez votre amant, mais ſon cœur vous demeure;
Et j'éprouve en mon ſort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enlève tout ſon cœur.
Ma conquête m'échape où les vôtres groſſiſſent.
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchiſſent.
Votre empire s'augmente où ſe détruit le mien;
Et de toute ma gloire il ne me reſte rien.

EURIDICE.

Reprenez vos captifs, raſſurez vos conquêtes,
Rétabliſſez vos loix ſur les plus grandes têtes,
J'en ſerai peu jalouſe, & préfère à cent rois
La douceur de ma flamme, & l'éclat de mon choix:
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadême.
Mais dites moi, madame, eſt-il bien vrai qu'il m'aime?
Dites; & s'il eſt vrai, pourquoi fuit-il mes yeux?

PALMIS.

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURIDICE.

Juſte ciel, à le voir, déja mon cœur ſoupire!
Amour, ſur ma vertu prens un peu moins d'empire.

SCENE III.

EURIDICE, SURÈNA.

EURIDICE.

JE vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur, votre préſence étonne mon devoir;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne ſaurait plus m'offrir que de nouveaux ſuplices.
Oſez-vous l'ignorer? & lorſque je vous voi,
S'il me faut trop ſouffrir, ſouffrez-vous moins que moi?
Souffrons-nous moins tous deux pour ſoupirer enſemble?
Allez, contentez vous d'avoir vû que j'en tremble;
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hazardez plus à des ſoupirs honteux.

SURÉNA.

Je ſais ce qu'à mon cœur coûtera votre vûe;
Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure aproche, & demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi;
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie:
Pardonnez à l'amour qui vous la ſacrifie,
Et ſouffrez qu'un ſoupir exhale à vos genoux,
Pour ma dernière joie, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, ſeigneur, la jugez-vous ſi forte,

Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même ſoupir, qui tranchera vos jours,
Ne tranche auſſi des miens le déplorable cours?
Vivez, ſeigneur, vivez, afin que je languiſſe,
Qu'à vos feux ma langueur rende longtems juſtice.
Le trépas à vos yeux me ſemblerait trop doux;
Et je n'ai pas encor aſſez ſouffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me conſume,
Qu'il me faſſe à longs traits goûter ſon amertume :
Je veux, ſans que la mort oſe me ſecourir,
Toujours aimer, toujours ſouffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une faibleſſe
A cette douloureuſe & fatale tendreſſe?
Vous pourriez-vous, ſeigneur, réſoudre à ſoulager
Un malheur ſi preſſant par un bonheur léger?

SURÉNA.

Quel bonheur peut dépendre ici d'un miſérable,
Qu'après tant de faveurs ſon amour même accable?
Puis-je encor quelque choſe en l'état où je ſuis?

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'aſſez rudes ennuis.
N'épouſez point Mandane, exprès on l'a mandée;
Mon chagrin, mes ſoupçons m'en ont perſuadée.
N'ajoutez point, ſeigneur, à des malheurs ſi grands,
Celui de vous unir au ſang de mes tyrans,
De remettre en leur main le ſeul bien qui leur reſte,
Votre cœur; un tel don me ſerait trop funeſte;
Je veux qu'il me demeure, & malgré votre roi,
Diſpoſer d'une main qui ne peut être à moi.

SURÉNA.

Plein d'un amour ſi pur, & ſi fort que le notre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de cœur, ni de main à donner.
Je vous aime, & vous pers. Après cela, madame,
Serait-il quelque hymen que pût ſouffrir mon ame?
Serait-il quelques nœuds où ſe pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous était ſi cher,
Et qu'à force d'amour vous rendrez incapable
De trouver ſous le ciel quelque choſe d'aimable?

EURIDICE.

Ce n'eſt pas là de vous, ſeigneur, ce que je veux.
A la poſtérité vous devez des neveux;
Et ces illuſtres morts dont vous tenez la place,
Ont aſſez mérité de revivre en leur race:
Je ne veux pas l'éteindre, & tiendrais à forfait,
Qu'il m'en fût échapé le plus léger ſouhait.

SURÉNA.

Que tout meure avec moi, madame, que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
Sentiront-ils percer, par un éclat nouveau,
Ces illuſtres ayeux, la nuit de leur tombeau?
Reſpireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux, qui peut-être auront peine à les ſuivre,
Peut-être ne feront que les deshonorer,
Et n'en auront le ſang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette ſorte de vie eſt bien imaginaire;
Et le moindre moment d'un bonheur ſouhaité

Vaut mieux qu'une ſi froide, & vaine éternité.

EURIDICE.

Non, non, je ſuis jalouſe, & mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,
Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réſervée aux volontés du roi:
Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire;
Ce ſera l'épouſer que de le pouvoir faire;
Et ma haine ſans ceſſe aura de quoi trembler,
Tant que par-là mes maux pouront ſe redoubler.
Il faut qu'un autre hymen me mette en aſſurance.
N'y portez, s'il ſe peut, que de l'indifférence;
Mais par de nouveaux feux dûſſiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez, afin de m'obéir:
Je veux que ce grand choix ſoit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le règle, & qu'on me voye enfin
Reine de votre cœur, & de votre deſtin:
Que Mandane, en dépit de l'ordre qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever juſqu'à votre perſonne,
Soit réduite à deſcendre à ces malheureux rois,
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des loix:
Et n'apréhendez point d'en regretter la perte;
Il n'eſt cour ſous les cieux qui ne vous ſoit ouverte;
Et par-tout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de roi ne vous manqueront pas.

SURÉNA.

Quand elles me rendraient maître de tout un monde,
Abſolu ſur la terre, & ſouverain ſur l'onde,

Mon

Mon cœur. . .

EURIDICE.

N'achevez point, l'air dont vous commencez
Pourrait à mon chagrin ne plaire pas assez ;
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance,
Je ne veux recevoir que de l'obéissance.

SURÉNA.

A qui me donnez-vous ?

EURIDICE.

Moi ? que ne puis-je, hélas !
Vous ôter à Mandane, & ne vous donner pas !
Et contre les soupçons de ce cœur qui vous aime,
Que ne m'est-il permis de m'assurer moi-même !
Mais adieu, je m'égare.

SURÉNA.

Où dois-je recourir,
O ciel, s'il faut toujours aimer, souffrir, mourir ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SURÉNA, votre zèle a trop ſervi mon père,
Pour m'en laiſſer attendre un devoir moins ſincère;
Et ſi près d'un hymen qui doit m'être aſſez doux,
Je mets ma confiance & mon eſpoir en vous.
Palmis avec raiſon de cet hymen murmure;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure;
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds,
Mes pareils ne ſont point tout-à-fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendreſſes,
Il eſt des rois pour elle, & pour vous des princeſſes;
Et je puis hautement vous engager ma foi,
Que vous ne vous plaindrez du prince, ni du roi.

SURÉNA.

Ceſſez de me traiter, ſeigneur, en mercénaire;
Je n'ai jamais ſervi par eſpoir de ſalaire;
La gloire m'en ſuffit, & le prix que reçoit...

PACORUS.

Je ſais ce que je dois, quand on fait ce qu'on doit;
Et ſi de l'accepter ce grand cœur vous diſpenſe,
Le mien ſe ſatisfait, alors qu'il récompenſe.
J'épouſe une princeſſe en qui les doux accords,
Des graces de l'eſprit avec celles du corps,
Forment le plus brillant, & plus noble aſſemblage,
Qui puiſſe orner une ame, & parer un viſage.
Je n'en dis que ce mot, & vous ſavez aſſez
Quels en ſont les attraits, vous qui la connaiſſez.
Cette princeſſe donc, ſi belle, ſi parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je ſouhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plutôt que ſes vœux
N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vûe, & qu'un devoir fidelle
A tenu ſi longtems près de ſon père & d'elle,
Ne me déguiſez point ce que dans cette cour
Sur de pareils ſoupçons vous auriez eu de jour.

SURÉNA.

Je la voyais, ſeigneur; mais pour gagner ſon père,
C'était tout mon emploi, c'était ma ſeule affaire;
Et je croyais par elle être ſûr de mon choix;
Mais Rome, & ſon intrigue eurent le plus de voix.
Du reſte ne prenant intérêt à m'inſtruire
Que de ce qui pouvait vous ſervir, ou vous nuire,
Comme je me bornais à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vû ce qu'un autre eût pû voir.
Si j'euſſe preſſenti que la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle était réſervée,

J'aurais pris d'autres ſoins, & plus examiné;
Mais j'ai ſuivi mon ordre, & n'ai point deviné.

PACORUS.

Quoi, de ce que je crains vous n'auriez nulle idée?
Par aucune ambaſſade on ne l'a demandée?
Aucun prince auprès d'elle, aucun digne ſujet,
Par ſes attachemens n'a marqué de projet?
Car il vient quelquefois du milieu des provinces
Des ſujets en nos cours qui valent bien des princes;
Et par l'objet préſent les ſentimens émûs
N'attendent pas toujours des rois qu'on n'a point vûs.

SURÉNA.

Durant tout mon ſéjour rien n'y bleſſait ma vûe;
Je n'y rencontrais point de viſite aſſidue,
Point de devoirs ſuſpects, ni d'entretiens ſi doux,
Que, ſi j'avais aimé, j'en duſſe être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur?

PACORUS.

Plus je la vois, plus j'y vois de contrainte.
Elle ſemble, auſſi-tôt que j'oſe en aprocher,
Avoir je ne ſais quoi qu'elle me veut cacher.
Non qu'elle ait juſqu'ici demandé de remiſe,
Mais ce n'eſt pas m'aimer, ce n'eſt qu'être ſoumiſe;
Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens ne part que du devoir.

SURÉNA.

N'en apréhendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encor au ſeul nom d'hyménée,

Pleine de ſon pays, pleine de ſes parens,
Il lui paſſe en l'eſprit cent chagrins différens.

PACORUS.

Mais il ſemble à la voir que ſon chagrin s'aplique
A braver par dépit l'allégreſſe publique.
Inquiéte, rêveuſe, inſenſible aux douceurs
Que par un plein ſuccès l'amour verſe en nos cœurs...

SURÉNA.

Tout ceſſera, ſeigneur, dès que ſa foi reçûe
Aura mis en vos mains la foi qui vous eſt dûe;
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute ſa vertu devenir toute amour.

PACORUS.

C'eſt beaucoup hazarder que de prendre aſſurance
Sur une ſi légère & douteuſe eſpérance.
Et qu'aura cet amour d'heureux, de ſingulier,
Qu'à ſon trop de vertu je devrai tout entier?
Qu'aura-t-il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triſte hymen ne refuſe à perſonne,
Eſclave dédaigneux d'une odieuſe loi,
Qui n'eſt pour toute chaîne attaché qu'à ſa foi?
Pour faire aimer ſes loix, l'hymen ne doit en faire
Qu'afin d'autoriſer la pudeur à ſe taire.
Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne ſans gêner,
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que ſera-ce, grands dieux! ſi toute ma tendreſſe
Rencontre un ſouvenir plus cher à ma princeſſe,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre objet il ſoupire en mes bras?

Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURÉNA.

Seigneur, je l'aperçois, l'occaſion eſt belle;
Mais ſi vous en tirez quelque éclairciſſement,
Qui donne à votre crainte un juſte fondement,
Que ferez-vous ?

PACORUS.

J'en doute, & pour ne vous rien feindre,
Je crois l'aimer aſſez pour ne la pas contraindre;
Mais tel chagrin auſſi pourrait me ſurvenir,
Que je l'épouſerais afin de la punir.
Un amant dédaigné ſouvent croit beaucoup faire,
Quand il romt le bonheur de ce qu'on lui préfère.
Mais elle aproche. Allez, laiſſez moi ſeul agir;
J'aurais peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCENE II.

PACORUS, EURIDICE.

PACORUS.

QUoi, madame, venir vous-même à ma rencontre ?
Cet excès de bonté que votre cœur me montre...

EURIDICE.

J'allais chercher Palmis, que j'aime à conſoler
Sur un malheur qui preſſe, & ne peut reculer.

PACORUS.

Laiſſez moi vous parler d'affaires plus preſſées ;
Et ſongez qu'il eſt tems de m'ouvrir vos penſées ;
Vous vous abuſeriez à les plus retenir.
Je vous aime, & demain l'hymen doit nous unir.
M'aimez-vous ?

EURIDICE.

Oui, ſeigneur, & ma main vous eſt ſûre.

PACORUS.

C'eſt peu que de la main, ſi le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourrait cauſer le murmure du mien,
S'il murmurait ſi bas qu'aucun n'en aprit rien ?

PACORUS.

Ah, madame, il me faut un aveu plus ſincère.

EURIDICE.

Epouſez moi, ſeigneur, & laiſſez moi me taire.
Un pareil doute offenſe, & cette liberté
S'attire quelquefois trop de ſincérité.

PACORUS.

C'eſt ce que je demande, & qu'un mot ſans contrainte
Juſtifie aujourd'hui mon eſpoir, ou ma crainte.
Ah, ſi vous connaiſſiez ce que pour vous je ſens !

EURIDICE.

Je ferais ce que font les cœurs obéiſſans,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend votre flamme,
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus, madame ;
Vous me feriez juſtice, & prendriez plaiſir

A montrer que nos cœurs ne forment qu'un deſir :
Vous me diriez ſans ceſſe, *Oui, prince, je vous aime,*
Mais d'une paſſion comme la vôtre extrême ;
Je ſens le même feu ; je fais les mêmes vœux :
Ce que vous ſouhaitez eſt tout ce que je veux ;
Et cette illuſtre ardeur ne ſera point contente,
Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente.

EURIDICE.

Pour vous tenir, ſeigneur, un langage ſi doux,
Il faudrait qu'en amour j'en ſûſſe autant que vous.

PACORUS.

Le véritable amour, dès que le cœur ſoupire,
Inſtruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ſes feux n'eſt jamais importun,
Et ſi vous l'ignorez, vous n'en ſentez aucun.

EURIDICE.

Supléez-y, ſeigneur, & dites vous vous-même
Tout ce que ſent un cœur dès le moment qu'il aime ;
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien ;
J'avouerai tout, pourvû que je n'en diſe rien.

PACORUS.

Ce langage eſt bien clair, & je l'entens ſans peine.
Au défaut de l'amour auriez-vous de la haine ?
Je ne veux pas le croire, & des yeux ſi charmans...

EURIDICE.

Seigneur, ſachez pour vous quels ſont mes ſentimens.
Si l'amitié vous plait, ſi vous aimez l'eſtime,
A vous les refuſer je croirais faire un crime :
Pour le cœur, ſi je puis vous le dire entre nous,

Je

Je ne m'aperçois point qu'il ſoit encor à vous.

PACORUS.

Ainſi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes...

EURIDICE.

S'il a pû l'une à l'autre engager nos perſonnes,
Au ſeul don de la main ſon droit eſt limité,
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'eſt ſans vous le devoir que je fais mon poſſible
A le rendre pour vous plus tendre, & plus ſenſible;
Je ne ſais ſi le tems l'y poura diſpoſer;
Mais qu'il le puiſſe, ou non, vous pouvez m'épouſer.

PACORUS.

Je le puis, je le dois, je le veux; mais, madame,
Dans ces triſtes froideurs dont vous payez ma flamme,
Quelqu'autre amour plus fort....

EURIDICE.

Qu'oſez-vous demander,
Prince?

PACORUS.

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURIDICE.

Eſt-ce un aveu qui puiſſe échaper à ma bouche?

PACORUS.

Il eſt tout échapé, puiſque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gène à me dire que non;
Et pour me garantir de ce que j'apréhende,
La réponſe avec joie eût ſuivi la demande.
Madame, ce qu'on fait ſans honte & ſans remors,

Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts;
Et ſans que la rougeur au viſage nous monte...

EURIDICE.

Ah, ce n'eſt point pour moi que je rougis de honte.
Si j'ai pû faire un choix, je l'ai fait aſſez beau
Pour m'en faire un honneur juſque dans le tombeau;
Et quand je l'avouerai, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous, qui m'oſez demander
Ce qu'on doit avoir peine à ſe perſuader;
Et je ne comprens point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en faſſe confidence,
Vous, qui près d'un hymen accepté par devoir,
Devriez ſur ce point craindre de trop ſavoir.

PACORUS.

Mais il eſt fait ce choix qu'on s'obſtine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de myſtère?

EURIDICE.

Je ne vous le dis point, mais ſi vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne penſez.

PACORUS.

Hé bien, madame, hé bien, ſachons, quoi qu'il en coûte,
Quel eſt ce grand rival qu'il faut que je redoute.
Dites, eſt-ce un héros? eſt-ce un prince? eſt-ce un roi?

EURIDICE.

C'eſt ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS.

Si le mérite eſt grand, l'eſtime eſt un peu forte.

EURIDICE.

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte:

Comme vous le forcez à ſe trop expliquer,
S'il manque de reſpect, vous l'en faites manquer.
Il eſt ſi naturel d'eſtimer ce qu'on aime,
Qu'on voudrait que partout on l'eſtimât de même;
Et la pente eſt ſi douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS.

C'eſt en dire beaucoup.

EURIDICE.

Aprenez davantage,
Et ſachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous était ſûr, je veux dire, ma main.
Ne vous la promettez, qu'après que dans mon ame
Votre mérite aura diſſipé cette flamme,
Et que mon cœur charmé par des attraits plus doux
Se ſera répondu de n'aimer rien que vous.
Et ne me dites point que pour cet hyménée
C'eſt par mon propre aveu qu'on a pris la journée;
J'en ſais la conſéquence, & diffère à regret;
Mais puiſque vous m'avez arraché mon ſecret,
Il n'eſt ni roi, ni père, il n'eſt prière, empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur oſe en dédire.
C'eſt ce qu'il n'eſt plus tems de vous diſſimuler,
Seigneur, & c'eſt le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS.

A ces bontés, madame, ajoutez une grace;
Et du moins attendant que cette ardeur ſe paſſe,
Aprenez moi le nom de cet heureux amant,

Qui ſur tant de vertu régne ſi puiſſamment,
Par quelle qualité il a pû la ſurprendre.

EURIDICE.

Ne me preſſez point tant, ſeigneur, de vous l'aprendre.
Si je vous l'avais dit...

PACORUS.

Achevons.

EURIDICE.

Dès demain
Rien ne m'empêcherait de lui donner la main.

PACORUS.

Il eſt donc en ces lieux, madame?

EURIDICE.

Il y peut être,
Seigneur, ſi déguiſé qu'on ne le peut connaître.
Peut-être en domeſtique eſt-il auprès de moi,
Peut-être s'eſt-il mis de la maiſon du roi,
Peut-être chez vous-même il s'eſt réduit à feindre;
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconnus que vous aurez à voir,
Et plus que tout encor, craignez de trop ſavoir.
J'en dis trop, il eſt tems que ce diſcours finiſſe.
A Palmis que je vois rendez plus de juſtice;
Et puiſſent de nouveau ſes attraits vous charmer,
Juſqu'à-ce que le tems m'aprenne à vous aimer.

SCENE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS.

MAdame, au nom des dieux, ne venez pas vous plaindre.
On me donne ſans vous aſſez de gens à craindre;
Et je ſerais bientôt accablé de leurs coups,
N'était que pour aſyle on me renvoye à vous.
J'obéis, j'y reviens, madame, & cette joie....

PALMIS.

Que n'y revenez-vous ſans qu'on vous y renvoie?
Votre amour ne fait rien, ni pour moi, ni pour lui,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS.

N'eſt-ce rien que pour vous à cet ordre il défère?

PALMIS.

Non, ce n'eſt qu'un dépit qu'il cherche à ſatisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il ſi peu d'honneur qu'on ne le compte à rien?

PALMIS.

Depuis qu'il eſt honteux d'aimer un infidelle,
Que ce qu'un mépris chaſſe un coup d'œil le rapelle,
Et que les inconſtans ne donnent point de cœurs,

Sans être encor tout prêts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le ſuis, je l'avoue, & mérite la honte
Que d'un retour ſuſpect vous faſſiez peu de compte.
Montrez vous généreuſe ; & ſi mon changement
A changé votre amour en vif reſſentiment,
Immolez un couroux ſi grand, ſi légitime,
A la juſte pitié d'un ſi malheureux crime.
J'en ſuis aſſez puni, ſans que l'indignité...

PALMIS.

Seigneur, le crime eſt grand, mais j'ai de la bonté;
Je ſais ce qu'à l'état ceux de votre naiſſance,
Tout maîtres qu'ils en ſont, doivent d'obéiſſance:
Son intérêt chez eux l'emporte ſur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS.

Non, madame, ſouffrez que je vous déſabuſe;
Je ne mérite point l'honneur de cette excuſe:
Ma légéreté ſeule a fait ce nouveau choix;
Nulles raiſons d'état ne m'en ont fait de loix;
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage:
J'ai pris plaiſir à l'être, & plus mon crime eſt noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur...

PALMIS.

Entre amans qu'un changement ſépare,
Le crime eſt oublié ſi-tôt qu'on le répare;
Et bien qu'il vous ait plû, ſeigneur, de me trahir,
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS.

Faites moi grace entière, & ſongez à me rendre
Ce qu'un amour ſi pur, ce qu'une ardeur ſi tendre...

PALMIS.

Donnez-moi donc, ſeigneur, vous-même quelque jour,
Quelque infaillible voie à fixer votre amour;
Et s'il eſt un moyen...

PACORUS.

S'il en eſt? Oui, madame,
Il en eſt de fixer tous les vœux de mon ame;
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit ſi doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.
Il eſt pour m'arrêter ſous un ſi digne empire
Un office à me rendre, un ſecret à me dire.
La princeſſe aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence,
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence;
Tirez moi de ce doute, & recevez ma foi,
Qu'autre que vous jamais ne régnera ſur moi.

PALMIS.

Quel gage en eſt-ce, hélas! qu'une foi ſi peu ſûre?
Le ciel la rendra-t-il moins ſujette au parjure?
Et ces liens ſi doux que vous avez briſés,
A briſer de nouveau ſeront-ils moins aiſés?
Si vous voulez, ſeigneur, rapeller mes tendreſſes,
Il me faut des effets, & non pas des promeſſes;
Et cette foi n'a rien qui me puiſſe ébranler,
Quand la main ſeule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main ſeule en a droit! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur me ſollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,
Hélas! ſuis-je en état de vous donner la main?

PALMIS.

Et moi, ſans cette main, ſeigneur, ſuis-je maîtreſſe
De ce que m'a daigné confier la princeſſe,
Du ſecret de ſon cœur? Pour le tirer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Etre une autre vous-même, & le ſeul hyménée
Peut rompre le ſilence où je ſuis enchaînée.

PACORUS.

Ah, vous ne m'aimez plus.

PALMIS.

Je voudrais le pouvoir,
Mais pour ne plus aimer, que ſert de le vouloir?
J'ai pour vous trop d'amour, & je le ſens renaître,
Et plus tendre & plus fort qu'il n'a dû jamais être.
Mais ſi. . .

PACORUS.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS.

Me préſerve le ciel de vous aimer ſi mal?
Ce ſerait vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles. . .

PACORUS.

Que m'importe? & qu'aurai-je à redouter de lui,
Tant que je me verrai Suréna pour apui?

Quel

Quel qu'il ſoit, ce rival, il ſera ſeul à plaindre.
Le vainqueur des romains n'a point de rois à craindre.

PALMIS.

Je le ſais; mais, ſeigneur, qui vous peut engager
Aux ſoins de le punir, & de vous en venger?
Quand ſon grand cœur charmé d'une belle princeſſe
En a ſû mériter l'eſtime, & la tendreſſe,
Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler
Que le votre pour elle aimerait à brûler?
A quels traits ce rival a-t-il dû le connaître,
Reſpecter de ſi loin des feux encor à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos deſtins plus que vous n'en ſaviez?
S'il a vu la conquête à ſes vœux expoſée,
S'il a trouvé du cœur la ſympathie aiſée,
S'être emparé d'un bien où vous n'aſpiriez pas,
Eſt-ce avoir fait des vols, & des aſſaſſinats?

PACORUS.

Je le vois bien, madame, & vous, & ce cher frère,
Abondez en raiſons pour cacher le myſtère.
Je parle, promets, prie, & je n'avance rien;
Auſſi votre intérêt eſt préférable au mien;
Rien n'eſt plus juſte, mais...

PALMIS.

Seigneur...

PACORUS.

Adieu, madame.

Je vous fais trop jouïr des troubles de mon ame;
Le ciel se lassera de m'être rigoureux.

PALMIS.

Seigneur, quand vous voudrez, il fera quatre heureux.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORODE, SILLACE.

SILLACE.

JE l'ai vû par votre ordre, & voulu par avance
Pénétrer le ſecret de ſon indifférence.
Il m'a paru, ſeigneur, ſi froid, ſi retenu...
Mais vous en jugerez quand il ſera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une ame de trouble & d'ennuis prévenue,
Que ce calme parait aſſez prémédité,
Pour ne répondre pas de ſa tranquillité;
Que cette indifférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'aquitter!
Un ſervice au-deſſus de toute récompenſe
A force d'obliger tient preſque lieu d'offenſe;
Il reproche en ſecret tout ce qu'il a d'éclat,

Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.
Le plus zélé déplait, le plus utile gêne,
Et l'excès de ſon poids fait pencher vers la haine.
Suréna de l'exil lui ſeul m'a rapellé;
Il m'a rendu lui ſeul ce qu'on m'avait volé,
Mon ſceptre; de Craſſus il vient de me défaire;
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire?
Lui partager mon trône; il ſerait tout à lui,
S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'apui.
Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles;
Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles:
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne & crains
Qu'il n'oſe quelque jour s'en payer par ſes mains;
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me pèſe, & ſon nom m'importune.
Qu'un monarque eſt heureux, quand parmi ſes ſujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au deſſus de ſa gloire il n'y connait perſonne,
Et qu'il eſt le plus digne enfin de ſa couronne!

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
La ſaine politique a deux extrèmités.
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puiſſant par ſa fortune, & plus par ſon emploi,
S'il devient par l'hymen l'apui d'un autre roi,
Si dans les différens que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraine au parti de ſon pere,
Que vous ſervira lors, ſeigneur, d'en murmurer?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en aſſurer,

Il n'eſt point de milieu. . .

ORODE.

Ma penſée eſt la vôtre;
Mais s'il ne veut pas l'un, pourai-je vouloir l'autre?
Pour prix de ſes hauts faits, & de m'avoir fait roi,
Son trépas... Ce mot ſeul me fait pâlir d'effroi;
Ne m'en parlez jamais; que tout l'état périſſe,
Avant que juſques-là ma vertu ſe terniſſe,
Avant que je défère à ces raiſons d'état,
Qui nommeraient juſtice un ſi lâche attentat.

SILLACE.

Mais pourquoi lui donner les romains en partage,
Quand ſa gloire, ſeigneur, vous donnait tant d'ombrage?
Pourquoi contre Artabaſe attacher vos emplois,
Et lui laiſſer matière à de plus grands exploits?

ORODE.

L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyais des romains la valeur éclatante;
Et croyant leur défaite impoſſible ſans moi,
Pour me la préparer, je fondis ſur ce roi:
Je crus qu'il ne pourrait à la fois ſe défendre
Des fureurs de la guerre, & de l'offre d'un gendre;
Et que par tant d'horreurs ſon peuple épouvanté
Lui ferait mieux goûter la douceur d'un traité;
Tandis que Suréna, mis aux romains en bute,
Les tiendrait en balance, ou craindrait pour ſa chûte,
Et me réſerverait la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, & de le relever.
Je réuſſis à l'un, & conclus l'alliance;

Mais Suréna vainqueur prévint mon eſpérance.
A peine d'Artabaſe eus-je ſigné la paix,
Que j'apris Craſſus mort, & les romains défaits.
Ainſi d'une ſi haute & ſi promte victoire
J'emporte tout le fruit, & lui toute la gloire;
Et beaucoup plus heureux que je n'aurais voulu,
Je me fais un malheur d'être trop abſolu.
Je tiens toute l'Aſie & l'Europe en allarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes;
Et quand tous mes voiſins tremblent pour leurs états,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, & pour remède unique
Je n'y vois qu'une baſſe & dure politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un ſujet le rebut, ou le choix.

SILLACE.

Le rebut! Vous craignez, ſeigneur, qu'il la refuſe?

ORODE.

Et ne ſe peut-il pas qu'un autre amour l'amuſe,
Et que rempli qu'il eſt d'une juſte fierté,
Il n'écoute ſon cœur plus que ma volonté?
Le voici, laiſſez nous.

SCENE II.

ORODE, SURÉNA.

ORODE.

Suréna, vos ſervices,
Qui l'aurait oſé croire? ont pour moi des ſuplices;
J'en ai honte, & ne puis aſſez me conſoler,
De ne voir aucun don qui les puiſſe égaler.
Supléez au défaut d'une reconnaiſſance,
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuiſſance;
Et s'il en eſt un prix dont vous faſſiez état,
Donnez moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

SURÉNA.

Quand je vous ai ſervi, j'ai reçu mon ſalaire,
Seigneur, & n'ai rien fait qu'un ſujet n'ait dû faire;
La gloire m'en demeure, & c'eſt l'unique prix
Que s'en eſt propoſé le ſoin que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plait, ſeigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un roi, dont l'ame eſt toute grande,
La plus haute vertu peut faire de faux pas;
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas;
Gardez moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
Le plus juſte couroux que j'aurais lieu d'en craindre;
Et ſi...

ORODE.

Ma gratitude oſerait ſe borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,
Qui n'arrivera point? & j'attendrais un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon eſtime?
Le ciel m'eſt plus propice, & m'en ouvre un moyen,
Par l'heureuſe union de votre ſang au mien.
D'avoir tant fait pour moi ce ſera le ſalaire.

SURÉNA.

J'en ai flatté long-tems un eſpoir téméraire;
Mais puiſqu'enfin le prince...

ORODE.

Il aima votre ſœur,
Et le bien de l'état lui dérobe ſon cœur.
La paix de l'Arménie à ce prix eſt jurée;
Mais l'injure aiſément peut être réparée:
J'y fais des rois tout prêts; & pour vous, dès demain,
Mandane que j'attens vous donnera la main.
C'eſt tout ce qu'en la mienne ont mis des deſtinées,
Qu'à force de hauts faits la votre a couronnées.

SURÉNA.

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler;
Mais ſi vous me laiſſiez liberté d'en parler,
Je vous dirais, ſeigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princeſſe un trône digne d'elle;
Que l'inégalité de mon deſtin au ſien
Ravalerait ſon ſang ſans élever le mien;
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laiſſe encor ſujet, & la rendrait ſujette;

Et que de ſon hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naîtrait des ſujets.
De quel œil voulez-vous, ſeigneur, qu'elle me donne
Une main refuſée à plus d'une couronne ?
Et qu'un ſi digne objet des vœux de tant de rois
Deſcende par votre ordre à cet indigne choix ?
Que de mépris pour moi ! que de honte pour elle !
Non, ſeigneur, croyez-en un ſerviteur fidelle :
Si votre ſang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma ſœur.
Ne le mèlez, ſeigneur, au ſang de vos ancêtres
Qu'afin que vos ſujets en reçoivent des maîtres :
Vos Parthes dans la gloire ont trop longtems vécu,
Pour attendre des rois du ſang de leur vaincu.
Si vous ne le ſavez, tout le camp en murmure ;
Ce n'eſt qu'avec dépit que le peuple l'endure.
Quelle loi eût pû faire Artabaſe vainqueur
Plus rude, diſent-ils, même à des gens ſans cœur ?
Je les fais taire, mais, ſeigneur, à le bien prendre,
C'était moins l'attaquer, que lui mener un gendre ;
Et ſi vous l'en aviez conſulté leurs ſouhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

ORODE.

Eſt-ce dans le deſſein de vous mettre à leur tête,
Que vous me demandez ma grace toute prête ;
Et de leurs vains ſouhaits vous font-ils le porteur,
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur ?
Il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit ſon maître, & triomphe de Rome ;

Mais ſous le ciel tout change ; & les plus valeureux
N'ont jamais ſûreté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole, elle eſt inviolable.
Le prince aime Euridice, autant qu'elle eſt aimable ;
Et s'il faut dire tout, je lui dois cet apui
Contre ce que Phradate oſera contre lui ;
Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate,
Pacorus le doit craindre à ſon tour de Phradate :
Cet eſprit turbulent, & jaloux du pouvoir,
Quoique ſon frère. . .

SURÉNA.

Il ſait que je fais mon devoir,
Et n'a pas oublié que domter des rebelles,
Détrôner un tyran. . .

ORODE.

Ces actions ſont belles ;
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner ?

SURÉNA.

La dédaigner, ſeigneur, quand mon zèle fidelle
N'oſe me regarder que comme indigne d'elle ?
Oſez me diſpenſer de ce que je vous doi,
Et pour la mériter, je cours me faire roi.
S'il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme
Qui rétablit ſon maître, & triomphe de Rome,
Sur quels rois aiſément ne pourai-je emporter,
En faveur de Mandane, un ſceptre à la doter ?
Preſcrivez moi, ſeigneur, vous-même une conquête,
Dont en prenant ſa main je couronne ſa tête ;
Et vous direz après ſi c'eſt la dédaigner,

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

Que de vouloir me perdre, ou la faire régner.
Mais je ſuis né ſujet ; & j'aime trop à l'être,
Pour hazarder mes jours, que pour ſervir mon maître,
Et conſentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par ſon hymen le pur ſang de ſon roi.

ORODE.

Je n'examine point ſi ce reſpect déguiſe ;
Mais parlons une fois avec pleine franchiſe.
Vous êtes mon ſujet, mais un ſujet ſi grand,
Que rien n'eſt malaiſé quand ſon bras l'entreprend.
Vous poſſédez ſous moi deux provinces entières
De peuples ſi hardis, de nations ſi fières,
Que ſur tant de vaſſaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité.
Ils vous ont juſqu'ici ſuivi comme fidelle ;
Et quand vous le voudrez, ils vous ſuivront rebelle.
Vous avez tant de nom, que tous les rois voiſins
Vous veulent comme Orode unir à leurs deſtins.
La victoire chez vous paſſée en habitude,
Met juſques dans ſes murs Rome en inquiétude.
Par gloire, ou pour braver au beſoin mon couroux,
Vous trainez en tous lieux dix mille ames à vous :
Le nombre eſt peu commun pour un train domeſtique ;
Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique,
Je ne vous ſaurais croire aſſez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURÉNA.

Par quel crime, ſeigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pû mériter ſi peu de confiance ?

Si mon cœur, ſi mon bras pouvait être gagné,
Mitradate & Craſſus n'auraient rien épargné :
Tous les deux. . .

ORODE.

Laiſſons là Craſſus & Mitradate,
Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate ;
Tout ce que je vous dois j'aime à le publier ;
Mais quand je m'en ſouviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
Je ſais vous épargner la peine de le dire ;
Et s'il met votre zèle au-deſſus du commun,
Je n'en ſuis point ingrat, craignez d'être importun.

SURÉNA.

Je reviens à Palmis, ſeigneur. De mes hommages
Si les loix du devoir ſont de trop faibles gages,
En eſt-il de plus ſûrs, ou de plus fortes loix,
Qu'avoir une ſœur reine, & des neveux pour rois ?
Mettez mon ſang au trône, & n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres.
Que tout cet univers, que tout notre avenir
Ne trouve aucune voie à les en déſunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des aprêts d'un ſi grand hyménée ?
Et rendrai-je aux Romains qui voudront me braver,
Un ami que la paix vient de leur enlever ?
Si le prince renonce au bonheur qu'il eſpère,
Que dira la princeſſe, & que fera ſon père ?

SURÉNA.

Pour ſon père, ſeigneur, laiſſez m'en le ſouci,

J'en répons, & pourais répondre d'elle auſſi.
Malgré la triſte paix que vous avez jurée,
Avec le prince même elle s'eſt déclarée;
Et ſi je puis vous dire avec quels ſentimens
Elle attend à demain l'effet de vos ſermens,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui?

SURÉNA.

C'eſt ce qu'elle aime à taire.
Du reſte, ſon amour n'en fait aucun myſtère,
Et cherche à reculer les effets d'un traité,
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE.

Eſt-ce au peuple, eſt-ce à vous, Suréna, de me dire,
Pour lui donner des rois, quel ſang je dois élire?
Et pour voir dans l'état tous mes ordres ſuivis,
Eſt-ce de mes ſujets que je dois prendre avis?
Si le prince à Palmis veut rendre ſa tendreſſe,
Je conſens qu'il dédaigne à ſon tour la princeſſe;
Et nous verrons après quel remède aporter
A la diviſion qui peut en réſulter.
Pour vous, qui vous ſentez indigne de ma fille,
Et craignez par reſpect d'entrer en ma famille,
Choiſiſſez un parti qui ſoit digne de vous,
Et qui ſurtout n'ait rien à me rendre jaloux:
Mon ame avec chagrin ſur ce point balancée
En veut, & dès demain, être débarraſſée.

SURÉNA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE.

Que vous aimiez, ou non,
Faites un choix vous-même, ou ſouffrez-en le don.

SURÉNA.

Mais ſi j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du ſecret de mon cœur puis-je vous rendre compte?

ORODE.

A demain, Suréna, s'il ſe peut, dès ce jour,
Réſolvons cet hymen, avec, ou ſans amour.
Cependant allez voir la princeſſe Euridice,
Sous les loix du devoir ramenez ſon caprice;
Et ne m'obligez point à faire à ſes apas
Un compliment de roi qui ne lui plairait pas.
Palmis vient par mon ordre, & je veux en aprendre
Dans nos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCENE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

SUréna m'a ſurpris, & je n'aurais pas dit
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'eſprit;
Mais moins on le prévoit, & plus cet eſprit brille:
Il trouve des raiſons à refuſer ma fille.
Mais fortes, & qui même ont ſi bien ſuccédé,
Que s'en diſant indigne, il m'a perſuadé.

Savez-vous ce qu'il aime? Il eſt hors d'aparence
Qu'il faſſe un tel refus ſans quelque préférence,
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout ſon grand cœur au pur ſang de ſes rois.

PALMIS.

J'ai crû qu'il n'aimait rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même;
Mais la princeſſe avoue, & hautement, qu'elle aime.
Vous êtes ſon amie, & ſavez quel amant
Dans un cœur qu'elle doit régne ſi puiſſamment.

PALMIS.

Si la princeſſe en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'eſt-il permis d'en faire confidence?
Reçoit-on des ſecrets ſans une forte loi?

ORODE.

Je croyais qu'elle pût ſe rompre pour un roi;
Et veux bien toutefois qu'elle ſoit ſi ſévère;
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à ſe taire;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah, pour mes ſentimens, je vous les dirai tous.
J'aime ce que j'aimais, & n'ai point changé d'ame.
Je n'en fais point ſecret.

ORODE.

L'aimer encor, madame!
Ayez-en quelque honte, & parlez-en plus bas.
C'eſt faibleſſe d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, ſeigneur, à ſon prince attacher ſa tendreſſe,

C'eſt une grandeur d'ame, & non une faibleſſe ;
Et lui garder un cœur qu'il lui plut mériter,
N'a rien d'aſſez honteux pour ne pas s'en vanter.
J'en ferai toujours gloire ; & mon ame charmée
De l'heureux ſouvenir de m'être vûe aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma ſon mérite, & l'offre de ſes vœux.

ORODE.

Faites mieux, vengez vous. Il eſt des rois, madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une ſi belle flamme.

PALMIS.

De ce que j'aime encor ce ſerait m'éloigner,
Et me faire un exil ſous ombre de régner.
Je veux toujours le voir, cet ingrat qui me tue,
Non pour le triſte bien de jouïr de ſa vûe,
Cette fauſſe douceur eſt au deſſous de moi,
Et ne vaudra jamais que je néglige un roi :
Mais il eſt des plaiſirs, qu'une amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.
Je verrai l'infidèle inquiet, allarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux ſa peine dans ſon crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime ;
Et ne me regarder, dans ce chagrin profond,
Que le remors en l'ame, & la rougeur au front.
De mes bontés pour lui l'impitoyable image
Qu'imprimera l'amour ſur mon pâle viſage,
Inſultera ſon cœur, & dans nos entretiens
Mes pleurs & mes ſoupirs rapelleront les ſiens ;

Mais

Mais qui ne ſerviront qu'à lui faire connaître
Qu'il pouvait être heureux, & ne ſaurait pas l'être;
Qu'à lui faire trop tard haïr ſon peu de foi,
Et pour tout dire enſemble, avoir regret à moi.
Voilà tout le bonheur où mon amour aſpire;
Voilà contre un ingrat tout ce que je conſpire;
Voilà tous les plaiſirs que j'eſpère à le voir,
Et tous les ſentimens que vous vouliez ſavoir.

ORODE.

C'eſt bien traiter les rois en perſonnes communes,
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme ſi pour vous plaire, & les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvait monter.
Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes,
Qui ſoient l'apui du ſceptre, & l'eſpoir des provinces;
C'eſt là qu'eſt notre force, & dans nos grands deſtins,
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reſte, en ces grands nœuds l'état qui s'intéreſſe,
Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendreſſe:
La ſeule politique eſt ce qui nous émeut;
On la ſuit, & l'amour s'y mêle comme il peut;
S'il vient, on l'aplaudit; s'il manque, on s'en conſole:
C'eſt dont vous pouvez croire un roi ſur ſa parole.
Nous ne ſommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en ſouci ſi le cœur eſt à nous.
Ne vous repaiſſez plus de ces vaines chimères,
Qui ne font les plaiſirs que des ames vulgaires,
Madame; & que le prince ait, ou non, à ſouffrir,
Acceptez un des rois que je puis vous offrir.

PALMIS.

Pardonnez moi, ſeigneur, ſi mon ame allarmée
Ne veut point de ces rois dont on n'eſt point aimée.
J'ai crû l'être du prince, & l'ai trouvé ſi doux,
Que le ſouvenir ſeul m'en plait plus qu'un époux.

ORODE.

N'en parlons plus, madame, & dites à ce frère,
Qui vous eſt auſſi cher que vous me feriez chère,
Que parmi ſes reſpects il n'a que trop marqué...

PALMIS.

Quoi, ſeigneur?

ORODE.

Avec lui, je crois m'être expliqué.
Qu'il y penſe, madame. Adieu.

PALMIS *ſeule.*

Quel triſte augure!
Et que ne me dit point cette menace obſcure!
Sauvez ces deux amans, ô ciel, & détournez
Les ſoupçons que leurs feux peuvent avoir donnés.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMÉNE.

ORMÉNE.

OUI, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna ſur le bord de ſa perte.
Je l'ai ſû de Sillace, & j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURIDICE.

On n'oſerait, Orméne, on n'oſerait.

ORMÉNE.

Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'ame.
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui;
Et ſouvent trop de gloire eſt un débile apui.

EURIDICE.

Je ſais que le mérite eſt ſujet à l'envie,
Que ſon chagrin s'attache à la plus belle vie:
Mais ſur quelle aparence oſes-tu préſumer
Qu'on pourrait. . .

ORMÉNE.

Il vous aime, & s'en eſt fait aimer.

EURIDICE.

Qui l'a dit?...

ORMÉNE.

Vous & lui, c'eſt ſon crime & le vôtre.
Il refuſe Mandane, & n'en veut aucune autre.
On ſait que vous aimez, on ignore l'amant;
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce ſont de vains ſoupçons qu'avec moi tu hazardes.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMÉNE.

PALMIS.

MAdame, à chaque porte on a poſé des gardes;
Rien n'entre, rien ne ſort qu'avec ordre du roi.

EURIDICE.

Qu'importe, & quel ſujet en prenez-vous d'effroi?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'aprête,
Ou l'on en veut, madame, à quelque grande tête.
Je tremble pour mon frère.

EURIDICE.

A quel propos trembler?

Un roi qui lui doit tout, voudrait-il l'accabler?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point inſenſible,
Que de ſon alliance un refus ſi viſible...

EURIDICE.

Un ſi rare ſervice a ſû le prévenir,
Qu'il doit récompenſer avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit, mais après une pareille offenſe,
Il eſt rare qu'on ſonge à la reconnaiſſance;
Et par un tel mépris le ſervice effacé,
Ne tient plus d'yeux ouverts ſur ce qui s'eſt paſſé.

EURIDICE.

Pour la ſœur d'un héros, c'eſt être bien timide.

PALMIS.

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide?

EURIDICE.

L'amante d'un héros aime à lui reſſembler,
Et voit ainſi que lui ſes périls ſans trembler.

PALMIS.

Vous vous flattez, madame, elle a de la tendreſſe,
Que leur idée étonne, & leur image bleſſe;
Et ce que dans ſa perte elle prend d'intérêt,
Ne ſaurait ſans déſordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de conſtance héroïque,
N'eſt point une vertu dont le ſexe ſe pique;
Ou s'il peut juſques-là porter ſa fermeté,
Ce qu'il apelle amour, n'eſt qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frère, on verrait quelque allarme;

Il vous échaperait un ſoupir, une larme,
Qui marquerait du moins un ſentiment jaloux,
Qu'une ſœur ſe montrât plus ſenſible que vous.
Dieux! je donne l'exemple, & l'on s'en peut défendre!
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre!
Aurait-on jamais crû qu'on pût voir quelque jour
Les nœuds du ſang plus forts que les nœuds de l'amour?
Mais j'ai tort, & la perte eſt pour vous moins amère.
On recouvre un amant plus aiſément qu'un frère;
Et ſi je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerais, ſerait-ce un Suréna?

EURIDICE.

Et ſi j'avais perdu cet amant qu'on menace,
Serait-ce un Suréna qui remplirait ſa place?
Penſez-vous qu'expoſée à de ſi rudes coups,
J'en ſoupire au-dedans, & tremble moins que vous?
Mon intrépidité n'eſt qu'un effort de gloire,
Que tout fier qu'il parait, mon cœur n'en veut pas croire:
Il eſt tendre, & ne rend ce tribut qu'à regret,
Au juſte & dur orgueil qu'il dément en ſecret.
Oui, s'il en faut parler avec mon ame ouverte,
Je penſe voir déja l'apareil de ſa perte,
De ce héros ſi cher; & ce mortel ennui
N'oſe plus aſpirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS.

Avec moins de chaleur vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon amant, pour conſerver mon frère,
Madame; & puiſqu'enfin il vous faut l'épouſer.
Tâchez par politique à vous y diſpoſer.

EURIDICE.

Mon amour eſt trop fort pour cette politique :
Tout entier on l'a vû, tout entier il s'explique ;
Et le prince ſait trop ce que j'ai dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, & l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en ſa faveur tout cet amour expire.
C'eſt avoir trop parlé, mais dût ſe perdre tout,
Je me tiendrai parole, & j'irai juſqu'au bout.

PALMIS.

Ainſi donc vous voulez que ce héros périſſe ?

EURIDICE.

Pourrait-on en venir juſqu'à cette injuſtice ?

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union où s'obſtinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince ; il n'eſt plus ſa victime.
Qu'il ſe donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURIDICE.

Qu'il s'y donne, madame, & ne m'en diſe rien ;
Ou, ſi ſon cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer, que ma haine ceſſée
Vers l'amour de ſon frère ait tourné ma penſée.
Réſolvez-vous vous-même à me déſobéir ;
Forcez moi, s'il ſe peut, moi-même à le haïr ;
A force de raiſon faites-m'en un rebelle ;
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidelle :
Par pitié, par tendreſſe, apliquez tous vos ſoins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins.
J'achéverai le reſte. A quelque point qu'on aime,

Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

PALMIS.

Le prince vient, madame, & n'a pas grand beſoin,
Dans ſon amour pour vous, d'un odieux témoin:
Vous pourez mieux ſans moi flatter ſon eſpérance,
Mieux en notre faveur tourner ſa déférence;
Et ce que je prévois me fait aſſez ſouffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCENE III.

PACORUS, EURIDICE, ORMÉNE.

EURIDICE.

Est-ce pour moi, ſeigneur, qu'on fait garde à vos portes?
Pour aſſurer ma fuite ai-je ici des eſcortes?
Ou ſi ce grand hymen pour ſes derniers aprêts...

PACORUS.

Madame, ainſi que vous, chacun a ſes ſecrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence,
Obſervent par votre ordre un généreux ſilence.
Le roi ſuit votre exemple; &, ſi c'eſt vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine eſt ſouvent ſujet à ſe méprendre.

PACORUS.

PACORUS.

Si je devine mal, je ſais à qui m'en prendre;
Et comme vôtre amour n'eſt que trop évident,
Si je n'en ſais l'objet, j'en ſais le confident.
Il eſt le plus coupable : un amant peut ſe taire,
Mais d'un ſujet au roi, c'eſt crime qu'un myſtère.
Qui connait un obſtacle au bonheur de l'état,
Tant qu'il le tient caché commet un attentat.
Ainſi ce confident.... Vous m'entendez, madame;
Et je vois dans les yeux ce qui ſe paſſe en l'ame.

EURIDICE.

S'il a ma confidence, il a mon amitié;
Et je luis dois, ſeigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce ſentiment eſt juſte, & même je veux croire
Qu'un cœur comme le votre a droit d'en faire gloire.
Mais ce trouble, madame, & cette émotion,
N'ont-ils rien de plus fort que la compaſſion?
Et quand de ſes périls l'ombre vous intéreſſe,
Qu'une pitié ſi promte en ſa faveur vous preſſe,
Un ſi cher confident ne fait-il point douter
De l'amant, ou de lui, qui les peut exciter?

EURIDICE.

Qu'importe, & quel beſoin de les confondre enſemble,
Quand ce n'eſt que pour vous, après tout, que je tremble?

PACORUS.

Quoi! vous me menacez vous-même à votre tour?
Et les emportemens de votre aveugle amour...

EURIDICE.

Je m'emporte, & m'aveugle un peu moins qu'on ne penſe;

Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux;
Ma main ne saurait être, & ne sera qu'à vous;
Mes vœux y sont déja, tout mon cœur y veut être:
Dès que je le pourai, je vous en ferai maître;
Et si pour s'y réduire il me fait différer,
Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne ferai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même:
Mais s'il faut que le tems m'aprenne à vous aimer,
Il ne me l'aprendra qu'à force d'estimer;
Et si vous me forcez à perdre cette estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime...
Vous m'entendez, seigneur, & c'est vous dire assez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.
J'ai part à votre gloire, & je tremble pour elle,
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'univers détester votre nom,
Et que vous ne veuilliez sortir d'inquiétude
Par une épouvantable & noire ingratitude.
Pourrais-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi?
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne,
Toute fumante encor du sang qui vous la donne?
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'aurez point de mains?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite;
D'autres ont ramassé les débris de sa suite;
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur;

Et vous avez beſoin encor de ſon vainqueur.
Voilà ce que pour vous craint une deſtinée,
Qui ſe doit bien-tôt voir à la votre enchaînée;
Et deviendrait infame à ſe vouloir unir
Qu'à des rois dont on puiſſe aimer le ſouvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez eſt en votre puiſſance,
Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéiſſance,
Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis;
L'amant, le confident n'auront plus d'ennemis.
C'eſt de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure,
Par les tendres reſpects d'une flamme ſi pure,
Ces aſſidus reſpects, qui ſans ceſſe bravés
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,
Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,
Par tous les maux que ſouffre....

EURIDICE.

Et moi, ſuis-je inſenſible?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?
Seigneur, je ſuis aimée, & vous ne l'êtes pas.
Mon devoir vous prépare un aſſuré remède,
Quand il n'en peut ſouffrir au mal qui me poſſède;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois eſt difficile à prendre,
Madame, & ſi le roi ſe laſſe de l'attendre,
Pour venger le mépris de ſon autorité,
Songez à ce que peut un monarque irrité.

EURIDICE.

Ma vie eſt en ſes mains, & de ſon grand courage
Il peut montrer ſur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux, de grace, & ne vous allarmez
Que pour la ſûreté de ce que vous aimez :
Le roi ſait votre faible, & le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'ame la plus forte.

EURIDICE.

C'eſt mon faible, il eſt vrai, mais ſi j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, & pourrais le mettre en ſon plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie.
Pour me faire accepter ſes ordres avec joie !
Penſez-y mieux, de grace, & ſongez qu'au beſoin,
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui ſeul nous gêne,
L'amour romt aiſément le reſte de ſa chaîne ;
Et tyran à ſon tour du devoir mépriſé,
Il s'aplaudit longtems du joug qu'il a briſé.

PACORUS.

Madame...

EURIDICE.

Après cela, ſeigneur, je me retire ;
Et s'il vous reſte encor quelque choſe à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laiſſe achever avec mon confident.

SCENE IV.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SUréna, je me plains, & j'ai lieu de me plaindre.

SURÉNA.

De moi, ſeigneur ?

PACORUS.

De vous. Il n'eſt plus tems de feindre.
Malgré tous vos détours on ſait la vérité ;
Et j'attendais de vous plus de ſincérité,
Moi, qui mettais en vous ma confiance entière,
Et ne voulais ſouffrir aucune autre lumière.
L'amour dans ſa prudence eſt toujours indiſcret ;
A force de ſe taire, il trahit ſon ſecret :
Le ſoin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et ſon ſilence dit tout ce qu'il craint qu'on ſache.
Ne cachez plus le vôtre, il eſt connu de tous,
Et toute votre adreſſe a parlé contre vous.

SURÉNA.

Puiſque vous vous plaignez, la plainte eſt légitime,
Seigneur ; mais, après tout, j'ignore encor mon crime.

PACORUS.

Vous refuſez Mandane avec tant de reſpect,

Qu'il eſt trop raiſonné pour n'être point ſuſpect.
Avant qu'on vous l'offrit, vos raiſons étaient prêtes,
Et jamais on n'a vû de refus plus honnêtes;
Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir:
Il falait tout promettre, & la laiſſer agir:
Il falait eſpérer de ſon orgueil ſévère
Un juſte déſaveu des volontés d'un père,
Et l'aigrir par des vœux ſi froids, ſi mal conçûs;
Qu'elle uſurpât ſur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice,
Qui pût mettre Palmis où doit être Euridice,
En me donnant le change, attirer mon couroux,
Et montrer quel objet vous réſervez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'apliquer tant d'adreſſe
A remettre au devoir l'eſprit de la princeſſe:
Vous en avez eu l'ordre, & j'en ſuis plus haï;
C'eſt pour un bon ſujet avoir bien obéi.

SURÉNA.

Je le vois bien, ſeigneur; qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'eſt compté pour crime, & je dois ſeul au roi
Répondre de Palmis, d'Euridice & de moi;
Comme ſi je pouvais ſur une ame enflammée
Ce qu'on me voit pouvoir ſur tout un corps d'armée;
Et qu'un cœur ne fût pas plus facile à tourner,
Que les Romains à vaincre, & qu'un ſceptre à donner.
Sans faire un nouveau crime, oſerais-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'eſt pas de votre empire,
Et que l'amour jaloux de ſon autorité,
Ne reconnaît ni rois, ni ſouveraineté?

Il hait tous les emplois où la force l'apelle ;
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle ;
Et je ſuis criminel de n'en pas triompher,
Quand vous-même, ſeigneur, ne pouvez l'étouffer !
Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Euridice vous aime, & Palmis vous haïſſe ;
Ou rendez votre cœur à vos loix ſi ſoumis,
Qu'il dédaigne Euridice, & retourne à Palmis.
Tout ce que vous pourez, ou ſur vous, ou ſur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles ;
Mais ſur elles, ſur vous, ſi vous ne pouvez rien,
Dés crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire ;
Mais je n'excuſe point ceux qu'il s'obſtine à taire,
Qui cachés avec ſoin ſe commettent longtems,
Et tiennent près des rois de ſecrets mécontens.
Un ſujet qui ſe voit le rival de ſon maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paraître,
Ne pouſſe aucun ſoupir ſans faire un attentat ;
Et d'un crime d'amour, il en fait un d'état.
Il a beſoin de grace, & ſurtout quand on l'aime,
Juſqu'à ſe révolter contre le diadême,
Juſqu'à ſervir d'obſtacle au bonheur général.

SURÉNA.

Oui, mais quand de ſon maître on lui fait un rival,
Qu'il aimait le premier, qu'en dépit de ſa flamme
Il cède, aimé qu'il eſt, ce qu'adore ſon ame,
Qu'il renonce à l'eſpoir, dédit ſa paſſion,
Eſt-il digne de grace, ou de compaſſion ?

PACORUS.

Qui cède ce qu'il aime, eſt digne qu'on le loue,
Mais il ne cède rien quand on l'en déſavoue;
Et les illuſions d'un ſi faux compliment
Ne méritent qu'un long & vrai reſſentiment.

SURÉNA.

Tout-à-l'heure, ſeigneur, vous me parliez de grace,
Et déja vous paſſez juſques à la menace!
La grace eſt aux grands cœurs honteuſe à recevoir;
La menace n'a rien qui les puiſſe émouvoir.
Tandis que hors des murs ma ſuite eſt diſperſée,
Que la garde au dedans par Sillace eſt placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, ſeigneur, & l'une & l'autre eſt prête:
Je n'ai goutte de ſang qui ne ſoit à mon roi;
Et, ſi l'on m'oſe perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il falait vivre,
Et laiſſe un grand exemple à qui poura me ſuivre;
Mais ſi vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être aſſez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces manières.
Ce ſont fauſſes vertus que des vertus ſi fières.
Après tant de hauts faits & d'exploits ſignalés,
Le roi ne peut douter de ce que vous valez;
Il ne veut pas vous perdre, épargnez vous la peine
D'attirer ſa colère, & mériter ma haine:

Donnez

Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir,
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il ſied bien aux grands cœurs de paraître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus ſolides ;
Mais ſouvent ces grands cœurs n'en ſont que mieux leur cour,
A paraître au beſoin maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidelle.
Ce ſoir la reine arrive, & Mandane avec elle.
Je ne demande point le ſecret de vos feux ;
Mais ſongez bien qu'un roi, quand il dit, *Je le veux*...
Adieu, ce mot ſuffit, & vous devez m'entendre.

SURÉNA.

Je fais plus, je prévois ce que j'en dois attendre ;
Je l'attens ſans frayeur, &, quel qu'en ſoit le cours,
J'aurai ſoin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORODE, EURIDICE.

ORODE.

NE me l'avouez point, en cette conjoncture;
Le ſoupçon m'eſt plus doux que la vérité sûre;
L'obſcurité m'en plait, & j'aime à n'écouter
Que ce qui laiſſe encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un amant ſuſpect diſperſé les eſcortes,
De crainte qu'un aveugle & fol emportement
N'allat, & malgré vous, juſqu'à l'enlévement.
La vertu la plus haute alors cède à la force;
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce,
Que le plus grand couroux qu'on voit y ſuccéder
N'aſpire qu'aux douceurs de ſe raccommoder.
Il n'eſt que trop aiſé de juger quelle ſuite
Exigerait de moi l'éclat de cette fuite;
Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez, ou non, j'ai pris mes ſûretés.

EURIDICE.

A ces précautions je ſuis trop redevable ;
Une prudence moindre en ſerait incapable,
Seigneur ; mais dans le doute où votre eſprit ſe plait,
Si j'oſe en ce héros prendre quelque intérêt,
Son ſort eſt plus douteux que votre incertitude,
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude.
Je ne vous répons point ſur cet enlévement ;
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le ſais, de l'amour je ſais quelle eſt l'amorce ;
Mais contre tous les deux l'orgueil peut ſecourir,
Et rien n'en eſt à craindre alors qu'on ſait mourir.
Je ne ſerai qu'au prince.

ORODE.

Oui, mais à quand, madame,
A quand cet heureux jour, que de toute ſon ame.....

EURIDICE.

Il ſe verrait, ſeigneur, dès ce ſoir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous.
Sa curioſité s'eſt trop embarraſſée
D'un point dont il devait éloigner ſa penſée ;
Il ſait que j'aime ailleurs, & l'a voulu ſavoir ;
Pour peine, il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE.

Les délais les plus longs, madame, ont quelque terme.

EURIDICE.

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme ;
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatans ;

Et quand on veut ſe vaincre, il y faut peu de tems.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut ſuffire;
Un de ces bons momens qu'un cœur n'oſe en dédire,
S'il ne ſuit pas toujours nos ſouhaits & nos ſoins,
Il arrive ſouvent quand on l'attend le moins.
Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'ame ſi peu tranquille;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laiſſera dans l'allarme où je ſuis.

ORODE.

Le ſort de Suréna vous met donc en allarme?

EURIDICE.

Je vois ce que pour tous ſes vertus ont de charme;
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colère, ou d'un rival jaloux.
Ce n'eſt point toutefois l'amour qui m'intéreſſe,
C'eſt.... Je crains encor plus que ce mot ne vous bleſſe,
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, & ſi-tôt, le vrai ſujet au jour.

ORODE.

Non, madame, parlez, montrez toutes vos craintes.
Puis-je, ſans les connaître, en guérir les atteintes,
Et dans l'épaiſſe nuit où vous vous retranchez,
Choiſir le vrai remède aux maux que vous cachez?

EURIDICE.

Mais ſi je vous diſais que j'ai droit d'être en peine
Pour un trône où je dois un jour monter en reine,
Que perdre Suréna, c'eſt livrer aux romains
Un ſceptre que ſon bras a remis en vos mains,
Que c'eſt reſſuſciter l'orgueil de Mitradate,

Expoſer avec vous Pacorus & Phradate ;
Que je crains que ſa mort, enlevant votre apui,
Vous renvoie à l'exil où vous ſeriez ſans lui :
Seigneur, ce ſerait être un peu trop téméraire ;
J'ai dû le dire au prince, & je dois vous le taire ;
J'en dois craindre un trop long & trop juſte couroux ;
Et l'amour trouvera plus de grace chez vous.

ORODE.

Mais, madame, eſt-ce à vous d'être ſi politique ?
Qui peut ſe taire ainſi, voyons comme il s'explique.
Si votre Suréna m'a rendu mes états,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas ?
Et trouvez-vous par-là ſa valeur bien fondée
A ne m'eſtimer plus ſon maître qu'en idée ?
A vouloir qu'à ſes loix j'obéiſſe à mon tour ?
Ce diſcours irait loin, revenons à l'amour,
Madame, & s'il eſt vrai qu'enfin....

EURIDICE.

Laiſſez-m'en faire,
Seigneur, je me vaincrai, j'y tâche, je l'eſpère ;
J'oſe dire encor plus, je m'en fais une loi ;
Mais je veux que le tems en dépende de moi.

ORODE.

C'eſt bien parler en reine, & j'aime aſſez, madame,
L'impétuoſité de cette grandeur d'ame ;
Cette noble fierté que rien ne peut domter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez moi donc en reine un ordre que je ſuive.
Phradate eſt arrivé, ce ſoir Mandane arrive ;

Ils ſauront quels reſpects a montrés pour ſa main
Cet intrépide effroi de l'empire Romain.
Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle.
Phradate eſt violent, & prendra ſa querelle.
Près d'un eſprit ſi chaud, & ſi fort emporté,
Suréna dans ma cour eſt-il en ſûreté?
Puis-je vous en répondre, à moins qu'il ſe retire?

EURIDICE.

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire!
Vous le pouvez, ſeigneur, & vous êtes ſon roi;
Mais je ne puis ſouffrir qu'il ſoit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la choſe;
Sous un prétexte faux je n'en ſuis pas moins cauſe;
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur,
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplait, faites-vous-en juſtice,
Puniſſez, exilez, il faut qu'il obéiſſe.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai ſon retour,
Seigneur, & juſques-là, point d'hymen, ni d'amour.

ORODE.

Vous pourriez épouſer le prince en ſa préſence?

EURIDICE.

Je ne ſais, mais enfin je hais la violence.

ORODE.

Empêchez-la, madame, en vous donnant à nous,
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon ame ſatisfaite,
Pour ce héros ſi cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le faſſe venir. Modérez vos hauteurs;
L'orgueil n'eſt pas toujours la marque des grands cœurs.

Il me faut un hymen ; choiſiſſez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu, pour le moins, juſqu'au vôtre.

EURIDICE.

Je ſais tenir, ſeigneur, tout ce que je promets,
Et promettrais en vain de ne le voir jamais,
Moi qui ſais que bientôt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins néceſſaire à l'armée.

ORODE.

Nous ferons voir, madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la néceſſité.
Je vous laiſſe avec lui.

SCENE II.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

SEigneur, le roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane ;
Le refus n'en ſaurait demeurer impuni ;
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURÉNA.

Madame, ce refus n'eſt point vers lui mon crime :
Vous m'aimez, ce n'eſt point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable eſt d'avoir aujourd'hui

Plus de nom que mon roi, plus de vertus que lui ;
Et c'eſt de là que part cette ſecrette haine,
Que le tems ne rendra que plus forte & plus pleine.
Plus on ſert des ingrats, plus on s'en fait haïr :
Tout ce qu'on fait pour eux ne ſert qu'à nous trahir.
Mon viſage l'offenſe, & ma gloire le bleſſe.
Juſqu'au fond de mon ame il cherche une baſſeſſe,
Et tâche à s'ériger par l'offre, ou par la peur,
De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur ;
Comme ſi par ſes dons il pouvait me ſéduire,
Ou qu'il pût m'accabler, & ne ſe point détruire.
Je lui dois en ſujet tout mon ſang, tout mon bien ;
Mais ſi je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de loix que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats ſur de plus doux hommages :
Cependant pour jamais, il faut nous ſéparer,
Madame.

EURIDICE.

Cet exil pourrait toujours durer ?

SURÉNA.

En vain pour mes pareils leur vertu ſollicite ;
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'eſt pas un long malheur ;
Et je n'irai pas loin ſans mourir de douleur.

EURIDICE.

Ah ! craignez de m'en voir aſſez perſuadée,
Pour mourir avant vous de cette ſeule idée ;
Vivez, ſi vous m'aimez.

SURÉNA.

Je vivrais pour ſavoir

Que

Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre perſonne
Pacorus ſera maître, ou plutôt ſa couronne ?
Ce penſer m'aſſaſſine, & je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'exil, madame, qu'au trépas.

EURIDICE.

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main & la vôtre,
Ou de n'être à perſonne, ou d'être l'un à l'autre !

SURÉNA.

Falait-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité ?

EURIDICE.

Cette inégalité me ſouffrait l'eſpérance.
Votre nom, vos vertus valaient bien ma naiſſance ;
Et Craſſus a rendu plus digne encor de moi,
Un héros dont le zèle a rétabli ſon roi.
Dans les maux où j'ai vû l'Arménie expoſée,
Mon pays déſolé m'a ſeul tyranniſée.
Eſclave de l'état, victime de la paix,
Je m'étais répondu de vaincre mes ſouhaits,
Sans ſonger qu'un amour comme le nôtre extrême,
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis, mais hélas !
Quand j'ai promis, ſeigneur, je ne vous voyais pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je differe à donner le bien que je vous ôte ;
Et l'unique bonheur que j'y puis eſpérer,
C'eſt de toujours promettre & toujours différer.

SURÉNA.

Que je ſerais heureux!... mais qu'oſai-je vous dire?
L'indigne & vain bonheur où mon amour aſpire!
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir;
Songez à vivre heureuſe, & me laiſſez mourir.
Un trône vous attend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui règle le deſtin du reſte des humains,
Et juſque dans leurs murs allarme les romains.

EURIDICE.

J'enviſage ce trône & tous ſes avantages,
Et je n'y vois partout, ſeigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et, dans ce qui m'attend, je vois ce que je perds.
Ah, ſeigneur!

SURÉNA.

Épargnez la douleur qui me preſſe.
Ne la ravalez point juſques à la tendreſſe;
Et laiſſez moi partir dans cette fermeté,
Qui fait de tels jaloux, & qui m'a tant coûté.

EURIDICE.

Partez, puiſqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur, & donna tant d'ombrage.
Je ſuivrai votre exemple, & vous n'aurez point lieu...
Mais j'aperçois Palmis qui vient vous dire adieu;
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue,
Quelques momens encor jouïr de votre vûe.

SCENE III.

EURIDICE, SURENA, PALMIS.

PALMIS.

ON dit qu'on vous exile à moins que d'épouſer,
Seigneur, ce que le roi daigne vous propoſer.

SURÉNA.

Non, mais juſqu'à l'hymen que Pacorus ſouhaite,
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez?

SURÉNA.

Je pars.

PALMIS.

Et, malgré ſon couroux,
Vous avez ſûreté d'aller juſques chez vous?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre ſorte une telle diſgrace?
Et, s'il faut dire tout, ſur de ſi longs chemins
Il n'eſt point de poiſons, il n'eſt point d'aſſaſſins?

SURÉNA.

Le roi n'a pas encor oublié mes ſervices,
Pour commencer par moi de telles injuſtices;
Il eſt trop généreux pour perdre ſon apui.

PALMIS.

S'il l'eſt, tous vos jaloux le ſont-ils comme lui?

Eſt-il aucun flatteur, ſeigneur, qui lui refuſe
De lui prêter un crime, & lui faire une excuſe?
En eſt-il que l'eſpoir d'en faire mieux ſa cour,
N'expoſe ſans ſcrupule à ces couroux d'un jour,
Ces couroux qu'on affecte alors qu'on déſavoue
De lâches coups d'état dont en l'ame on ſe loue,
Et qu'une abſence élude, attendant le moment
Qui laiſſe évanouïr ce faux reſſentiment?

SURÉNA.

Ces couroux affectés, que l'artifice donne,
Font ſouvent trop de bruit pour abuſer perſonne.
Si ma mort plait au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux que ce ſoit un crime qu'un hazard;
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impoſe la nature & règle la fortune;
Que ſon perfide auteur, bien qu'il cache ſa main,
Devienne abominable à tout le genre humain;
Et qu'il en naiſſe enfin des haines immortelles,
Qui de tous ſes ſujets lui faſſent des rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à ſon plus haut point.
Les morts les mieux vengés ne reſſuſcitent point;
Et de tout l'univers la fureur éclatante
En conſolerait mal & la ſœur & l'amante.

SURÉNA.

Que faire donc, ma ſœur?

PALMIS.

Votre aſyle eſt ouvert.

SURÉNA.

Quel aſyle?

PALMIS.

L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en ſûreté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre....

SURÉNA.

Et c'eſt ma ſœur qui m'y condamne,
C'eſt elle qui m'ordonne avec tranquillité
Aux yeux de ma princeſſe une infidélité!

PALMIS.

Lorſque d'aucun eſpoir notre ardeur n'eſt ſuivie,
Doit-on être fidèle aux dépens de ſa vie?
Mais vous ne m'aidez point à le perſuader,
Vous, qui d'un ſeul regard pourriez tout décider.
Madame, ſes périls ont-ils de quoi vous plaire?

EURIDICE.

Je crois faire beaucoup, madame, de me taire;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'eſt tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il ſe peut, au nœud que je déteſte,
Je vous laiſſe en parler, diſpenſez moi du reſte:
Je n'y mets point d'obſtacle, & mon eſprit confus...
C'eſt m'expliquer aſſez, n'exigez rien de plus.

SURÉNA.

Quoi! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte eſt jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand malgré la nature, en dépit de ſes loix,
Le parricide a fait la moitié de nos rois?
Qu'un frère pour régner ſe baigne au ſang d'un frère?
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père?

Notre Orode lui-même où ſerait-il ſans moi ?
Mitradate pour lui montrait-il plus de foi ?
Croyez-vous Pacorus bien plus ſûr de Phradate ?
J'en connais mal le cœur, ſi bientôt il n'éclate,
Et ſi de ce haut rang, que j'ai vû l'éblouïr,
Son père & ſon aîné peuvent longtems jouïr.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défenſe ;
Car enfin mes refus ne ſont pas mon offenſe ;
Mon vrai crime eſt ma gloire, & non pas mon amour ;
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour.
Plus je les ſervirai, plus je ſerai coupable ;
Et, s'ils veulent ma mort, elle eſt inévitable.
Chaque inſtant que l'hymen pourrait la reculer,
Ne les attacherait qu'à mieux diſſimuler,
Qu'à rendre, ſous l'apas d'une amitié tranquile,
L'attentat plus ſecret, plus noir, & plus facile.
Ainſi, dans ce grand nœud chercher ma ſûreté,
C'eſt inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, & vouloir qu'on m'impute
D'avoir enſeveli ma gloire ſous ma chûte.
Mais, dieux, ſe pourrait-il, qu'ayant ſi bien ſervi,
Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi ?
Non, non, c'eſt d'un bon œil qu'Orode me regarde ;
Vous le voyez, ma ſœur, je n'ai pas même un garde,
Je ſuis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus ſon courroux ;
S'il vous faiſait garder, il répondrait de vous.
Mais pouvez-vous, ſeigneur, rejoindre votre ſuite ?
Etes-vous libre aſſez pour choiſir une fuite ?

Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand deſſein ?
Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le ſang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURÉNA.

La tendreſſe n'eſt point de l'amour d'un héros ;
Il eſt douteux pour lui d'écouter des ſanglots ;
Et parmi la douceur des plus illuſtres flammes,
Un peu de dureté ſied bien aux grandes ames.

PALMIS.

Quoi ! vous pourriez...

SURÉNA.

Adieu, le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

SCENE IV.

EURIDICE, PALMIS.

PALMIS.

IL court à ſon trépas, & vous en ſerez cauſe,
A moins que votre amour à ſon départ s'opoſe.
J'ai perdu mes ſoupirs, & j'y perdrais mes pas :
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas.
Ne lui refuſez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURIDICE.

S'il périt, ma mort ſuivra la ſienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant, mais ce n'eſt pas aſſez;
Vous avez tant d'amour, madame, & balancez!

EURIDICE.

Eſt-ce le mal aimer que de le vouloir ſuivre?

PALMIS.

C'eſt un excès d'amour qui ne fait point revivre;
De quoi lui ſervira notre mortel ennui?
De quoi nous ſervira de mourir après lui?

EURIDICE.

Vous vous allarmez trop : le roi dans ſa colère
Ne parle...

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire?
D'un trône où ce héros a ſû le replacer,
S'il en veut à ſes jours, l'oſe-t-il prononcer?
Le pourrait-il ſans honte, & pourriez-vous attendre
A prendre ſoin de lui, qu'il ſoit trop tard d'en prendre?
N'y perdez aucun tems, partez, que tardez-vous?
Peut-être en ce moment on le perce de coups;
Peut-être...

EURIDICE.

Que d'horreur vous me jettez dans l'ame!

PALMIS.

Quoi? vous n'y courez pas!

EURIDICE.

Et le puis-je, madame?

Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour juſques-là put jamais ſe trahir?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'eſt de ma propre main m'aſſaſſiner moi-même?

PALMIS.

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez?

EURIDICE.

Je n'y réſiſte plus, vous me le défendez.
Ormène vient à nous, & lui peut aller dire
Qu'il épouſe... Achevez tandis que je ſoupire.

PALMIS.

Elle vient toute en pleurs.

SCENE DERNIERE.

EURIDICE, PALMIS, ORMÈNE.

ORMÉNE.

QU'il vous en va coûter!
Et que pour Suréna....

PALMIS.

L'a-t-on fait arrêter?

ORMÉNE.

A peine du palais il ſortait dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue,

Deux autres l'ont ſuivie, & j'ai vû ce vainqueur,
Comme ſi toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruiſſeau de ſang tomber mort ſur la place.

EURIDICE.

Hélas!

ORMÊNE.

Songez à vous, la fuite vous menace;
Et je penſe avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on aprit à dédaigner les rois.

PALMIS.

Prince ingrat! lâche roi! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, ſi tu daignes voir ce qu'on fait ſur la terre?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embraſés,
Si de pareils tyrans n'en ſont point écraſés?
Et vous, madame, & vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paraît encor tranquille,
Vous qui brûlant pour lui, ſans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'aſſaſſiner;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi! vous cauſez ſa perte, & n'avez point de pleurs?

EURIDICE.

a) Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.
Ormène, ſoutien moi.

---

a) *Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.*] Ce vers fournira la ſeule remarque qu'on croye devoir faire ſur la tragédie de Suréna. *Je ne pleure point, mais je meurs*, ſerait le ſublime de la douleur, ſi cette idée était aſſez ménagée, aſſez préparée pour devenir vraiſemblable; car le vraiſemblable ſeul peut toucher. Il faut pour dire qu'on meurt de douleur, & pour en mourir en effet, avoir éprouvé, avoir fait voir un deſeſpoir ſi violent, qu'on ne s'é-

ORMÉNE.

Que dites-vous, madame?

EURIDICE.

Généreux Suréna, reçoi toute mon ame.

ORMÉNE.

Emportons-la d'ici pour la mieux ſecourir.

PALMIS.

Suſpendez ces douleurs qui preſſent de mourir,
Grands dieux, & dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne ſouffrez point ma mort que je ne ſois vengée.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

---

tonne pas qu'un promt trépas en ſoit la ſuite. Mais on ne meurt pas ainſi de mort ſubite après avoir fait des raiſonnemens politiques, & des diſſertations ſur l'amour. Le vers par lui-même eſt très tragique, mais il n'eſt pas amené par des ſentimens aſſez tragiques. Ce n'eſt pas aſſez qu'un vers ſoit beau, il faut qu'il ſoit placé, & qu'il ne ſoit pas ſeul de ſon eſpèce dans la foule.

ARIANE,

TRAGÉDIE

DE

THOMAS CORNEILLE.

1672.

ARIANE.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

UN grand nombre d'amateurs du théatre ayant demandé qu'on joignit aux œuvres dramatiques de *Pierre Corneille* l'*Ariane* & l'*Eſſex* de *Thomas Corneille* ſon frère, accompagnés auſſi de commentaires, on n'a pû ſe refuſer à ce travail.

Thomas Corneille était cadet de *Pierre* d'environ vingt années. Il à fait trente-trois piéces de théatre, auſſi-bien que ſon ainé. Toutes ne furent pas heureuſes ; mais *Ariane* eut un ſuccès prodigieux en 1672, & balança beaucoup la réputation du *Bajazet* de *Racine* qu'on jouait en même tems, quoiqu'aſſurément *Ariane* n'aproche pas de *Bajazet* : mais le ſujet était heureux ; les hommes tout ingrats qu'ils ſont s'intéreſſent toujours à une femme tendre, abandonnée par un ingrat ; & les femmes qui ſe retrouvent dans cette peinture pleurent ſur elles-mêmes.

Preſque perſonne n'examine à la repréſentation ſi la piéce eſt bien faite & bien écrite : on eſt touché : on a eu du plaiſir pendant une heure ; ce plaiſir même eſt rare ; & l'examen n'eſt que pour les connaiſſeurs.

On raporte dans la *bibliothèque des théatres*, qu'*Ariane* fut

faite en quarante jours; je ne ſuis pas étonné de cette rapidité dans un homme qui a l'habitude des vers, & qui eſt plein de ſon ſujet. On peut aller vite quand on ſe permet des vers proſaïques, & qu'on ſacrifie tous les perſonnages à un ſeul. Cette piéce eſt au rang de celles qu'on joue ſouvent, lorſqu'une actrice veut ſe diſtinguer par un rôle capable de la faire valoir. La ſituation eſt très-touchante. Une femme qui a tout fait pour *Théſée*, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'eſt ſacrifiée pour lui, qui ſe croit aimée, qui mérite de l'être, qui ſe voit trahie par ſa ſœur, & abandonnée par ſon amant, eſt un des plus heureux ſujets de l'antiquité. Il eſt bien plus intéreſſant que la *Didon* de *Virgile*; car *Didon* a bien moins fait pour *Enée*, & n'eſt point trahie par ſa ſœur; elle n'éprouve point d'infidélité, & il n'y avait peut-être pas là de quoi ſe bruler.

Il eſt inutile d'ajouter que ce ſujet vaut infiniment mieux que celui de *Médée*. Une empoiſonneuſe, une meurtrière ne peut toucher des cœurs & des eſprits bien faits.

Thomas Corneille fut plus heureux dans le choix de ce ſujet que ſon frère ne le fut dans aucun des ſiens depuis *Rodogune*; mais je doute que *Pierre Corneille* eût mieux fait le rôle d'*Ariane* que ſon frère. On peut remarquer en liſant cette tragédie, qu'il y a moins de foléciſmes & moins d'obſcurités que dans les dernières piéces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avait pas la force & la profondeur du génie de l'ainé; mais il parlait ſa langue avec plus de pureté, quoiqu'avec plus de faibleſſe. C'était d'ailleurs un homme d'un très-grand mérite,

&

& d'une vaſte littérature ; & ſi vous exceptez *Racine*, auquel il ne faut comparer perſonne, il était le ſeul de ſon tems qui fût digne d'être le premier au-deſſous de ſon frère.

ACTEURS.

ŒNARUS, roi de Naxe.

THÉSÉE, fils d'Ægée roi d'Athènes.

PIRITHOUS, fils d'Ixion roi des Lapithes.

ARIANE, fille de Minos roi de Crète.

PHÉDRE, sœur d'Ariane.

NÉRINE, confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, confident d'Œnarus.

La scène est dans l'île de Naxe.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA

H Gravelot inven *B.L.Prevost Sculp*

Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours
Une plus sûre voie, et des moyens plus courts.

ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

a) JE le confeſſe, Arcas, ma faibleſſe redouble,
Je ne puis voir ici Pirithous ſans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'était toujours beaucoup que les voir différer.
La princeſſe avait beau m'étaler ſa conſtance,

a) *Je le confeſſe, Arcas, ma faibleſſe redouble &c.*] Ce rôle d'*Oenarus* eſt viſiblement imité de celui d'*Antiochus* dans *Bérénice*, & c'eſt une mauvaiſe copie d'un original défectueux par lui-même. De pareils perſonnages ne peuvent être ſuportés qu'à l'aide d'une verſification toujours élégante, & de ces nuances de ſentiment que *Racine* ſeul a connues.

Le confident d'*Oenarus* avoue que ſans doute *Ariane* eſt *belle*. *Oenarus* a vû *Théſée* rendre *quelques ſoins à Mégiſte & à Cyane*, cela l'a flaté *du côté d'Ariane*. C'eſt un amour de comédie dans le ſtile négligé de la comédie.

Son hymen reculé flattait mon eſpérance ;
Et ſi Théſée avait & ſon cœur & ſa foi,
Contre elle, contre lui, le tems était pour moi.
De ce faible ſecours Pirithous me prive ;
Par lui de mon malheur l'inſtant fatal arrive.
Cet ami ſi longtems de Théſée attendu,
Pour partager la joye, en ces lieux s'eſt rendu.
Il vient être témoin du bonheur de ſa flamme.
Ainſi plus de remiſe ; il faut m'arracher l'ame,
Et me ſoumettre enfin au tourment ſans égal,
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, & ſans doute elle eſt belle ; *b*)
Mais, ſeigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déja d'autres feux
La mettaient hors d'état de répondre à vos vœux ?

b) *Et ſans doute elle eſt belle*]. Ce vers & tous ceux qui ſont dans ce goût, prouvent aſſez ce que dit Riccoboni que la tragédie en France eſt la fille du roman. Il n'y a rien de grand, de noble, de tragique, à aimer une femme parce *qu'elle eſt belle*. Il faudrait du moins relever ces petiteſſes par l'élégance de la poëſie.

Que le lecteur dépouille ſeulement de la rime les vers ſuivans. *Vous ſutes que Théſée avait par le ſecours d'Ariane évité les détours du labyrinthe en Crète & que pour reconnaître un ſi fidèle amour, il fuiait avec elle vainqueur du minotaure, quelle eſpérance vous laiſſaient des nœuds ſi bien formés* ? Voyez non-ſeulement combien ce diſcours eſt ſec & languiſſant ; mais à quel point il péche contre la régularité.

Eviter les détours du labyrinthe en Crète. Théſée n'évita pas les détours du labyrinthe en Crète, puiſqu'il fallait néceſſairement paſſer par ces détours. La difficulté n'était pas de les éviter, mais de ſortir en ne les évitant pas, Virgile dit,

Hic labor illa domus, & inextricabilis error.

Ovide dit

Ducit in errorem variarum ambage viarum.]

Si-tôt que dans cette île où les vents la pouſſèrent,
Aux yeux de vôtre cour ſes beautés éclatèrent,
Vous ſutes que Théſée avait par ſon ſecours
Du labyrinthe en Crète évité les détours;
Et que pour reconnaître une amour ſi fidelle,
Vainqueur du Minotaure, il fuyait avec elle.
Quel eſpoir vous laiſſaient des nœuds ſi bien formés?
Ils étaient l'un de l'autre également charmés.
Chacun d'eux l'avouait, & vous-même en cette île,
Contre le fier Minos leur promettant aſyle,
Vous les preſſiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devait par l'hymen couronner leur amour.

ŒNARUS.

Que n'ont-ils pû me croire? Ils m'auraient vû ſans peine
Conſentir à ces nœuds, dont l'image me gêne.

Racine dit,

Par vous aurait péri le monſtre de la Crète,
Malgré tous les détours de ſa vaſte retraite.
Pour en développer l'embaras incertain
Ma ſœur du fil fatal eut armé votre main.

Voilà des images, voilà de la poëſie, & telle qu'il la faut dans le ſtile tragique.

Pour reconnaître un amour ſi fidèle. On ne reconnait point un amour comme on reconnait un ſervice, un bienfait. *Si fidèle* n'eſt pas le mot propre. Ce n'eſt point comme fidèle; c'eſt comme paſſionnée qu'*Ariane* donna le fil à *Théſée*.

Des nœuds ſi bien formés. Un nœud eſt-il bien formé, parce qu'on s'enfuit avec une femme? Cette expreſſion lâche, triviale, vague, n'exprime pas ce qu'on doit exprimer. Examinez ainſi tous les vers; vous n'en trouverez que très peu qui réſiſtent à une critique exacte. Cette négligence dans le ſtile ou plutôt cette platitude n'eſt preſque pas remarquée au théatre. Elle eſt ſauvée par la rapidité de la déclamation. Et c'eſt ce qui encourage tant d'auteurs à ſe négliger, a employer des termes impropres, à mettre preſque

Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes apas,
On réſiſte aiſément quand on n'eſpère pas;
Et du moins je n'euſſe eu, pour ſauver ma franchiſe,
Qu'à vaincre de mes ſens la première ſurpriſe;
Mais ſi mon triſte cœur à l'amour s'eſt rendu,
Théſée en eſt la cauſe, & lui ſeul m'a perdu.
Sans ſonger quels honneurs l'attendent dans Athènes,
Ici depuis trois mois il languit dans ſes chaines;
Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'apas,
Pirithous abſent, il ne les goûtait pas.
Pour en choiſir le jour, il a falu l'attendre.
C'eſt beaucoup d'amitié pour une amour ſi tendre.
Ces délais démentaient un cœur bien enflammé;
Et qui n'aurait pas crû qu'il n'aurait point aimé?
Voilà ſur quoi mon ame à l'eſpoir enhardie,
S'eſt peut-être en ſecret un peu trop aplaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma cour,
Semblaient chercher Théſée, & briguer ſon amour.
Il rendait quelques ſoins à Mégiſte, à Cyane.
Tout cela me flattait du côté d'Ariane;
Et j'allais quelquefois juſqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignait un bien qu'il n'oſait me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis ſi chers unit les deſtinées,

---

toujours le bourſouflé à la place du naturel, à rimer en épithetes, à remplir leurs vers de ſolécifmes, ou de façons de parler obſcures qui ſont pires que des ſolécifmes, pour peu qu'il y ait dans leurs piéces deux ou trois ſitua-

Il n'eſt pas ſurprenant que malgré de beaux feux,
Théſée ait juſqu'ici refuſé d'être heureux.
C'eſt de quoi mieux goûter le fruit de ſa victoire,
Qu'avoir Pirithous pour témoin de ſa gloire.
Mais, ſeigneur, Ariane a-t-elle en ſon amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empreſſement?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle?

ŒNARUS.

C'eſt là ma peine, Arcas, Ariane eſt fidelle.
Mes languiſſans regards, mes inquiets ſoupirs,
N'ont que trop de ma flamme expliqué les deſirs.
C'était peu, j'ai parlé; mais pour l'heureux Théſée,
D'un feu ſi violent ſon ame eſt embraſée,
Qu'elle a toujours depuis apliqué tous ſes ſoins
A fuir l'occaſion de me voir ſans témoins.
Phèdre ſa ſœur, qui ſait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeſte avanture;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obſtine par elle, & chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un tel ſecours vous êtes moins à plaindre;
Mais Phèdre eſt ſans amour, & d'un mérite à craindre.
Vous la voyez ſouvent, & j'admire, ſeigneur,
Que ſa beauté n'ait rien qui touche vôtre cœur.

ŒNARUS.

Voi par là de l'amour le bizarre caprice.

---

tions intéreſſantes, quoique rebatues. Ils ſont contens. Nous avons déja dit que nous n'avons pas depuis *Racine* une tragédie bien écrite d'un bout à l'autre.

Phèdre dans ſa beauté n'a rien qui m'éblouïſſe.
Les charmes de ſa ſœur ſont à peine auſſi doux ;
Je n'ai qu'a dire un mot pour en être l'époux ;
Cependant, quoiqu'aimable, & peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, & ne ſens rien pour elle.
Non, ce n'eſt ni par choix, ni par raiſon d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plait, on ſe laiſſe enflammer.
D'un aveugle panchant le charme imperceptible
Frape, ſaiſit, entraine, & rend un cœur ſenſible ;
Et par une ſecrette & néceſſaire loi,
c) On ſe livre à l'amour ſans qu'on ſache pourquoi.
Je l'éprouve au ſuplice où le ciel me condamne.
Tout me parle pour Phèdre, & tout contre Ariane ;
Et quoi que ſur le choix ma raiſon ait de jour,
L'une a ma ſeule eſtime, & l'autre mon amour.

ARCAS.

---

c) *On ſe livre à l'amour ſans qu'on ſache pourquoi.*] Les vers précédens & celui-ci ſont une imitation de ces vers de *Rodogune :*

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſimpathies,
Dont par le doux raport les ames aſſorties :

& de ces vers de la *Suite du Menteur :*

Quand les arrêts du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyſe, c'eſt un accord bientôt fait que le nôtre, &c.

Redisons toujours que ces vers d'idille, ces petites maximes d'amour conviennent peu au dialogue de la tragédie, que toute maxime doit échaper au ſentiment du perſonnage, qu'il peut par les expreſſions de ſon amour dire rapidement un mot qui devienne maxime, mais non pas être un parleur d'amour.

C'eſt ici qu'il ne ſera pas inutile d'obſerver encore, que *ces lieux communs de morale rubrique*, que *Deſpréaux* a tant reprochés à *Quinault*, ſe trouvent dans des ariettes détachées, où elles ſont bien placées, & que jamais le perſonnage de la ſcène ne prononce une maxime qu'à propos, tantôt pour faire

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout, oſe tout.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connaître?
L'ayant reçue ici, j'aurais la lâcheté
De violer les droits de l'hoſpitalité!
Quand je m'y réſoudrais, quel eſpoir pour ma flamme?
En la tyranniſant, toucherais-je ſon ame?
Théſée eſt un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.
Son cœur eſt tout à lui, j'en connais la conſtance,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainſi par mon reſpect, au défaut d'être aimé,
Méritons juſqu'au bout de m'en voir eſtimé.

preſſentir ſa paſſion, tantôt pour la déguiſer. Ces maximes ſont toujours courtes, naturelles, bien exprimées, convenables au perſonnage & à ſa ſituation; mais quand une fois la paſſion domine, alors plus de ces ſentences amoureuſes. *Arcabone* dit à ſon frère:

Vous m'avez enſeigné la ſcience terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour;
Enſeignez moi, s'il eſt poſſible,
Le ſecret d'éviter les charmes de l'amour.

Elle ne cherche point à diſcuter la difficulté de vaincre cette paſſion, à prouver que l'amour triomphe des cœurs les plus durs.

Armide ne s'amuſe point à dire en vers faibles:

Non, ce n'eſt point par choix, ni par raiſon d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plait on ſe laiſſe enflammer.

Elle dit, en voyant *Renaud*:

Achevons -- je frémis -- vengeons nous -- je ſoupire.

L'amour parle en elle, & elle n'eſt point parleuſe d'amour.

Par d'illuſtres efforts les grands cœurs ſe connaiſſent,
d) Et malgré mon amour... Mais les princes paraiſſent.

SCENE II.

ŒNARUS, THÉSÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

ŒNARUS.

ENfin voici le jour ſi longtems attendu.
Pirithoüs dans Naxe à Théſée eſt rendu;
Et quand un heureux ſort permet qu'il le revoie,
Il n'eſt pas malaiſé de juger de ſa joie.
Après un tel bonheur rien ne manque à ſa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie eſt encor plus ſenſible pour moi,
Seigneur; & plus Théſée a pendant mon abſence
D'un deſtin rigoureux ſouffert la violence,
Plus c'eſt pour ma tendreſſe un aimable tranſport
D'embraſſer un ami, dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût crû, que du ſort le choix illégitime,

d) Remarquons que le ſtile de cette ſcène & de beaucoup d'autres eſt négligé, lâche, faible, proſaïque.

Au défaut d'être aimé
Méritons juſqu'au bout de m'en voir eſtimé.

L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,
Il dût par un triomphe à jamais glorieux
Affranchir ſon pays d'un tribut odieux?
Sur le bruit qui rendait ces nouvelles certaines,
L'eſpoir de ſon retour m'attira dans Athènes;
Et par un ordre exprès, ce fut là que je ſus
Qu'il attendait ici ſon cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de ſa renommée
Mon ame à le revoir eſt d'autant plus charmée,
Que tout comblé qu'il eſt des faveurs d'un grand roi,
Même zèle toujours l'intéreſſe pour moi.

ŒNARUS.

Que Théſée eſt heureux! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds.
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ſes vœux.

THÉSÉE.

Il ne faut pas juger ſur ce qu'on voit paraître;
Seigneur, on n'eſt heureux qu'autant qu'on le croit être.
Vous m'accablez de biens, & quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

ŒNARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y penſe;
Mais ſi j'en attendais quelque reconnaiſſance,
Prince, me duſſiez-vous & la vie & l'honneur,
Il ſerait un moyen...

THÉSÉE.

Quel? Achevez, ſeigneur.

J'offre tout, & déja mon cœur cède à la joye
De penſer...

ŒNARUS.

Vous voulez en vain que je le croye.
Ceſſez d'avoir pour moi des ſoins trop empreſſés ;
Il vous en couterait plus que vous ne penſez.

THÉSÉE.

Doutez-vous de mon zèle? &...

ŒNARUS.

Non, je me condamne.
Aimez Pirithoüs, poſſédez Ariane.
e) Un ami ſi parfait... de ſi charmans apas...
J'en dis trop, c'eſt à vous de ne m'entendre pas.
Ma gloire le veut, prince, & je vous le demande.

---

e) *Un ami ſi parfait, de ſi charmans apas ;*
J'en dis trop, c'eſt à vous de ne m'entendre pas.]
Qui ne ſent dans toute cette ſcène, & ſurtout en cet endroit, la puſillanimité

SCENE III.

PIRITHOUS, THÉSÉE.

PIRITHOUS.

JE ne ſais ſi le roi ne veut pas qu'on l'entende;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de ſon cœur.
Songez-y; s'il falait qu'épris d'amour pour elle....

THÉSÉE.

Sa paſſion eſt forte, & ne m'eſt pas nouvelle;
Je la ſûs dès l'inſtant qu'il s'en laiſſa charmer;
Mais ce n'eſt pas un mal qui me doive allarmer.

PIRITHOUS.

Il eſt vrai qu'Ariane aurait lieu de ſe plaindre,
Si chéri ſans réſerve elle vous voyait craindre.
Je viens de lui parler, & je ne vis jamais
Pour un illuſtre amant de plus ardens ſouhaits.
C'eſt un amour pour vous ſi fort, ſi pur, ſi tendre,
Que quoi que pour vous plaire il falût entreprendre,
Son cœur de cette gloire uniquement charmé....

de ce rôle ? *Avec ces charmans apas !* pourquoi ce pauvre roi dit-il ainſi ſon ſecret à *Théſée ?* On laiſſe échaper les ſentimens de ſon cœur devant ſa maîtreſſe, mais non pas devant ſon rival.

THÉSÉE.

Hélas! & que ne puis-je en être moins aimé!
Je ne me verrais pas dans l'état déplorable
Où me réduit ſans ceſſe un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes ſens déſolés . . .
Le puis-je dire?

PIRITHOUS.

O Dieux! eſt-ce vous qui parlez?
Ariane en beauté partout ſi renommée,
Aimant avec excès, ne ſerait point aimée?
Vous ſeriez inſenſible à de ſi doux apas?

THÉSÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
f) Ma raiſon qui toujours s'intéreſſe pour elle,
Me dit qu'elle eſt aimable, & mes yeux qu'elle eſt belle.
L'amour ſur leur raport tâche de m'ébranler;
Mais quand le cœur ſe tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ſes amorces ſont vaines,
S'il ne court de lui-même au devant de ſes chaines,
Et ne confond d'abord, par ſes doux embarras,
Tous les raiſonnemens d'aimer, ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous ſouvenez-vous que pour ſauver Théſée
La fidelle Ariane à tout s'eſt expoſée?

---

f) *Ma raiſon qui toujours s'intéreſſe pour elle,*
Me dit qu'elle eſt aimable, & mes yeux qu'elle eſt belle.]
Ces vers qui ſont d'un bouquet à *Iris*, & *Ariane en beauté partout ſi renommée*, & l'*amour qui tâche d'ébranler Théſée ſur le raport de ſes yeux*, & cet *amour qui a beau parler quand le cœur ſe tait*, font de *Théſée* un héros de *Clélie*. Les raiſonnemens d'aimer ou n'aimer pas, achèvent de gâter cette ſcène, qui d'ailleurs

Par là du labyrinthe heureuſement tiré . . .

THÉSÉE.

Il eſt vrai, tout ſans elle était deſeſpéré.
Du ſuccès attendu ſon adreſſe ſuivie,
Malgré le ſort jaloux, m'a conſervé la vie,
Je la dois à ſes ſoins; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur?
Ce n'eſt pas qu'en ſecret l'ardeur d'un ſi beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de ſon amour, confus de ſon éclat,
Je me ſuis mille fois reproché d'être ingrat.
Mille fois j'ai rougi de ce que j'oſe faire;
Mais mon ingratitude eſt un mal néceſſaire;
Et l'on s'efforce en vain, par d'aſſidus combats,
A diſpoſer d'un cœur qui ne ſe donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite eſt grand, & peut l'avoir charmée;
Mais quand elle vous aime, elle ſe croit aimée.
Ainſi vos vœux d'abord auront flatté ſa foi,
Et vous aurez juré . . .

THÉSÉE.

Qui n'eût fait comme moi?
Pour me ſuivre Ariane abandonnait ſon père.
Je lui devais la vie, elle avait de quoi plaire.

---

eſt bien conduite; mais ce n'eſt pas aſſez qu'une ſcène ſoit raiſonnable, ce n'eſt que remplir un devoir indiſpenſable; & quand il n'eſt queſtion que d'amour, tout eſt froid & petit, ſans le ſtile de *Racine*. Cette ſcène ſurtout manque de force; les combats du cœur y étaient néceſſaires. *Théſée* perfide envers une princeſſe à qui il doit ſa vie & ſa gloire, devrait avoir plus de remords.

Mon cœur ſans paſſion me laiſſait préſumer
Qu'il prendrait à mon choix l'habitude d'aimer.
Par là, ce qu'il donnait à la reconnaiſſance,
De l'amour auprès d'elle eut l'entière aparence.
Pour payer ce qu'au ſien je voyais être dû,
Mille devoirs... hélas! c'eſt ce qui m'a perdu.
Je les rendais d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déja ma flamme était extrême,
Lorſqu'un trouble ſecret me fit apercevoir
Que ſouvent pour aimer c'eſt peu que le vouloir.
Phèdre à mes yeux ſurpris à toute heure expoſée...

PIRITHOUS.

Quoi, la ſœur d'Ariane a fait changer Théſée?

THÉSÉE.

Oui, je l'aime, & telle eſt cette brulante ardeur,
Qu'il n'eſt rien qui la puiſſe arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui ſeule en ſecret je ſoûpire,
M'a fait voir de l'amour juſqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, & ne m'en ſens charmé
Que depuis que je l'aime, & que j'en ſuis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THÉSÉE.

Autant que je le puis attendre,
Dans l'intérêt du ſang qu'une ſœur lui fait prendre.
Comme depuis longtems l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne romt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre ſon ame
De laiſſer ſans ſcrupule agir toute ſa flamme,

Et

Et voudrait, pour montrer ce qu'elle ſent pour moi,
Qu'Ariane eût ceſſé de prétendre à ma foi.
Cependant pour ôter toute la défiance
Qu'aurait donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des ſoins rendus
Ne me ſemblent coûter quelques ſoupirs perdus.
Cyane, Æglé, Mégiſte ont part à cet hommage.
Ariane le voit, & n'en prend point d'ombrage.
Rien n'allarme ſon cœur, tant ce que je lui doi,
Contre ma trahiſon lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aiſément ſoupçonner d'inconſtance.
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu?

THÉSÉE.

Flatter l'eſpoir du roi, donner tems à ſa flamme
De pouvoir malgré lui tyranniſer ſon ame,
Gagner l'eſprit de Phèdre, & me débarraſſer
D'un hymen dont peut-être on m'aurait fait preſſer.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, & quoi qu'on puiſſe faire,
Votre infidélité ne ſaurait plus ſe taire.
Quel prétexte auriez-vous encor à différer?

THÉSÉE.

Je me ſuis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en reſſentir de peine,
Il faut lui découvrir que ſon hymen me gêne;
Et pour punir mon crime, & ſe venger de moi,

La porter, s'il ſe peut, à faire choix du roi.
Vous ſeul, car de quel front lui confeſſer moi-même
Qu'en moi c'eſt un ingrat, un parjure qu'elle aime?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.
Parlez, mais gardez bien de lui nommer ſa ſœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une ſœur aimée,
Ce ſerait un ſuplice, après mon changement,
A faire tout oſer à ſon reſſentiment.
Ménagez ſa douleur pour la rendre plus lente.
Avouez lui l'amour, mais cachez lui l'amante.
Sur qui que ſes ſoupçons puiſſent ailleurs tomber,
Phèdre à ſa défiance eſt ſeule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'eſt un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant mon ſecours vous étant néceſſaire,
Si ſur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'apuyerai le projet dont je vous vois flatté.
Phèdre vient, je vous laiſſe.

THÉSÉE.

O trop charmante vûe!

---

g) *Vous pouvez là-deſſus vous répondre vous-même &c.*] *Phèdre* devait là-deſſus parler avec plus d'élégance. Cette ſcène eſt ennuieuſe, & l'amour de *Phèdre* & de *Théſée* déplait à tout le monde. L'ennui vient de ce qu'on ſait qu'ils s'ai-

SCENE IV.

THÉSÉE, PHÉDRE.

THÉSÉE.

EH bien, à quoi, madame, êtes-vous réſoluë ?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon ſecret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?
Et quand Pirithoüs, que je feignais d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a falu ſuſpendre,
M'aimerez-vous ſi peu, que pour le retarder
Vous me diſiez encor que c'eſt trop hazarder ?

PHÉDRE.

g) Vous pouvez là-deſſus vous répondre vous-même.
Prince, je vous l'ai dit, il eſt vrai, je vous aime ;
Et quand d'un cœur bien né la gloire eſt le ſecours,
L'avoir dit une fois, c'eſt le dire toujours.
Je n'examine point ſi je pouvais ſans blâme
Au feu qui m'a ſurpriſe abandonner mon ame,
Peut-être à m'en défendre aurais-je trouvé jour ;
Mais il entre ſouvent du deſtin dans l'amour ;
Et dût-il m'en coûter un éternel martire,

g) Vous pouvez là-deſſus vous répondre vous-même. Prince, je vous l'ai dit, il eſt vrai, je vous aime ; Et quand d'un cœur bien né la gloire eſt le ſecours, L'avoir dit une fois, c'eſt le dire toujours.

ment, & qu'ils ſont d'accord ; ils n'ont plus rien alors d'intéreſſant à ſe dire. Cette ſcène pouvait être belle ; mais quand *Phèdre* dit, *que la gloire eſt le ſecours d'un cœur bien né*, & qu'avoir dit *une fois qu'on aime*, c'eſt le *dire toujours*, on ne croit pas entendre une tragédie.

Le deſtin l'a voulu, c'eſt à moi d'y ſouſcrire.
J'aime donc; mais malgré l'apas flatteur & doux
Des tendres ſentimens qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'eſt pour vos intérêts elle-même immolée;
Qu'aucun amour jamais n'eût tant de fermeté,
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'inſtant aproche où cette infortunée,
Après un long eſpoir, doit être abandonnée,
Plus un ſecret remors trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte ſi cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage;
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage;
Vous lui devez ces vœux que déja tant de fois....

THÉSÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! j'ai tâché de l'aimer pour vous plaire;
C'eſt mon crime, & peut-être il m'en faudrait haïr:
Mais vous m'en donniez l'ordre, il falait obéir.
Il falait me la peindre aimable, jeune, belle,
Voir ſon pays quitté, mes jours ſauvés par elle.
C'était de quoi ſans doute aſſujettir mes vœux,
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux;
Mais ſon mérite en vain ſemblait fixer ma flamme;
Un tendre ſouvenir frapait ſoudain mon ame.
Dès le moindre retour vers un charme ſi doux,
Je cédais au panchant qui m'entraine vers vous;
Et ſentais diſſiper, par cette ardeur nouvelle,
Tous les projets d'amour que j'avais faits pour elle.

PHÉDRE.

J'aurais de ces combats affranchi votre cœur;
Si j'euſſe eu pour rivale une autre qu'une ſœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit ſans ceſſe....
Non, Théſée, elle m'aime avec trop de tendreſſe.
D'un ſuplice ſi rude il faut la garantir;
Sans doute elle en mourrait, je n'y puis conſentir.
Rendez lui votre amour, cet amour qui ſans elle
Aurait peut-être dû me demeurer fidelle;
Cet amour qui toûjours trop propre à me charmer,
N'oſe....

THÉSÉE.

Aprenez moi donc à ne vous plus aimer,
A briſer ces liens où mon ame aſſervie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.
Ces feux dont ma raiſon ne ſaurait triompher,
Aprenez moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chère image....
Mais à quel ſentiment ma paſſion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque apas,
Me pourriez-vous aprendre à ne vous aimer pas?

PHÉDRE.

Il en eſt un moyen que ma gloire enviſage:
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vuë étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuſe amorce;
Plus vous les ſouffrirez, plus ils auront de force.
Ce n'eſt qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups;

Si le triomphe eſt rude, il eſt digne de vous.
Il eſt beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,
D'immoler à ſa gloire....

THÉSÉE.

Et le pourez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins, ſeront-ils effacés?
Oublîrez-vous ſi-tôt cet ardent ſacrifice..?

PHÉDRE.

Cruel, pourquoi vouloir accroître mon ſuplice?
M'accable-t-il ſi peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'oſe écouter?
Puis que mon fier devoir le condamne à ſe taire,
Laiſſez moi me cacher que vous m'avez ſû plaire.
Laiſſez moi déguiſer à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'eſt point d'heur pour moi, point de repos ſans vous.
C'eſt trop; déja mon cœur à ma gloire infidelle,
De mes ſens mutinés ſuit le parti rebelle;
Il ſe trouble, il s'emporte, & dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THÉSÉE.

Ah, puis qu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une ſœur y voudra mettre obſtacle.
Pourquoi pour l'épargner trahir un ſi beau feu?

PHÉDRE.

Mais ſur quoi vous flatter d'obtenir ſon aveu?
Sachant que vous m'aimez...

THÉSÉE.

C'eſt ce qu'il faut lui taire.
Sa fuite de Minos allume la colère:

Pour s'en mettre à couvert elle a beſoin d'apui.
Le roi l'aime, faiſons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant ſa main au défaut de la mienne,
Elle ſouffre en ces lieux qu'un trône la ſoutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré ſon oubli,
Qu'elle verra pour moi ſon mépris néceſſaire,
Nous pourons de nos feux découvrir le miſtère.
Mais prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai beſoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate;
Que contre vos frayeurs raſſurant vôtre eſprit,
Elle efface...

PHÉDRE.

Allez, prince, on vous aime, il ſuffit.
Peut-être que ſur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en ſecret vôtre cœur vous inſpire;
Et de quoi que le mien puiſſe encor s'allarmer,
N'écoutez que l'amour, ſi vous ſavez aimer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

LE roi, de ce refus eût eu lieu de ſe plaindre;
Madame, vous devez un moment vous contraindre;
Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puiſſiez douter
Que c'eſt ſon amour ſeul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaiſance.

Il

a) *Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée &c.*) On voit dans ces vers quelque choſe du ſtile de *Pierre Corneille*; ce ſont des maximes générales, elles ſont juſtes, mais diſons toujours que les grandes paſſions ne s'expriment point en maximes. J'ai déja remarqué que vous n'en trouvez pas un ſeul exemple dans *Racine*. *Trouver de la douceur à des traits*, n'eſt pas élégant; *c'eſt un ſujet d'ennui qui ne peut s'exprimer*, eſt de la proſe de comédie; *un amant qui parle d'aimer*, eſt un pléonaſme faible.

b) *Pour m'en rendre la peine à ſouffrir plus aiſée,*
Tandis que le roi vient, parle moi de Théſée.]

Le premier vers eſt proſaïque & mal fait. *Parle moi de Théſée tandis que le roi vient*: ce vers ne me parait pas aſſez paſſionné; ce *tandis que le roi vient*, ſem-

Il vous perd, & la plainte a de quoi ſoulager.

ARIANE.

Je ſais qu'avec le roi j'ai tout à ménager ;
J'aurais tort de l'aigrir. L'aſyle qu'il nous prête
Contre la violence aſſure ma retraite.
D'ailleurs, tant de reſpect accompagne ſes vœux,
Que ſouvent j'ai regret qu'il ne puiſſe être heureux.
a) Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée
Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frapée,
C'eſt un ſujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on néglige, & qui parle d'aimer.
b) Pour m'en rendre la peine à ſouffrir plus aiſée,
Tandis que le roi vient, parle moi de Théſée.
Pein moi bien quel honneur je reçois de ſa foi ;
Pein moi bien tout l'amour dont il brule pour moi ;
Offres-en à mes yeux la plus ſenſible image.

NÉRINE.

Je crois que de ſon cœur vous avez tout l'hommage ;

---

ble dire, *parle moi de Théſée en attendant.* Obſervez comme *Hermione* dans *Andromaque* dit la même choſe avec plus de ſentiment & d'élégance.

Ah ! qu'Oreſte à ſon gré m'impute ſes douleurs,
N'avons-nous d'entretien que celui de ſes pleurs ?
Pyrrhus revient à nous ! Eh bien, chère Cléone,
Conçois-tu les tranſports de l'heureuſe Hermione ?
Sais-tu quel eſt Pyrrhus ? t'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits ? mais qui les peut compter ?
Intrépide, & partout ſuivi de la victoire : &c.

Cela eſt bien ſupérieur aux *cent monſtres dont l'univers a été dégagé par Théſée, & qui ſe voit purgé d'un mauvais ſang*, à ces *victimes priſes par Théſée & par Hercule &c.*

Mais au point que de lui je vois vos ſens charmés,
C'eſt beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monſtres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais ſang heureuſement purgé.
Combien ainſi qu'Hercule a-t-il pris de victimes?
Combien vengé de morts? combien puni de crimes?
Procuſte & Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas ſuccombé ſous ſes vaillantes mains?
Ce n'eſt point le vanter que ce qu'on m'entend dire;
Tout le monde le ſait, tout le monde l'admire;
Mais c'eſt peu, je voudrais que tout ce que je voi
S'en entretint ſans ceſſe, en parlât comme moi.
c) J'aime Phèdre; tu ſais combien elle m'eſt chère.
Si quelque choſe en elle a de quoi me déplaire,
C'eſt de voir ſon eſprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer ſa vertu.
Quand je dis qu'il s'aquiert une gloire immortelle,
Elle aplaudit, m'aprouve; & qui ferait moins qu'elle?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits.

---

c) *J'aime Phèdre, tu ſais combien elle m'eſt chère &c.*] Ce ſentiment d'*Ariane* me parait bien naturel, & en même tems du plus grand art. Le ſpectateur ſent avec un extrême plaiſir les raiſons du ſilence de *Phèdre*.

d) *Elle évite peut-être un cruel embarras.*] Ce ſentiment eſt encor très touchant, quoique le mot d'*embarras* ſoit trop faible.

e) *Mais vivre indifférente eſt-ce une vie heureuſe?*] Ce vers ferait fort plat ſi *Ariane* parlait d'elle-même; mais elle parle de ſa ſœur; elle la plaint de ne

Il faut en leur faveur expliquer ſon ſilence.

NÉRINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence.
N'ayant jamais aimé, ſon cœur ne conçoit pas. . .

ARIANE.

d) Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien ſouvent qu'une douceur trompeuſe;
e) Mais vivre indifférente, eſt-ce une vie heureuſe?

NÉRINE.

Aprenez-le du roi, qui de vous trop charmé,
Ne ſouffrirait pas tant, s'il n'avait point aimé.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

f) NE vous offenſez point, princeſſe incomparable,
Si prêt à ſuccomber au malheur qui m'accable,

point aimer, tandis qu'en effet elle aime *Théſée*. On eſt déja bien vivement intéreſſé.

f) *Ne vous offenſez point, princeſſe incomparable.*] *Oenarus* joue ici le rôle de l'*Antiochus* de *Bérénice*; mais il eſt bien moins raiſonnable, & bien moins touchant; il a le ridicule de parler d'amour à une princeſſe dont il ſait que *Théſée* eſt idolâtre, & qu'il croit que *Théſée* adore; & il ne l'a aimée que depuis qu'il a été témoin de leurs amours. *Antiochus*] au contraire a aimé *Bérénice* avant qu'elle

Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triſte liberté de vous entretenir.
Je la demande entière ; & quoi que puiſſe dire
Ce feu qui malgré vous prend ſur moi trop d'empire,
Vous pouvez ſans ſcrupule en voir mon cœur atteint,
Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connais tout l'amour dont vôtre ame eſt épriſe.
Son excès m'a ſouvent cauſé de la ſurpriſe ;
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne ſe ſoit déja dit.
Tant d'ardeur méritait que ce cœur plus ſenſible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un ſi noble hommage il ſe trouvât charmé ;
Mais quand je vous ai vû, Théſée était aimé ;
Vous ſavez ſon mérite, & le prix qu'il me coûte.
Après cela, ſeigneur, parlez, je vous écoute.

ŒNARUS.

Théſée a du mérite, & je l'ai dit cent fois :
Vôtre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Partout ſa gloire éclate ; on l'eſtime, on l'honore ;
Il vous aime, ou plutôt, madame, il vous adore.
Vous le dire à toute heure eſt ſon ſoin le plus doux ;
Et qui pourrait moins faire étant aimé de vous ?

ſe fût déclarée pour *Titus*, & il ne lui parle que lorſqu'il va la quitter pour jamais. Ce qui rend ſurtout *Oenarus* très inférieur à *Antiochus*, c'eſt la manière dont il parle.

Théſée a du mérite, & il l'a dit cent fois. Les ſens ravis d'Oenarus ont cédé à l'amour dès qu'il a vû Ariane. Il falait n'en parler plus, il l'a fait par reſpect, il n'a point changé d'ame ; il a langui d'amour tout conſumé. Il demande pour *flatter ſon martire, un mot favorable*, &

Après cette juſtice à ſa flamme rendue,
La mienne par pitié ſera-t-elle entendue ?
Je ne vous redis point que tous mes ſens ravis
Cédèrent à l'amour ſi-tôt que je vous vis.
Vous l'avez déja ſû par l'aveu téméraire
Que de ma paſſion j'oſai d'abord vous faire.
Il falut, pour ceſſer de vous être ſuſpect,
Ne vous en parler plus, je l'ai fait par reſpect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux ſilence
Je me ſuis impoſé la dure violence;
Et s'il m'eſt échapé d'en ſoupirer tout bas,
C'était bien m'en punir, que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pû diminuer ma flamme.
Pour vous voir ſans pitié je n'ai point changé d'ame.
J'ai ſouffert, j'ai langui, d'amour tout conſumé,
Madame, & tout cela ſans eſpoir d'être aimé.
Par vos ſeuls intérêts vous m'avez été chère.
J'ai regardé l'amour ſans chercher le ſalaire;
Et même en ce funeſte & dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Théſée heureux: vous l'aimez, il vous aime;
Mais ſongez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point ſolicité ma foi,

un ſincère ſoupir.

Ariane répond qu'elle n'eſt *point ingrate*, que *Théſée ſe trouve adoré dans ſon cœur*, que dès la *première fois elle l'a déclaré*, & répète encor, *dès la première fois*, comme ſi c'était un beau diſcours à répéter. Ce dialogue trop négligé devait être écrit avec la plus grande fineſſe. On ne s'aperçoit pas de ces défauts à la repréſentation, ils choquent beaucoup à la lecture.

Que vous n'avez rien fait, rien hazardé pour moi;
Et que lors que mon cœur diſpoſe de ma vie,
C'eſt ſans vous la devoir qu'il vous la ſacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait ſoupirer,
S'il était quelque grace où je puſſe aſpirer,
Je vous demanderais, pour flatter mon martire,
Qu'au moins quand je vous pers, vous daignaſſiez me dire,
Que ſans ce premier feu pour vous ſi plein d'apas,
J'aurais pû par mes ſoins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où vôtre hymen m'expoſe,
Ce que j'oſe exiger ſans doute eſt peu de choſe;
Mais un mot favorable, un ſincère ſoupir,
Eſt tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne ſuis point ingrate.
Mon cœur ſe ſent touché de ce que je vous doi,
Et voudrait être à vous s'il pouvait être à moi;
Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendait le maître.
Théſée y règne ſeul, & s'y trouve adoré.
Dès la première fois je vous l'ai déclaré,
Dès la première fois...

ŒNARUS.

C'en eſt aſſez, madame;

g) *Prince, mon trouble parle, & quand je voudrais taire &c.*] On ne doit, ce me ſemble, faire un pareil aveu que quand il eſt abſolument néceſſaire. Aucune raiſon ne doit engager *Oenarus* à ſe déclarer le rival de *Théſée*. *Antiochus* dans *Bérénice* ne fait un pareil aveu qu'à la fin du cinquiéme acte; &

Théſée a mérité que vous payiez ſa flamme.
Pour lui, Pirithoüs arrivé dans ma cour,
Va preſſer vôtre hymen, choiſiſſez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'aprêt néceſſaire,
Parlez, il me ſuffit que ce ſera vous plaire:
J'exécuterai tout. Peut-être il ſerait mieux
De vouloir épargner ce ſuplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, ſi l'image me tue?
Mais je me priverais par-là de vôtre vuë.
C'eſt ce qui peut ſurtout aigrir mon deſeſpoir;
Et j'aime mieux mourir que ceſſer de vous voir.

SCENE III.

ŒNARUS, THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

PRince, *g*) mon trouble parle; & quand je voudrais taire
Le ſuplice où m'expoſe un deſtin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuſe langueur

---

c'eſt en quoi il y a un très grand art. Le ſtile d'*Oenarus* met le comble à l'inſipidité de ſon rôle; il adore *les charmes de ſon amour*, il en fait *l'aveu au point de l'hymen*. Il dit, que *c'eſt montrer aſſez ce qu'eſt un ſi beau feu*, & qu'il eſt *trahi par ſa vertu*; comment eſt-il trahi par ſa vertu, puis qu'il renonce à un ſi beau feu, & qu'il va préparer le mariage de *Théſée* & d'*Ariane*?

Trahirait malgré moi le ſecret de mon cœur.
J'aime, & de cet amour dont j'adore les charmes,
La princeſſe eſt l'objet, n'en prenez point d'alarmes.
Au point de vôtre hymen vous en faire l'aveu,
C'eſt vous montrer aſſez ce qu'eſt un ſi beau feu.
De tous ſes mouvemens ma raiſon me rend maître;
L'effort eſt grand ſans doute; on en ſouffre, & peut-être
Un rival tel que moi par ſa vertu trahi,
Mérite d'être plaint, & non d'être haï.
C'eſt tout ce qu'il prétend pour prix de ſa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à ſa gloire.
Vos ſoupçons auraient pû faire outrage à ma foi,
S'ils s'étaient avec vous expliqués avant moi;
C'eſt en les prévenant que je me juſtifie.
Ne conſidérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis longtems attire tous vos vœux;
J'y conſens, dès demain vous pouvez être heureux.
Pirithoüs préſent n'y laiſſe plus d'obſtacle:
Ma cour qui vous honore attend ce grand ſpectacle:
Ordonnez-en la pompe, & dans un ſort ſi doux,
Quoi que j'aye à ſouffrir, ne regardez que vous.
Adieu, madame.

SCENE

b) *Aprenez un projet de ma flamme &c.* Ce deſſein d'*Ariane* d'unir une ſœur qu'elle aime à l'ami de *Théſée*, tandis que cette ſœur lui prépare la plus cruelle trahiſon, forme une ſituation très belle & très intéreſſante; c'eſt là con-

SCENE IV.

THÉSEE, ARIANE, NÉRINE.

THÉSÉE.

IL faut l'avouer à ſa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurais pû croire.
Au bonheur d'un rival lui-même conſentir !

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'aſſujettir.
Qu'eût-il fait ? Il ſait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourraient rien ſur moi.

THÉSÉE.

Tant d'amour me confond ; & plus je vois, madame,
Que je dois...

ARIANE.

b) Aprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chérement ; il faut que l'hyménée

naître l'art de la tragédie & du dialogue ; c'eſt même une eſpèce de coup de théatre. L'embarras de *Théſée*, & l'extrême bonté d'*Ariane*, attachent le ſpectateur le plus indifférent : les vers, à la vérité, ſont faibles.

De ma ſœur avec lui joigne la deſtinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour & l'amitié ſont naître de douceurs.
i) Ma ſœur a du mérite, elle eſt aimable & belle,
Suit mes conſeils en tout, & je vous répons d'elle.
Voyez Pirithoüs, & tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il conſente à s'unir.

THÉSÉE.

L'offre de cet hymen rendra ſa joye extrême;
Mais, madame, le roi... Vous ſavez qu'il vous aime.
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entens; le roi trop combattu
Peut laiſſer à l'amour ſéduire ſa vertu?
Cet inquiet ſouci ne ſaurait me déplaire,
Et pour le diſſiper je ſais ce qu'il faut faire.

THÉSÉE.

C'en eſt trop, mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'eſt doux!
Ce qu'il vous fait ſentir, je me le dis pour vous.
Je me dis...

THÉSÉE.

Plût aux dieux! vous ſauriez la contrainte...

ARIANE.

Encor un coup perdez cette jalouſe crainte;

i) *Ma ſœur a du mérite; elle eſt aimable & belle...*
L'offre de cet hymen rendra ſa joie extrême &c.]

ſont des expreſſions trop négligées, mais la ſcène par elle-même eſt excellente.

J'en connais le remède ; & ſi l'on m'oſe aimer,
Vous n'aurez pas longtems à vous en allarmer.

THÉSÉE.

Minos peut vous pourſuivre, & ſi de ſa vengeance...

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une ſûre défenſe?

THÉSÉE.

Elle eſt ſûre, il eſt vrai; mais...

ARIANE.

Achevez.

THÉSÉE.

J'attens...

ARIANE.

Ce déſordre me gêne, & dure trop longtems;
Expliquez vous enfin.

THÉSÉE.

Je le veux, & ne l'oſe;
A mes propres ſouhaits moi-même je m'opoſe.
Je pourſuis un aveu que je crains d'obtenir.
Il faut parler pourtant, c'eſt trop me retenir.
Vous m'aimez, & peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.
Tout mon ſang aurait peine à m'aquitter vers vous;
Et cependant le ſort, de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos deſirs funeſte...
Adieu, Pirithoüs vous peut dire le reſte.
Sans l'amour qui du roi vous ſoumet les états,
Je vous conſeillerais de ne l'aprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE.

QUel eſt ce grand ſecret, prince, & par quel miſtère
Vouloir me l'expliquer, & tout-à-coup ſe taire?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien; il ſort tout interdit,
Madame, & par ſon trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

k) Je vous comprens tous deux; vous arrivez d'Athènes.
Du ſang dont je ſuis née on n'y veut point de reines;
Et le peuple indigné refuſe à ce héros
D'admettre dans ſon lit la fille de Minos?
Qu'après la mort d'Ægée il ſoit toujours le même;
Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang ſuprême:
Trône, ſceptre, grandeurs, ſont des biens ſuperflus;
Théſée étant à moi, je ne veux rien de plus.

k) *Je vous comprens tous deux, vous arrivez d'Athènes.*] *Ariane* tombe dans la même mépriſe que *Bérénice*, qui impute au trouble de *Titus* un tout autre ſujet que le véritable. Il vaudrait mieux peut-être qu'*Ariane* demandât à *Pirithous*, ſi les Athéniens ne s'opoſent pas à ſon mariage avec *Théſée*? plutôt que de ſoupçonner tout d'un coup qu'ils s'y opoſent: mais enfin cette mépriſe ne ſervant qu'à faire éclater davantage l'amour d'*Ariane*, intéreſſe beaucoup pour elle.

l) *Et comment pourrait-il avoir le cœur ſi bas,*
Que tenir tout de vous & ne vous aimer pas?]

Ces deux vers ſont imités de ces deux-

Son amour paye assez ce que le mien me coûte,
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime sans doute;
l) Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas,
Que tenir tout de vous, & ne vous aimer pas?
Mais, madame, ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.
Qu'Athènes se déclare, ou pour, ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux;
Et l'hymen seul du roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime, & de vous Naxe prenant la loi,
Calmera. . .

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le roi?
Certes l'avis est rare, & si j'ose vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connaissez-vous bien?

PIRITHOUS.

m) Les moindres lâchetés

ci, de *Sévère* dans *Polyeucte*.

Un homme aimé de vous; mais quel cœur assez bas
Aurait pu vous connaître & ne vous aimer pas?

Ce mot *bas* n'est tolérable, ni dans la bouche de *Sévère*, ni dans celle de *Pirithoüs*. Un homme n'est point du tout *bas*, pour connaître une femme & ne la pas aimer; & ce n'est point à *Pirithoüs* à dire que son ami aurait le cœur *bas*, s'il n'aimait pas *Ariane*. De plus ce n'est point une bassesse d'être perfide en amour. Chaque chose a son nom propre; & sans la convenance des termes il n'y a rien de beau.

m) . . . . *Les moindres lâchetés*

Sont pour vôtre grand cœur des crimes déteſtés.
Vous avez pour la gloire une ardeur ſans pareille ;
Mais, madame, je ſais ce que je vous conſeille ;
Et ſi vous me croyez, quels que ſoient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir ſuivis.

ARIANE.

Qui moi les ſuivre ? *n*) moi, qui voudrais pour Théſée
A cent & cent périls voir ma vie expoſée ?
Dieux ! quel étonnement ferait au ſien égal,
S'il ſavait qu'un ami parlât pour ſon rival ?
S'il ſavait qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime ?

PIRITHOUS.

Vous le conſulterez, n'en croyez que lui-même.

ARIANE.

Quoi, ſi l'offre d'un trône avait pû m'éblouïr,
Je lui demanderais ſi je dois le trahir,
Si je dois l'expoſer au plus cruel martyre
Qu'un amant. . .

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire.
Vous y penſerez mieux, & peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.

Sont pour vôtre grand cœur des crimes déteſtés.

Cette impropriété de termes déplait à quiconque aime la juſteſſe dans les diſcours. Le mot de *lâcheté* ne convient pas plus que celui de *bas* : & l'*ardeur ſans pareille pour la gloire*, eſt déplacée quand il s'agit d'amour. Cette ſcène reſſemble encor à celle où *Antiochus* vient annoncer à *Bérénice* qu'elle doit renoncer à *Titus* ; mais il y a bien plus d'art à faire aprendre le malheur de *Bérénice* par ſon amant même, qu'à faire inſtruire *Ariane* de ſa diſgrace par un homme qui n'y a nul intérêt.

n) . . . *Moi, qui voudrais pour Théſée*

Adieu, madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me diſe!
Demeurez, avec moi c'eſt en vain qu'on déguiſe.
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à ſoupirer:
J'en tremble, & c'eſt pour moi la plus ſenſible atteinte.
Eclairciſſez ce doute, & diſſipez ma crainte;
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Théſée infidèle, & me vole ſon cœur;
Que pour un autre objet, ſans ſouci de ſa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais, c'eſt à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire? Ah Dieux! vous me deſeſpérez.
Je verrais à mes vœux d'autres vœux préférés!
Théſée à me quitter... Mais quel ſoupçon j'écoute!
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe ſans doute.
Il m'aime; & s'il m'en faut ſéparer quelque jour,
Je pleurerai ſa mort, & non pas ſon amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

A cent & cent périls voir ma vie expoſée.]
Cela eſt encor imité de *Racine*.

Moi, dont vous connaiſſez le trouble & les tourmens,
Quand vous ne me quittez que pour quelques momens,
Moi qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous . . .

Cela vaut mieux que *cent & cent périls*; mais la ſituation eſt très touchante; & c'eſt preſque toujours la ſituation qui fait le ſuccès au théatre.

ARIANE.

Parlez plus clairement; ai-je quelque rivale?
Théſée a-t-il changé? viole-t-il ſa foi?

PIRITHOUS.

Mon ſilence déja s'eſt expliqué pour moi;
Par là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;
Mais quand leur ſeul remède eſt de vous faire reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner,
C'eſt le meilleur conſeil qu'on vous puiſſe donner.
Ma préſence commence à vous être importune,
Je me retire.

SCENE VI.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

AS-tu conçu mon infortune?
o) Il n'en faut point douter, je ſuis trahie. Hélas! Nérine.

NÉRINE.

o) *Il n'en faut point douter, je ſuis trahie.*] Il manque peut-être à cette ſcène de la gradation dans la douleur, & de la force dans les ſentimens. *Ariane* ne doit point dire *qu'elle regrette cette raiſon barbare.* La raiſon ne s'opoſe point du tout à ſa juſte douleur; & ce n'eſt pas ainſi que le déſeſpoir s'ex-

NÉRINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindrait pas?
Tu le ſais, tu l'as vû, j'ai tout fait pour Théſée.
Seule à ſon mauvais ſort je me ſuis opoſée;
Et quand je me dois tout promettre de ſa foi,
Théſée a de l'amour pour une autre que moi?
Une autre paſſion dans ſon cœur a pû naître?
J'ai mal ouï, Nérine, & cela ne peut être.
Ce ſerait trahir tout, raiſon, gloire, équité.
Thèſée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort ſon injuſtice aſpire.

NÉRINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire;
Et quand il a voulu l'attendre ſi longtems,
Ce n'était qu'un prétexte à ſes feux inconſtans.
Il nouriſſait dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah, que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine?
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux, quand je les veux fermer?
Hélas! il eſt donc vrai que mon ame abuſée
N'adorait qu'un ingrat en adorant Théſée?
Dieux, contre un tel ennui ſoutenez ma raiſon,

prime: c'eſt le poëte qui fait là une petite digreſſion ſur la *raiſon barbare*, ce n'eſt point *Ariane*. *Thomas Corneille* imitait ſouvent de ſon frère ce grand défaut qui conſiſte à vouloir raiſonner quand il faut ſentir.

Elle cède à l'horreur de cette trahiſon ;
Je la ſens qui déja.... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter cette raiſon barbare,
Qui ne peut plus ſervir qu'à me faire mieux voir
Le ſujet de ma rage & de mon deſeſpoir ?
Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...

SCENE VII.

ARIANE, PHÉDRE, NÉRINE.

ARIANE.

AH, ma ſœur, ſavez-vous ce qu'on vient de m'aprendre ?
p) Vous avez crû Théſée un héros tout parfait ?
Vous l'eſtimiez ſans doute ; & qui ne l'eût pas fait ?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chancelle,
Tout doit être ſuſpect, Théſée eſt infidelle.

PHÉDRE.

Quoi ? Théſée...

p) *Vous avez cru Théſée un héros tout parfait ;*
... Et qui ne l'eût pas fait ? .... tout chancelle &c.] Voilà des expreſſions bien étranges ; il n'était plus permis d'écrire avec tant de négligence, après les modèles que *Thomas Corneille* avait devant les yeux.

q) *Son ſang devrait payer la douleur qui me preſſe.*] Pour parler ainſi, *Ariane* devait être plus ſure de l'infidélité de *Théſée*. Ce que lui a dit *Pirithous* n'eſt

ARIANE.

Oui, ma ſœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter eſt le prix que ma flamme en reçoit;
Il me trahit, au point que ſa foi violée
Doit avoir irrité mon ame déſolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon reſſentiment s'exhale par mes pleurs.
q) Son ſang devrait payer la douleur qui me preſſe.
C'eſt là, ma ſœur, c'eſt là, ſans pitié, ſans tendreſſe,
Comme après un forfait ſi noir, ſi peu commun,
On traite les ingrats, & Théſée en eſt un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit ſuggère,
Mon amour eſt encor plus fort que ma colère.
Ma main tremble, & malgré ſon parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHÉDRE.

Un revers ſi cruel vous rend ſans doute à plaindre;
Et vous voyant ſouffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aiſément juſqu'où le deſeſpoir....

ARIANE.

Ah qu'on eſt éloigné de le bien concevoir!
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudrait qu'on ſentit même ardeur, même flamme;

point aſſez clair pour la convaincre de ſon malheur; elle devait demander des éclairciſſemens à *Pirithous*, elle devait même chercher *Théſée*. L'amour aime à ſe flatter; le doute, l'agitation, le trouble devaient être plus marqués. *Phèdre* ſe préſente ici d'elle-même; c'était à ſa ſœur à la faire prier de venir. *Phèdre* ne doit point dire, *Quoi, Théſée?*... Feindre en cette occaſion de l'étonnement, c'eſt un artifice qui rend *Phèdre* odieuſe.

Qu'avec même tendreſſe on eût donné ſa foi ;
Et perſonne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu ſublime
Souille ainſi... Quelquefois le remors ſuit le crime.
Si le ſien lui faiſait ſentir ces durs combats...
Ma ſœur, au nom des Dieux, ne m'abandonnez pas.
Je ſais que vous m'aimez, & vous le devez faire.
Vous m'avez dès l'enfance été toujours ſi chère,
Que cette inébranlable & fidèle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... hélas! dirai-je, mon parjure?
Peignez lui bien l'excès du tourment que j'endure.
Prenez, pour l'arracher à ſon nouveau panchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites lui qu'à ſon feu j'immolerais ma vie,
S'il pouvait vivre heureux après m'avoir trahie.
D'un juſte & long remors avancez lui les coups.
Enfin, ma ſœur, enfin je n'eſpère qu'en vous.
r) Le ciel m'inſpira bien, quand par l'amour ſéduite
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il ſemble que dès-lors il me faiſait prévoir
Le funeſte beſoin que j'en devais avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remède?

PHÉDRE.

Je vais mander Théſée, & ſi ſon cœur ne cède,
Madame, en lui parlant, vous devez préſumer...

r) *Le ciel m'inſpira bien, quand par l'amour ſéduite &c.*] Voilà quatre vers dignes de *Racine.*

s) *Hélas! & plût au ciel que vous ſuſſiez aimer!*]
Ce vers eſt encor fort beau; & par le

ARIANE.

ſ) Hélas! & plût au ciel que vous ſuſſiez aimer,
Que vous puſſiez ſavoir, par vôtre expérience,
Juſqu'où d'un fort amour s'étend la violence!
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir ſa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de ſon cœur.
Vous auriez plus d'adreſſe à lui faire l'image
De mes confus tranſports de douleur & de rage;
Tous les traits en ſeraient plus vivement tracés.
N'importe, eſſayez tout, parlez, priez, preſſez.
Au défaut de l'amour, puis qu'il n'a pû vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma ſœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, vien, ſui moi, Nérine, & ne me quitte pas.

Fin du ſecond acte.

naturel dont il eſt, & par la ſituation. Elle ſouhaite que ſa ſœur connaiſſe l'amour; & pour ſon malheur *Phèdre* ne le connait que trop. Il ſerait à ſouhaiter que les vers ſuivans fuſſent dignes de celui-là.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. a)

PIRITHOUS, PHÉDRE.

PIRITHOUS.

CE ſerait perdre tems, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Théſée, & le force à ſe rendre.
J'admire encor, madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau ſi longtems combattu.
Par ſon manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paraître une ſœur oprimée.
Vous avez eſſayé, par un tendre retour,
De ramener ſon cœur vers ſon premier amour.
Et prière, & menace, & fierté de courage,

a) Cette ſcène eſt une de celles qui devaient être traitées avec le plus d'art & d'élégance. C'eſt le mérite de bien dire, qui ſeul peut donner du prix à ces dialogues, où l'on ne peut dire que des choſes communes. Que ſerait *Aricie*, que ſerait *Atalide*, ſi l'auteur n'avait employé tous les charmes de la diction pour faire valoir un fonds médiocre? C'eſt là ce que la poëſie a de plus difficile, c'eſt elle qui orne les moindres objets.

Qui dit ſans s'avilir les plus petites choſes.
Fait des plus ſecs chardons des œillets & des roſes.

Tout vient pour le fléchir d'être mis en uſage ;
Mais ſur ce changement qui ſemble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner.
Vos yeux rendent pour lui ce crime néceſſaire ;
Et s'il cède au remors quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Si-tôt qu'il vous regarde, il ne s'en ſouvient plus.

PHÉDRE.

Les dieux me ſont témoins que de ſon injuſtice
Je ſouffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma ſœur méritait que ſa foi
Se fît de l'aimer ſeule une ſévère loi ;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expoſe,
Par ma facilité je me trouve la cauſe,
Il n'eſt peine, ſuplice, où pour l'en garantir
La pitié de ſes maux ne me fit conſentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle.
Je l'ai pris ſans ſonger à le rendre infidelle ;
Ou plutôt j'ai ſenti tout mon cœur s'enflammer,
Avant que de ſavoir ſi je voulais aimer.
Mais ſi ce feu trop promt n'eut rien de volontaire,

In tenui labor at tenuis non gloria.

Ce rôle de *Phèdre* était très délicat à traiter : quelque choſe qu'elle diſe pour ſe juſtifier, elle eſt coupable ; & dès qu'elle a fait l'aveu de ſa paſſion à *Théſée*, on ne peut la regarder que comme une perfide qui cherche à pallier ſa trahiſon. Cependant, il y a beaucoup d'art & de bienſéance dans les reproches qu'elle ſe fait, & dans la réſolution qu'elle ſemble prendre.

Que de faibleſſe ! il faut l'empêcher d'en jouïr,
Combattre inceſſamment ſon infidèle audace.
Allez, Pirithous, revoyez-le de grace.

Et ſi les vers étaient meilleurs, ce ſentiment rendrait *Phèdre* ſuportable.

Il dépendait de moi de parler, ou me taire.
J'ai parlé, c'eſt mon crime, & Théſée aplaudi
A l'infidélité par là s'eſt enhardi.
Ah qu'on ſe défend mal auprès de ce qu'on aime!
Ses regards m'expliquaient ſa paſſion extrême;
Les miens à la flatter s'échapaient malgré moi;
N'était-ce pas aſſez pour corrompre ſa foi?
J'eus beau vouloir régler ſon ame trop charmée,
Il falut voir ſa flamme, & ſouffrir d'être aimée;
J'en craignis le péril, il me ſut éblouïr.
Que de faibleſſe! Il faut l'empêcher d'en jouïr,
Combattre inceſſamment ſon infidèle audace.
Allez, Pirithoüs, revoyez-le, de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'apui,
Otez lui tout eſpoir que je puiſſe être à lui.
J'ai déja beaucoup dit, dites lui plus encore.

PIRITHOUS.

b) Nous avancerions peu, madame, il vous adore;
Et quand pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obſtineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en ſerait pas plus prête
A ſuivre d'autres loix, & changer de conquête.
Quoique le coup ſoit rude, achevons de fraper.

Pour

b) *Nous avancerions peu, madame, il vous adore.*] Le perſonnage de *Pirithoüs* eſt un peu lâche: eſt-ce à lui d'encourager *Phèdre* dans ſa perfidie?

c) *Quoi! je la trahirais, elle qui trop facile &c.*] L'art du dialogue exige qu'on réponde préciſément à ce que l'interlocuteur a dit. Ce n'eſt que dans une grande paſſion, dans l'excès d'un grand malheur, qu'on doit ne pas obſerver

Pour ſervir Ariane il faut la détromper ;
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle,
Ayant détruit l'amour que Théſée eut pour elle,
Sa ſûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime, & ſon trône eſt pour elle un aſyle.

PHÉDRE.

c) Quoi, je la trahirais, elle qui trop facile,
Trop aveugle à m'aimer, ſe confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi ?
Et quand elle ſaurait que par mes faibles charmes,
Pour lui percer le cœur j'aurais prêté des armes,
Je pourrais à ſes yeux lâchement expoſer
Les criminels apas qui la font mépriſer ?
Je pourrais ſoutenir le ſenſible reproche
Qu'un trop juſte couroux...

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'aproche.
Parlons, ſon intérêt nous oblige à bannir
Tout l'eſpoir que ſon feu tâche d'entretenir.

---

cette régle : l'ame alors eſt toute remplie de ce qui l'occupe, & non de ce qu'on lui dit ; c'eſt alors qu'il eſt beau de ne pas bien répondre ; mais ici *Pirithous* ouvre à *Phèdre* la voie la plus convenable & la plus honnête de réuſſir dans ſa paſſion : cette paſſion même doit la forcer à répondre à l'ouverture de *Pirithous*.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHÉDRE, NÉRINE.

ARIANE.

EH bien, ma ſœur, Théſée eſt-il inexorable?
N'avez-vous pû ſurprendre un ſoupir favorable?
d) Et quand au repentir on le porte à céder,
Croit-il que mon amour oſe trop demander?

PHÉDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler ſon ame.
J'ai peint ſon changement lâche, odieux, infame.
Pirithoüs lui-même eſt témoin des efforts
Par où j'ai crû pouvoir le contraindre au remors.
Il connait & ſon crime & ſon ingratitude:
Il s'en hait, il en ſent la peine la plus rude.
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur;
Mais l'amour en tyran diſpoſe de ſon cœur;
Et le deſtin plus fort que ſa reconnaiſſance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraine à l'inconſtance.

d) *Et quand au repentir on le porte à céder.*] Ces ſcènes ſont trop faiblement écrites; mais le plus grand défaut eſt la néceſſité malheureuſe où l'auteur met *Phèdre* de ne faire que tromper. Il falait un coup de l'art pour annoblir ce rôle. Peut-être ſi *Phèdre* avait pû eſpérer qu'*Ariane* épouſerait le roi

ARIANE.

Quelle excuſe ! & pour moi qu'il rend peu de combat !
Il hait l'ingratitude, & ſe plait d'être ingrat.
Puis qu'en ſa dureté ſon lâche cœur demeure,
Ma ſœur, il ne ſait point qu'il faudra que j'en meure.
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal deſeſpoir qui régne dans mon cœur.
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'aſſembler tous les maux dont on connaît l'image;
Il y ſerait ſenſible, & ne pourrait ſouffrir
Que qui ſauva ſes jours fût forcée à mourir.

PHÉDRE.

Si vous ſaviez pour vous ce qu'a fait ma tendreſſe,
Vous ſoupçonneriez moins....

ARIANE.

J'ai tort, je le confeſſe;
Mais dans un mal ſous qui la conſtance eſt à bout,
On s'égare, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raiſon cède,
Le tems qui calme tout eſt l'unique remède.
C'eſt par lui ſeul...

ARIANE.

Les coups n'en ſont guère importans,

de Naxe, ſi ſur cette eſpérance elle s'était engagée avec *Théſée*, alors étant moins coupable, elle ſerait beaucoup plus intéreſſante.

Ariane, d'ailleurs, ne dit pas toujours ce qu'elle doit dire; elle ſe ſert du mot de *rage*, elle veut qu'on peigne bien ſa *rage*: ce n'eſt pas ainſi qu'on cherche à attendrir ſon amant.

Quand on peut ſe réſoudre à s'en remettre au tems.
Théſée eſt inſenſible à l'ennui qui me touche ;
Il y conſent ; je veux l'aprendre de ſa bouche.
Je l'attendrai, ma ſœur, qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triſte entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, & le voir inflexible,
C'eſt de tous les ennuis l'ennui le plus ſenſible ;
Vous en ſouffrirez trop, & pour peu de ſouci...

ARIANE.

Allez, ma ſœur, de grace, & l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

PIRITHOUS.

e) Par ce que je vous dis, ne croyez pas, madame,
Que je veuille aplaudir à ſa nouvelle flamme.
Sachant ce qu'il devait au généreux amour
Qui vous fit tout oſer pour lui ſauver le jour,

e) *Par ce que je vous dis, ne croyez pas, madame, &c.*] Cette ſcène eſt inutile, & par là devient languiſſante au théatre. *Pirithoüs* ne fait que redire en vers faibles ce qu'il a déja dit ; & *Ariane* dit des choſes trop vagues.

Je partageai dès-lors l'heureuſe deſtinée
Qu'à ſes vœux les plus doux offrait votre hyménée;
Et je venais ici, plein de reſſentiment,
Rendre grace à l'amante, en embraſſant l'amant.
Jugez de ma ſurpriſe à le voir infidelle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'apelle,
Et qu'il ne m'attendait que pour vous annoncer
L'injuſtice où l'amour ſe plait à le forcer.

ARIANE.

Et ne devais-je pas, quoi qu'il me fit entendre,
Pénétrer les raiſons qui vous faiſaient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu conſtant,
L'amour à l'amitié ne défère pas tant?
Ah, quand il eſt ardent, qu'aiſément il s'abuſe!
Il croit ce qu'il ſouhaite, & prend tout pour excuſe.
Si Théſée avait peu de ces empreſſemens
Qu'une ſenſible ardeur inſpire aux vrais amans,
Je croyais que ſon ame au deſſus du vulgaire
Dédaignait de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en ſa paſſion garder tant de repos,
C'était ſuivre en aimant la route des héros.
Je faiſais plus; j'allais juſqu'à voir ſans alarmes
Que des beautés de Naxe il eſtimât les charmes;
Et ne pouvais penſer qu'ayant reçu ſa foi,
Quelques vœux égarés puſſent rien contre moi.
Mais enfin puiſque rien pour lui n'eſt plus à taire,
Quel eſt ce rare objet que ſon choix me préfère?

PIRITHOUS.

C'eſt ce que de ſon cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colère eſt ſuſpecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint; mais lors qu'il vous outrage,
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage:
Il vous offre ſon trône; & malgré le deſtin,
Votre malheur par-là trouve une heureuſe fin.
Tout vous porte, madame, à ce grand hyménée.
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée?
Déja la Crète cherche à ſe venger de vous;
Et Minos. . .

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux.
Qu'il s'arme contre moi, que j'en ſois pourſuivie,
Sans ce que j'aime, hélas! que faire de la vie?
Aux décrets de mon ſort achevons d'obéir.
Théſée avec le ciel conſpire à me trahir.
Rompre un ſi grand projet, ce ſerait lui déplaire.
L'ingrat veut que je meure, il faut le ſatisfaire,
Et lui laiſſer ſentir, pour double châtiment.

---

f) *Aprochez vous, Théſée, & perdez cette crainte.*] Cette ſcène eſt très touchante au théatre, du moins de la part d'*Ariane*: elle le ſerait encor davantage ſi *Ariane* n'était pas tout-à-fait ſure de ſon malheur. Il faut toujours faire durer cette incertitude le plus qu'on peut; c'eſt elle qui eſt l'ame de la tragédie; l'auteur l'a ſi bien ſenti, qu'*Ariane* ſemble encor douter du changement de *Théſée*, quand elle doit en être ſure. *Pourquoi m'aborder*, dit-elle, *la rougeur au front, quand rien ne vous confond? & ſi ce qu'on m'a dit a quelque vérité*: c'eſt s'exprimer en doutant, & c'eſt ce qui eſt dans la nature; mais il ne falait donc pas que dans les ſcènes précédentes on l'eût inſtruite poſitivement qu'elle était abandonnée.

g) *Quoi qu'il faſſe ne fait que ce qu'il voit à faire.*

Le labyrinthe ouvert vous fit fuir le

Le remors de ma perte & de ſon changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui parait. N'épargnez rien, madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner ſon ame;
Et ſi l'eſpoir en vain s'obſtine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.

f) AProchez vous, Théſée, & perdez cette crainte.
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainſi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, & la rougeur au front?
Un héros tel que vous, à qui la gloire eſt chère,
g) Quoi qu'il faſſe, ne fait que ce qu'il voit à faire;

---

trépas.

Voilà de mauvais vers; & ceux-ci ne ſont pas meilleurs.

Et que s'eſt-il offert que je puſſe tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?

Mais auſſi, il y a des vers très heureux, comme:

. . . . . Ebloui moi ſi bien,
Que je puiſſe penſer que tu ne me dois rien.
Je te ſuis, mène moi dans quelque île déſerte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime eſt effacé.
Tu le vois, c'en eſt fait, je n'ai plus de colère.

Mais ſurtout;

Remène moi, barbare, aux lieux où tu m'as priſe,

eſt admirable.

Et ſi ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous ceſſez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement eſt grand, mais il eſt légitime:
Je le crois ſeulement; aprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'expoſée à de ſi rudes coups,
Ariane n'eſt plus ce qu'elle fut pour vous.

THÉSÉE.

Ah pourquoi le penſer? Elle eſt toujours la même;
b) Même zèle toujours ſuit mon reſpect extrême;
Et le tems dans mon cœur n'affaiblira jamais
Le preſſant ſouvenir de ſes rares bienfaits;
M'en aquitter vers elle eſt ma plus forte envie.
Oui, madame, ordonnez de mon ſang, de ma vie.
Si la fin vous en plait, le ſort me ſera doux,
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pû m'en plaire,
Le deſtin la voulait, je l'aurais laiſſé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert;
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,

Des

Le cœur humain eſt ſurtout bien développé & bien peint, quand *Ariane* dit à *Théſée*, *Ote toi de mes yeux, je ne veux pas avoir L'affront que tu me quittes*; & que dans le moment même elle eſt au deſeſpoir qu'il prenne congé d'elle. Il y a beaucoup de vers dignes de *Racine*, & entiérement dans ſon goût; ceux-ci, par exemple:

As-tu vû quelle joye a paru dans ſes yeux?
Combien il eſt ſorti ſatisfait de ma haine?
Que de mépris!

Cette céſure interrompue au ſecond pied, c'eſt-à-dire, au bout de quatre

Des ſermens de reſpect ſont le prix qu'on lui donne!
Par ce ſoin de vos jours qui m'a fait tout quitter,
N'aſpirais-je à rien plus qu'à me voir reſpecter?
Un ſervice pareil veut un autre ſalaire.
C'eſt le cœur, le cœur ſeul, qui peut y ſatisfaire.
Il a ſeul pour mes vœux ce qui peut les borner;
C'eſt lui ſeul...

THÉSÉE.

Je voudrais vous le pouvoir donner;
Mais ce cœur malgré moi vit ſous un autre empire:
Je le ſens à regret, je rougis à le dire;
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injuſtice, & ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus! Qu'aurais-tu fait, parjure,
Si quand tu vins du monſtre éprouver l'avanture,
Abandonnant ta vie à ta ſeule valeur,
Je me fuſſe arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvait ſeul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que falait-il plus faire?
Et que s'eſt-il offert que je puſſe tenter,

ſillabes, fait un effet charmant ſur l'oreille & ſur le cœur. Ces fineſſes de l'art furent introduites par *Racine*, & il n'y a que les connaiſſeurs qui en ſentent le prix.

b) *Même zèle toujours ſuit mon reſpect extrême &c.*] *Théſée* ne peut guères répondre que par ces proteſtations vagues de reconnaiſſance; mais c'eſt alors que la beauté de la diction doit réparer le vice du ſujet, & qu'il faut tâcher de dire d'une manière ſingulière des choſes communes.

Tous les ſentimens d'*Ariane* dans cette ſcène ſont naturels & attendriſſans; on ne pourrait leur reprocher qu'une diction un peu proſaïque & négligée.

Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te ſauver le jour dont la rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil, ont-ils pû m'étonner?
Te ſuivre, c'était plus que me voir couronner.
Fatigues, peines, maux, j'aimais tout par leur cauſe.
Di moi que non, ingrat, ſi ta lâcheté l'oſe;
Et deſavouant tout, éblouï moi ſi bien,
Que je puiſſe penſer que tu ne me dois rien.

THÉSÉE.

Comment déſavouer ce que l'honneur me preſſe
De voir, d'examiner, de me dire ſans ceſſe?
Si par mon changement je trompe vôtre choix,
C'eſt ſans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainſi joignez aux noms de traitre & de parjure
Tout l'éclat que produit la plus ſanglante injure.
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches ſecrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accuſant, redoubler ces atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes.
L'oubli, l'indifférence, & vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter ſur le trône un grand roi vous invite;
Vengez vous en l'aimant d'un lâche qui vous quitte.
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconſtance ait de doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux, quand elle eſt volontaire!
Périſſe tout, s'il faut ceſſer de t'être chère.
Qu'ai-je affaire du trône & de la main d'un roi?

De l'univers entier je ne voulais que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta ſeule perſonne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne;
Et quand ces mêmes biens ici me ſont offerts,
Que je puis en jouïr, c'eſt toi ſeul que je pers.
Pour voir leur impuiſſance à réparer ta perte,
Je te ſuis, mène moi dans quelque île déſerte,
Où renonçant à tout, je me laiſſe charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer.
Là, poſſédant ton cœur, ma gloire eſt ſans ſeconde.
Ce cœur me ſera plus que l'empire du monde.
Point de reſſentiment de ton crime paſſé;
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime eſt effacé.
C'en eſt fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

THÉSÉE.

Un ſi beau feu m'accable, il devrait ſeul me plaire;
Mais telle eſt de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des tranſports de mon cœur.
Si ma flamme ſur toi n'avait qu'un faible empire,
Si tu la dédaignais, il falait me le dire,
Et ne pas m'engager, par un trompeur eſpoir,
A te laiſſer ſur moi prendre tant de pouvoir.
C'eſt là, ſurtout, c'eſt là ce qui ſouille ta gloire.
Tu t'es plû ſans m'aimer à me le faire croire:
Tes indignes ſermens ſur mon crédule eſprit...

THÉSÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai crû ce que j'ai dit.
Je partais glorieux d'être vôtre conquête;

Mais enfin dans ces lieux pouſſé par la tempête,
J'ai trop vû ce qu'à voir me conviait l'amour,
J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change? Ah funeſte ſéjour!
Dans Naxe, tu le ſais, un roi, grand, magnanime,
Pour moi dès qu'il me vit, prit une tendre eſtime;
Il ſoumit à mes vœux & ſon trône, & ſa foi.
Quoi qu'il ait pû m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Ren moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle eſt cette beauté
Qui ſemble te contraindre à l'infidélité.
Si tu crois quelque honte à la faire connaître,
Ton ſecret eſt à toi; mais qui qu'elle puiſſe être,
Pour gagner ton eſtime, & mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure,
Qui m'a fait pour te ſuivre étouffer la nature;
Ces beaux feux qui volant d'abord à ton ſecours,
Pour te ſauver la vie, ont expoſé mes jours;
Et ſi de mon amour ce tendre ſacrifice,
De ta légéreté ne romt point l'injuſtice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où préſumes-tu pouvoir être conſtant?
A peine ſon hymen aura payé ta flamme,
Qu'un violent remords viendra ſaiſir ton ame.
Tu ne pouras plus voir ton crime ſans effroi;
Et qui ſait ce qu'alors tu ſentiras pour moi?
Qui ſait par quel retour ton ardeur refroidie

Te fera déteſter ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les tranſports éclatans ;
Tu les regretteras, il ne ſera plus tems.
Ne précipite rien ; quelque amour qui t'apelle,
Pren conſeil de ta gloire avant qu'être infidelle.
Vois Ariane en pleurs. Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritait bien ton choix ;
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change ?

THÉSÉE.

Par un amour forcé qui ſous ſes loix me range.
Je le crois comme vous ; le ciel eſt juſte, un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à ſa violence il faut que ma foi cède.
Je vous l'ai déja dit, c'eſt un mal ſans remède.

ARIANE.

Ah, c'eſt trop, puiſque rien ne te ſaurait toucher,
Parjure, oublie un feu qui dut t'être ſi cher.
Je ne demande plus que ta lâcheté ceſſe,
Je rougis d'avoir pû m'en ſouffrir la baſſeſſe.
Tire moi ſeulement d'un ſéjour odieux,
Où tout me deſeſpère, où tout bleſſe mes yeux ;
Et pour faciliter ta coupable entrepriſe,
Remène moi, barbare, aux lieux où tu m'as priſe.
La Crète, où pour toi ſeul je me ſuis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe, où tu m'oſes trahir.

THÉSÉE.

Vous remener en Crète ! Oubliez-vous, madame,
Ce qu'eſt pour vous un père, & quel couroux l'enflamme ?
Songez-vous quels ennuis vous y ſont aprêtés ?

ARIANE.

Laiſſe les moi ſouffrir, je les ai mérités;
Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahiſons, les ai-je méritées?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plû d'immoler,
Te rend-il cette foi que tu veux violer?
Vaine & fauſſe pitié, quand ma mort peut te plaire,
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres ſouhaits;
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais?
N'eſpère pas pourtant éviter le ſuplice
Que toujours après ſoi fait ſuivre l'injuſtice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds;
Tu m'arraches le cœur; j'en mourrai, tu le veux.
Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Croi déja, croi me voir, de ma douleur ſuivie,
Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeſte un fatal ſouvenir;
Et te dire d'un ton & d'un regard ſévère,
J'ai tout fait, tout oſé pour t'aimer, pour te plaire;
J'ai trahi mon pays, & mon père & mon roi,
Cependant voi le prix, ingrat, que j'en reçoi.

THÉSÉE.

Ah, ſi mon changement doit cauſer vôtre perte,
Frapez, prenez ma vie, elle vous eſt offerte.
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle...

ARIANE.

Ote toi de mes yeux.
De ta conſtance ailleurs va montrer les mérites.

Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THÉSÉE.

Madame....

ARIANE.

Ote toi, dis-je, & me laiſſe en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCENE V.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

IL ſort, Nérine. Hélas!

NÉRINE.

Qu'aurait fait ſa préſence,
Qu'accroître de vos maux la triſte violence?

ARIANE.

M'avoir ainſi quittée, & partout me trahir!

NÉRINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devait-il obéir?

NÉRINE.

Que vouliez-vous qu'il fit? Vous preſſiez ſa retraite.

ARIANE.

Qu'il fût en s'emportant, ce que l'amour ſouhaite,
Et qu'à mon deſeſpoir ſouffrant un libre cours,
Il s'entendit chaſſer, & demeurât toujours.
Quoique ſa trahiſon & m'accable & me tuë,
Au moins j'aurais joui du plaiſir de ſa vuë.
Mais il ne ſaurait plus ſouffrir la mienne. Ah dieux!
As-tu vû quelle joie a paru dans ſes yeux?
Combien il eſt ſorti ſatisfait de ma haine?
Que de mépris!

NÉRINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame, & n'ayant point d'excuſe à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner.
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour?
Eſt-ce Mégiſte, Æglé, qui le rend infidelle?
De tout ce qu'il y voit Cyane eſt la plus belle,
Il lui parle ſouvent; mais pour m'ôter ſa foi,
Doit-elle être à ſes yeux plus aimable que moi?
Vains & faibles apas qui m'aviez trop flattée,
Voilà vôtre pouvoir, un lâche m'a quittée;
Mais ſi d'un autre amour il ſe laiſſe éblouïr,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouïr:

Il verra ce que c'eſt que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons, je ſuis amante & femme;
Il veut ma mort, j'y cours; mais avant que mourir,
Je ne ſais qui des deux aura plus à ſouffrir.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, PHÉDRE.

ŒNARUS.

UN ſi grand *a*) changement ne peut trop me ſurprendre ;
J'en ai la certitude, & ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il ſuivait la loi,
Théſée à ce qu'il aime oſe manquer de foi ?
Dans la rigueur du coup, je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.
J'en tremble ; & ſi tantôt lui peignant mon amour
Je voulais être plaint, je la plains à ſon tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'eſpérance,
N'eſt qu'un mal dont le tems calme la violence ;
Mais voir un bel eſpoir tout-à-coup avorter,

---

a) *Un ſi grand changement ne peut trop me ſurprendre &c.*] Cette ſcène d'*Oenarus* & de *Phèdre*, eſt une de celles qui réfroidiſſent le plus la piéce ; on le ſent aſſez. Ce roi qui ſait le dernier ce qui ſe paſſe dans ſa cour, & qui dit, que *voir un bel eſpoir tout à coup avorter*, *Paſſe tous les malheurs qu'on ait à redouter*, & que *c'eſt du courroux du ciel la preuve la plus funeſte*, parait un roi aſſez

Paſſe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'eſt du couroux du ciel la plus funeſte preuve.

PHÉDRE.

Ariane, ſeigneur, en fait la triſte épreuve;
Et ſi de ſes ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du ſecours.
Son cœur eſt accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne ſavez que trop l'amour que j'ai pour elle;
Il veut, il offre tout; mais hélas! je crains bien
Que cet amour ne parle, & qu'il n'obtienne rien.
Si Théſée a changé, j'en ſerai reſponſable.
C'eſt dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable;
Et ſans doute on voudra que je ſois le garand
De l'hommage inconnu que ſa flamme lui rend.

PHÉDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que mépriſée,
Veuille par votre hymen ſe venger de Théſée;
Et ſi ce changement vous permet d'eſpérer,
Il ne faut pas, ſeigneur, vous y trop aſſurer.
Mais quoi qu'elle réſolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui ſa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuſe vos ſoins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.

---

mépriſable; mais quand il dit qu'il ſera reſponſable de ce que *Théſée* aime probablement dans ſa cour quelque fille d'honneur, & qu'on voudra qu'il ſoit le garant de cet hommage inconnu, on ne peut pas lui pardonner ces diſcours indignes d'un prince.

Ce que lui dit *Phèdre* eſt plus froid encore. Toutes les ſcènes, où *Ariane* ne parait pas, ſont abſolument manquées.

Vous lui pouvez toujours ſervir d'apui fidelle,
Et c'eſt ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crète vous force à d'injuſtes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas.
Vous ſavez les périls où ſa fuite l'expoſe.

ŒNARUS.

Ah, pour l'en garantir il n'eſt rien que je n'oſe,
Madame, & vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt ſi cher.
Plût aux dieux que ce ſoin la tint ſeul inquiète!

PHÉDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette.
Son viſage vous parle, & ſa triſte langueur
Vous fait lire en ſes yeux ce que ſouffre ſon cœur.

---

b) *Madame, je ne ſuis ſi l'ennui qui vous touche &c.*] On ne peut parler plus mal. Il ne ſait ſi l'ennui qui touche *Ariane* doit *lui ouvrir pour la plaindre, ou lui fermer la bouche*; il doit en partager les coups, quoiqu'il la bleſſe, il ſent le changement *qui trompe la flamme d'Ariane, & il le met au rang des plus noirs attentats*; *& le ciel lui eſt témoin ſi Ariane en doute, qu'il voudrait racheter de ſon ſang ce que . . . Ariane* fait fort bien de l'interrompre; mais le mauvais ſtile

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, PHÉDRE, NÉRINE.

ŒNARUS.

MAdame, *b*) je ne ſais ſi l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre, ou me fermer la bouche.
Après les ſentimens que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous bleſſe, en partager les coups;
Mais ſi j'oſe aſſurer que juſqu'au fond de l'ame
Je ſens le changement qui trompe votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il eſt certain pourtant, & le ciel qui m'écoute,
M'en ſera le témoin, ſi votre cœur en doute.
Que ſi de tout mon ſang je pouvais racheter
Ce que...

ARIANE.

Ceſſez, ſeigneur, de me le proteſter.

---

d'*Oenarus* la gagne. L'eſpérance qu'elle donne à *Oenarus* de l'épouſer, dès qu'elle connaîtra ſa rivale heureuſe, eſt d'un très grand artifice. Son deſſein eſt de tuer cette rivale; c'eſt devant *Phèdre* qu'elle explique l'intérêt qu'elle a de connaître la perſonne qui lui enlève *Théſée*; & l'embarras de *Phèdre* ferait un très-grand plaiſir au ſpectateur, ſi le rôle de *Phèdre* était plus animé & mieux écrit.

S'il dépendait de vous de me rendre Théſée,
La gloire y trouverait vôtre ame diſpoſée:
Je le crois de ce cœur qui ſut tout m'immoler;
Auſſi veux-je avec vous ne rien diſſimuler.
J'aimai, ſeigneur; après mon infortune extrême,
Il me ſerait honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'eſt pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,
Ceſſe d'être ſenſible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Théſée, & je l'en croyais digne.
Ses vertus à mes yeux étaient d'un prix inſigne;
Rien ne brillait en lui que de grand, de parfait;
Il feignait de m'aimer, je l'aimais en effet;
Et comme d'une foi qui ſert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auraient crû ſes ſermens.
Je m'immolais entière à l'ardeur d'un pur zèle;
Cet effort valait bien qu'il fût toujours fidèle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de ſecret;
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'eſt d'abord un ennui qui ronge, qui dévore;
J'en ai déja ſouffert, j'en puis ſouffrir encore;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur ſe réſout,
Le vouloir, c'eſt aſſez pour en venir à bout.
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeſte,
On s'arrache à ſoi-même, & le tems fait le reſte.
Voilà l'état, ſeigneur, où ma triſte raiſon
A mis enfin mon ame après ſa trahiſon.
Vous avez ſû tantôt, par un aveu ſincère,
Que ſans lui votre amour eût eu de quoi me plaire;

Et que mon cœur touché du reſpect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puis qu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Etouffant un amour & ſi tendre, & ſi doux,
Je ne vous répons pas d'en prendre autant pour vous.
Ce ſont des traits de feu que le tems ſeul imprime.
J'ai pour votre vertu la plus parfaite eſtime;
Et pour être en état de remplir votre eſpoir,
Cette eſtime ſuffit à qui ſait ſon devoir.

ŒNARUS.

Ah, pour la mériter, ſi le plus pur hommage...?

ARIANE.

Seigneur, diſpenſez moi d'en ouïr davantage.
J'ai tous les ſens encor de trouble embarraſſés:
Ma main dépend de vous, ce vous doit être aſſez;
Mais pour vous la donner, j'avoûrai ma faibleſſe,
J'ai beſoin qu'un ingrat par ſon hymen m'en preſſe.
Tant que je le verrais en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrais en vain diſpoſer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Théſée a mérité ma haine;
Mon cœur veut être à vous, & ne peut mieux choiſir;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en reſſaiſir.
L'amour par le remors aiſément ſe deſarme;
Il ne faut quelquefois qu'un ſoupir, qu'une larme;
Et du plus fier courroux quoi qu'on ſe ſoit promis,
On ne tient pas longtems contre un amant ſoûmis.
Ce ſont vos intérêts. Que ſans m'en vouloir croire,
Théſée à ſes deſirs abandonne ſa gloire;

Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, ſeigneur, je ſuis à vous.
Mon cœur de votre hymen ſe fait un heur ſuprême,
Et c'eſt ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le faſſe venir. Allez, Nérine. Ainſi,
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun ſouci;
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

ŒNARUS.

Ah, madame, par où puis-je aſſez reconnaître...

ARIANE.

Seigneur, un peu de trève; en l'état où je ſuis,
J'ai comblé votre eſpoir, c'eſt tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE, PHÉDRE.

PHÉDRE.

CE retour me ſurprend. Tantôt contre Théſée
Du plus ardent courroux vous étiez embraſée;
Et déja la raiſon a calmé ce tranſport?

ARIANE.

c) *Entre les bras d'une autre &c.*] Voilà de la vraie paſſion. La fureur d'une amante trahie éclate ici d'une manière très naturelle. On ſouhaiterait ſeulement que *Thomas Corneille* n'eût point dans cet endroit imité ſon frère, qui débite des maximes quand il faut que le ſentiment parle. *Ariane* dit:

Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,

ARIANE.

Que ferais-je, ma ſœur? c'eſt un arrêt du ſort.
Théſée a réſolu d'achever ſon parjure;
Il veut me voir ſouffrir, je me tais, & j'endure.

PHÉDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aiſément
Ce que ſa paſſion eut pour vous de charmant?
D'avoir à d'autres vœux un cœur ſi peu contraire,
Que...

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouſerai le roi.

PHÉDRE.

Quoi? par votre aveu même il donnera ſa foi?
Et lorſque ſon amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez ſans peine *c*) entre les bras d'une autre?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre! Avant ce coup, ma ſœur,
J'aime, je ſuis trahie, on connaîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
M'auront fait mériter les ſoins d'un infidèle?
A ma honte partout ma flamme aura fait bruit,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit?
J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connaître

---

c) *Plus quand le coup aproche il frape ſûrement.* Il ſemble qu'elle débite une loi du code de l'amour pour s'y conformer. Voilà de ces fautes dans leſquelles *Racine* ne tombe pas. D'ailleurs, tous les diſcours d'*Ariane* ſont paſſionnés comme ils doivent l'être; mais la diction ne répond pas aux ſentimens, & c'eſt un défaut capital.

Empêcher, s'il ſe peut, ma fureur de paraître.
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus quand le coup aproche, il frape ſûrement.
C'eſt par là qu'affectant une douleur aiſée,
Je feins de conſentir à l'hymen de Théſée;
A ſavoir ſon ſecret j'intéreſſe le roi.
Pour l'aprendre, ma ſœur, travaillez avec moi;
Car je ne doute point qu'une amitié ſincère
Contre ſa trahiſon n'arme votre colère,
Que vous ne reſſentiez tout ce que ſent mon cœur.

PHÉDRE.

Madame, vous ſavez...

ARIANE.

Je vous connais, ma ſœur.
Auſſi c'eſt ſeulement en vous ouvrant mon ame,
Que dans ſon deſeſpoir je ſoulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,
J'arrêtais votre hymen avec Pirithoüs;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidelle.
Sur le bruit qu'aura fait ſon changement d'amour,
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour.
Voyez Æglé, Mégiſte, & parlez d'Ariane;
Mais ſurtout prenez ſoin d'entretenir Cyane,
C'eſt elle qui d'abord a frapé mon eſprit.

---

d) *Il faut fraper par-là.*] Cette expreſſion ridicule, & cette autre qui eſt un plat ſoléciſme; *elle me fait trahir*, & celle-ci, *conſentir à ce que la rage a de plus ſanglant*, ſont du ſtile le plus incorrect & le plus lâche. Cependant à la repréſentation, le public ne ſent point ces fautes; la ſituation entraine:

Vous ſavez que l'amour aiſément ſe trahit.
Obſervez ſes regards, ſon trouble, ſon ſilence.

PHÉDRE.

J'y prens trop d'intérêt pour manquer de prudence,
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés.
C'eſt donc cette rivale à qui vous en voulez ?

ARIANE.

Pour porter ſur l'ingrate un coup vraiment terrible,
d) Il faut fraper par là, c'eſt ſon endroit ſenſible.
Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir.
Par elle je pers tout, la puis-je aſſez haïr?
Puis-je aſſez conſentir à tout ce que la rage
M'offre de plus ſanglant pour venger mon outrage?
Rien après ce forfait ne me doit retenir;
Ma ſœur, il eſt de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Théſée oubliant une amour ordinaire,
M'avait manqué de foi dans la cour de mon père,
Quoi que pût le dépit en ſecret m'ordonner,
Cette infidélité ſerait à pardonner.
Ma rivale, dirais-je, a pû ſans injuſtice
D'un cœur qui fut à moi chérir le ſacrifice.
La douceur d'être aimée ayant touché le ſien,
Elle a dû préférer ſon intérêt au mien.
Mais étrangère ici, pour l'avoir oſé croire,
J'ai ſacrifié tout, juſqu'au ſoin de ma gloire;

une excellente actrice gliſſe ſur ces ſotiſes, & ne vous fait apercevoir que les beautés de ſentiment. Telle eſt l'illuſion du théatre; tout paſſe quand le ſujet eſt intéreſſant. Il n'y a que le ſeul *Racine* qui ſoutienne conſtamment l'épreuve de la lecture.

e) Et pour ce qu'a quité ma trop crédule foi,
Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
Je le pers, on me l'ôte; il n'eſt rien que n'eſſaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.
J'en mettrai haut le prix, c'eſt à lui d'y penſer.

PHÉDRE.

Ce revers eſt ſenſible, il faut le confeſſer.
Mais quand vous connaîtrez celle qu'il vous préfère,
Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, & de ma propre main

e) *Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,*
Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
Je le pers, on me l'ôte, il n'eſt rien que n'eſſaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.]

On ne peut guères faire de plus mauvais vers. L'auteur veut dans cette ſcène imiter ces beaux vers d'*Andromaque* :

Je percerai ce cœur que je n'ai pu toucher,
Et mes ſanglantes mains contre mon ſein tournées,
Auſſi-tôt malgré lui joindront nos deſtinées;
Et tout ingrat qu'il eſt, il me ſera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

Thomas Corneille imite viſiblement cet endroit, en faiſant dire à *Ariane* :

Tout perfide qu'il eſt, ma mort ſuivra la ſienne;
Et ſur mon propre ſang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger auſſi-tôt que punir.

Quoique *Thomas Corneille* eût pris ſon frère pour ſon modèle, on voit que malgré lui il ne pouvait s'empêcher de chercher à ſuivre *Racine*, quand il s'agiſſait de faire parler les paſſions.

Cependant, il ſe peut faire, & même il arrive ſouvent, que deux auteurs ayant à traiter les mêmes ſituations, expriment les mêmes ſentimens & les mêmes penſées; la nature ſe fait également entendre à l'un & à l'autre. *Racine* faiſait jouer *Bajazet* à peu près dans le tems que *Corneille* donnait *Ariane*. Il fait dire à *Roxane* :

Quel ſurcroit de vengeance & de douceur nouvelle,

Lui mettre, lui plonger un poignard dans le ſein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure;
Et qu'en ſon cœur les miens pénètrent à loiſir
Ce qu'aura de mortel ſon affreux déplaiſir.
Alors ma paſſion trouvera de doux charmes
A jouïr de ſes pleurs comme il fait de mes larmes.
Alors il me dira, ſi ſe voir lâchement
Arracher ce qu'on aime, eſt un léger tourment.

PHÉDRE.

Mais ſans l'autoriſer à vous être infidelle,

De le montrer bientôt pâle & mort devant elle!
De voir ſur cet objet ſes regards arrêtés,
Me payer les plaiſirs que je leur ai prêtés!

Ariane dit dans un mouvement à peu près ſemblable :

Vous figurez-vous bien ſon deſeſpoir extrême,
Quand dégoutant encor du ſang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal inſtant,
Bravera juſqu'au bout la douleur qui l'attend?

Voyez combien ce demi-vers, *Bravera juſqu'au bout*, gâte cette tirade. Que veut dire, *braver une douleur qui attend quelqu'un?* Un ſeul mauvais vers de cette eſpèce corromt tout le plaiſir que les ſentimens les plus naturels peuvent donner. C'eſt ſurtout dans la peinture des paſſions qu'il faut que le ſtile ſoit pur, & qu'il n'y ait pas un ſeul mot qui embarraſſe l'eſprit; car alors le cœur n'eſt plus touché.

Ariane s'écarte malheureuſement de la nature à la fin de cette ſcène; c'eſt ce qui achève de la défigurer. Elle dit qu'*elle doit* donner *à ſon cœur* une *cruelle gêne*. Son cœur, dit-elle, l'a trahie, en lui faiſant prendre un amour trop indigne. Il faut qu'elle trahiſſe ſon cœur à ſon tour; & elle punira ce cœur, de ce qu'il n'a pas connu qu'il parlait pour un traître, en parlant pour *Théſée*. C'eſt là le comble du mauvais goût. Un ſtile lâche eſt preſque pardonnable en comparaiſon de ces froids jeux d'eſprit dans leſquels on s'étudie à mal écrire.

Cette rivale a pû le voir bruler pour elle ;
Elle a peine à ſes vœux peut-être à conſentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma ſœur, il falait m'avertir.
Son ſilence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du ſang pour laver mon injure.
De Théſée, il eſt vrai, je puis percer le cœur ;
Mais ſi je m'y réſous ; vous n'avez plus de ſœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras ſe retienne ;
Tout perfide qu'il eſt, ma mort ſuivra la ſienne ;
Et ſur mon propre ſang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger auſſi-tôt que punir.
Non, non, un ſort trop doux ſuivrait ſa perfidie,
Si mes reſſentimens ſe bornaient à ſa vie.
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il ſe peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien ſon deſeſpoir extrême,
Quand dégoutante encor du ſang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal inſtant
Bravera juſqu'au bout la douleur qui l'attend ?
C'eſt en vain de ſon cœur qu'il croit m'avoir chaſſée ;
Je n'y ſuis pas peut-être encor toute effacée ;
Et ce ſera de quoi mieux combler ſon ennui,
Que de vivre à ſes yeux pour un autre que lui.

---

f) *De l'amour aiſément on ne vainc pas les charmes.*] Je n'inſiſte pas ſur ce mot *vainc*, qui ne doit jamais entrer dans les vers, ni même dans la proſe. On doit éviter tous les mots dont le ſon eſt déſagréable, & qui ne ſont qu'un reſte de l'ancienne barbarie. Mais on ne voit pas trop ce que veut dire *Ariane, S'il dépendait de nous de vaincre les charmes de l'amour, Je regretterais moins ce que je pers en vous.* Cela ne ſe joint point à ce vers, *Il vous force à changer*, il

PHÉDRE.

Mais pour aimer le roi, vous ſentez-vous dans l'ame...

ARIANE.

Et le moyen, ma ſœur, qu'un autre objet m'enflamme?
Jamais, ſoit qu'on ſe trompe, ou réuſſiſſe au choix,
Les fortes paſſions ne touchent qu'une fois.
Ainſi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne.
C'eſt lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour.
Il m'a trahie; il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pû connaître
Qu'en parlant pour Théſée, il parlait pour un traître,
D'avoir... Mais le voici. Contraignons nous ſi bien,
Que de mon artifice il ne ſoupçonne rien.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, PHÉDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Enfin à la raiſon mon courroux rend les armes;
f) De l'amour aiſément on ne vainc pas les charmes.

faut que j'y conſente. Il y a une logique ſecrette qui doit régner dans tout ce qu'on dit, & même dans les paſſions les plus violentes; ſans cette logique on ne parle qu'au hazard, on débite des vers qui ne ſont que des vers; le bon ſens doit animer juſqu'au délire de l'amour.

Théſée joue partout un rôle déſagréable, & ici plus qu'ailleurs. Un héros qui dans une ſcène ne dit que ces trois mots, *Madame, je n'ai pas* ... ferait mieux de ne rien dire du tout.

Si c'était un effort qui dépendit de nous,
Je regretterais moins ce que je pers en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au roi.
Son trône est un apui qui flatte ma disgrace;
Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, & non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous bruliez pour une autre,
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lors que par vôtre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouïr des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare.
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THÉSÉE.

Madame, je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me repliquez rien.
Si ma perte est un mal dont vôtre cœur soupire,
Vos remors trouveront le tems de me le dire;
Et cependant ma sœur qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encor à consulter.

SCENE V.

PHÉDRE, THÉSÉE.

THÉSÉE.

LE ciel à mon amour ſerait-il favorable,
Juſqu'à rendre ſi-tôt Ariane exorable?
Madame, quel bonheur qu'après tant de ſoupirs
Je puſſe ſans contrainte expliquer mes deſirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inſpire...

PHÉDRE.

Renfermez-le, de grace, & craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'obſerve, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne ſe puiſſe couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paraître.
Tremblez, prince, tremblez, l'orage eſt prêt de naître.
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur,
N'eſt qu'un faible crayon de la ſecrette rage
Qui poſſède Ariane, & trouble ſon courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle ſemble donner,
Vers le piége tendu cherche à vous entraîner.
C'eſt par là qu'elle croit découvrir ſa rivale;
Et dans les vifs tranſports que ſa vengeance étale,
Plus le ſang nous unit, plus ſon reſſentiment,
Quand je ſerai connuë, aura d'emportement.

Rien ne m'en peut ſauver, ma mort eſt aſſurée.
Tout-à-l'heure avec moi ſa haine l'a jurée;
J'en ai reçu l'arrêt. Ainſi le fort amour
Souvent, ſans le ſavoir, mettant ſa flamme au jour,
Mon ſang doit s'aprêter à laver ſon outrage.
Vous l'avez voulu; prince, achevez votre ouvrage.

THÉSÉE.

A quoi que ſon couroux puiſſe être diſpoſé,
g) Il eſt pour s'en défendre un moyen bien aiſé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me ſurprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouïr la menace, & d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, madame, & venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaiſſeau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux diſparaître ſans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Aſſez d'autres raiſons nous y doivent contraindre.
Ariane forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuſer le roi.
Pour ſon propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

g) *Il eſt pour s'en défendre un moyen bien aiſé.*] Il ne trouve pour défendre ſa maîtreſſe de meilleur moyen que de s'enfuir; il dit que la foudre gronde, parce qu'*Ariane* veut ſe venger de ſa rivale. Ce n'eſt pas là le vrai Théſée. *Il veut dès cette même nuit, de ces lieux diſparaître ſans bruit*: c'eſt un propos de comédie.

La ſcène en général eſt mal écrite, & il y a des vers qu'on ne peut ſuporter, comme par exemple celui-ci.

Je la tue, & c'eſt vous qui me le faites faire.

PHÉDRE.

Et qui me répondra que vous ſerez fidelle?

THÉSÉE.

Ma foi, que ni le tems, ni le ciel en couroux...

PHÉDRE.

Ma ſœur l'avait reçuë en fuyant avec vous.

THÉSÉE.

L'emmener avec moi fut un coup néceſſaire.
Il falait la ſauver de la fureur d'un père;
Et la reconnaiſſance eut part ſeule aux ſermens
Par qui mon cœur du ſien paya les ſentimens.
Ce cœur violenté n'aimait qu'avec étude;
Et quand il entrerait un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous ſemble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux?
L'habitude à les voir me fit de l'inconſtance
Une néceſſité dont rien ne me diſpenſe;
Et ſi j'ai trop flatté cette crédule ſœur,
Vous en êtes complice auſſi-bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, & mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui diſais d'engageant & de doux,

Mais il y en a auſſi d'heureux & de naturels auxquels tout l'art de *Racine* ne pourrait rien ajouter.

Et qui me répondra que vous ſerez fidèle?
Votre légéreté peut me laiſſer ailleurs &c.

La ſcène finit mal, *Donnez l'ordre qu'il faut, je ſerai prête à tout.* C'était là qu'on attendait quelques combats du cœur, quelques remords, & ſurtout de beaux vers qui rendiſſent le rôle de *Phèdre* plus ſuportable.

Vous ne ſaviez que trop qu'il s'adreſſait à vous.
Je n'examinais point en vous ouvrant mon ame,
Si c'était d'Ariane entretenir la flamme.
Je ſongeais ſeulement à vous marquer ma foi;
Je me faiſais entendre, & c'était tout pour moi.

PHÉDRE.

Dieux, qu'elle en ſouffrira! que d'ennuis! que de larmes!
J'en ſens naître en mon cœur les plus rudes alarmes.
Il voit avec horreur ce qui doit arriver;
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyans regards, ces accablans reproches,
Dont par ſon deſeſpoir je vois les coups ſi proches,
Pour moi, pour une ſœur, ſont plus à redouter
Que cette triſte mort qu'elle croit m'aprêter.
Elle a ſû votre amour, elle ſaura le reſte.
De ſes pleurs, de ſes cris, fuyons l'éclat funeſte,
Je vois bien qu'il le faut, mais las!

THÉSÉE.

Vous ſoupirez?

PHÉDRE.

Oui, prince, je veux trop ce que vous déſirez.
Elle ſe fie à moi cette ſœur, elle m'aime,
C'eſt une ardeur ſincère, une tendreſſe extrême;
Jamais ſon amitié ne me refuſa rien.
Pour l'en récompenſer je lui vole ſon bien.
Je l'expoſe aux rigueurs du ſort le plus ſévère,
Je la tue, & c'eſt vous qui me le faites faire.
Pourquoi vous ai-je aimé?

THÉSÉE.

Vous en repentez-vous?

PHÉDRE.

Je ne ſais ; pour mon cœur il n'eſt rien de plus doux ;
Mais vous le remarquez, ce cœur tremble, ſoupire ;
Et perdant une ſœur, ſi j'oſe encor le dire,
Vous la laiſſez dans Naxe en proye à ſes douleurs,
Vôtre légéreté me peut laiſſer ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie ?
Je l'aurai bien voulu ; mais c'en eſt fait, partons.

THÉSÉE.

En vain...

PHÉDRE.

Le tems ſe perd quand nous en conſultons.
Si vous blâmez la crainte où ce ſoupçon me livre,
J'en répare l'outrage, en m'offrant à vous ſuivre.
Puis qu'à ce grand effort ma flamme ſe réſout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je ſerai prête à tout.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

UN peu plus de pouvoir, madame, ſur vous-même.
A quoi ſert ce tranſport, ce deſeſpoir extrême?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil
Prévenu ce matin le lever du ſoleil.
Dans le palais errante, interdite, abattuë,
Vous avez laiſſé voir la douleur qui vous tuë.
Ce ne ſont que ſoupirs, que larmes, que ſanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos?
Quoi, ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyait voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,

---

a) *Ma mort eſt un malheur qui ne vaut pas le craindre.*] Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe; c'eſt un reſte des mauvaiſes façons de parler de l'ancien tems, que *Thomas Corneille* ſe permettait rarement.

Il y a beaucoup d'art à jetter dans cette ſcène quelques légers ſoupçons ſur *Phèdre*, & à les détruire. On ne peut mieux préparer le coup mortel qu'*A-*

Dans le cœur d'un ingrat ſont déja conſumés ?
Théſée avec plaiſir a pû les voir éteindre ?
a) Ma mort n'eſt qu'un malheur qui ne vaut pas le craindre ;
Et ce parjure amant qui ſe rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi ?
Que fait Pirithoüs ? viendra-t-il ?

NÉRINE.

Oui, madame,
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame !

NÉRINE.

Pirithoüs viendra ; mais ce tranſport jaloux
Qu'attend-il de ſa vûë, & que lui direz-vous ?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martire,
Hélas ! demandes-tu ce que je pourai dire ?
Dût ma douleur ſans ceſſe avoir le même cours,
Se plaint-on trop ſouvent de ce qu'on ſent toujours ?
Tu dis donc qu'hier au ſoir chacun avec murmure
Parlait diverſement de ma triſte avanture ?
Que la jeune Cyane eſt celle que l'on croit
Que Théſée...

---

a) *riane* recevra quand elle aprendra que *Théſée* eſt parti avec ſa ſœur. Il eſt vrai que le ſtile eſt bien négligé ; l'intérêt ſe ſoutient, & c'eſt beaucoup ; mais les oreilles délicates ne peuvent ſuporter.

Que la jeune Cyane eſt celle que l'on croit.
On la nomme à cauſe qu'il la voit.

Un tel ſtile gâte les choſes les plus intéreſſantes.

NÉRINE.

On la nomme à cauſe qu'il la voit :
Mais qu'en pouvoir juger ? il voit Phèdre de même ;
Et cependant, madame, eſt-ce Phèdre qu'il aime ?

ARIANE.

Que n'a-t-il pû l'aimer ? Phèdre l'aurait connu,
Et par là mon malheur eût été prévenu.
De ſa flamme par elle auſſi-tôt avertie,
Dans ſa première ardeur je l'aurais amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma ſœur ?

NÉRINE.

En vain il aurait crû pouvoir toucher ſon cœur ;
Je le ſais ; mais enfin quand un amant ſait plaire,
Qui conſent à l'ouïr, peut aimer, & ſe taire.

ARIANE.

Je ſoupçonnerais Phèdre, elle de qui les pleurs
Semblaient en s'embarquant préſager nos malheurs ?
Avant que la réſoudre à ſeconder ma fuite,
A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite ?
Combien de réſiſtance & d'obſtinés refus ?

NÉRINE.

Vous n'avez rien, madame, à craindre là-deſſus.
Je connais ſa tendreſſe, elle eſt pour vous ſi forte,
Qu'elle mourrait plutôt. . .

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fai lui promtement ſavoir que je l'attens.
Di lui que le ſommeil l'arrête trop longtems,
Que je ſens ma douleur croître par ſon abſence.

Qu'elle

Qu'elle eſt heureuſe, hélas! dans ſon indifférence!
Son repos n'eſt troublé d'aucun mortel ſouci.
Pirithoüs parait, fai la venir ici.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

EH bien! puis-je accepter la main qui m'eſt offerte?
Le roi s'empreſſe-t-il à réparer ma perte?
Et pour me laiſſer libre à payer ſon amour,
De l'hymen de Théſée a-t-on choiſi le jour?

PIRITHOUS.

Le roi ſur ce projet entretint hier Théſée;
Mais il trouva ſon ame encor mal diſpoſée.
Il eſt pour les ingrats de rigoureux inſtans;
Théſée en fit l'épreuve, & demanda du tems.

ARIANE.

Différer d'être heureux après ſon inconſtance,
C'eſt montrer en aimant bien peu d'impatience;
Et ce nouvel objet, dont ſon cœur eſt épris,
Y doit pour ſon amour croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avoûrai, ſa trahiſon me fâche;
Mais puis qu'en me quittant il lui plait d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrais que ſa main
Eût pû déja fixer mon deſtin incertain.

L'irréſolution m'embarraſſe & me gêne.

PIRITHOUS.

b) Si l'on m'avait dit vrai, vous ſeriez hors de peine;
Mais, madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, prince?

PIRITHOUS.

On dit que Théſée eſt parti.
Par là vous ſeriez libre.

ARIANE.

Ah, que viens-je d'entendre?
Il eſt parti, dit-on?

PIRITHOUS.

Ce bruit doit vous ſurprendre.

ARIANE.

Il eſt parti! Le ciel me trahirait toujours!
Mais non, que deviendraient ſes nouvelles amours?
Ferait-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?
L'abandonnerait-il?

PIRITHOUS.

Je ne ſais; mais, madame,
Un vaiſſeau cette nuit s'eſt échapé du port.

ARIANE.

Ce n'eſt pas lui ſans doute, on le ſoupçonne à tort.
Peut-il être parti ſans que le roi le ſache,
Sans que Pirithoüs, à qui rien ne ſe cache,

---

b) *Si l'on m'avait dit vrai, vous ſeriez hors de peine.*] *Pirithoüs* eſt ici plus petit que jamais. L'intime ami de *Théſée* ne ſait rien de ce qui ſe paſſe, &

Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrais-je étonner ?
Que ne peut-il pas faire ? il m'oſe abandonner,
Oublier un amour, qui toujours trop fidelle
M'oblige encor pour lui...

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE *à Nérine.*

c) QUe fait ma ſœur ? vient-elle ?
Avec quelle ſurpriſe elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon eſpoir !
D'un coup par qui ma haine à languir eſt forcée !

NÉRINE.

Madame, j'ai longtems...

ARIANE.

Où l'as-tu donc laiſſée ?
Parle.

ne joue que le perſonnage d'un valet.

c) *Que fait ma ſœur ? vient-elle ?*] Cette ſcène eſt véritablement intéreſſante ; elle montre bien qu'il faut toujours juſqu'à la fin de l'inquiétude & de l'incertitude au théatre.

NÉRINE.

De tous côtés j'ai couru vainement,
On ne la trouve point dans ſon apartement.

ARIANE.

On ne la trouve point! Quoi, ſi matin! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir enſemble,
Que ſtupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien ouï dire?

NÉRINE.

On parle de Théſée.
On veut que cette nuit voyant la fuite aiſée...

ARIANE.

O nuit! ô trahiſon, dont la double noirceur
Paſſe tout... Mais pourquoi m'alarmer de ma ſœur?
Sa tendreſſe pour moi, l'intérêt de ſa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend ſon parti,
d) Elle ne parait point, & Théſée eſt parti!
Qu'on la cherche; c'eſt trop languir dans ce ſuplice;
Je m'en ſens accablée, il eſt tems qu'il finiſſe.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a beſoin, ce cœur, du ſecours de mes yeux.
La moindre inquiétude eſt trop tard apaiſée.

---

d) *Elle ne parait point, & Théſée eſt parti!*] Ce ſont là de ces vers que la ſituation ſeule rend excellens; les moindres ornemens les affaibliraient. Il y en a quelques-uns de cette eſpèce dans *Ariane*; c'eſt un très grand mérite: tant il eſt vrai que le naturel eſt toujours ce qui plaît le plus.

e) *Il viole ſa foi*,

SCENE IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NÉRINE.

ARCAS *à Pirithoüs.*

SEigneur, je vous aporte un billet de Théſée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? qu'a-t-on fait? qu'a-t-on ſû?
Il eſt parti, Nérine. Ah, trop funeſte marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque,
C'eſt de là qu'eſt venu le billet que voici.

ARIANE.

Liſons, mon amour tremble à ſe voir éclairci.

Théſée à Pirithoüs.

Pardonnez une fuite où l'amour me condamne;
Je pars ſans vous en avertir.
Phèdre du même amour n'a pu ſe garantir;
Elle fuit avec moi; prenez ſoin d'Ariane.

Prenez ſoin d'Ariane! *e*) Il viole ſa foi,

Me deſeſpère, & veut qu'on prenne ſoin de moi!]

Cette répétition des mots du billet de *Théſée*, *Qu'on prenne ſoin de moi*, eſt excellente. *Il viole ſa foi, me deſeſpère &c.* eſt faible & lâche. C'eſt de ſa ſœur qu'elle doit parler: elle ſavait bien déja que *Théſée* avait violé ſa foi. *Il me deſeſpère*, eſt un terme vague. *Ariane* ne dit pas ce qu'elle doit dire; ainſi, le mauvais eſt ſouvent à côté du bon, & le goût conſiſte à démêler ces nuances.

Me deſeſpère, & veut qu'on prenne ſoin de moi !

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs qui ſont peine à comprendre...

ARIANE.

Laiſſez moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre.
C'eſt vous, Pirithoüs, dont le funeſte abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore...

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle.
Nérine me demeure, il me ſuffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ ſi ſecret le roi ſera ſurpris.

ARIANE.

Sans ſon ordre Théſée eût-il rien entrepris ?
Son aveu l'autoriſe, & de ſes injuſtices
f) Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.

---

f) *Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.*] Ce vers paſſe pour être beau ; il le ſerait en effet, ſi les dieux avaient eu quelque part à la piéce, ſi quelque oracle avait trompé *Ariane* ; il faut avouer que *les dieux* viennent là aſſez inutilement pour remplir le vers, & pour fraper l'oreille de la multitude ; mais ce vers fait toujours effet.

g) *Ah, Nérine !*] Cette ſimple ex-

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

g) AH, Nérine!

NÉRINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avouë, il n'eſt plus ni d'honneur, ni de foi.
Sur les plus ſaints devoirs l'injuſtice l'emporte.
Que de chagrins!

ARIANE.

Tu vois, ma douleur eſt ſi forte,
Que ſuccombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure inſenſible à force de ſouffrir.
Enfin d'un fol eſpoir je ſuis déſabuſée;
Pour moi, pour mon amour, il n'eſt plus de Théſée.
Le tems au repentir aurait pû le forcer;
Mais c'en eſt fait, Nérine, il n'y faut plus penſer.
Hélas! qui l'aurait crû, quand ſon injuſte flamme,

---

clamation eſt très touchante. On ſe peint à ſoi-même *Ariane* plongée dans une douleur qu'elle n'a pas la force d'exprimer. Mais lorſque le moment d'après elle dit, que ſa *douleur eſt ſi forte*, que *ſuccombant aux maux qu'on lui fait découvrir*, elle *demeure inſenſible à force de ſouffrir*; ce n'eſt plus la douleur d'*Ariane* qui parle, c'eſt l'eſprit du poëte. Il me paraît qu'*Ariane* raiſonne trop, & qu'elle ne raiſonne pas aſſez bien.

Par l'ennui de le perdre accablait tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine & de douleurs,
Je ne connuſſe encor que mes moindres malheurs?
Une rivale au moins pour ſoulager ma peine
M'offrait en la perdant de quoi plaire à ma haine.
b) Je promettais ſon ſang à mes bouillans tranſports;
Mais je trouve à briſer les liens les plus forts;
Et quand dans une ſœur, après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cauſe de ma rage,
Ma rivale & mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, & bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lors que le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon ſort d'affreux, d'épouvantable?
La rivale ſur qui tombe cette fureur,
C'eſt Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrais mon cœur.
Quand je lui faiſais voir ma peine ſans égale,
Que j'en marquais l'horreur, c'était à ma rivale.
La perfide abuſant de ma tendre amitié,
Montrait de ma diſgrace une fauſſe pitié;
Et jouïſſant des maux que j'aimais à lui peindre,
Elle en était la cauſe, & feignait de me plaindre.
C'eſt là mon deſeſpoir. Pour avoir trop parlé,
Je pers ce que déja je tenais immolé.

Je

b) *Je promettais ſon ſang à mes bouillans tranſports,*
Mais je trouve à briſer les liens les plus forts.]
L'un n'eſt pas opoſé à l'autre. Le poëte ne s'exprime pas comme il le doit; il veut dire, *J'eſpérais me venger d'une rivale, & cette rivale eſt ma ſœur: elle fuit avec mon amant, & tous deux bravent ma vengeance.* Il y a là une douzaine de vers fort mal faits; mais rien n'eſt plus beau que ceux-ci:

Je l'ai portée à fuir, & par mon imprudence
Moi-même je me ſuis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! A quoi penſai-je? Ah dieux!
L'ingrate! On la verrait triompher à mes yeux!
C'eſt trop de patience en de ſi rudes peines.
Allons, partons, Nérine, & volons vers Athènes.
Mettons un promt obſtacle à ce qu'on lui promet;
Elle n'eſt pas encor où ſon eſpoir la met.
Sa mort, ſa ſeule mort, mais une mort cruelle....

NÉRINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle?
Madame, ſongez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais?

ARIANE.

Qu'importe que partout mes plaintes ſoient ouïes?
On connait, on a vû des amantes trahies;
A d'autres quelquefois on a manqué de foi;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Théſée,
Avais-je mérité de m'en voir mépriſée?
De tout ce que j'ai fait conſidère le fruit.
Quand je fuis pour lui ſeul, c'eſt moi ſeule qu'il fuit.
Pour lui ſeul je dédaigne une couronne offerte.

La perfide abuſant de ma tendre amitié,
Montrait de ma diſgrace une fauſſe pitié;
Et jouïſſant des maux que j'aimais à lui peindre,
Elle en était la cauſe, & feignait de me plaindre.

Voyez comme dans ces quatre vers tout eſt naturel & aiſé, comme il n'y a aucun mot inutile, ou hors de ſa place.

En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux:
i) Je le comble de biens; il m'accable de maux;
Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre:
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit;
Mes larmes parleront; c'en est fait, s'il les voit.
Ne les contraignons plus, & par cette faiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop serait hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire, aprouvée, ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi; si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oubliai-je qu'il fuit?

i) *Je le comble de biens, il m'accable de maux &c.*] Il est naturel à la douleur de se répandre en plaintes; la loquacité même lui est permise, mais c'est à condition qu'on ne dira rien que de juste, & qu'on ne se plaindra point vaguement, & en termes impropres. *Ariane* n'a pas comblé *Thésée* de biens; il faut qu'elle exprime sa situation, & non pas qu'elle dise faiblement qu'on l'accable de maux. Comment peut-elle dire que *Thésée* évite sa rencontre par la honte qu'il a de sa perfidie, dans le tems que *Thésée* est parti avec *Phèdre*? Comment peut-elle dire qu'il faudra bien à la fin qu'il se montre? *Ariane* en se plaignant ainsi, sèche les larmes des connaisseurs qui s'attendrissaient pour elle. Elle a beau dire, par un retour sur soi-même, *A quel lâche espoir mon trouble me réduit!* Ce trouble n'a point dû lui faire oublier que sa sœur lui a enlevé son amant, & qu'ils voguent tous deux vers Athènes; bien au contraire,

Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale
Il rit des vains projets où mon cœur ſe ravale.
Tous deux peut-être... Ah ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouïr ce que j'entens, de voir ce que je voi.
Leur triomphe me tuë, & toute poſſédée
De cette aſſaſſinante & trop funeſte idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puiſſe unir,
Je ſouffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE DERNIERE.

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS.

ŒNARUS.

JE ne viens point, madame, opoſer à vos plaintes
k) De faux raiſonnemens, ou d'injuſtes contraintes;

c'eſt ſur cette fuite que tous ſes emportemens, & tout ſon deſeſpoir doivent être fondés. Les vers qu'elle débite ne ſont pas aſſez bien faits.

La peur d'en faire trop ſerait hors de ſaiſon :
— Si je demeure aimée, — où mon cœur ſe ravale :
Cette aſſaſſinante & trop funeſte idée :
Quelques bras que contr'eux ma haine puiſſe unir,
Je ſouffre plus encor qu'elle ne peut punir : &c.

k) *De faux raiſonnemens &c.*] Ce pauvre prince de *Naxe* qui ne vient point opoſer d'injuſtes contraintes, & de faux raiſonnemens, & qui ne finit jamais ſa phraſe, achève ſon rôle auſſi mal qu'il l'a commencé.

Enfin, dans cette piéce, il n'y a qu'*Ariane*. C'eſt une tragédie faible, dans laquelle il y a des morceaux très naturels & très touchans, & quelques-uns même très bien écrits.

Je viens vous proteſter que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.

Je ſais ce que je dois, ſeigneur, à votre amour;
Je connais même à quoi ma parole m'engage;
Mais...

ŒNARUS.

A vos déplaiſirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrais-je de moi? je ne me connais pas.

ŒNARUS.

Si du ſecours du tems ma foi favoriſée
Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Théſée...

ARIANE.

Si j'oublîrai Théſée? Ah dieux, mon lâche cœur
Nourrirait pour Théſée une honteuſe ardeur!
Théſée encor ſur moi garderait quelque empire!
Je dois haïr Théſée, & voudrais m'en dédire!
Oui, Théſée à jamais ſentira mon couroux;
Et ſi c'eſt pour vos vœux quelque choſe de doux,
Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que j'oublîrai Théſée, & que pour m'émouvoir,
Remords, larmes, ſoûpirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, ſi j'oſais...

ARIANE.

Non, parjure Théſée,
Ne croi pas que jamais je puiſſe être apaiſée.

Ton amour y ferait des efforts ſuperflus.
Le plus grand de mes maux eſt de ne t'aimer plus;
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre ſans ceſſe à de ſecrets boureaux,
C'eſt peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injuſtices.
Tu m'as bravée; il faut qu'à ton tour tu gémiſſes.
Mais quelle eſt mon erreur! Dieux, je menace en l'air.
L'ingrat ſe donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ſes nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, ſeigneur, ſuivons-le dans Athènes.
Avant que ma rivale y puiſſe triompher,
Partons; portons-y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée,
Puiſſe voir ma fureur de ſon ſang enyvrée.
Par ce terrible éclat ſignalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Conſultons-en le tems, madame, & s'il faut faire...

ARIANE.

Le tems! mon deſeſpoir ſouffre-t-il qu'on differe?
Puiſque tout m'abandonne, il eſt pour mon ſecours
Une plus ſûre voie, & des moyens plus courts.
Tu m'arrêtes, cruel?

Elle ſe jette ſur l'épée de Pirithoüs.

NÉRINE.

Que faites-vous, madame?

ARIANE *à Nérine.*

Soûtien moi, je ſuccombe aux tranſports de mon ame.

Si dans mes déplaiſirs tu veux me ſecourir,
Ajoûte à ma faibleſſe, & me laiſſe mourir.

ŒNARUS.

Elle ſemble pâmer. Qu'on la ſecoure, vite.
Sa douleur eſt un mal qu'un promt remède irrite;
Et c'en ſerait ſans doute accroître les efforts,
Qu'opoſer quelque obſtacle à ſes premiers tranſports.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LE COMTE D'ESSEX, *TRAGÉDIE* DE THOMAS CORNEILLE.

1678.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

LA mort du comte d'*Eſſex* a été le ſujet de quelques tragédies, tant en France qu'en Angleterre. *La Calprenède* fut le premier qui mit ce ſujet ſur la ſcène en 1632. Sa piéce eut un très grand ſuccès. L'abbé *Boyer*, longtems après, traita ce ſujet différemment en 1672. Sa piéce était plus régulière, mais elle était froide; & elle tomba. *Thomas Corneille* en 1678 donna ſa tragédie du *Comte d'Eſſex:* elle eſt la ſeule qu'on joue encor quelquefois. Aucun de ces trois auteurs ne s'eſt attaché ſcrupuleuſement à l'hiſtoire.

Pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

Mais cette liberté a ſes bornes, comme toute autre eſpèce de liberté. Il ne ſera pas inutile de donner ici un précis de cet événement.

Eliſabeth, reine d'Angleterre, qui régna avec beaucoup de prudence & de bonheur, eut pour baſe de ſa conduite, depuis qu'elle fut ſur le trône, le deſſein de ne ſe jamais donner de mari, & de ne ſe ſoumettre jamais à un amant. Elle aimait à plaire, & elle n'était pas inſenſible. *Robert Dudley* fils du duc de *Northumberland*, lui inſpira d'abord quelque inclination, & fut regardé quelque tems comme un favori déclaré, ſans qu'il fût un amant heureux.

Le comte de *Leiceſter* ſuccéda dans la faveur à *Dudley*; &

enfin, après la mort de *Leiceſter*, *Robert d'Evreux* comte d'*Eſſex* fut dans ſes bonnes graces. Il était fils d'un comte d'*Eſſex*, créé par la reine comte-maréchal d'Irlande : cette famille était originaire de Normandie, comme le nom d'*Evreux* le témoigne aſſez ; ce n'eſt pas que la ville d'Evreux eût jamais apartenu à cette maiſon ; elle avait été érigée en comté par *Richard premier*, duc de Normandie, pour un de ſes fils nommé *Robert*, archevêque de Rouen, qui étant archevêque ſe maria ſolemnellement avec une demoiſelle nommée *Herlève*. De ce mariage, que l'uſage aprouvait alors, nâquit une fille qui porta le comté d'Evreux dans la maiſon de *Montfort*. *Philippe-Auguſte* aquit Evreux en 1200 par une tranſaction ; ce comté fut depuis réuni à la couronne, & cédé enſuite en pleine propriété en 1651 par *Louïs XIV*, à la maiſon de la *Tour d'Auvergne de Bouillon*. La maiſon d'*Eſſex* en Angleterre deſcendait d'un officier ſubalterne, natif d'Evreux, qui ſuivit *Guillaume le Bâtard* à la conquête de l'Angleterre, & qui prit le nom de la ville où il était né. Jamais Evreux n'apartint à cette famille, comme quelques-uns l'ont cru. Le premier de cette maiſon qui fut comte d'*Eſſex*, fut *Gautier d'Evreux*, père du favori d'*Eliſabeth* ; & ce favori nommé *Guillaume*, laiſſa un fils qui fut fort malheureux, & dans qui la race s'éteignit.

Cette petite obſervation n'eſt que pour ceux qui aiment les recherches hiſtoriques, & n'a aucun raport avec la tragédie que nous examinerons.

Le jeune *Guillaume* comte d'*Eſſex*, qui fait le ſujet de la piéce, s'étant un jour préſenté devant la reine, lorſqu'elle allait ſe promener dans un jardin, il ſe trouva un endroit rempli de fange ſur le paſſage ; *Eſſex* détacha ſur le champ un manteau broché d'or qu'il portait, & l'étendit ſous les pieds

de la reine ; elle fut touchée de cette galanterie : celui qui la faisait était d'une figure noble & aimable : il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. La reine âgée de cinquante-huit ans prit bientôt pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons : il était aussi brillant par son courage & par la hauteur de son esprit, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, & se signala souvent en volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine *Elisabeth*. C'est lui qui commandant les troupes anglaises au siége de Rouen, proposa un duel à l'amiral de *Villars-Brancas*, qui défendait la place, pour lui prouver, disait-il dans son cartel, que sa maîtresse était plus belle que celle de l'amiral. Il falait qu'il entendit par là quelque autre dame que la reine *Elisabeth*, dont l'âge & le grand nez n'avaient pas de puissans charmes. L'amiral lui répondit, qu'il se souciait fort peu que sa maîtresse fût belle ou laide, & qu'il l'empêcherait bien d'entrer dans Rouen. Il défendit très bien la place, & se moqua de lui.

La reine le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la jarretière, & enfin le mit de son conseil privé. Il y eut quelque tems le premier crédit ; mais il ne fit jamais rien de mémorable ; & lorsqu'en 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de vingt mille hommes, il laissa dépérir entiérement cette armée qui devait subjuguer l'Irlande en se montrant. Obligé de rendre compte d'une si mauvaise conduite devant le conseil, il ne répondit que par des bravades qui n'auraient pas même convenu après une campagne heureuse. La reine qui avait encor pour lui quelque

bonté, se contenta de lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, & de lui défendre la cour. Elle avait alors soixante & huit ans. Il est ridicule d'imaginer que l'amour pût avoir la moindre part dans cette avanture. Le comte conspira indignement contre sa bienfaitrice; mais sa conspiration fut celle d'un homme sans jugement. Il crut que *Jaques* roi d'Ecosse, héritier naturel d'*Elisabeth*, pourrait le secourir, & venir détrôner la reine. Il se flatta d'avoir un parti dans Londres; on le vit dans les rues suivi de quelques insensés attachés à sa fortune, tenter inutilement de soulever le peuple. On le saisit, ainsi que plusieurs de ses complices. Il fut condamné & exécuté selon les loix, sans être plaint de personne. On prétend qu'il était devenu dévot dans sa prison, & qu'un malheureux prédicant presbytérien lui ayant persuadé qu'il serait damné s'il n'accusait pas tous ceux qui avaient part à son crime, il eut la lâcheté d'être leur délateur, & de déshonorer ainsi la fin de sa vie. Le goût qu'*Elisabeth* avait eu autrefois pour lui, & dont il était en effet très-peu digne, a servi de prétexte à des romans & à des tragédies. On a prétendu qu'elle avait hésité à signer l'arrêt de mort que les pairs du royaume avaient prononcé contre lui. Ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa, rien n'est plus avéré; & cela seul dément les romans & les tragédies.

AU LECTEUR.

IL y a trente ou quarante ans que feu monſieur de la Calprenède traita le ſujet du *Comte d'Eſſex*, & le traita avec beaucoup de ſuccès. Ce que je me ſuis hazardé à faire après lui, ſemble n'avoir point déplû; & la matiére eſt ſi heureuſe par la pitié qui en eſt inſéparable, qu'elle n'a pas laiſſé examiner mes fautes avec toute la ſévérité que j'avais à craindre. Il eſt certain que le comte d'Eſſex eut grande part aux bonnes graces d'Eliſabeth. Il était naturellement ambitieux. Les ſervices qu'il avait rendus à l'Angleterre, lui enflèrent le courage. Ses ennemis l'accuſérent d'intelligence avec le comte de Tiron, que les rebelles d'Irlande avaient pris pour chef. Les ſoupçons qu'on en eut lui firent ôter le commandement de l'armée. Ce changement le piqua. Il vint à Londres, révolta le peuple, fut pris, condamné; & ayant toujours refuſé de demander grace, il eut la tête coupée le 25 Février 1601. Voilà ce que l'hiſtoire m'a fourni. J'ai été ſurpris qu'on m'ait imputé de l'avoir falſifiée, parce que je ne me ſuis point ſervi de l'incident d'une bague qu'on prétend que la reine avait donnée au comte d'Eſſex pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre contre l'état; mais je ſuis perſuadé que cette bague eſt de l'invention de monſieur de la Calprenède, du moins je n'en ai rien lû dans aucun hiſtorien. Camdenus qui a fait un gros volume de ſa ſeule vie d'Eliſabeth, n'en parle point; & c'eſt une particularité que je me ſerais crû en pouvoir de ſuprimer, quand même je l'aurais trouvée dans ſon hiſtoire.

ACTEURS.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE, ennemi du comte d'Essex.

LE COMTE DE SALSBURY, ami du comte d'Essex.

CROMMER, capitaine des gardes de la reine.

TILNEY, confidente d'Elisabeth.

Suite.

La scène est à Londres.

H. Gravelot inven.

V. le Mire Sculp.

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vû plus d'une fois utile à l'Angleterre.

LE
COMTE D'ESSEX,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NON, mon cher Salsbury *a*), vous n'avez rien à craindre;
Quel que ſoit ſon couroux, l'amour ſaura l'éteindre;
Et dans l'état funeſte où m'a plongé le ſort,
Je ſuis trop malheureux pour obtenir la mort;
Non qu'il ne me ſoit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.

a) *Non, mon cher Salsbury.*] Il n'y eut point de *Salsbury* mêlé dans l'affaire du comte d'*Eſſex*: ſon principal complice était un comte de *Soutampton*; mais aparemment que le premier nom parut plus ſonore à l'auteur, ou plutôt il n'était pas au fait de l'hiſtoire d'Angleterre.

Un homme tel que moi, ſur l'apui de ſon nom,
Devrait comme du crime être exemt du ſoupçon;
Mais enfin cent exploits & ſur mer & ſur terre,
M'ont fait connaître aſſez à toute l'Angleterre;
Et j'ai trop bien ſervi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont oſé m'imputer.
Ainſi, quand l'impoſture aurait ſurpris la reine,
L'intérêt de l'état rend ma grace certaine;
Et l'on ne ſait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils, ne les retrouve pas.

SALSBURY.

Je ſais ce que de vous, par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçû de ſurcroit à ſa gloire.
Vos ſervices ſont grands, & jamais potentat
N'a ſur un bras plus ferme apuyé ſon état,
Mais, malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point ſur trop de confiance.
Plus la reine au mérite égalant ſes bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous ſoutient n'a qu'à ſe retirer:
Et quelle ſûreté le plus rare ſervice
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux apas fait choir: mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit enſemble...

LE COMTE.

LE COMTE.

Tout a tremblé ſous moi, vous voulez que je tremble?
L'impoſture m'attaque, il eſt vrai, mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puiſſans états.
Il a tout fait pour elle, & j'ai ſujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra peut-être à bout:
Elle me coute aſſez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'état fleurit par vous, par vous on le redoute:
Mais enfin, quelque ſang que ſa gloire vous coute,
Comme un ſujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde ſon crime, & non pas ſes exploits.
On veut que vos amis, par de ſourdes intrigues,
Se ſoient mêlés pour vous de cabales, de ligues;
Qu'au comte de Tyron ayant ſouvent écrit,
Vous ayez ménagé ce dangereux eſprit;
Et qu'avec l'Irlandais apuyant ſa querelle,
Vous prenez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, & l'indice eſt puiſſant.

LE COMTE.

Et que peut leur raport ſi je ſuis innocent?
Le comte de Tyron que la reine apréhende,
Voudrait rentrer en grace, y remettre l'Irlande;
Et je croirais ſervir l'état plus que jamais,
Si mon avis ſuivi pouvait faire ſa paix.
Comme il hait les méchans, il me ſerait utile

b) A chaſſer un Coban, un Raleig, un Cécile,
Un tas d'hommes ſans nom, qui lâchement flatteurs,
Des déſordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra; la reine qu'ils ſéduiſent
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'inſtruiſent.
Maîtres de ſon eſprit, ils lui font aprouver
Tout ce qui peut ſervir à les mieux élever.
Leur grandeur ſe formant par la chûte des autres...

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, ſur quels juſtes projets
Avez-vous de la reine aſſiégé le palais,
c) Lorſque le duc d'Irton épouſant Henriette...

LE COMTE.

Ah, faute irréparable, & que trop tard j'ai faite!
Au lieu d'un peuple lâche & promt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour ſecours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurais de ce palais voulu me rendre maître.

---

b) *A chaſſer un Coban, un Raleig, un Cécile, Un tas d'hommes ſans nom.*] *Cécil*, milord *Bourgley*, fils de milord *Bourgley*, principal miniſtre d'état ſous *Eliſabeth*, fut depuis comte de *Salsbury*. Il s'en falait beaucoup que ce fût un homme ſans nom. L'auteur ne devait pas faire d'un comte de *Salsbury* un confident du comte d'*Eſſex*, puiſque le véritable comte de *Salsbury* était ce même *Céeil*, ſon ennemi perſonnel, un des ſeigneurs qui le condamnèrent. *Raleig* était un vice-amiral célèbre par ſes grandes actions & par ſon génie, & dont le mérite ſolide était fort ſupérieur au brillant du comte d'*Eſſex*. Il n'y eut jamais de *Coban*, mais bien un lord *Cobham*, d'une des plus illuſtres maiſons du pays, qui ſous le roi *Jaques premier* fut mis en priſon pour une conſ-

C'en eſt fait, biens, tréſors, rangs, dignités, emploi,
Ce deſſein m'a manqué, tout eſt perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'aprend ce tranſport?

LE COMTE.

Qu'une flamme ſecrette
Uniſſait mon deſtin à celui d'Henriette;
Et que de mon amour ſon jeune cœur charmé
Ne me déguiſait pas que j'en étais aimé.

SALSBURY.

Le duc d'Irton l'épouſe, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penſer....

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin aprenez par quels motifs ſecrets
Elle s'eſt immolée à mes ſeuls intérêts.
Confidente à la fois, & fille de la reine,
Elle avait ſû vers moi le panchant qui l'entraine.
d) Pour elle, chaque jour, réduite à me parler,

piration vraie, ou prétendue. Il n'eſt pas permis de falſifier à ce point une hiſtoire ſi récente, & de traiter avec tant d'indignité des hommes de la plus grande naiſſance & du plus grand mérite: les perſonnes inſtruites en ſont révoltées, ſans que les ignorans y trouvent beaucoup de plaiſir.

c) *Lorſque le duc d'Irton épouſant Henriette.*] Il n'y a jamais eu ni duc d'*Irton*, ni aucun homme de ce nom à la cour de Londres. Il eſt bon de ſavoir que dans ce tems-là on n'accordait le titre de duc qu'aux ſeigneurs alliés des rois & des reines.

d) *Pour elle chaque jour réduite à me parler.*] Il ſemblerait qu'*Eliſabeth* fût une *Roxane*, qui n'oſant entretenir le comte d'*Eſſex* lui fit parler d'amour ſous le nom d'une *Atalide*. Quand on ſait

Elle a voulu me vaincre, & n'a pû m'ébranler;
Et voyant ſon amour, où j'étais trop ſenſible,
Me donner pour la reine un dédain invincible;
Pour m'en ôter la cauſe, en m'ôtant tout eſpoir,
Elle s'eſt mariée.... Hé, qui l'eût pû prévoir?
Sans ceſſe, en condamnant mes froideurs pour la reine,
Elle me préparait à cette affreuſe peine;
Mais, après la menace, un tendre & promt retour
Me mettait en repos ſur la foi de l'amour:
Enfin, par mon abſence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même uſé de perfidie.
Elle m'aimait, ſans doute, & n'a donné ſa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devait être à moi.
A ce funeſte avis, quelles rudes alarmes!
Pour rompre ſon hymen j'ai fait prendre les armes;
En tumulte au pays je ſuis vite accouru;
Dans toute ſa fureur mon tranſport a paru.
J'allais ſauver un bien qu'on m'ôtait par ſurpriſe;
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entrepriſe.
Le duc, unique objet de ce tranſport jaloux,
De l'aimable Henriette était déja l'époux.
Si j'ai trop éclaté, ſi l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime;

---

que la reine d'Angleterre était preſque ſeptuagénaire, ces petites intrigues, ces petites ſollicitations amoureuſes deviennent bien extraordinaires.

Quant au ſtile, il eſt faible, mais elair, & entiérement dans le genre médiocre.

e) *De la ſœur de Suffolk je me feignis amant.*] Il n'y avait pas plus de ſœur de *Suffolk* que de duc d'*Irton*. Le comte d'*Eſſex* était marié. L'intrigue de la tragédie n'eſt qu'un roman; le grand point eſt que ce roman puiſſe intéreſſer. On demande juſqu'à quel point

Malheureux de ſavoir qu'après ce vain effort,
Le duc toujours heureux jouïra de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune ducheſſe a mérité, ſans doute,
Les cruels déplaiſirs que ſa perte vous coûte;
Mais, dans l'heureux ſuccès que vos ſoins avaient eu,
Aimé d'elle en ſecret, pourquoi vous être tû?
La reine dont pour vous la tendreſſe infinie
Prévient juſqu'aux ſouhaits...

LE COMTE.

C'eſt là ſa tyrannie.
Et que me ſert, hélas! cet excès de faveur,
Qui ne me laiſſe pas diſpoſer de mon cœur?
Toujours trop aimé d'elle il m'a falu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hazarder pas un objet ſi charmant,
e) De la ſœur de Suffolk je me feignis amant.
Soudain ſon implacable & jalouſe colère
Eloigna de mes yeux & la ſœur & le frère.
Tous deux, quoique ſans crime, exilés de la cour,
M'aprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la ſuite, & mon malheur extrême.

---

il eſt permis de falſifier l'hiſtoire dans un poëme? Je ne crois pas qu'on puiſſe changer ſans déplaire, les faits ni même les caractères connus du public. Un auteur qui repréſenterait *Céſar* battu à Pharſale ſerait auſſi ridicule que celui qui dans un opéra introduiſait *Céſar* ſur la ſcène, chantant *alla fuga, à lo ſcampo ſignori.* Mais quand les événemens qu'on traite ſont ignorés d'une nation, l'auteur en eſt abſolument le maître. Preſque perſonne en France du tems de *Thomas Corneille* n'était inſtruit de l'hiſtoire d'Angleterre; aujourd'hui un poëte devrait être plus circonſpect.

Quel ſuplice ! un rival poſſède ce que j'aime !
L'ingrate au duc d'Irton a pû ſe marier !
Ah, ciel !

SALSBURY.

Elle eſt coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier ! & ce cœur en deviendrait capable ?
Ah ! non, non, voyons-la cette belle coupable,
Je l'attens en ce lieu. Depuis le triſte jour
Que ſon funeſte hymen a trahi mon amour,
N'ayant pû lui parler, je viens enfin lui dire...

SALSBURY.

La voici qui parait. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un ſi cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, & ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'Ai cauſé vos malheurs, & le trouble où vous êtes
M'aprend de mon hymen les plaintes que vous faites ;
Je me les fais pour vous : vous m'aimiez, & jamais
Un ſi beau feu n'eut droit de remplir mes ſouhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vû dans les ſoins qu'il vous a fait me rendre.
Votre cœur tout à moi méritait que le mien

Du plaiſir d'être à vous fit ſon unique bien :
C'eſt à quoi ſon panchant l'aurait porté ſans peine ;
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la reine :
Tant de biens répandus ſur vous juſqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent ſon amour.
Cet amour eſt jaloux, qui le bleſſe eſt coupable ;
C'eſt un crime qui rend ſa perte inévitable,
La votre aurait ſuivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a falu prêter un aide à la faibleſſe
Qui de vos ſens charmés ſe rendait la maitreſſe :
Tant que vous m'euſſiez vûe en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pû ſon couroux.
Mille ennemis ſecrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auraient pû vous détruire ;
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans ſon eſprit fait un crime d'état.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre ſureté mon hymen importait ;
Il falait vous trahir, mon cœur y réſiſtait.
J'ai déchiré ce cœur, afin de l'y contraindre.
Plaignez vous là-deſſus, ſi vous oſez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, madame, & vous croyez en vain
Pouvoir juſtifier ce barbare deſſein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime ;
Et que l'affreux ſuplice où vous me condamniez,
Surpaſſait tous les maux dont vous vous étonniez.

Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
Et que peut me ſervir le deſtin le plus doux ?
Avais-je à ſouhaiter un autre bien que vous ?
Je méritais peut-être, en dépit de la reine,
Qu'à me le conſerver vous priſſiez quelque peine.
Une autre eût refuſé d'immoler un amant,
Vous avez crû devoir en agir autrement.
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire ;
Mais, encor une fois, j'oſerai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'eſt armé,
Vous ne l'auriez pas fait, ſi vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah ! comte, plût au ciel, pour finir mon ſuplice,
Qu'un ſemblable reproche eût un peu de juſtice !
Je ne ſentirais pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme était montée,
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée ;
Et le comte d'Eſſex, ſi grand, ſi renommé,
M'aimant avec excès, pouvait bien être aimé.
C'eſt dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je ſens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon ſort eſt plus dur que le vôtre :
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre ;
Et, quand vous me perdez, ſi c'eſt perdre un grand bien,
Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.

Mais

Mais c'eſt peu que mon cœur, dans ma diſgrace extrême,
Pour ſuivre ſon devoir, s'arrache à ce qu'il aime;
Il faut, par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à ſe donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la néceſſité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'eſt pour vous conſerver les bontés de la reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;
De ſon amour pour vous elle m'a fait témoin;
Ménagez-en l'apui, vous en avez beſoin.
Pour noircir, abaiſſer vos plus rares ſervices,
Aux traits de l'impoſture on joint mille artifices;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repouſſer l'outrage, & vous juſtifier.

LE COMTE.

Et me juſtifier? moi! ma ſeule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défenſe.
D'elle-même on verra l'impoſture avorter,
Et je me ferais tort ſi j'en pouvais douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
N'a d'un ſujet illuſtre aſſuré mieux la gloire;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre ſoumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accuſé de révoltes publiques.

Avoir, à main armée, inveſti le palais . . .

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais!
Vous épouſez le duc, je l'aprens, & ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir ſa femme.
Que ne fus-je plutôt que vous m'alliez trahir!
En vain on vous aurait ordonné d'obéir.
J'aurais... Mais c'en eſt fait. Quoi que la reine penſe,
Je tairai les raiſons de cette violence.
De mon amour pour vous le myſtère éclairci,
Pour combler mes malheurs vous bannirait d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne ſongez pas que la reine ſoupçonne
Qu'un complot ſi hardi regardait ſa couronne.
Des témoins contre vous en ſecret écoutés,
Font pour vrais attentats paſſer des fauſſetés.
Raleig prend leur raport, & le lâche Cécile...

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame baſſe & ſervile;
Mais leur malice en vain conſpire mon trépas,
La reine me connaît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'eſt par ſon ordre exprès qu'on s'informe, s'inſtruit...

---

f) *On n'oſerait, madame.*] C'eſt la réponſe que fit le duc de *Guiſe le balafré* à un billet dans lequel on l'avertiſſait qu'*Henri III.* devait le faire ſaiſir; il mit au bas du billet, *on n'oſerait.* Cette réponſe pouvait convenir au

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il ſoit, ne fera que du bruit:
La menace en eſt vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et ſi l'on vous arrête?

LE COMTE.

f) On n'oſerait, madame:
Si l'on avait tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut ſuivre entraînerait l'état.

LA DUCHESSE.

Quoique votre perſonne à la reine ſoit chère,
Gardez, en la bravant, d'augmenter ſa colère;
Elle veut vous parler; & ſi vous l'irritez,
Je ne vous répons pas de toutes ſes bontés.
C'eſt pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triſte entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes ſens mon devoir allarmé,
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;
Mais, m'étant fait déja l'effort le plus funeſte,
Pour conſerver vos jours, je dois faire le reſte,
Et ne permettre pas...

LE COMTE.

Ah! pour les conſerver
Il était un moyen plus facile à trouver;
C'était en m'épargnant l'effroyable ſuplice
Où vous prévoyiez... Ciel! quelle eſt votre injuſtice!

duc de *Guiſe*, qui était alors auſſi puiſſant que ſon ſouverain; & non au comte d'*Eſſex*, déchu alors de tous ſes emplois. Mais les ſpectateurs n'y regardent pas de ſi près.

Vous redoutez ma perte, & ne la craigniez pas,
Quand vous avez ſigné l'arrêt de mon trépas.
Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y penſez plus, ma gloire vous l'ordonne.
Le refus d'un hymen par la reine arrêté,
Eût de notre ſecret trahi la ſûreté.
L'orage eſt violent; pour calmer ſa furie,
Contraignez ce grand cœur, c'eſt moi qui vous en prie;
Et quand le mien pour vous ſoupire encor tout bas,
Souvenez vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant ſi flatteur... Adieu, je m'embarraſſe,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, CÉCILE.

CÉCILE.

LA reine m'a chargé de vous faire ſavoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pû lui faire naître
Quelques légers ſoupçons que vous devez connaître,
C'eſt à vous de penſer aux moyens d'obtenir
Que ſon cœur alarmé conſente à les bannir;
Et je ne doute pas qu'il ne vous ſoit facile

De rendre à ſon eſprit une affiéte tranquile.
Sur quelque impreſſion qu'il ait pû s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pû refuſer cet avis à l'eſtime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime;
Et me tiendrais heureux que ſa ſincérité
Contre vos ennemis fît votre ſûreté.

LE COMTE.

Ce zèle me ſurprend, il eſt & noble & rare;
Et comme à m'accabler peut-être on ſe prépare,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir eſpérer un juge tel que vous;
J'en connais la vertu. Mais achevez, de grace,
Vous devez être inſtruit de tout ce qui ſe paſſe.
Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre oſent-ils inventer?
Et prêt d'être accuſé, ſur quelles impoſtures
Ai-je pour y répondre à prendre des meſures?
Rien ne vous eſt caché, parlez, je ſuis diſcret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le ſecret.

CÉCILE.

C'eſt reconnaître mal le zèle qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connaître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la ſuite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur ſentiment ſoit différent du mien,
Ce ſont gens ſans reproche, & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'état ont mérité, ſans doute,
Que ſans mal juger d'eux la reine les écoute;
J'y crois de la juſtice, & qu'enfin il en eſt
Qui, parlant contre moi, parlent ſans intérêt.
Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laiſſera dans le poſte où je ſuis,
Vos avares deſſeins ſeront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des miſères communes;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera, malgré vous, peut-être à reſpirer.

CÉCILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vû faire,
Montre aſſez qu'en effet vous êtes populaire;
Mais dans quelque haut rang que vous ſoyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renverſé.
Ce poſte a ſes périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai ſans feindre,
Comme il eſt élevé, tout m'y paraît à craindre;
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor ſi-tôt je ne tomberai pas;
Et j'aurai tout loiſir, après de longs outrages,
D'aprendre qui je ſuis *g*) à des flatteurs à gages,

g) *A des flatteurs à gages.*] On ne peut guère traiter ainſi un principal miniſtre d'état; toutes les expreſſions du comte d'*Eſſex* ſont peu meſurées, & ne ſont pas aſſez nobles.

Qui me voyant du crime ennemi trop conſtant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CÉCILE.

Sur un avis donné . . .

LE COMTE.

L'avis m'eſt favorable;
Mais comme l'amitié vous rend ſi charitable,
Depuis quand, & ſur quoi vous croyez-vous permis
De penſer que le tems ait pû nous rendre amis?
Eſt-ce que l'on m'a vû, par d'indignes faibleſſes,
Aimer les lâchetés, apuyer des baſſeſſes,
Et prendre le parti de ces hommes ſans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi?

CÉCILE.

Je ſouffre par raiſon un diſcours qui m'outrage;
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, & ne m'accuſe pas.

LE COMTE.

Je ſais que contre moi vous animez la reine;
Peut-être à la ſéduire aurez-vous quelque peine;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir ſa grace aura beſoin de moi.

CÉCILE *ſeul.*

Agiſſons, il eſt tems, c'eſt trop faire l'eſclave:

Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave ;
Et ne balançons plus, puiſqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier acte.

ACTE

a) *Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux.*] Je n'examine point ſi ces vers ſont mauvais. Une reine telle qu'*Eliſabeth*, preſque décrépite, qui parle du poiſon qui dévore ſon cœur, & de ce que ſes yeux & ſa bouche ont dit à ſon ingrat, eſt un perſonnage comique. C'eſt là peut-être un des plus grands exemples du défaut qu'on a ſi ſouvent reproché à notre nation, de changer la tragédie en roman amoureux.

S'il s'agiſſait d'une jeune reine, ce

ACTE II.

SCENE PREMIERE

ÉLISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable;
C'eſt parce qu'il me hait, qu'il s'eſt rendu coupable;
Et la belle Suffolk refuſée à ſes vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le juſtifier, ne di point qu'il ignore
Juſqu'où va le poiſon dont l'ardeur me dévore.
a) Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Apris qu'il eſt, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé ſon choix, n'était-ce pas lui dire
Que je veux que ſon cœur pour moi ſeule ſoupire ?

roman ſerait tolérable; & on ne peut attribuer le ſuccès de cette piéce qu'à l'ignorance où était le parterre de l'âge d'*Eliſabeth*. Tout ce qu'elle pouvait raiſonnablement dire, c'eſt qu'autrefois elle avait eu de l'inclination pour *Eſſex*: mais alors il n'y aurait eu rien d'intéreſſant. L'intérêt ne peut donc ſubſiſter qu'aux dépens de la vraiſemblance. Qu'en doit-on conclure ? que l'avanture du comte d'*Eſſex* eſt un ſujet mal choiſi.

Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avais déja marqué ?
Oui, de ma paſſion il fait la violence ;
Mais l'exil de Suffolk l'arme pour ſa vengeance ;
Au crime, pour lui plaire, il s'oſe abandonner,
b) Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques juſtes ſoupçons que vous en puiſſiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne les pas défendre.
L'état qu'il a ſauvé, ſa vertu, ſon grand cœur,
Sa gloire, ſes exploits, tout parle en ſa faveur.
Il eſt vrai qu'à vos yeux Suffolk cauſe ſa peine ;
Mais, *c*) madame, un ſujet doit-il aimer ſa reine ?
Et quand l'amour naîtrait, a-t-il à triompher
Où le reſpect plus fort combat pour l'étouffer ?

ÉLISABETH.

Ah ! contre la ſurpriſe où nous jettent ſes charmes,
La majeſté du rang n'a que de faibles armes.
L'amour, par le reſpect, dans un cœur enchaîné,

b) *Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.*] Quelle était donc cette jeune *Suffolk* que ce comte d'*Eſſex* voulait ainſi couronner ? Il n'y en avait point alors ; & comment le comte d'*Eſſex* aurait-il donné la couronne d'Angleterre ? Il falait au moins expliquer une choſe ſi peu vraiſemblable, & lui donner quelque couleur. Voilà une jeune *Suffolk* tombée des nues, qu'*Eſſex* veut faire reine d'Angleterre, ſans qu'on ſache pourquoi ni par quels moyens. Une choſe ſi importante ne devait pas être dite en paſſant. La reine ſe plaint qu'on en veut à ſes jours ; cela eſt bien plus grave, & elle n'y inſiſte pas ; elle n'en parle que comme d'un petit incident. Cela n'eſt pas dans la nature ; mais telle eſt la force du préjugé, que le peuple aima cette tragédie, ſans conſidérer autre choſe que l'amour d'une reine & l'orgueil d'un héros infortuné, quoiqu'*Eliſabeth* n'eût point été en effet amoureuſe, & qu'*Eſſex* n'eût pas été

Devient plus violent, plus il ſe voit gêné.
Mais le comte, en m'aimant, n'aurait eu rien à craindre.
d) Je lui donnais ſujet de ne ſe point contraindre;
Et c'eſt de quoi rougir, qu'après tant de bonté
Ses froideurs ſoient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous ſeule il cherche enfin à plaire;
De cette paſſion que faut-il qu'il eſpère?

ÉLISABETH.

Ce qu'il faut qu'il eſpère? Et qu'en puis-je eſpérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de ſoupirer?
Triſte & bizare orgueil qui m'ôte à ce que j'aime!
Mon bonheur, mon repos, s'immole au rang ſuprême;
Et je mourrais cent fois plûtôt que faire un roi,
Qui dans le trône aſſis fût au-deſſous de moi.
Je ſais que c'eſt beaucoup de vouloir que ſon ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer ſans eſpérance eſt un cruel ennui;
Mais la part que j'y prens doit l'adoucir pour lui;

un héros du premier ordre. Auſſi cet ouvrage qui ſéduiſit le peuple, ne fut jamais du goût des connaiſſeurs.

c) *Madame, un ſujet doit-il aimer ſa reine?*
Et quand l'amour naîtrait, a-t-il à triompher?]
Il eſt bien queſtion de ſavoir s'il eſt permis ou non à un ſujet d'avoir de l'amour pour ſa reine, quand un ſujet eſt accuſé d'un crime d'état ſi grand! Ces mauvais vers ſervent encor à faire voir combien il faut d'art pour développer les reſſorts du cœur humain, quel choix de mots, quels tours délicats, quelle fineſſe on doit employer.]

d) *Je lui donnais ſujet de ne ſe point contraindre &c.*] Quelles faibles & proſaïques expreſſions! & que veut dire une femme quand elle avoue qu'elle n'a point donné à ſon amant ſujet de ſe contraindre avec elle?

Et lors que par mon rang je ſuis tyranniſée,
Qu'il le ſait, qu'il le voit, la ſouffrance eſt aiſée.
Qu'il me plaigne, ſe plaigne, & content de m'aimer...
Mais que dis-je? D'une autre il s'eſt laiſſé charmer;
Et tant d'aveuglement ſuit l'ardeur qui l'entraine,
Que pour la ſatisfaire, il veut perdre ſa reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter;
Je contrains ma colère à ne pas éclater:
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de ſouffrir, ſe convertit en rage;
Et je ne répons pas...

SCENE II.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

HÉ bien, ducheſſe, à quoi
Ont pû ſervir les ſoins que vous prenez pour moi?

---

e) *Que ma mort qu'il réſout me demandant la ſienne &c.*] Il eſt clair que ſi *Eſſex* a conſpiré contre la vie d'*Eliſabeth*, elle ne doit pas ſe borner à dire, *Il verra ce que c'eſt que d'outrager ſa reine*; & s'il s'en eſt tenu *à s'être caché*

Avez-vous vû le comte, & ſe rend-il traitable?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un reſpect pour vous inviolable;
Et ſi vos intérêts ont beſoin de ſon bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas;
Mais il ne peut ſouffrir, ſans quelque impatience,
Qu'on oſe auprès de vous noircir ſon innocence.
Le crime, l'attentat, ſont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans ſon ame une noble fureur.
Il ſe plaint qu'on l'accuſe, & que ſa reine écoute
Ce que des impoſteurs. . .

ÉLISABETH.

Je lui fais tort, ſans doute:
Quand juſqu'en mon palais il oſe m'aſſiéger,
Sa révolte n'eſt rien, je la dois négliger;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ſes projets la plus haute innocence.
Ciel! faut-il que ce cœur qui ſe ſent déchirer,
Contre un ſujet ingrat tremble à ſe déclarer?
e) Que ma mort qu'il réſout me demandant la ſienne,
Une indigne pitié m'étonne, me retienne,
Et que toujours trop faible, après ſa lâcheté,
Je n'oſe mettre enfin ma gloire en ſûreté?
Si l'amour une fois laiſſe place à la haine,
Il verra ce que c'eſt que d'outrager ſa reine;

cet amour où pour lui le cœur d'Eliſabeth eſt attaché, elle ne doit pas dire qu'il a conſpiré ſa mort. Ce n'eſt point ici une amante deſeſpérée, qui dit à ſon amant infidèle *qu'il la tue*; c'eſt une vieille & grande reine, qui dit poſitivement

Il verra ce que c'eſt que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'eſt relâché.
J'ai ſouffert juſqu'ici ; malgré ces injuſtices,
J'ai toujours contre moi fait parler ſes ſervices ;
Mais puiſque ſon orgueil va juſqu'aux attentats ;
Il faut en l'abaiſſant étonner les ingrats ;
Il faut à l'univers qui me voit, me contemple,
D'une juſte rigueur donner un grand exemple :
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'eſt aſſez.

LA DUCHESSE.

Quoi, pour ſes ennemis vous vous intéreſſez ?
Madame, ignorez-vous que l'éclat de ſa vie,
Contre le rang qu'il tient, arme en ſecret l'envie ?
Coupable en aparence. . .

ÉLISABETH.

Ah ! dites, en effet,

---

qu'on a voulu la détrôner & la tuer. Elle ne dit donc point du tout ce qu'elle doit dire ; elle ne parle ni en amante abandonnée, ni en reine contre laquelle on conſpire ; elle mêle enſemble ces deux attentats ſi différens l'un de l'autre ; elle dit, *J'ai ſouffert juſqu'ici malgré ſes injuſtices.* L'injuſtice était un peu forte de vouloir lui ôter la vie. *Il faut en l'abaiſſant étonner les ingrats.* Quoi ? elle prétend qu'*Eſſex* eſt coupable de haute trahiſon, de lèze-majeſté au premier chef, & elle ſe contente de dire qu'*il faut l'abaiſſer, qu'il faut étonner les ingrats.* J'avoue que tous ces termes ſi mal meſurés, ſi peu convenables à la ſituation, & qui ne diſent rien que de vague, cette obſcurité, cette incertitude, ne me permettent pas de prendre le moindre intérêt à ces perſonnages. Le lecteur, le ſpectateur éclairé veut ſavoir préciſément de quoi il s'agit. Il eſt tenté d'interrompre la reine *Eliſabeth*, & de lui dire, De quoi vous plaignez-vous ? expliquez vous nettement ; le comte d'*Eſſex* a-t-il voulu vous poignarder ; ſe faire reconnaître roi d'Angleterre en épouſant la ſœur de ce *Suffolk* ? Dévelopez nous donc comment un deſſein ſi atroce & ſi fou a

f) Les témoins ſont ouïs, ſon procès eſt tout fait;
Et ſi je veux enfin ceſſer de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y ſonge; autrement. . .

LA DUCHESSE.

Hé quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu ſuſpect ſur de faux attentats?

ÉLISABETH.

Ah, plut au ciel! mais non, les preuves ſont trop fortes.
N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes?
Si le peuple qu'en foule il avait attiré,
Eût apuyé ſa rage, il s'en fût emparé.
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendait maître.

LA DUCHESSE.

On n'eſt pas criminel toujours pour le paraître.
Mais je veux qu'il le ſoit; ce cœur de lui charmé

---

pu ſe former? comment votre général de l'artillerie dépoſſédé par vous, comment un ſimple gentilhomme s'eſt mis dans la tête de vous ſuccéder? cela vaut bien la peine d'être expliqué. Ce que vous dites eſt auſſi incroyable que vos lamentations de n'être point aimée à l'âge de près de ſoixante & dix ans ſont ridicules. J'ajouterais encor; Parlez en plus beaux vers, ſi vous voulez me toucher.

f) *Les témoins ſont ouïs, ſon procès eſt tout fait.*] Ce n'eſt pas la peine d'écrire en vers, quand on ſe permet un ſtile ſi commun; ce n'eſt là que rimer de la proſe triviale. Il y a dans cette ſcène quelques mouvemens de paſſion, quelques combats du cœur; mais qu'ils ſont mal exprimés! Il ſemble qu'on ait aplaudi dans cette piéce plutôt ce que les acteurs devaient dire que ce qu'ils diſent, plutôt leur ſituation que leurs diſcours. C'eſt ce qui arrive ſouvent dans les ouvrages fondés ſur les paſſions; le cœur du ſpectateur s'y prête à l'état des perſonnages, & n'examine point. Ainſi tous les jours nous nous attendriſſons à la vue des perſonnes malheureuſes, ſans faire attention à la manière dont elles expriment leurs infortunes.

Réſoudra-t-il ſa mort ? Vous l'avez tant aimé !

ÉLISABETH.

Ah ! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'eſtime ;
M'en faire ſouvenir, c'eſt redoubler ſon crime.
A ma honte, il eſt vrai, je le dois confeſſer,
Je ſentis, j'eus pour lui... Mais que ſert d'y penſer ?
Suffolk me l'a ravi, Suffolk qu'il me préfère,
Lui demande mon ſang ; le lâche veut lui plaire.
Ah ! pourquoi, dans les maux où l'amour m'expoſait,
N'ai-je fait que bannir celle qui les cauſait ?
Il falait, il falait à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri ſon criminel eſpoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour ſur elle eut-il quelque pouvoir ?
Vous a-t-elle trahie, & d'une ame infidelle
Excité contre vous...

ÉLISABETH.

Je ſouffre tout par elle,
Elle s'eſt fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'eſt avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'oſe m'opoſer... Mais Cécile s'avance.

SCENE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE, TILNEY.

CÉCILE.

ON ne pouvait uſer de plus de diligence.
Madame, on a du comte examiné le ſeing ;
Les écrits ſont de lui, nous connaiſſons ſa main.
Sur un ſecours offert toute l'Irlande eſt prête
A faire au premier ordre éclater la tempête ;
Et vous verrez dans peu renverſer tout l'état,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ÉLISABETH *à la ducheſſe.*

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuſe ?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuſe ;
g) Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais j'en connais la cauſe, il eſt ſon ennemi.

---

g) *Dans un projet coupable il le fait affermi.*] On ne peut guère écrire plus mal. Mais le rôle de *Cécil* eſt plus mauvais que ce ſtile ; il eſt froid, il eſt ſubalterne. Quand on veut peindre de tels hommes, il faut employer les couleurs dont *Racine* a peint *Narciſſe*.

CÉCILE.

Moi, ſon ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CÉCILE.

Oui, je le ſuis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente ſur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur ſalut ſera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le comte cependant n'a pas ſi peu de gloire,
Que vous dûſſiez ſi-tôt en perdre la mémoire ?
L'état pour qui cent fois on vit armer ſon bras,
Lui doit peut-être aſſez pour ne l'oublier pas.

CÉCILE.

S'il s'eſt voulu d'abord montrer ſujet fidelle,
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle eſtima ſes rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ſes bontés.

LA DUCHESSE.

Si le comte périt, quoi que l'envie en penſe,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime. . .

ÉLISABETH.

Hé bien, on le verra.

[*à Cécile.*]

Aſſemblez le conſeil, il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! que voulez-vous faire,
Madame? en croyez-vous toute votre colère?
Le comte....

ÉLISABETH.

Pour ſes jours n'ayez aucun ſouci.
Voici l'heure donnée, il va ſe rendre ici.
L'amour que j'eus pour lui le fait ſon premier juge;
Il peut y rencontrer un aſſuré refuge;
Mais ſi dans ſon orgueil il oſe perſiſter,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je ſuis laſſe de voir....

SCENE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.

LE comte eſt là, madame.

ÉLISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déja mon ame!
C'eſt lui de mes bontés qui doit chercher l'apui,
Le péril le regarde, & je crains plus que lui.

---

g) *Comte, j'ai tout apris.*] Cette ſcène était auſſi difficile à faire, que le fonds en eſt tragique. C'eſt un ſujet accuſé d'avoir trahi ſa ſouveraine, comme *Cinna*; c'eſt un amant convaincu d'être ingrat envers ſa ſouveraine, comme *Bajazet*. Ces deux ſituations ſont violentes; mais l'une fait tort à l'autre.

SCENE VI.

ÉLISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

Comte *g*), j'ai tout apris, & je vous parle inſtruite
De l'abîme où vous jette une aveugle conduite :
J'en ſais l'égarement, & par quels intérêts
Vous avez juſqu'au trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma première eſtime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre reine aujourd'hui ne ſe ſouvienne pas.
Pour un ſi grand effort qu'elle offre de ſe faire,
Tout ce qu'elle demande eſt un aveu ſincère :
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oſer,
Songez qu'on riſque tout à me le refuſer,
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'oſe dédaigner doit craindre ma vengeance ;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
Et qu'un mot prononcé vous met ſur l'échafaut.

Deux accuſations, deux caractères, deux embarras à ſoutenir à la fois, demandent le plus grand art. *Eliſabeth* eſt ici reine & amante, fière & tendre, indignée en qualité de ſouveraine, & outragée dans ſon cœur. L'entrevue eſt donc très-intéreſſante. Le dialogue répond-il à l'importance & à l'intérêt de la ſcène ?

LE COMTE.

Madame, vous pouvez réſoudre de ma peine,
Je connais ce que doit un ſujet à ſa reine,
Et ſais trop que *h*) le trône où le ciel vous fait ſeoir,
Vous donne ſur ma vie un abſolu pouvoir;
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'eſt odieuſe, & je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où ſont réduits mes jours,
Ce ſera m'obliger que d'en rompre le cours;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche impoſture,
Sans indignation n'en peut ſouffrir l'injure.
Elle eſt aſſez à moi pour me laiſſer en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'état tremblant la ſuite en eſt à craindre,
C'eſt à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
i) En me rendant ſuſpect, d'en abattre l'apui.

h) . . . *Le trône où le ciel vous fait ſeoir.*
Vous donne ſur ma vie un abſolu pouvoir.]

Notandi ſunt tibi mores. Le *coſtume* n'eſt pas obſervé ici. Le trône où le ciel fait ſeoir *Eliſabeth* ne lui donne un pouvoir abſolu ſur la vie de perſonne, encor moins ſur celle d'un pair du royaume. Cette maxime ſerait peut-être convenable dans *Maroc* ou dans *Iſpahan*; mais elle eſt abſolument fauſſe à Londres.

i) *En me rendant ſuſpect d'en abattre l'apui.*] Cette tirade écrite d'un ſtile proſaïque & froid, en proſe rimée, finit par une rodomontade qu'on excuſe, parce que le poëte ſupoſe que le comte d'*Eſſex* eſt un grand homme qui a ſauvé l'Angleterre. Mais en général, il eſt toujours beaucoup plus beau de faire ſentir ſes ſervices que de les étaler, de laiſſer juger ce qu'on eſt plutôt que de le dire; & quand on eſt forcé de le dire, pour repouſſer la calomnie, il faut le dire en très beaux vers.

ÉLISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos ſervices,
Donne de la vertu d'aſſez faibles indices ;
Et ſi vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain...

LE COMTE.

Madame, je le voi.
k) Des traîtres, des méchans accoutumés au crime,
M'ont par leurs fauſſetés arraché votre eſtime ;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre en vain pour garant de ma fidélité
Si de la démentir j'avais été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vû coupable.
C'eſt au trône, où peut-être on m'eût laiſſé monter,
Que je me fuſſe mis en pouvoir d'éclater.
J'aurais, en m'élevant à ce degré ſublime,
Juſtifié ma faute en commettant le crime ;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,

k) *Des traîtres, des méchans accoutumés au crime.*] C'eſt ſe défendre trop vaguement. Il n'eſt ni grand, ni tragique, ni décent de répondre ainſi ; la vérité de l'hiſtoire dément trop ces accuſations générales, & ces vaines récriminations. Tout d'un coup il ſe contredit lui-même ; il ſe rend coupable par ces vers, d'ailleurs très faibles :

C'eſt au trône où peut-être on m'eût laiſſé monter,
Que je me fuſſe mis en pouvoir d'éclater.

Le lord *Eſſex* au trône ! de quel droit ? comment ? ſur quelle aparence ? par quels moyens ? La reine *Eliſabeth* devait ici l'interrompre ; elle devait être ſurpriſe d'une telle folie. Quoi ? un membre ordinaire de la chambre haute, convaincu d'avoir voulu en vain exciter une ſédition, oſe dire qu'il pouvait ſe faire roi ! Si la choſe dont il ſe vante ſi imprudemment eſt fauſſe, la reine ne peut voir en lui qu'un homme réellement fou ; ſi elle eſt vraie, ce n'eſt pas là le tems de lui parler d'amour.

N'eût vû mes attentats qu'en les aplaudiſſant.

ÉLISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Eſſayé, mais en vain, de te mettre en ma place?
Mon palais inveſti ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais di moi, car enfin le couroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendreſſe à ton crime;
Et ſi par ſa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
Pourquoi vouloir ma perte, & *l*) qu'avait fait ta reine
Qui dût à ſa ruine intéreſſer ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorſque j'ai mis obſtacle au penchant de ton cœur,
Suffolk t'avait charmé; mais ſi tu peux te plaindre,
Qu'aprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, & par combien d'honneurs
Mon eſtime a ſur toi répandu mes faveurs.
C'eſt peu dire qu'eſtime, & tu l'as pû connaître;
Un ſentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de princes, de rois, de héros mépriſés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refuſés?
Leur hymen eût, ſans doute, aquis à mon empire
Ce comble de puiſſance où l'on ſait que j'aſpire;

Mais

l) *Qu'avait fait ta reine &c.*] *Eliſabeth* dans ce couplet ne fait autre choſe que de donner au comte d'*Eſſex* des eſpérances de l'épouſer. Eſt-ce ainſi qu'*Eliſabeth* aurait répondu à un grand maître de l'artillerie hors d'exercice, à un

Mais quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtait à toi
Ne pouvait rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur, dont je tenais la conquête si chère,
Etait l'unique bien capable de me plaire ;
Et si l'orgueil du trône eût pû me le souffrir,
Je t'eusse offert ma main afin de l'aquérir.
Espère, & tâche à vaincre un scrupule de gloire,
Qui, combattant mes vœux, s'opose à ta victoire.
Mérite par tes soins que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci.
Fai qu'à ma passion je m'abandonne entière,
Que cette Elisabeth si hautaine, si fière,
Elle à qui l'univers ne saurait reprocher
Qu'on ait vû son orgueil jamais se relâcher ;
Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'apelle,
De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté se résout ;
Que sais-tu si le tems n'en viendra pas à bout ?
Que sais-tu. . .

LE COMTE.

Non, madame, & je puis vous le dire,
L'estime de ma reine à mes vœux doit suffire ;
Si l'amour la portait à des projets trop bas,
Je trahirais sa gloire à ne l'empêcher pas.

conseiller privé hors de charge, qui lui aurait fait entendre qu'il n'avait tenu qu'à ce conseiller privé de se mettre sur le trône d'Angleterre ? *Elisabeth* à soixante & huit ans pouvait-elle parler ainsi ? Cette idée choquante se présente toujours au lecteur instruit.

ÉLISABETH.

Ah! je vois trop juſqu'où la tienne ſe ravale :
m) Le trône te plairait, mais avec ma rivale.
Quelque apas qu'ait pour toi l'ardeur qui te ſéduit,
Prens-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre apui, je me vois ſans défenſe ;
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence ;
Et ſi, pour contenter quelque ennemi ſecret,
Vous ſouhaitez mon ſang, je l'offre ſans regret.

ÉLISABETH.

Va, c'en eſt fait, il faut contenter ton envie.
A ton lâche deſtin j'abandonne ta vie,
Et conſens, puiſqu'en vain je tâche à te ſauver,
Que ſans voir... Tremble, ingrat, que je n'oſe achever.
Ma bonté, qui toujours s'obſtine à te défendre,
Pour la dernière fois cherche à ſe faire entendre.
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,

m) *Le trône te plairait, mais avec ma rivale.*] Cette rivale imaginaire qu'on ne voit point, rend les reproches d'*Eliſabeth* auſſi peu convenables que les diſcours d'*Eſſex* ſont inconſéquens. Si cette *Suffolk* a quelques droits au trône, ſi *Eſſex* a conſpiré pour la faire reine, *Eliſabeth* a donc dû s'aſſurer d'elle. *Thomas Corneille* a bien ſenti en général que la rivalité doit exciter la colère, que l'intérêt d'une couronne & celui d'une paſſion doivent produire des mouvemens au théâtre ; mais ces mouvemens ne peuvent toucher quand ils ne ſont pas fondés. Une conſpiration, une reine en danger d'être détrônée, une amante ſacrifiée, ſont aſſurément des ſujets tragiques ; ils ceſſent de l'être, dès que tout porte à faux.

n) *J'accepterais un pardon ! moi, madame !*] Cela eſt beau & digne de *Pierre Corneille*. Ce vers eſt ſublime, parce que le ſentiment eſt grand, & qu'il eſt exprimé avec ſimplicité. Mais quand on ſait qu'*Eſſex* était véritablement coupable, & que ſa conduite avait

Le pardon t'eſt offert, tu le peux accepter.
Mais ſi. . .

LE COMTE.

n) J'accepterais un pardon? moi, madame?

ÉLISABETH.

Il bleſſe, je le vois, la fierté de ton ame;
Mais s'il te fait ſouffrir, il falait prendre ſoin
D'empêcher que jamais tu n'en euſſes beſoin;
Il falait, ne ſuivant que de juſtes maximes,
Rejetter. . .

LE COMTE.

Il eſt vrai, j'ai commis de grands crimes;
Et ce que ſur les mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
o) Vous le ſavez, madame, & l'Eſpagne confuſe
Juſtifie un vainqueur que l'Angleterre accuſe.
Ce n'eſt pas pour vanter mes trop heureux exploits,
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'oſe joindre ma voix.

été celle d'un inſenſé, cette belle réponſe n'a plus la même force.

o) *Vous le ſavez, madame, & l'Eſpagne confuſe &c.*] En effet le comte d'*Eſſex* était entré dans Cadix quand l'amiral *Howard* ſous qui il ſervait battit la flotte Eſpagnole dans ces parages. C'était le ſeul ſervice un peu ſignalé que le comte d'*Eſſex* eût jamais rendu. Il n'y avait pas là de quoi ſe faire tant valoir. Tel eſt l'inconvénient de choiſir un ſujet de tragédie, dans un tems & chez un peuple ſi voiſins de nous. Aujourd'hui que l'on eſt plus éclairé, on connait la reine *Eliſabeth* & le comte d'*Eſſex*, & on ſait trop que l'un & l'autre n'étaient point ce que la tragédie les repréſente, & qu'ils n'ont rien dit de ce qu'on leur fait dire. Il n'en eſt pas ainſi de la fable de *Bajazet* traitée par *Racine*: on ne peut l'accuſer d'avoir falſifié une hiſtoire connue; perſonne ne ſait ce qu'était *Roxane*: l'hiſtoire ne parle ni d'*Atalide*, ni du vizir *Acomat*. *Racine* était en droit de créer ſes perſonnages.

Tout autre pour ſa reine employant ſon courage,
En même occaſion eût eu même avantage ;
Mon bonheur a tout fait, je le crois ; mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs aſſuré mon deſtin ;
Ailleurs, ſi l'impoſture eût conſpiré ma honte,
On n'aurait pas ſouffert qu'on oſât...

ELISABETH.

Hé bien, comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompenſe dûe à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans ſervices,
Vos juges n'auront pas les mêmes injuſtices ;
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle, & de fidélité.

---

p) *Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,*
Si vous ſouffrez l'arrêt qui doit être rendu ?

Aſſurément le comte d'*Eſſex* eſt perdu s'il eſt condamné & exécuté ; mais quelles façons de parler, *ſouffrir un arrêt ! avoir des juges pour y trouver aſyle !*

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH! comte, voulez-vous, en dépit de la reine,
De vos accuſateurs ſervir l'injuſte haine?
p) Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous ſouffrez l'arrêt qui peut être rendu?
Quels juges avez-vous pour y trouver aſyle?
Ce ſont vos ennemis, c'eſt Raleig, c'eſt Cécile;
Et pouvez-vous penſer qu'en ce péril preſſant,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE.

Quoi, ſans m'intéreſſer pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie?
S'il eſt dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'état;
Vous ſavez là-deſſus quelle eſt mon innocence;
Et ma gloire avec vous étant en aſſurance,
Ce que mes ennemis en voudront préſumer,
Quoi qu'oſe leur fureur, ne ſaurait m'alarmer.

La ducheſſe prétendue d'*Irton* eſt une femme vertueuſe & ſage, qui n'a voulu ni ſe perdre auprès d'*Eliſabeth* en aimant le comte, ni épouſer ſon amant. Ce caractère ſerait beau s'il était animé, s'il ſervait au nœud de la piéce; elle ne fait là qu'office d'ami. Ce n'eſt pas aſſez pour le théatre.

Leur impoſture enfin ſe verra découverte;
Et, tout méchans qu'ils ſont, s'ils réſolvent ma perte,
Aſſemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire,
Me faiſait craindre ſeule un arrêt trop ſévère,
Je pourrais de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi.
Mais des témoins ouïs ſur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez...

LE COMTE.

La faute n'eſt pas grande;
Et pourvû que nos feux à la reine cachés
Laiſſent à mes jours ſeuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi, vous craignez l'éclat de nos flâmmes ſecrettes?
Ce péril vous étonne, & c'eſt vous qui le faites?
La reine qui ſe rend ſans rien examiner,
Si vous y conſentez, vous veut tout pardonner.
C'eſt vous, qui refuſant...

LE COMTE.

N'en parlons plus, madame;
Qui reçoit un pardon, ſouffre un ſoupçon infame;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaiſſer
A l'indigne prière où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! ſi de quelque eſpoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.

Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre ſon courroux;
Mais, ſi je n'obtiens rien, ſongez que votre vie,
Depuis longtems en bute aux fureurs de l'envie,
Me coûte aſſez déja pour ne mériter pas
Que, cherchant à mourir, vous cauſiez mon trépas.
C'eſt vous en dire trop. Adieu, comte.

LE COMTE.

Ah, madame!
Après que vous avez deſeſpéré ma flamme,
Par quel ſoin de mes jours.... Quoi, me quitter ainſi!

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, Suite.

CROMMER.

C'Eſt avec déplaiſir que je parais ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur ſoupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il ſoit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE.

Hé bien, de quoi? Parlez ſans héſiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée ?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéiſſe.

LE COMTE.

Mon épée ? Et l'outrage eſt joint à l'injuſtice ?

CROMMER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous étonnez ;
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE *lui donnant ſon épée.*

Prenez.

q) Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vû plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons ; quelque douleur que j'en puiſſe ſentir,
La reine veut ſe perdre, il faut y conſentir.

Fin du ſecond acte.

ACTE

q) *Vous avez dans vos mains ce que toute la terre*
A vû plus d'une fois utile à l'Angleterre.]
Ces vers & la ſituation frapent ; on n'examine pas ſi *toute la terre* eſt un mot un peu oiſeux amené pour rimer à l'Angleterre, ſi cette épée a été ſi utile : on eſt touché. Mais lorſqu'*Eſſex* ajoute :
Quelque douleur que j'en puiſſe ſentir,

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉLISABETH, CÈCILE, TILNEY.

ELISABETH.

LE comte eſt condamné ?

CÉCILE.

C'eſt à regret, madame,
Qu'on voit ſon nom terni par un arrêt infame.
Ses juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois
Connu ſi criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affaiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il ſe pouvait, de le favoriſer,
J'ai de ſon jugement voulu me récuſer.
La loi le défendait, & c'eſt malgré moi-même !

La reine veut ſe perdre, il y faut conſentir : tout homme un peu inſtruit ſe révolte contre une bravade ſi déplacée. En quoi, comment *Eliſabeth* eſt-elle perdue, ſi on arrête un fou inſolent qui a couru dans les rues de Londres, & qui a voulu ameuter la populace, ſans avoir pu ſeulement ſe faire ſuivre de dix miſérables ?

Que j'ai dit mon avis dans le conſeil ſuprême,
Qui, confus des noirceurs de ſon lâche attentat,
A crû devoir ſa tête au repos de l'état.

ELISABETH.

Ainſi ſa perfidie a paru manifeſte?

CÉCILE.

Le coup pour vous, madame, allait être funeſte;
Du comte de Tyron de l'Irlandais ſuivi,
Il en voulait au trône, & vous l'aurait ravi.

ELISABETH.

Ah! je l'ai trop connu, lorſque la populace
Seconda contre moi ſon inſolente audace:
A m'ôter la couronne il croyait l'engager.
Quelle excuſe a ce crime? & par où s'en purger?
Qu'a-t-il répondu?

CÉCILE.

Lui? qu'il n'avait rien à dire,
Que pour toute défenſe il nous devait ſuffire
De voir ſes grands exploits pour lui s'intéreſſer,
Et que ſur ces témoins on pouvait prononcer.

ELISABETH.

Quel orgueil! Quoi, tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut ſe réſoudre?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir?
Il oſe...

CÉCILE.

Sa fierté ne ſe peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de ſa propre eſtime,
Que ſes juges étaient coupables de ſon crime,
Et qu'ils craignaient de lui, dans ce pas hazardeux,

Ce qu'il avait l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ELISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaiſſe.
Il voit, il voit l'état où ſon crime le laiſſe.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CÉCILE.

Un coup ſi rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conſerve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit? j'en rougis & me tais.

ELISABETH.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, ſans peine, il l'aurait obtenue:
J'étais encor pour lui de bonté prévenue;
Je voyais à regret qu'il voulût me forcer
A ſouhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;
Mon bras, lent à punir, ſuſpendait la tempête;
Il me pouſſe à l'éclat, il payra de ſa tête.
Donnez bien ordre à tout. Pour empêcher ſa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort;
Il s'en eſt fait aimer; prévenez ces allarmes;
Dans les lieux les moins ſûrs faites prendre les armes.
N'oubliez rien, allez.

CÉCILE.

Vous connaiſſez ma foi.
Je répons des mutins, repoſez vous ſur moi.

Eſt-ce une paſſion indigne d'une reine ?
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne ſe laſſe-t-il point de ſe voir dédaigner ?
Que me ſert qu'au dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puiſſance affermie,
Si mon cœur au dedans triſtement déchiré,
Ne peut jouïr du calme où j'ai tant aſpiré ?
Mon bonheur ſemble avoir enchaîné la victoire.
J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire ;
Et d'un ſujet ingrat, ma preſſante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté ?
Par ſon fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te réſous-tu, Princeſſe infortunée ?
Laiſſeras-tu périr ſans pitié, ſans ſecours,
Le ſoutien de ta gloire, & l'apui de tes jours ?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez ?

ELISABETH.

Oui, je pleure,
Et ſens bien que s'il meurt il faudra que je meure.
b) O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jettez les yeux ſur moi, vous êtes bien vengés.

---

b) *O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,*
Jettez les yeux ſur moi, vous êtes bien vengés.]
Ce ſont là des vers heureux. Si la piéce était écrite de ce ſtile, elle ſerait bonne malgré ſes défauts. Car quelle critique pourrait faire tort à un ouvrage intéreſſant par le fonds & éloquent dans les détails ?

c.) *Que sûr que mes bontés paſſent ſes attentats.*] Ce vers ne ſignifie rien. Non-ſeulement le ſens en eſt interrompu par ces points qu'on apelle pourſuivans ;

Une reine intrépide au milieu des allarmes,
Tremblante pour l'amour, oſe verſer des larmes!
Encor s'il était ſûr que ces pleurs répandus,
En me faiſant rougir, ne fuſſent pas perdus;
Que le lâche preſſé du vif remords que donne...!
Qu'en penſes-tu? di moi, le plus hardi s'étonne.
L'image de la mort, dont l'apareil eſt prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir ſa tête expier ſon offenſe,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence?
c) Que ſûr que mes bontés paſſent ſes attentats....

TILNEY.

Il doit y recourir; mais, s'il ne le fait pas?
Le comte eſt fier, madame.

ELISABETH.

Ah! tu me deſeſpères.
Quoi qu'oſent contre moi ſes projets téméraires,
Dût l'état par ma chûte en être renverſé,
Qu'il fléchiſſe, il ſuffit, j'oublierai le paſſé:
Mais, quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, & tremble à m'y réſoudre;
Si, me bravant toujours, il oſe m'y forcer,
d) Moi reine, lui ſujet, puis-je m'en diſpenſer?

---

mais il ſerait difficile de le remplir. C'eſt une très-grande négligence de ne point finir ſa phraſe, ſa période, & de ſe laiſſer ainſi interrompre, ſurtout quand le perſonnage qui interromt eſt un ſubalterne, qui manque aux bienſéances en coupant la parole à ſon ſupérieur. *Thomas Corneille* eſt ſujet à ce défaut dans toutes ſes piéces. Au reſte ce défaut n'empêchera jamais un ouvrage d'être intéreſſant & patétique: mais un auteur ſoigneux de bien écrire doit éviter cette négligence.

d) *Moi reine, lui ſujet, puis-je m'en*

Sauvons-le malgré lui ; parle, & fai qu'il te croye ;
Voi-le, mais cache lui que c'eſt moi qui t'envoye ;
Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Pein lui mon cœur ſenſible à ce que je lui doi :
Fai lui voir qu'à regret j'abandonne ſa tête,
Qu'au plus faible remords ſa grace eſt toute prête ;
Et ſi pour l'ébranler il faut aller plus loin,
Du ſoin de mon amour fai ton unique ſoin ;
Laiſſe, laiſſe ma gloire, & di lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il eſt, cent fois plus que moi-même ;
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à ſouffrir que des ſiens on arrête le cours.
Preſſe, prie, offre tout pour fléchir ſon courage,
Enfin, ſi pour ta reine un vrai zèle t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon ſort,
Obtien qu'il ſe pardonne, & s'arrache à la mort ;

L'empêchant

diſpenſer ?] Il me ſemble qu'il y a toujours quelque choſe de louche, de confus, de vague, dans tout ce que les perſonnages de cette tragédie diſent & font. Que toute action ſoit claire, toute intrigue bien connue, tout ſentiment bien dévelopé ; ce ſont là des règles inviolables. Mais ici que veut le comte d'*Eſſex* ? que veut *Eliſabeth* ? quel eſt le crime du comte ? eſt-il accuſé fauſſement ? eſt-il coupable ? Si la reine le croit innocent, elle doit prendre ſa défenſe ; s'il eſt reconnu criminel, eſt-il raiſonnable que la confidente diſe qu'il n'implorera jamais ſa grace, qu'il eſt trop fier ? La fierté eſt très convenable à un guerrier vertueux & innocent, non à un homme convaincu de haute trahiſon. *Qu'il fléchiſſe*, dit la reine. Eſt-ce bien-là le ſentiment qui doit l'occuper ſi elle l'aime ? Quand il aura fléchi, quand il aura obtenu ſa grace, *Eliſabeth* en ſera-t-elle plus aimée ? *Je l'aime*, dit la reine, *cent fois plus que moi-même*. Ah, madame, ſi vous avez la tête tournée à ce point, ſi votre paſſion eſt ſi grande, examinez donc l'affaire de votre amant, & ne ſouffrez pas que ſes ennemis l'accablent & le perſécutent injuſtement ſous votre nom, comme il eſt dit, quoique fauſſement, dans toute la piéce.

L'empêchant de périr, tu m'auras bien ſervie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie.
Ne perds point de tems, cours, & me laiſſe écouter
Ce que pour ſa défenſe un ami vient tenter.

SCÉNE III.

ÉLISABETH, LE COMTE DE SALSBURY. *e*)

SALSBURY.

MAdame, pardonnez à ma douleur extrême,
Si paraiſſant ici pour un autre moi-même,

e) La ſcène du prétendu comte de *Salsbury* avec la reine, a quelque choſe de touchant; mais il reſte toujours cette incertitude & cet embarras, qui font peine. On ne ſait pas préciſément de quoi il s'agit. *Le crime ne ſuit pas toujours l'aparence. Craignez les injuſtices de ceux qui de ſa mort ſe rendent les complices.* La reine doit donc alors, ſéduite par ſa paſſion, penſer comme *Salsbury*, croire *Eſſex* innocent, mettre ſes accuſateurs entre les mains de la juſtice, & faire condamner celui qui ſera trouvé coupable.

Mais après que ce *Salsbury* a dit que les injuſtices rendent complices les juges du comte d'*Eſſex*, il parle à la reine de clémence; il lui dit, que *la clémence a toujours eu ſes droits*, & qu'*elle eſt la vertu la plus digne des rois.* Il avoue donc que le comte d'*Eſſex* eſt criminel. A laquelle de ces deux idées faudra-t-il s'arrêter? A quoi faudra-t-il ſe fixer? La reine répond qu'*Eſſex* eſt trop fier, que *c'eſt l'ordinaire écueil des ambitieux*, qu'*il s'eſt fait un outrage des ſoins qu'elle a pris pour détourner l'orage*, & que *ſi la tête du comte fait raiſon à la reine de ſa fierté, c'eſt ſa faute.* Le ſpectateur a pu paſſer de tels diſcours; le lecteur eſt moins indulgent.

Tremblant, ſaiſi d'effroi pour vous, pour vos états,
J'oſe vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais ſi l'arrêt donné vous ſemble légitime,
Vous le paraîtra-t-il quand vous daignerez voir,
Par un funeſte coup, quelle tête il fait choir?
C'eſt ce fameux héros dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a conſacré la gloire,
Dont partout le deſtin fut ſi noble & ſi beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.
Après qu'à ſa valeur, que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a ſervi de théatre,
Pourez-vous conſentir qu'un échafaud dreſſé,
Montre à tous de quel prix il eſt récompenſé?
Quand je viens vous marquer ſon mérite & ſa peine,
Ce n'eſt point ſeulement l'amitié qui m'amène,
C'eſt l'état déſolé, c'eſt votre cour en pleurs,
Qui, perdant ſon apui, tremble de ſes malheurs.
Je ſais qu'en ſa conduite il eut quelque imprudence,
Mais le crime toujours ne ſuit pas l'aparence;
Et dans le rang illuſtre où ſes vertus l'ont mis,
Eſtimé de ſa reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de ſa mort ſe rendent les complices.
Songez que la clémence a toujours eu ſes droits,

---

f) Il mérite ſans doute une honteuſe peine,
Quand ſa fierté combat les bontés de ſa reine.]
Pourquoi mérite-t-il une honteuſe peine s'il n'eſt que fier? il la mérite s'il a

Et qu'elle eſt la vertu la plus digne des rois.

ELISABETH.

Comte de Salsbury; j'eſtime votre zèle,
J'aime à vous voir ami généreux & fidèle,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
Je ſens ainſi que vous une douleur extrême;
Mais je dois à l'ètat encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laiſſé du comte éclaircir le forfait,
C'eſt lui qui m'a forcé à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouait ſon crime,
On le ſait, j'ai voulu lui rendre mon eſtime;
Ma bonté n'a ſervi qu'à redoubler l'orgueil,
Qui des ambitieux eſt l'ordinaire écueil.
Des ſoins qu'il m'a vû prendre à détourner l'orage,
Quoique ſûr d'y périr, il s'eſt fait un outrage.
Si ſa tête me fait raiſon de ſa fierté,
C'eſt ſa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

f) Il mérite, ſans doute, une honteuſe peine,
Quand ſa fierté combat les bontés de ſa reine.
Si quelque choſe en lui vous peut, vous doit bleſſer,
C'eſt l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaiſſer,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de ſa vie;
Mais, pour être trop fier, vous a-t-il moins ſervie?

---

conſpiré, ſi, comme *Cécil* l'a dit *du comte de Tyron de l'Irlandais ſuivi, il en voulait au trône*, & qu'il *l'aurait ravi*. On ne ſait jamais à quoi s'en tenir dans cette piéce; ni la conſpiration du comte d'*Eſſex*, ni les ſentimens d'*Eliſabeth* ne ſont jamais aſſez éclaircis.

Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats,
Que pour vous il n'eſt rien d'impoſſible à ſon bras?
Par ſon ſang prodigué, par l'éclat de ſa gloire,
Daignez, s'il vous en reſte encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que ſi jamais il vous fut néceſſaire,
Ce qu'il a déja fait il peut encor le faire;
Et que nos ennemis tremblans, deſeſpérés,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ELISABETH.

Je le pers à regret, mais enfin je ſuis reine;
Il eſt ſujet, coupable, & digne de ſa peine:
L'arrêt eſt prononcé, comte, & tout l'univers
Va ſur lui, va ſur moi tenir les yeux ouverts.
Quand ſa ſeule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'aurait fait ſouhaiter qu'il m'eût demandé grace,
Si par-là de la mort il a pû s'affranchir,
Dédaignant de le faire, eſt-ce à moi de fléchir?
Eſt-ce à moi d'endurer qu'un ſujet téméraire
A d'impuiſſans éclats réduiſe ma colère?
Et qu'il puiſſe, à ma honte, aprendre à l'avenir
Que j'ai connu ſon crime, & n'oſai le punir?

SALSBURY.

On parle de révolte, & de ligues ſecrettes;
g) Mais, madame, on ſe ſert de lettres contrefaites:

g) *Mais, madame, on ſe ſert de lettres contrefaites.*] Il eſt bien étrange que *Salsbury* diſe qu'on a contrefait l'écriture du comte d'*Eſſex*, & que la reine ne ſonge pas à examiner une choſe ſi importante. Elle doit aſſurément s'en

Les témoins par Cécile ouïs, examinés,
Sont témoins que peut-être on aura ſubornés;
Le comte les recuſe, & quand je le ſoupçonne...

ELISABETH.

Le comte eſt condamné; ſi ſon arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affaiblir quelque choſe à tenter,
Qu'il rentre en ſon devoir, on pourra l'écouter.
Allez, mon juſte orgueil, que ſon audace irrite,
Peut faire grace encor, faites qu'il la mérite.

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

Venez, venez, ducheſſe, & plaignez mes ennuis.
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;
Et je tremble toujours qu'un obſtiné coupable,
Lui-même contre moi ne ſoit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur & ſi noble & ſi grand,
Ne le devais-tu pas former indifférent?
Falait-il qu'un ingrat, auſſi fier que ſa reine,

éclaircir, & comme amante, & comme reine. Elle ne répond pas ſeulement à cette ouverture qu'elle devait ſaiſir, & qui demandait l'examen le plus promt & le plus exact; elle répète encor en d'autres mots, que le comte eſt trop fier.

Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine?
Ou ſi tu réſolvais de m'en laiſſer trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr?
Si ce funeſte arrêt n'ébranle point le comte,
Je ne puis éviter ou ma perte, ou ma honte;
Je péris par ſa mort; & le voulant ſauver,
h) Le lâche impunément aura ſû me braver.
Que je ſuis malheureuſe!

LA DUCHESSE.

On eſt, ſans doute, à plaindre,
Quand on hait la rigueur, & qu'on s'y voit contraindre;
Mais ſi le comte oſait, tout condamné qu'il eſt,
Plutôt que ſon pardon accepter ſon arrêt,
Au moins de ſes deſſeins, ſans le dernier ſuplice,

h) *Le lâche impunément aura sû me braver.*] *Eliſabeth* devait dire à ſa confidente la ducheſſe prétendue d'*Irton*, Savez-vous ce que le comte de *Salsbury* vient de m'aprendre? *Eſſex* n'eſt point coupable. Il aſſure que les lettres qu'on lui impute ſont contrefaites. Il a recuſé les faux témoins que *Cécil* apoſte contre lui. Je dois juſtice au moindre de mes ſujets, encor plus à un homme que j'aime. Mon devoir, mes ſentimens me forcent à chercher tous les moyens poſſibles de conſtater ſon innocence. Au lieu de parler d'une manière ſi naturelle & ſi juſte, elle apelle *Eſſex*, *lâche*. Ce mot lâche n'eſt pas compatible avec *braver*: elle ne dit rien de ce qu'elle doit dire.

i) *Non, je veux qu'il fléchiſſe... Il faut qu'il cède.*] *Eliſabeth* s'obſtine toujours à cette ſeule idée qui ne paraît guère convenable; car lorſqu'il s'agit de la vie de ce qu'on aime, on ſent bien d'autres allarmes. Voici ce qui a probablement engagé *Thomas Corneille* à faire le fondement de ſa piéce de cette perſévérance de la reine à vouloir que le comte d'*Eſſex* s'humilie. Elle lui avait ôté précédemment toutes ſes charges après ſa mauvaiſe conduite en Irlande. Elle avait même pouſſé l'emportement honteux de la colère juſqu'à lui donner un ſoufflet. Le comte s'était retiré à la campagne; il avait demandé

La prison vous pourrait . . .

ELISABETH.

i) Non, je veux qu'il fléchisse;
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cède.

LA DUCHESSE.

Hélas!
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts. . .

ÉLISABETH.

Ah! j'en fais un moyen infaillible;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai;
C'est le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.

---

humblement pardon par écrit, & il disait dans sa lettre, *qu'il était pénitent comme Nabucodonosor & qu'il mangeait du foin.* La reine alors n'avait voulu que l'humilier, & il pouvait espérer son rétablissement. Ce fut alors qu'il imagina pouvoir profiter de la vieillesse de la reine pour soulever le peuple, qu'il crut qu'on pourrait faire venir d'Ecosse le roi *Jaques* successeur naturel d'*Elisabeth*, & qu'il forma une conspiration aussi mal digérée que criminelle. Il fut pris précisément en flagrant délit, condamné & exécuté avec ses complices; il n'était plus alors question *de fierté.*

Cette scène de la duchesse d'*Irton* avec *Elisabeth*, a quelque ressemblance à celle d'*Atalide* avec *Roxane.* La duchesse avoue qu'elle est aimée du comte d'*Essex*, comme *Atalide* avoue qu'elle est aimée de *Bajazet.* La duchesse est plus vertueuse, mais moins intéressante; & ce qui ôte tout intérêt à cette scène de la duchesse avec la reine, c'est qu'on n'y parle que d'une intrigue passée, c'est que la reine a cessé dans les scènes précédentes de penser à cette prétendue *Suffolk* dont elle a cru le comte d'*Essex* amoureux; c'est qu'enfin la duchesse d'*Irton* étant mariée, *Elisabeth* ne peut plus être jalouse avec bienséance: mais surtout une jalousie d'*Elisabeth* à son âge ne peut être touchante. Il en faut toujours revenir là. C'est le grand vice du sujet. L'amour n'est fait ni pour les vieux, ni pour les vieilles.

Mais ſi toujours d'orgueil ſon audace eſt ſuivie,
Il faudra le ſauver aux dépens de ma vie;
M'y voilà réſolue. O vœux mal exaucés!
O mon cœur! eſt-ce ainſi que vous me trahiſſez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir eſt grand, mais je connais le comte;
Il voudra...

ÉLISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le ſais; mais enfin je vaincrai ſans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolk, c'eſt elle qui l'engage
A lui faire raiſon d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coute à mon cœur ce funeſte deſſein,
Je veux, je ſouffrirai qu'il lui donne la main;
Et l'ingrat qui m'oppoſe une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par là ſeulement vous croyez le toucher,
Aprenez un ſecret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolk vainement alarmée,
Vous la punites trop, il ne l'a point aimée;
C'eſt moi ſeule, ce ſont mes criminels apas,
Qui ſurprirent ſon cœur que je n'attaquais pas.
Par devoir, par reſpect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre;
Confuſe de ſes vœux, j'eus beau lui réſiſter,
Comme l'amour ſe flatte, il voulut ſe flatter:
Il crut que la pitié pourrait tout ſur votre ame,

Que

Que le tems vous rendrait favorable à ſa flamme ;
Et, quoiqu'enfin pour lui Suffolk fût ſans apas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'expoſer pas.
Son exil étonna ſon amour téméraire ;
Mais ſi mon intérêt le força de ſe taire,
Son cœur dont la contrainte irritait les deſirs,
Ne m'en donna pas moins ſes plus ardens ſoupirs.
Par moi, qui l'uſurpai, vous en futes bannie ;
Je vous nuiſis, madame, & je m'en ſuis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'oſais détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner ;
Eloigné de la cour, il ſut cette nouvelle,
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait ſuivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livrait au pouvoir d'un rival ;
Il venait l'empêcher, & c'eſt ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à ſa gloire s'attache ;
On traite de révolte un fier emportement ;
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
S'il ſemble un attentat, s'il en a l'aparence,
L'aveu que je vous fais prouve ſon innocence.
Enfin, madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put ſurprendre, toucher, enflammer vos ſouhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins ſuſpects qui n'ont pû l'étonner,
Ses juges à la mort l'ont oſé condamner.
Accordez moi ſes jours pour prix du ſacrifice
Qui, m'arrachant à lui, vous a rendu juſtice ;

Mon cœur en ſouffre aſſez pour mériter de vous
Contre un ſi cher coupable un peu moins de courroux.

ÉLISABETH.

Ai-je bien entendu ? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave ; & contraire à moi-même,
Je vous aſſurerais, en l'oſant ſecourir,
La douceur d'être aimée, & de me voir ſouffrir ?
Non, il faut qu'il périſſe, & que je ſois vengée ;
Je dois ce coup funeſte à ma flamme outragée :
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit ;
Innocent ou coupable, il vous aime, il ſuffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainſi qu'on le veut croire,
k) Sur le crime aparent je ſauverai ma gloire ;
Et la raiſon d'état, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raiſon d'amour.

LA DUCHESSE.

Juſte ciel ! vous pourriez-vous immoler ſa vie ?
Je ne me repens point de vous avoir ſervie ;
Mais, hélas ! qu'ai-je pû faire plus contre moi,
Pour le rendre à ſa reine, & rejetter ſa foi ?
Tout parlait, m'aſſurait de ſon amour extrême ;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même ?

ÉLISABETH.

Moins que vous ; pour lui ſeul, quoi qu'il fût arrivé,

---

k) *Sur le crime aparent je ſauverai ma gloire &c.*] On voit aſſez quel eſt ici le défaut de ſtile, & ce que c'eſt qu'une gloire ſauvée ſur un crime aparent. Mais pourquoi *Eliſabeth* eſt-elle plus fâchée contre la dame prétendue d'*Irton* que contre la dame prétendue de *Suffolk* ? Que lui importe d'être négligée pour l'une ou pour l'autre ? elle n'eſt point aimée, cela doit lui ſuffire.

La fin de cette ſcène paraît belle ; elle eſt paſſionnée & attendriſſante. Il

Toujours tout mon amour ſe ſerait conſervé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen; mais enfin je ne ſuis point aimée!
Mon cœur de ſes dédains ne peut venir à bout!
Et, dans ce deſeſpoir, qui peut tout, oſe tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites lui paraître un cœur plus magnanime.
Ma ſévère vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai crû devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ÉLISABETH.

J'ai tort, je le confeſſe; &, quoique je m'emporte,
Je ſens que ma tendreſſe eſt toujours la plus forte.
Ciel, qui me réſervez à des malheurs ſans fin,
Il ne manquait donc plus à mon cruel deſtin,
Que de ne ſouffrir pas, dans cette ardeur fatale,
Que je fuſſe en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah, que de la vertu les charmes ſont puiſſans!
Ducheſſe, c'en eſt fait, qu'il vive, j'y conſens.
Par un même intérêt, vous craignez, & je tremble.
Pour lui, contre lui-même, uniſſons nous enſemble;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;

ſerait pourtant à déſirer qu'*Eliſabeth* ne dit pas toujours la même choſe; elle recommande tantôt à *Tilney*, tantôt à *Salsbury*, tantôt à *Irton* d'engager le comte d'*Eſſex* à n'être plus *fier* & à demander grace. C'eſt là le ſeul ſentiment dominant; c'eſt là le ſeul nœud. Il ne tenait qu'à elle de pardonner, & alors il n'y avait plus de piéce.

On doit, autant qu'on le peut, donner aux perſonnages des ſentimens qu'ils doivent néceſſairement avoir dans la ſituation où ils ſe trouvent.

Un prix bien inégal nous en payra la peine.
Vous aurez tout ſon cœur, je n'aurai que ſa haine;
Mais n'importe, il vivra, ſon crime eſt pardonné;
Je m'opoſe à ſa mort; mais l'arrêt eſt donné,
L'Angleterre le ſait, la terre toute entière
D'une juſte ſurpriſe en fera la matière.
Ma gloire dont toujours il s'eſt rendu l'apui,
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez ſur ſon cœur une entière puiſſance,
Allez, pour le ſoumettre uſez de violence:
Sauvez-le, ſauvez moi; dans le trouble où je ſuis,
M'en repoſer ſur vous eſt tout ce que je puis.

Fin du troiſiéme acte.

---

a) *J'aime mieux le ſouffrir que de le mériter &c.*] Voilà donc le comte d'*Eſſex* qui proteſte nettement de ſon innocence. *Eliſabeth* dans cette ſupoſition de l'auteur, eſt donc inexcuſable d'avoir fait condamner le comte: la ducheſſe d'*Irton* s'eſt donc très-mal conduite en n'éclairciſſant pas la reine. Il eſt condamné ſur de faux témoignages, & la reine qui l'adore ne s'eſt pas miſe en peine de ſe faire rendre compte des piéces du procès, qu'on lui a dit vingt fois être fauſſes. Une telle négligence n'eſt pas naturelle; c'eſt un défaut capital. Faites toujours penſer & dire à vos perſonnages ce qu'ils doivent dire

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

JE dois beaucoup, ſans doute, au ſouci qui t'amène;
Mais enfin tu pouvais t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te ſemble à redouter,
a) J'aime mieux le ſouffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté ſouffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir par des arrêts ſanglans,
Dans ſon triſte apareil aprocher à pas lents. . .

& penſer; faites-les agir comme ils doivent agir. L'amour ſeul d'*Eliſabeth*, dira-t-on, l'aura forcée à mettre *Eſſex* entre les mains de la juſtice. Mais ce même amour devait lui faire examiner un arrêt qu'on ſupoſe injuſte; elle n'eſt pas aſſez furieuſe d'amour pour qu'on l'excuſe. *Eſſex* n'eſt pas aſſez paſſionné pour ſa ducheſſe; ſa ducheſſe n'eſt pas aſſez paſſionnée pour lui. Tous les rôles paraiſſent manqués dans cette tragédie, & cependant elle a eu du ſuccès. Quelle en eſt la raiſon? je le répète, la ſituation des perſonnages attendriſſante par elle-même, & l'ignorance où le parterre a été longtems.

LE COMTE.

Je ne le cèle point, je croyais que la reine
A me ſacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le palais, ſans peur d'être arrêté,
J'en faiſais pour ma vie un lieu de ſûreté.
Non qu'enfin, ſi mon ſang a tant de quoi lui plaire,
Je voye avec regret qu'on l'oſe ſatisfaire;
Mais pour verſer ce ſang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'était-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire;
Elle veut l'oubliger, j'ai regret à ſa gloire;
J'ai regret qu'aveuglée elle attire ſur ſoi
La honte qu'elle croit faire tomber ſur moi.
Le ciel m'en eſt témoin, jamais ſujet fidèle
N'eut pour ſa ſouveraine un cœur ſi plein de zèle.
Je l'ai fait éclater en cent & cent combats;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien ſervie,
Du moins je méritais qu'elle eût ſoin de ma vie.
Pour la voir contre moi ſi fiérement s'armer,
Le crime n'eſt pas grand de n'avoir pû l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraîne le cœur, le ſort en eſt coupable;
Et toute autre, oubliant un ſi léger chagrin,
Ne m'aurait pas puni des fautes du deſtin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la reine;
Mais daignez l'adoucir, & ſa colère eſt vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplait,
C'eſt vous-même, c'eſt vous, qui donnez votre arrêt.

Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime;
Que le crime ſoit faux, il eſt connu pour crime;
Et quand pour vous ſauver elle vous tend les bras,
Sa gloire vaut au moins que vous faſſiez un pas,
Que vous. . .

LE COMTE.

Ah! s'il eſt vrai qu'elle ſonge à ſa gloire,
Pour garantir ſon nom d'une tache trop noire,
Il eſt d'autres moyens où l'équité conſent,
Que de ſe relâcher à perdre un innocent.
On oſe m'accuſer; que ſa colère accable
Des témoins ſubornés qui me rendent coupable;
Cécile les entend, & les a ſuſcités;
Raleig leur a fourni toutes leurs fauſſetés.
Que Raleig, que Cécile, & ceux qui leur reſſemblent,
Ces infames ſous qui tous les gens de bien tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil ſang leur infidélité.
Alors, en répandant ce ſang vraiment coupable,
La reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de ſa rigueur le foudroyant éclat,
Affermiſſant ſa gloire, aura ſauvé l'état;
Mais ſur moi, qui maintiens la grandeur ſouveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine!
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits. . .
Non, la poſtérité ne le croira jamais.
Jamais on ne poura ſe mettre en la penſée,
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée
Ait laiſſé l'impoſture en pouvoir d'accabler. . .
Mais la reine le voit, & le voit ſans trembler;

Le péril de l'état n'a rien qui l'inquiéte.
Je dois être content, puiſqu'elle eſt ſatisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte ſa gloire, & ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas ! elle s'en deſeſpère,
Blâme votre rigueur, condamne ſa colère;
Pour rendre à ſon eſprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûterait-il tant ?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui ſera rude,
Qu'elle s'accuſera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le ſait, mérité mes malheurs;
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ſes triſtes remords ſi ma perte eſt ſuivie,
Elle ſouffrirait plus à me laiſſer la vie.
Faible à vaincre ce cœur qui lui devient ſuſpect,
Je ne pourais pour elle avoir que du reſpect.
Tout rempli de l'objet qui s'en eſt rendu maître,
Si je ſuis criminel, je voudrais toujours l'être;
Et, ſans doute, il eſt mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine, quoiqu'injuſte, éteigne ſon amour.

TILNEY.

Quoi, je n'obtiendrai rien ?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine.

C'eſt

b) *O fortune &c.*] Cette ſcène, ce monologue eſt encor une des raiſons du ſuccès. Ces réflexions naturelles ſur la fragilité des grandeurs humaines plaiſent quoique faiblement écrites. Un grand ſeigneur qu'on va mener à l'é-

C'eſt aſſez.

TILNEY.

Mais enfin, que dirai-je à la reine?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaut eſt prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et, qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère,
Qui me fera bien-tôt ceſſer de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver; mais, encor une fois,
Par ce que vous devez ...

LE COMTE.

Je fais ce que je dois.
Adieu. Puiſque ma gloire à ton zèle s'opoſe,
De mes derniers momens ſouffre que je diſpoſe;
Il m'en reſte aſſez peu, pour me laiſſer au moins
La triſte liberté d'en jouïr ſans témoins.

SCENE II.

LE COMTE *ſeul.*

O Fortune, *b*) ô grandeur, dont l'amorce flatteuſe
Surprend, touche, éblouït une ame ambitieuſe,

chaffant intéreſſe toujours le public; & la repréſentation de ces avantures ſans aucun ſecours de la poëſie, fait le même effet à peu près que la vérité même.

De tant d'honneurs reçûs c'eſt donc là tout le fruit?
Un long tems les amaſſe, un moment les détruit.
Tout ce que le deſtin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pû me le promettre, & pour le mériter,
Il n'eſt projet ſi haut qu'on ne m'ait vû tenter;
Cependant aujourd'hui, ſe peut-il qu'on le croye?
C'eſt ſur un échafaud que la reine m'envoye.
C'eſt là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits..

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

HÉ bien, c) de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier comte d'Eſſex, dont la haute fortune

c) *Hé bien, de ma faveur vous voyez les effets.*] Ce vers naturel devient ſublime, parce que le comte d'*Eſſex* & *Salsbury* ſupoſent tous deux que c'eſt en effet la faveur de la reine qui le conduit à la mort.

Le ſuccès eſt encor ici dans la ſituation ſeule. En vain *Thomas* imite faiblement ces vers de ſon frère:

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flatteur la préſence importune.

En vain il s'étend en lieux communs & vagues: *Qui vit de ſon bonheur tout l'univers jaloux &c.* En vain il affaiblit le patétique du moment par ces mauvais vers; *Tout paſſe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vû.* Le patétique de la choſe ſubſiſte malgré lui, &

Attirait de flatteurs une foule importune,
Qui vit de ſon bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnaiſſez-vous ?
Des lâches, des méchans victime infortunée,
J'ai bien, en un moment, changé de deſtinée !
Tout paſſe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vû,
Que je l'euſſe éprouvé, je ne l'aurais pas crû.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout paſſe,
Rien ne change pour vous, ſi vous vous faites grace.
Je viens de voir la reine, & ce qu'elle m'a dit
Montre aſſez que pour vous l'amour toujours agit ;
d) Votre ſeule fierté, qu'elle voudrait abattre,
S'oppoſe à ſes bontés, s'obſtine à les combattre.
Contraignez vous, un mot qui marque un cœur ſoumis
Vous va mettre au-deſſus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi ! quand leur impoſture indignement m'accable,
Pour les juſtifier je me rendrai coupable ?
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné

---

le parterre eſt touché.

d) *Votre ſeule fierté qu'elle voudrait abattre.*] Cette fierté de la reine qui lutte ſans ceſſe contre la fierté d'*Eſſex*, eſt toujours le ſujet de la tragédie. C'eſt une illuſion qui ne laiſſe pas de plaire au public. Cependant ſi cette fierté ſeule agit, c'eſt un pur caprice de la part d'*Eliſabeth* & du comte d'*Eſſex*. Je veux qu'il me demande pardon ; je ne veux pas demander pardon. Voilà la piéce. Il ſemble qu'alors le ſpectateur oublie qu'*Eliſabeth* eſt extravagante, ſi elle veut qu'on lui demande pardon d'un crime imaginaire, qu'elle eſt injuſte & barbare de ne pas examiner ce crime, avant d'exiger qu'on lui demande pardon. On oublie l'eſſentiel pour ne s'occuper que de ces ſentimens de fierté qui ſéduiſent preſque toujours.

Aprendra qu'ils m'auront juſtement condamné ?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence ;
Mais enfin elle cherche un aide à ſa clémence.
C'eſt votre reine, & quand pour fléchir ſon courroux
Elle ne veut qu'un mot, le refuſerez-vous ?

LE COMTE.

Oui, puiſqu'enfin ce mot rendrait ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, & je mourrai de même ;
Toujours inébranlable, & dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux ! Ah, ciel, pouvez-vous croire
Que ſur un échafaut vous ſauviez votre gloire ?
Qu'il ne ſoit pas honteux à qui s'eſt vû ſi haut...

---

e) *Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaut.*] Ce vers a paſſé en proverbe, & a été quelquefois cité à propos dans des occaſions funeſtes.

f) *Ne mérita jamais un ſujet tel que moi.*] Ou *Eſſex* eſt ici le fou le plus inſolent, ou l'homme le plus innocent. Surement il n'eſt coupable dans la tragédie d'aucun des crimes dont on l'accuſe. C'eſt ici un héros ; c'eſt un homme dont le deſtin de l'Angleterre a dépendu ; c'eſt l'apui d'*Eliſabeth*. Elle eſt donc en ce cas une femme déteſtable, qui fait couper le cou au premier homme du pays, parce qu'il a aimé une autre femme qu'elle. Que deviennent alors ſes irréſolutions, ſes tendreſſes, ſes remords, ſes agitations ? Rien de tout cela ne doit être dans ſon caractère !

g) *Pour la ſeule ducheſſe il m'aurait été doux*
De paſſer.]

Je ne relève point cette réticence à ce mot de *paſſer*, figure ſi mal à propos prodiguée. La réticence ne convient que quand on craint ou qu'on rougit d'achever ce qu'on a commencé. Le grand défaut, c'eſt que les amours du comte d'*Eſſex* & de la ducheſſe mariée

LE COMTE.

e) Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut;
Ou ſi dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle eſt lorſque je meurs pour une reine ingrate,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
f) Ne mérita jamais un ſujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à ſouhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace, & j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimais le mieux,
Confus, deſeſpéré, le jour m'eſt odieux.
A quoi me ſervirait cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux ſentir l'infortune?
g) Pour la ſeule ducheſſe il m'aurait été doux
De paſſer... Mais, hélas! un autre eſt ſon époux,
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidelle...

à un autre, ont été trop légérement touchés, ont à peine effleuré le cœur.

On ne voit pas non plus pourquoi le comte veut mourir ſans être juſtifié, lui qui ſe croit entiérement innocent. On ne voit pas pourquoi étant calomnié par les prétendus fauſſaires, *Cécil* & *Raleig*, qu'il déteſte, il n'inſtruit pas la reine du crime de faux qu'il leur impute. Comment ſe peut-il qu'un homme ſi fier, pouvant d'un mot ſe venger des ennemis qui l'écraſent, néglige de dire ce mot? Cela n'eſt pas dans la nature. Aime-t-il aſſez la ducheſſe d'*Irton*? eſt-il aſſez furieux, aſſez enyvré de ſa paſſion, pour déclarer qu'il aime mieux être décapité que de vivre ſans elle? Il aurait donc falu lui donner dans la piéce toutes les fureurs de l'amour qu'il n'a pas eues.

L'excès de la paſſion peut excuſer tout; & ſi le comte d'*Eſſex* était un jeune homme comme le *Ladiſlas* de *Rotrou*, toujours emporté par un amour violent, il ferait un très-grand effet. Il fait paraître au moins quelques touches, quelques nuances légères de ces grands traits néceſſaires à la vraie tragédie, & par là il peut intéreſſer. C'eſt un crayon faible & peu correct; mais c'eſt le crayon de ce qui affecte le plus le cœur humain.

Mais elle doit ſavoir mon malheur, qu'en dit-elle?
Me flattai-je en croyant qu'un reſte d'amitié
Lui fera de mon ſort prendre quelque pitié?
Privé de ſon amour, pour moi ſi plein de charmes,
Je voudrais bien du moins avoir part à ſes larmes.
Cette auſtère vertu qui ſoutient ſon devoir,
Semble à mes triſtes vœux en défendre l'eſpoir;
Cependant, contre moi quoi qu'elle oſe entreprendre,
Je les paye aſſez cher pour y pouvoir prétendre;
Et l'on peut, ſans ſe faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cauſe la mort.

SALSBURY.

Quoi, ce parfait amour, cette pure tendreſſe
Qui vous fit ſi longtems vivre pour la ducheſſe,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit ſouffrir,
Ne vous arrache point ce deſſein de mourir?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel ſacrifice...

LE COMTE.

Elle m'aima, ſans doute;
Et ſans la reine, hélas! j'ai lieu de préſumer
Qu'elle eût fait à jamais ſon bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidèle
Peut attendre d'amour, je le ſentis pour elle;
Et peut-être mes ſoins, ma conſtance, ma foi,
Méritaient les ſoupirs qu'elle a perdus pour moi;
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre;
Le ciel y met obſtacle, elle vit pour un autre;

Un autre a tout le bien que je crus aquérir,
L'hymen le rend heureux, c'eſt à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah! ſi pour ſatisfaire à cette injuſte envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-la, mais au moins que ce ſoit en héros;
Allez de votre ſang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous apelle,
Cherchez, ſuivez la gloire, & périſſez pour elle.
C'eſt là qu'à vos pareils il eſt beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite
J'irais ſeul défier la mort que je ſouhaite,
Vers elle j'aurais beau m'avancer ſans effroi,
Je ſuis ſi malheureux, qu'elle fuirait de moi.
Puiſqu'ici ſûrement elle m'offre ſon aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remède?
Pourquoi, lâche & timide, arrêtant le couroux...

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE, LA DUCHESSE, Suite de la Ducheſſe.

SALSBURY.

VEnez, *b*) venez, madame, on a beſoin de vous.
Le comte veut périr; raiſon, juſtice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre ſon deſeſpoir ſi vous vous déclarez,
Il cédera, ſans doute, & vous triompherez.
Déſarmez ſa fierté, la victoire eſt facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laiſſe avec lui prendre ſoin de ſes jours,
Et cours voir s'il n'eſt point ailleurs d'autres ſecours.

SCENE

b) *Venez, venez, madame, on a beſoin de vous.*] Un héros condamné, un ami qui le pleure, une maîtreſſe qui ſe deſeſpère, forment un tableau bien touchant. Il y manque le coloris. Que cette ſcène eût été belle, ſi elle avait été bien traitée! Préparez quand vous voulez toucher. N'interrompez jamais les aſſauts que vous livrez au cœur. Voilà le comte d'*Eſſex* qui veut mourir, parce qu'il ne peut vivre avec la ducheſſe d'*Irton*; il lui dit,

Mais vivre & voir ſans ceſſe un rival odieux.
Ah, madame, à ce nom je deviens furieux.

Ce ſont là de bien mauvais vers, il eſt vrai. Il ne faut pas dire, *je deviens furieux*; il faut faire voir qu'on l'eſt. Mais ſi cet *Eſſex* avait dans les pre-

SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, Suite de la Ducheſſe.

LE COMTE.

QUelle gloire, madame, & combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des reſtes de ma vie,
Puiſqu'avant que je meure, on me ſouffre en ce lieu
La douceur de vous voir & de vous dire adieu!
Le deſtin qui m'abat n'eût oſé me pourſuivre,
Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait ſeul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puiſſe être,
Trop content ſi ma mort vous fait aſſez connaître

miers actes parlé en effet avec fureur de ce rival *odieux*; s'il avait été *furieux* en effet; ſi l'amour emporté & tragique avait déployé en lui tous les ſentimens de cette paſſion fatale; ſi la ducheſſe les avait partagés; que de beautés alors, que d'intérêt, & que de larmes! mais ce n'eſt que par manière d'acquit qu'ils parlent de leurs amours. Ne paſſez point ainſi d'un objet à un autre, ſi vous voulez toucher. Cette interruption eſt néceſſaire dans l'hiſtoire, admiſe dans le poëme épique, dont la longueur exige de la varieté; réprouvée dans la tragédie, qui ne doit préſenter qu'un objet, quoique réſultant de pluſieurs objets, qu'une paſſion dominante, qu'un intérêt principal. L'unité en tout y eſt une loi fondamentale.

Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avait, en se donnant, si fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connaîtrai mieux, quand tout à votre gloire
Dérobant votre tête à vos persécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite,
Que tremblant des périls, où mon malheur vous jette,
J'ose vous demander, dans un si juste effroi,
Que vous sauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, & pour jamais finie!
J'en faisais vanité, le ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la votre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse,
En vous les consacrant, vous rendit la maîtresse:
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais dans une disgrace en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous?
Je l'aimais pour vous seule, & votre hymen funeste
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reste.
Ah, madame, quel coup! Si je ne puis souffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'ame trop fière;
Vous m'avez à la mort condamné la première;

Et refuſant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel, eſt-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos ſeuls intérêts je me ſois attachée?
Pour voir juſqu'où ſur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?
Il chancelle, & je ſens qu'en ſes rudes allarmes,
Il ne peut mettre obſtacle à de honteuſes larmes,
Qui de mes triſtes yeux s'aprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles ſoient l'effet d'un ſentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeſte jour,
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte,
Enfin, par ces ſermens tant de fois répétés,
De ſuivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez vous, ſauvez moi du coup qui me menace.
Si vout êtes ſoumis, la reine vous fait grace;
Sa bonté qu'elle eſt prête à vous faire éprouver,
Ne veut...

LE COMTE.

Ah! qui vous perd, n'a rien à conſerver.
Si vous aviez flatté l'eſpoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à perſonne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,

Pour vous garder ce cœur où vous ſeule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurais demandé grace;
Mais vivre, & voir ſans ceſſe un rival odieux...
Ah! madame, à ce nom je deviens furieux;
De quelque emportement ſi ma rage eſt ſuivie,
Il peut être permis à qui ſort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous ſortez de la vie? Ah! ſi ce n'eſt pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la reine, pour tous;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'eſt peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Ceſſez en l'ordonnant, ceſſez de vous trahir,
Vous m'eſtimeriez moins, ſi j'oſais obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, & je vivrais coupable.
Toujours plein d'un amour dont ſans ceſſe en tous lieux
Le triſte accablement paraîtrait à vos yeux,
Je tâcherais d'ôter votre cœur, vos tendreſſes
A l'heureux... Mais pourquoi ces indignes faibleſſes?
Voyons, voyons, madame, accomplir ſans effroi
Les ordres que le ciel a donnés contre moi:
S'il ſouffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie:
Tout le tems qu'à mes jours il avait deſtiné,
C'eſt vous, & mon pays, à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus inſigne,

M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi;
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour, peut-être, un jour il connaîtra sa faute;
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir...

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, Gardes, Suite de la Ducheſſe.

LE COMTE.

MAis, madame, il eſt tems que je ſonge à mourir;
On s'avance, & je vois, ſur ces triſtes viſages,
De ce qu'on veut de moi de preſſans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, madame, il faut,
Pour contenter la reine aller ſur l'échafaut.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaut? Ah, ciel! quoi, pour toucher votre ame,
La pitié... Soutien moi...

LE COMTE.

Vous me plaignez, madame?
Veuille le juſte ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler & de gloire, & de proſpérités,
Et répandre ſur vous tout l'éclat qu'à ma vie,

Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie !
[*à une ſuivante de la ducheſſe.*]
Avancez, je vous ſuis. Prenez ſoin de ſes jours;
L'état où je la laiſſe a beſoin de ſecours.

Fin du quatrième acte.

---

a) *Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour apui.*] Elle ſe plaint toujours, & en mauvais vers, de cet ingrat qui dédaigne ſes bontés pour apui, & qui ne veut pas demander pardon. C'eſt toujours le même ſentiment ſans au-

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉLISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

L'APROCHE de la mort n'a rien qui l'intimide?
Prêt à ſentir le coup, il demeure intrépide?
a) Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour apui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui?
Ciel! Mais en lui parlant, as-tu bien ſû lui peindre,
Et tout ce que je puis, & tout ce qu'il doit craindre?
Sait-il quels durs ennuis mon triſte cœur reſſent?
Que dit-il?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que ſi l'impoſture a pû ſe faire croire,
Il aime mieux périr, que de trahir ſa gloire.

---

cune varieté. Ce n'eſt pas là ſans doute où l'unité eſt une perfection. Conſervez l'unité dans le caractère, mais variez la par mille nuances, tantôt par des ſoupçons, par des craintes, par des eſpérances, par des réconciliations & des ruptures, tantôt par un incident qui donne à tout une face nouvelle.

ELISABETH.

Aux dépens de la mienne, *b*) il veut, le lâche, il veut
Montrer que ſur ſa reine il connaît ce qu'il peut.
De cent crimes nouveaux fût ſa fierté ſuivie,
Il ſait que mon amour prendra ſoin de ſa vie.
Pour vaincre ſon orgueil promte à tout employer,
Juſque ſur l'échafaud je voulais l'envoyer,
Pour dernière eſpérance eſſayer le remède;
Mais la honte eſt trop forte, il vaut mieux que je cède,
Que ſur moi, ſur ma gloire, un changement ſi promt
D'un arrêt mal donné faſſe tomber l'affront.
Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conſerver ? Pour la ducheſſe, il l'aime.

TILNEY.

La ducheſſe ?

ELISABETH.

Oui, Suffolk fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La ducheſſe l'aima, mais ſans m'être infidelle;
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher que courant au palais,

Juſques

b) *Il veut le lâche.*] Elle apelle deux fois *lâche* cet homme ſi fier. Elle voulait, dit-elle, pour ſe faire aimer l'envoyer à l'échaffaut, ſeulement pour lui faire peur; c'eſt là un excellent moyen d'inſpirer de la tendreſſe.

c) *N'eſt-il pas, n'eſt-il pas, ce ſujet téméraire*
Qui s'obſtine à préférer une honteuſe fin
Aux honneurs dont ſa reine eût comblé ſon deſtin ?]

Juſques à la révolte il pouſſa ſes projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime;
Et l'Irlandais par lui, dit-on, favoriſé,
L'a pû rendre ſuſpect d'un accord ſupoſé.
Il a des ennemis, l'impoſture a ſes ruſes,
Et quelquefois l'envie.... Ah, faible, tu l'excuſes!
Quand aucun attentat n'aurait noirci ſa foi,
Qu'il ſerait innocent, peut-il l'être pour toi?
c) N'eſt-il pas, n'eſt-il pas ce ſujet téméraire,
Qui faiſant ſon malheur d'avoir trop ſû te plaire,
S'obſtine à préférer une honteuſe fin,
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé ſon deſtin?
C'en eſt trop, puiſqu'il aime à périr, qu'il périſſe.

Que le mot propre eſt néceſſaire! & que ſans lui tout languit ou révolte! Peut-on apeller ſujet téméraire un homme qui ne peut avoir de l'amour pour une vieille reine? Le dégoût eſt-il une témérité? *Eſſex* eſt téméraire d'ailleurs, mais non pas en amour, non pas parée qu'il aime mieux mourir que d'aimer la reine. Ces répétitions, *n'eſt-il pas*, *n'eſt-il pas*, ne doivent être employées que bien rarement, & dans les cas où la paſſion effrénée s'occupe de quelque grande image.

SCENE II.

ÉLISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! grace pour le comte, on le mène au ſuplice.

ELISABETH.

Au ſuplice?

LA DUCHESSE.

Oui, madame, & je crains bien, hélas!
Que ce moment ne ſoit celui de ſon trépas.

ELISABETH *à Tilney.*

Qu'on l'empêche, cours, vole, & fai qu'on le ramène.
Je veux, je veux qu'il vive.

---

d) *Ton cœur s'eſt fait eſclave ; obéis, il eſt juſte.*] Ce vers eſt parfait, & ce retour de l'indignation à la clémence eſt bien naturel. C'eſt une belle péripétie, une belle

SCENE III.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

ENfin, ſuperbe reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder ;
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder !
Il vivra, ſans qu'il doive à la moindre prière
Ces jours qu'il n'employa qu'à te rendre moins fière;
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaiſſement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette reine autrefois grande, auguſte.
d) Ton cœur s'eſt fait eſclave ; obéis, il eſt juſte.
Ceſſez de ſoupirer, ducheſſe, je me rens.
Mes bontés de ſes jours vous ſont de ſûrs garans.
C'eſt fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah, que je crains, madame,
Que ſon malheur trop tard n'ait attendri votre ame !
Une ſecrette horreur me le fait preſſentir.
J'étais dans la priſon, d'où je l'ai vû ſortir;

d) Ton cœur s'eſt fait eſclave ; obéis, il eſt juſte.

Cette fin de tragédie, quand on paſſe de la crainte à la pitié, de la rigueur au pardon, & qu'enſuite on retombe par un accident nouveau, mais vraiſemblable, dans l'abîme dont on vient de ſortir.

La douleur qui des ſens m'avait ôté l'uſage,
M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage;
Et ce qui doit ſur-tout augmenter mon ſouci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me ſuis montrée,
Il a preſque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'était là, qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vint donner.
Il hait le comte, & prête au parti qui l'accable,
Contre ce malheureux un ſecours redoutable.
On vous aura ſurpriſe, & tel eſt de mon ſort....

ELISABETH.

Ah! ſi ſes ennemis avaient hâté ſa mort,
Il n'eſt reſſentiment, ni vengeance aſſez promte
Qui me pût...

---

e) *Et ſans que je le ſigne on l'oſe exécuter.*] C'eſt ce qui peut arriver en France, où les cours de juſtice ſont en poſſeſſion depuis longtems de faire exécuter les citoyens, ſans en avertir le ſouverain, ſelon l'ancien uſage qui ſubſiſte encor dans preſque toute l'Europe; mais c'eſt ce qui n'arrive jamais en Angleterre; il faut abſolument ce qu'on apelle le *death warant*, *la garantie de mort*.

La ſignature du monarque eſt indiſpen-

SCENE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE.

ÉLISABETH.

Approchez. Qu'avez-vous fait du comte?
On le mène à la mort, m'a-t-on dit.

CÉCILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainſi qu'à vos états;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par ſa peine
Ceux qu'un apui ſi fort à la révolte entraine.

ELISABETH.

Ah! je commence à voir que mon ſeul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi! l'on ſait que tremblante à ſouffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver ſi ſa fierté s'étonne.
C'eſt moi ſur cet arrêt que l'on doit conſulter;
e) Et, ſans que je le ſigne, on l'oſe exécuter?

ſable, & il n'y a pas un ſeul exemple du contraire, excepté dans les tems de trouble où le ſouverain n'était pas reconnu. C'eſt un fait public, qu'*Eliſabeth* ſigna l'arrêt rendu par les pairs contre le comte d'*Eſſex*. Le droit de la fiction ne s'étend pas juſqu'à contredire ſur le théatre les loix d'une nation ſi voiſine de nous; & ſurtout la loi la plus ſage, la plus humaine, qui laiſſe à la clémence le tems de déſarmer la ſévérité & quelquefois l'injuſtice.

Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête ;
S'il arrive trop tard, on payra de ſa tête ;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'état,
f) D'autre ſang, mais plus vil, expiera l'attentat.

CÉCILE.

Cette perte pour vous ſera d'abord amère ;
Mais vous verrez bientôt qu'elle était néceſſaire.

ELISABETH.

Qu'elle était néceſſaire ! Otez vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop crû l'avis pernicieux.
La douleur où je ſuis ne peut plus ſe contraindre.
Le comte par ſa mort vous laiſſe tout à craindre ;
Tremblez pour votre ſang, ſi l'on répand le ſien.

---

f) *D'autre ſang, mais plus vil, expiera l'attentat &c.*] Le ſang de *Cécil* n'était point vil ; mais enfin on peut le ſupoſer, & la faute eſt légère. Cette injure faite à la mémoire d'un très grand miniſtre peut ſe pardonner. Il eſt permis à l'auteur de repréſenter *Eliſabeth* égarée, qui permet tout à ſa douleur. C'eſt à peu près la ſituation d'*Hermione* qui a demandé vengeance, & qui eſt au deſeſpoir d'être vengée. Mais que cette imitation eſt faible ! qu'elle eſt dépourvue de paſſion, d'éloquence & de génie ! Tout eſt animé dans le cinquiéme acte, où *Racine* préſente *Hermione* furieuſe d'avoir été obéïe. Tout eſt languiſſant dans *Eliſabeth* : il n'y a rien de plus ſublime & de plus paſſionné tout enſemble que la réponſe d'*Hermione*, *Qui te l'a dit* ? Auſſi *Hermione* a-t-elle été vivement agitée d'amour, de jalouſie & de colère pendant toute la piéce. *Eliſabeth* a été un peu froide. Sans cette chaleur que la ſeule nature donne aux véritables poëtes, il n'y a point de bonne tragédie.

Tout ce qu'on peut dire de l'*Eſſex* de *Thomas Corneille*, c'eſt que la piéce eſt médiocre, & par l'intrigue, & par le ſtile ; mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux ; & on l'a jouée longtems ſur le même théatre où l'on repréſentait *Cinna* & *Andromaque*. Les acteurs, & ſurtout ceux de province, aimaient à faire le rôle du comte d'*Eſſex*, à paraître avec une jarretière brodée au-deſſous du genou, & un grand ruban bleu en bandolière. Le comte

CÉCILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame; & quand le tems vous aura fait connaître
Qu'en puniſſant le comte, on n'a puni qu'un traître,
Qu'un ſujet infidèle...

ELISABETH.

Il l'était moins que toi,
Qui t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entrepriſe.
Tu m'as par tes conſeils honteuſement ſurpriſe;
Tu m'en feras raiſon.

CÉCILE.

Ces violens éclats...

---

d'*Eſſex* donné pour un héros du premier ordre, perſécuté par l'envie, ne laiſſe pas d'en impoſer. Enfin le nombre des bonnes tragédies eſt ſi petit chez toutes les nations du monde, que celles qui ne ſont pas abſolument mauvaiſes attirent toujours des ſpectateurs quand de bons acteurs les font valoir.

On a fait environ mille tragédies depuis *Mairet* & *Rotrou*. Combien en eſt-il reſté qui puiſſent avoir le ſceau de l'immortalité, & qu'on puiſſe citer comme des modèles? il n'y en a pas une vingtaine. Nous avons une collection intitulée, *Recueil des meilleures piéces de théatre, en douze volumes*: & dans ce recueil on ne trouve que le ſeul *Venceslas* qu'on repréſente encor, en faveur de la première ſcène, & du quatriéme acte, qui ſont en effet de très beaux morceaux.

Tant de piéces, ou refuſées au théatre depuis cent ans, ou qui n'y ont paru qu'une ou deux fois, ou qui n'ont point été imprimées, ou qui l'ayant été ſont oubliées, prouvent aſſez la prodigieuſe difficulté de cet art.

Il faut raſſembler dans un même lieu, dans une même journée, des hommes & des femmes au-deſſus du commun, qui par des intérêts divers concourent à un même intérêt, à une même action. Il faut intéreſſer des ſpectateurs de tout rang & de tout âge, depuis la première ſcène juſqu'à la dernière; tout doit être écrit en vers ſans qu'on puiſſe s'en permettre ni de durs, ni de plats, ni de forcés, ni d'obſcurs.

ÉLISABETH.

Va, ſors de ma préſence, & ne replique pas.

SCENE V.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE.

ÉLISABETH.

DUcheſſe, on m'a trompée, & mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt ſi tôt rendu, cette peine ſi promte,
Tout m'aprend, me fait voir l'innocence du comte;
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'aprens après qu'il eſt puni.
Durs, mais trop vains remords! Pour commencer ma peine,
Traitez moi de rivale, & croyez votre haine;
Condamnez, déteſtez ma barbare rigueur;
Par mon aveugle amour je vous coûte ſon cœur;
Et mes jaloux tranſports favoriſant l'envie,
Peut-être encor, hélas, vous coûteront ſa vie.

SCENE

SCENE VI.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ÉLISABETH.

QUoi, déja de retour ? as-tu tout arrêté ?
A-t-on reçû mon ordre ? eſt-il exécuté ?

TILNEY.

Madame...

ÉLISABETH.

Tes regards augmentent mes allarmes.
Qu'eſt-ce donc ? qu'a-t-on fait ?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ÉLISABETH.

Par tes larmes ! Je crains le plus grand des malheurs.
Ma flamme t'eſt connue, & tu verſes des pleurs !
Aurait-on, quand l'amour veut que le comte obtienne...
Ne m'apren point ſa mort, ſi tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée inutile tranſport !
C'en ſera fait, ſans doute.

TILNEY.

Oui, madame.

ÉLISABETH.

Il eſt mort !
Et tu l'as pû ſouffrir ?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,
J'ai couru ; mais par-tout je n'ai vû que des larmes.
Ses ennemis, madame, ont tout précipité :
Déja ce triste arrêt était exécuté ;
Et sa perte si dure à votre ame affligée,
Permise malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ÉLISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
Ducheſſe, à vos douleurs je dois permettre tout.
Plaignez vous, éclatez. Ce que vous pourez dire
Peut-être avancera la mort que je desire.

LA DUCHESSE.

Je cède à la douleur, je ne puis le céler ;
Mais mon cruel devoir me défend de parler ;
Et comme il m'est honteux de montrer par mes larmes
Qu'en vain de mon amour il combattait les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

SCENE VII.

ÉLISABETH, TILNEY.

ÉLISABETH.

LE comte ne vit plus! O reine, injuſte reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pû faire ta haine?
Non, le plus fier tyran, par le ſang affermi. . .

SCENE DERNIERE.

ÉLISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ÉLISABETH.

HÉ bien, c'en eſt donc fait? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le comte
Le plus grand. . .

ÉLISABETH.

Je le ſais, & le ſais à ma honte.
Mais ſi vous avez crû que je voulais ſa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le tranſport.

Contre moi, contre tous, pour lui ſauver la vie,
Il falait tout oſer, vous m'auriez bien ſervie.
Et ne jugiez-vous pas que ma triſte fierté
Mendiait pour ma gloire un peu de ſûreté?
Votre faible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laiſſé faire, & vous m'avez perdue.
Me faiſant avertir de ce qui s'eſt paſſé,
Vous nous ſauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas, qui l'eût penſé?
Jamais effet ſi promt ne ſuivit la menace.
N'ayant pû le réſoudre à vous demander grace,
J'aſſemblais ſes amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par ſa mort dans quels maux vous tombiez;
Quand mille cris confus nous ſont un ſûr indice
Du deſſein qu'on a pris de hâter ſon ſuplice.
Je dépêche auſſi-tôt vers vous de tous côtés.

ÉLISABETH.

Ah! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahiſon.

SALSBURY.

Pour moi, ſans me connaître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, & cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaut je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embraſſe, & ſans que rien l'étonne,
Quoiqu'à tort, me dit-il, *la reine me ſoupçonne;*

g) *C'eſt par lui que je règne.*] Rien ne prouve mieux l'ignorance où le public était alors de l'hiſtoire de ſes voiſins. Il ne ſerait pas permis aujour-

Voyez-la de ma part, & lui faites ſavoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si contre ſes bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'eſt pas par fierté que j'ai refuſé grace.
Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
En courant à la mort, ce ſont eux que je fuis;
Et s'il m'en peut reſter, quand je l'aurai ſoufferte,
C'eſt de voir que déja triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver...
On ne lui donne pas le loiſir d'achever.
On veut ſur l'échaffaut qu'il paraiſſe, il y monte;
Comme il ſe dit ſans crime, il y paraît ſans honte;
Et ſaluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui reſſentir ſes malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère,
Tant que vous ayez ſû ce que l'on oſe faire.
Je pouſſe mille cris pour me faire écouter;
Mes cris hâtent le coup que je penſe arrêter.
Il ſe met à genoux; déja le fer s'aprête;
D'un viſage intrépide il préſente ſa tête,
Qui du tronc ſéparée...

ÉLISABETH.

Ah! ne dites plus rien:
Je le ſens, ſon trépas ſera ſuivi du mien.
Fière de tant d'honneurs, *g*) c'eſt par lui que je règne;
C'eſt par lui qu'il n'eſt rien où ma grandeur n'atteigne;

g) d'hui de dire qu'*Eliſabeth* régnait par le comte d'*Eſſex*; qui venait de laiſſer détruire honteuſement en Irlande la ſeule armée qu'on lui eût jamais confiée.

Par lui, par ſa valeur, ou tremblans, ou défaits, *b*)
Les plus grands potentats m'ont demandé la paix,
Et j'ai pû me réſoudre.... Ah, remords inutile!
Il meurt, & par toi ſeule, ô reine trop facile!
Après que tu dois tout à ſes fameux exploits,
De ſon ſang pour l'état répandu tant de fois,
Qui jamais eût penſé qu'un arrêt ſi funeſte
Dût ſur un échaffaut faire verſer le reſte?
Sur un échaffaut, ciel! quelle horreur! quel revers!
Allons, comte, & du moins aux yeux de l'univers
Faiſons que d'un infame & rigoureux ſuplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injuſtice.
Si le ciel à mes vœux peut ſe laiſſer toucher,
Vous n'aurez pas longtems à me la reprocher.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

---

b) Il n'y a guères rien de plus mauvais que la dernière tirade d'Eliſabeth.

Les plus grands potentats par Eſſex tremblans, lui ont demandé la paix, après

AVIS

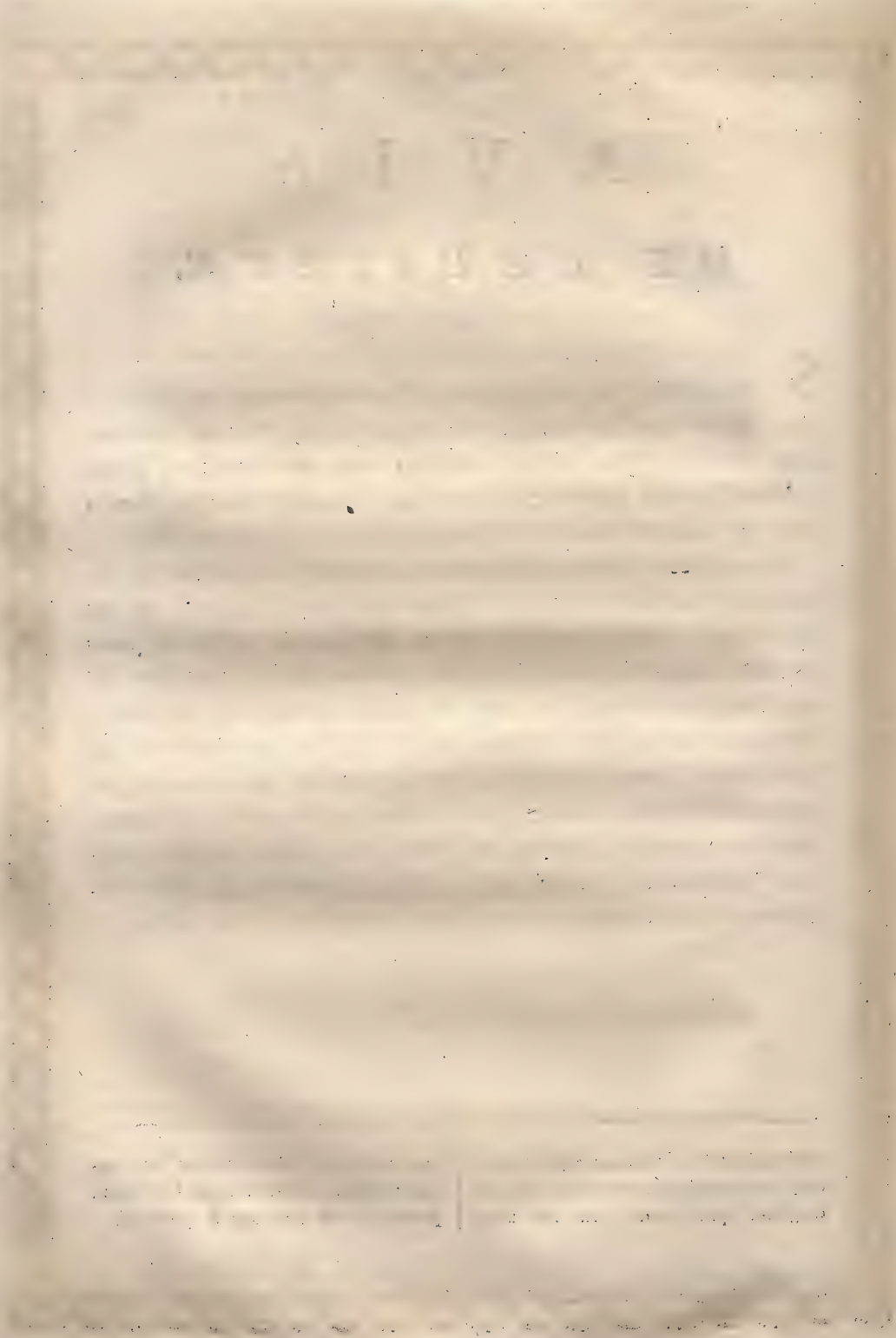
DE L'ÉDITEUR.

SI les hommes ne ſongeaient qu'à perfectionner leur goût & leur raiſon par les livres, les bibliothèques ſeraient moins nombreuſes & plus utiles; mais on veut avoir tout ce qu'on a écrit ſur une matière, & tout ce qu'un homme célèbre a écrit de mauvais comme de bon; dût-on ne le jamais lire.

Cette eſpèce d'intempérance dans ceux qui recherchent les livres, eſt plus pardonnable à l'égard de *Pierre Corneille* que de tout autre. Ses comédies qu'on a rejettées à la fin de cette édition, ſont à la vérité indignes de notre ſiécle; mais elles furent longtems ce qu'il y avait de moins mauvais en ce genre, tant nous étions loin d'avoir la plus légère connaiſſance des beaux-arts. *Pierre Corneille* ouvrit la carrière du comique, & même de l'opéra, comme nous l'avons remarqué. On verra dans ces comédies, qu'on ne joue plus depuis *Molière*, des vers quelquefois très-bien faits, & des étincelles de génie qui faiſaient voir combien l'auteur était au-deſſus de ſon ſiécle.

---

qu'elle doit tout à ſes fameux exploits. Qui eût jamais penſé qu'il dût mourir ſur un échaffaut! quel revers! On voit aſſez que ces froides réflexions font tout languir; mais le dernier vers eſt fort beau, parce qu'il eſt touchant & paſſionné.



MÉLITE,

COMÉDIE.

1625.

A MONSIEUR

DE LIANCOUR.

MONSIEUR,

Mélite ſerait trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre ; elle vous doit cet hommage & cette légère reconnaiſſance de tant d'obligations qu'elle vous a ; non qu'elle préſume par-là s'en acquitter en quelque ſorte, mais ſeulement pour les publier à toute la France. Quand je conſidère le peu de bruit qu'elle fit à ſon arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvait ſentir que la rudeſſe de ſon pays, & tellement inconnu qu'il était avantageux d'en taire le nom ; quand je me ſouviens, dis-je, que ſes trois premières repréſentations enſemble n'eurent pas tant d'affluence que la moindre de celles qui les ſuivirent dans le même hyver ; je ne puis raporter de ſi faibles commencemens, qu'au loiſir qu'il falait au monde pour aprendre que vous en faiſiez état, ni des progrès ſi peu attendus qu'à votre aprobation, que chacun ſe croyait obligé de ſuivre après l'avoir ſûe. C'eſt de là, MONSIEUR, qu'eſt venu tout le bonheur de Mélite ; &, quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'eſt l'honneur d'être

connu de vous, & de vous pouvoir ſouvent aſſurer de bouche, que je ſerai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,
P. CORNEILLE.

AU LECTEUR.

JE ſais bien que l'impreſſion d'une piéce en affaiblit la réputation; la publier, c'eſt l'avilir; & même il s'y rencontre un particulier deſavantage pour moi, vû que ma façon d'écrire étant ſimple & familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des baſſeſſes. Auſſi beaucoup de mes amis m'ont toujours conſeillé de ne rien mettre ſous la preſſe, & ont raiſon, comme je crois; mais, je ne ſais par quel malheur, c'eſt un conſeil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, & pas un d'eux ne s'en ſert. Ronſard, Malherbe & Théophile l'ont mépriſé; & ſi je ne les puis imiter en leurs graces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, ſi c'en eſt une que de faire imprimer. Je contenterai par-là deux ſortes de perſonnes, mes amis & mes envieux, donnant aux uns de quoi ſe divertir, aux autres de quoi cenſurer; & j'eſpère que les premiers me conſerveront encor la même affection qu'ils m'ont témoignée par le paſſé; que des derniers, ſi beaucoup font mieux, peu réuſſiront plus heureuſement, & que le reſte fera encor quelque ſorte d'eſtime de cette piéce, ſoit par coutume de l'aprouver, ſoit par honte de ſe dédire. En tout cas elle eſt mon coup d'eſſai, & d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puiſque ſi elle n'eſt pas bonne, celles qui ſont demeurées au deſſous doivent être fort mauvaiſes.

ACTEURS.

ERASTE, amoureux de Mélite.

TIRCIS, ami d'Eraſte, & ſon rival.

PHILANDRE, amant de Cloris.

MÉLITE, maîtreſſe d'Eraſte & de Tircis.

CLORIS, ſœur de Tircis.

LISIS, ami de Tircis.

CLITON, voiſin de Mélite.

La nourrice de Mélite.

La ſcène eſt à Paris.

SEVILLA

Gravelot inven. N. le Mire Scalp.

MELITE.

Je n'en puis plus, je pâme.

CLORIS.

Au secours, au secours

MÉLITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

JE te l'avoue, ami, mon mal eſt incurable,
Je n'y ſais qu'un remède, & j'en ſuis incapable.
Le change ſerait juſte, après tant de rigueur;
Mais, malgré ſes dédains, Mélite a tout mon cœur:
Elle a ſur tous mes ſens une entière puiſſance;
Si j'oſe en murmurer, ce n'eſt qu'en ſon abſence;
Et je ménage en vain dans un éloignement,
Un peu de liberté pour mon reſſentiment:
D'un ſeul de ſes regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en reſſerre l'étrainte;
Et par un ſi doux charme aveugle ma raiſon,
Que je cherche mon mal & fuis ma guériſon.
Son œil agit ſur moi d'une vertu ſi forte,
Qu'il ranime ſoudain mon eſpérance morte,

Combat les déplaiſirs de mon cœur irrité,
Et ſoutient mon amour contre ſa cruauté :
Mais ce flatteur eſpoir qu'il rejette en mon ame,
N'eſt qu'un doux impoſteur qu'autoriſe ma flamme,
Et qui, ſans m'aſſurer ce qu'il ſemble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, & m'obſtine à ſouffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable !
Pour paraître éloquent tu te feins miſérable ;
Eſt-ce à deſſein de voir avec quelles couleurs
Je ſaurais adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t'imagine pas qu'ainſi ſur ta parole,
D'une fauſſe douleur un ami te conſole ;
Ce que chacun en dit ne m'a que trop apris,
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ERASTE.

Son gracieux accueil & ma perſévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine aparence ;
Ses mépris ſont cachés, & s'en font mieux ſentir ;
Et, n'étant point connus, on n'y peut compatir.

TIRCIS.

En étant bien reçu, du reſte que t'importe ?
C'eſt tout ce que tu veux des filles de ſa ſorte.

ERASTE.

Cet accès favorable, ouvert & libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle ſouffre aiſément mes ſoins & mon ſervice ;
Mais, loin de ſe réſoudre à leur rendre juſtice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,

C'eſt

C'eſt l'unique moyen de n'en plus aprocher.

TIRCIS.

Ne diſſimulons point; tu règles mieux ta flamme,
Et tu n'es pas ſi fou que d'en faire ta femme.

ERASTE.

Quoi tu ſembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je crois malaiſément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit ſi périſſable,
Règlent d'une moitié le choix invariable.
Tu ſerais incivil, la voyant chaque jour,
De ne lui tenir pas quelque propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta paſſion bornée,
Laiſſe aller tes deſſeins ailleurs pour l'hyménée.
Tu ſais qu'on te ſouhaite aux plus riches maiſons,
Que les meilleurs partis. . .

ERASTE.

Trève de ces raiſons,
Mon amour s'en offenſe, & tiendrait pour ſuplice
De recevoir des loix d'une ſeule avarice;
Il me rend inſenſible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en ſa perſonne un aſſez grand tréſor.

TIRCIS.

Si c'eſt là le chemin qu'en aimant tu veux ſuivre,
Tu ne ſais guère encor ce que c'eſt que de vivre.
Ces viſages d'éclat ſont bons à cajoler,
C'eſt là qu'un aprenti doit s'inſtruire à parler:
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur préſence;
La mode nous oblige à cette complaiſance;

Tous ces diſcours de livre alors ſont de ſaiſon ;
Il faut feindre des maux, demander guériſon,
Donner ſur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on briſera toutes ſortes d'obſtacles ;
Mais du vent & cela doivent être tout un.

ERASTE.

Paſſe pour des beautés qui ſont dans le commun.
C'eſt ainſi qu'autrefois j'amuſai Criſolite,
Mais c'eſt d'autre façon qu'on doit ſervir Mélite.
Malgré tes ſentimens il me faut accorder,
Que le ſouverain bien n'eſt qu'à la poſſéder.
Le jour qu'elle nâquit, Vénus bien qu'immortelle,
Penſa mourir de honte en la voyant ſi belle ;
Les graces à l'envi deſcendirent des cieux,
Pour ſe donner l'honneur d'accompagner ſes yeux ;
Et l'amour qui ne put entrer dans ſon courage,
Voulut obſtinément loger ſur ſon viſage.

TIRCIS.

Tu le prens d'un haut ton, & je crois qu'au beſoin
Ce diſcours emphatique irait encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne ſais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût, on n'a qu'à l'épouſer.
Un bien qui nous eſt dû ſe fait ſi peu priſer,
Qu'une femme fût-elle entre toutes choiſie,
On en voit en ſix mois paſſer la fantaiſie.
Tel au bout de ce tems n'en voit plus la beauté
Qu'avec un eſprit ſombre, inquiet, agité ;
Au premier qui lui parle, on jette l'œil ſur elle ;
Mille ſotes frayeurs lui brouillent la cervelle ;

Ce n'eſt plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, & non pour un mari.

ERASTE.

Ces caprices honteux, & ces chimères vaines
Ne ſauraient ébranler des cervelles bien ſaines;
Et quiconque a ſu prendre une fille d'honneur,
N'a point à redouter l'apas d'un ſuborneur.

TIRCIS.

Peut-être dis-tu vrai, mais ce choix difficile
Aſſez & trop ſouvent trompe le plus habile;
Et l'hymen de ſoi-même eſt un ſi lourd fardeau,
Qu'il faut l'apréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme!
Perdre pour des enfans le repos de ſon ame!
Voir leur nombre importun remplir une maiſon!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raiſon!

ERASTE.

Mais il y faut venir, c'eſt en vain qu'on recule,
C'eſt en vain qu'on le fuit, tôt ou tard on s'y brûle;
Pour libertin qu'on ſoit, on s'y trouve attrapé:
Toi-même qui fais tant le cheval échapé,
Nous te verrons un jour ſonger au mariage.

TIRCIS.

Alors ne penſe pas que j'épouſe un viſage.
Je règle mes deſirs ſuivant mon intérêt.
Si Doris me voulait, toute laide qu'elle eſt,
Je l'eſtimerais plus qu'Aminthe & qu'Hipolyte;
Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite.
C'eſt comme il faut aimer. L'abondance des biens

Pour l'amour conjugal a de puiſſans liens :
La beauté, les attraits, l'eſprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuiſine ;
Et l'hymen qui ſuccède à ces folles amours,
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
Une amitié ſi longue eſt fort mal aſſurée
Deſſus des fondemens de ſi peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine ſplendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur ;
Et tu ne peux trouver de ſi douces careſſes,
Dont le goût dure autant que celui des richeſſes.

ERASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes ſens ravis,
A peine pourrais-tu conſerver ton avis.

TIRCIS.

La raiſon en tous lieux eſt également forte.

ERASTE.

L'eſſai n'en coûte rien, Mélite eſt à ſa porte.
Allons, & tu verras dans ſes aimables traits
Tant de charmans apas, tant de brillans attraits,
Que tu ſeras forcé toi-même à reconnaître
Que ſi je ſuis un fou, j'ai bien raiſon de l'être.

TIRCIS.

Allons, & tu verras que toute ſa beauté
Ne ſaura me tourner contre la vérité.

SCENE II.

MELITE, ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

De deux amis, madame, apaiſez la querelle ;
Un eſclave d'amour le défend d'un rebelle ;
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier & vain qu'il en eſt, peut être ainſi nommé.
Comme dès le moment que je vous ai ſervie,
J'ai crû qu'il était ſeul la véritable vie,
Il n'eſt pas merveilleux que ce peu de raport
Entre nos deux eſprits ſéme quelque diſcord.
Je me ſuis donc piqué contre ſa médiſance,
Avec tant de malheur ou tant d'inſuffiſance,
Que des droits ſi ſacrés & ſi pleins d'équité
N'ont pû ſe garantir de ſa ſubtilité ;
Et je l'amène ici, n'ayant plus que répondre,
Aſſuré que vos yeux le ſauront mieux confondre.

MÉLITE.

Vous deviez l'aſſurer plutôt qu'il trouverait
En ce mépris d'amour qui le ſeconderait.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute eſtime,

Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur fort deſtinés.

MÉLITE.

Ce reproche ſans cauſe avec raiſon m'étonne.
Je ne reçois d'amour, & n'en donne à perſonne.
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais ?

ERASTE.

Ils vous ſont trop aiſés ; & par vous déſormais
La nature pour moi montre ſon injuſtice,
A pervertir ſon cours pour croître mon ſuplice.

MÉLITE.

Suplice imaginaire, & qui ſent ſon moqueur.

ERASTE.

Suplice qui déchire & mon ame, & mon cœur.

MÉLITE.

Il eſt rare qu'on porte avec ſi bon viſage,
L'ame & le cœur enſemble en ſi triſte équipage.

ERASTE.

Votre charmant aſpect ſuſpendant mes douleurs,
Mon viſage du votre emprunte les couleurs.

MÉLITE.

Faites mieux ; pour finir vos maux & votre flamme,
Empruntez tout d'un tems les froideurs de mon ame.

ERASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conſervez que faute de vous voir.

MÉLITE.

Hé quoi ! tous les miroirs ont-ils de fauſſes glaces ?

ERASTE.

Penſeriez-vous y voir la moindre de vos graces ?

De ſi frêles ſujets ne ſauraient exprimer
Ce qu'amour dans les cœurs peut lui ſeul imprimer;
Et quand vous en voudrez croire leur impuiſſance,
Cette légère idée & faible connaiſſance
Que vous aurez par eux de tant de raretés,
Vous mettra hors de pair de toutes les beautés.

MÉLITE.

Voilà trop vous tenir dans une complaiſance,
Que vous dûſſiez quitter du moins en ma préſence,
Et ne démentir pas le raport de vos yeux,
Afin d'avoir ſujet de m'entreprendre mieux.

ERASTE.

Le raport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop apris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnaître les dons que le ciel vous départ.

ERASTE.

Voyez que d'un ſecond mon droit ſe fortifie.

MÉLITE.

Voyez que ſon ſecours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujours avec la vérité.

MÉLITE.

Si vous la voulez ſuivre, elle eſt de mon côté.

TIRCIS.

Oui, ſur votre viſage, & non en vos paroles:
Mais ceſſez de chercher ces refuites frivoles;
Et, prenant déſormais des ſentimens plus doux,
Ne ſoyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MÉLITE.

Un ennemi d'amour me tenir ce langage!
Accordez votre bouche avec votre courage;
Pratiquez vos conſeils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ai connu mon erreur auprès de vos apas,
Il vous l'avait bien dit.

ERASTE.

Ainſi donc par l'iſſue
Mon ame ſur ce point n'a point été déçue?

TIRCIS.

Si tes feux en ſon cœur produiſaient même effet,
Croi moi, que ton bonheur ſerait bientôt parfait.

MÉLITE.

Pour voir ſi peu de choſe auſſi-tôt vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux ſujets de rire;
Mais je pourai bientôt, à m'entendre flatter,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
Excuſez ma retraite.

ERASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui ſeule dépend & ma joie, & ma peine.

MÉLITE.

Plus ſage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laiſſez votre eſprit & le mien en repos.

SCENE

SCENE III.

ÉRASTE, TIRCIS.

ERASTE.

MAintenant ſuis-je un fou ? méritai-je du blâme ?
Que dis-tu de l'objet ? que dis-tu de ma flamme ?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en diſe ? elle a je ne ſais quoi
Qui ne peut conſentir que l'on demeure à ſoi.
Mon cœur juſqu'à préſent à l'amour invincible,
Ne ſe maintient qu'à force aux termes d'inſenſible ;
Tout autre que Tircis mourrait pour la ſervir.

ERASTE.

Confeſſe franchement qu'elle a ſû te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner ;
Mais ta muſe du moins facile à ſuborner,
Avec plaiſir déja prépare quelques veilles
A de puiſſans efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet, ayant vû tant & de tels apas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ERASTE.

Tes feux n'iront-ils pas plus avant que la rime ?

TIRCIS.

Si je brûle jamais, je veux brûler ſans crime.

ERASTE.

Mais ſi, ſans y penſer, tu te trouvais ſurpris?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
J'aime bien ces diſcours de plaintes & d'allarmes,
De ſoupirs, de ſanglots, de tourmens & de larmes;
C'eſt de quoi fort ſouvent je bâtis ma chanſon,
Mais j'en connais, ſans plus, la cadence & le ſon.
Souffre qu'en un ſonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre;
Tu le pouras donner comme venant de toi.

ERASTE.

Ainſi ce cœur d'acier qui me tient ſous ſa loi,
Verra ma paſſion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne ſuives plutôt tes propres ſentimens.

TIRCIS.

Me prépare le ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage!

ERASTE.

Adieu. Je ſuis content, j'ai ta parole en gage;
Et ſais trop que l'honneur t'en fera ſouvenir.

TIRCIS *ſeul.*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir;
Et les meilleurs amis, lorſque ſon feu les preſſe,
Font bientôt vanité d'oublier leur promeſſe.

SCENE IV.

CLORIS, PHILANDRE.

PHILANDRE.

JE meure, mon ſouci, tu dois bien me haïr.
Tous mes ſoins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point ; à ta mine je penſe
Que le pardon ſuivra de fort près cette offenſe,
Si-tôt que j'aurai ſû quel eſt ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sache donc qu'il ne vient ſinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'euſſe oſé le gager, qu'ainſi par quelque ruſe
Ton crime officieux porterait ſon excuſe.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, & que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puiſſent me déplaire:
J'examine ton teint dont l'éclat me ſurprit,
Les traits de ton viſage, & ceux de ton eſprit,
Mais je n'en puis trouver un ſeul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moi, je ſuis ravie, après ce peu d'allarme,

Qu'ainſi tes ſens trompés te puiſſent obliger
A chérir ta Cloris, & jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté me répond de ma perſévérance,
Et ma foi qui t'en donne une entière aſſurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que ſans ta foi
Ma beauté ne pourrait te conſerver à moi.

PHILANDRE.

Je traiterais trop mal une telle maîtreſſe,
De l'aimer ſeulement pour tenir ma promeſſe:
Ma paſſion en eſt la cauſe, & non l'effet;
Outre que tu n'as rien qui ne ſoit ſi parfait,
Qu'on ne peut te ſervir, ſans voir ſur ton viſage
De quoi rendre conſtant l'homme le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en compte point tant de ma perfection;
Tu dois être aſſuré de mon affection;
Et tu pers tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fauſſe louange eſt un blâme ſecret.
Je ſuis belle à tes yeux, il ſuffit, ſois diſcret;
C'eſt mon plus grand bonheur, & le ſeul où j'aſpire.

PHILANDRE.

Tu ſais adroitement adoucir mon martire.
Mais parmi les plaiſirs qu'avec toi je reſſens,
A peine mon eſprit oſe croire mes ſens;
Toujours entre la crainte, & l'eſpoir en balance;
Car s'il faut que l'amour naiſſe de reſſemblance,
Mes imperfections nous éloignant ſi fort,

Qu'oſerais-je prétendre en ce peu de raport?

CLORIS.

Du moins ne préten pas qu'à préſent je te loue,
Et qu'un mépris ruſé, que ton cœur déſavoue,
Me mette ſur la langue un babil affété,
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté:
Au contraire, je veux que tout le monde ſache
Que je connais en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raiſon peut être négligé,
A qui le veut aimer eſt bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable?

CLORIS.

Sans doute, & qu'aurais-tu qui me fût comparable?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, & reconnai qu'en moi
On peut voir quelque choſe auſſi parfait que toi.

CLORIS.

C'eſt ſans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta vûe eſt charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un ſeul trait,
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait;
Et qui, tout auſſi-tôt que tu t'es fait paraître,
Afin de te mieux voir, s'eſt mis à la fenêtre.

CLORIS.

Le trait n'eſt pas mauvais; mais puiſqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant;
Et nos feux tous pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainſi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles,
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.
Cependant en faveur de ma longue ſouffrance...

CLORIS.

Tai toi, mon frère vient.

SCENE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

SI j'en crois l'aparence,
Mon arrivée ici fait quelque contretems.

PHILANDRE.

Que t'en ſemble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous vois ſi contens,
Qu'à ne vous rien céler touchant ce qu'il me ſemble
Du divertiſſement que vous preniez enſemble,
De moins ſorciers que moi pourraient bien deviner
Qu'un troiſiéme ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Di ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'apréhender ils ſont trop légitimes,

Puiſqu'un hymen ſacré promis ces jours paſſés,
Sous ton conſentement les autoriſe aſſez.

TIRCIS.

Ou je te connais mal, ou ſon heure tardive
Te déſoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS.

Aſſurément.

CLORIS.

Le ſujet?

TIRCIS.

J'en ai trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il eſt vrai, je te jure;
J'ai vû je ne ſais quoi. . .

CLORIS.

Di tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foi, ſi ton Philandre avait vû de mes yeux,
Tes affaires, ma ſœur, n'en iraient guère mieux.

CLORIS.

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encor après moi qui puiſſe le ſurprendre.

TIRCIS.

Tes vanités à part, repoſe-t'en ſur moi,
Que celle que j'ai vûe eſt bien autre que toi.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame eſt ravie;

Ce blaſphème à tout autre aurait coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord ſans nous mettre en pourpoint.

CLORIS.

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point?

TIRCIS.

Non pas ſi tôt. Adieu, ma préſence importune
Te laiſſe à la merci d'amour & de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CLORIS.

Ne croi pas éviter mes importunités;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inſéparable.

TIRCIS.

Il n'eſt pas fort aiſé d'arracher ce ſecret.
Adieu, ne pers point tems.

CLORIS.

O l'amoureux diſcret!
Hé bien, nous allons voir ſi tu ſauras te taire.

PHILANDRE *retenant Cloris qui ſuit ſon frère.*

C'eſt donc ainſi qu'on quitte un amant pour un frère?

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curioſité,
Ce n'eſt pas envers toi grande infidélité.
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme,
Pour lire, malgré lui, juſqu'au fond de ſon ame.
Nous en rirons après enſemble, ſi tu veux.

PHILANDRE.

Quoi, c'eſt là tout l'état que tu fais de mes feux!

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuſe,
Et ta flamme à mon cœur n'eſt pas moins précieuſe.
Conſerve moi le tien, & ſois ſûr de ma foi.

PHILANDRE.

Ah, folle, qu'en t'aimant il faut ſouffrir de toi!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE.

JE l'avais bien prévû que ce cœur infidelle
Ne ſe défendrait point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amans avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si tôt qu'il l'aborda, je lûs ſur ſon viſage
De ſa déloyauté l'infaillible préſage;
Un inconnu friſſon dans mon corps épandu,
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre;
Ou ſi malgré ſes ſoins le hazard me la montre,
Si je puis l'aborder, ſon diſcours ſe confond,
Son eſprit en déſordre à peine me répond.
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Preſque à tous les momens la ramène en lui-même,
Et tout rêveur qu'il eſt, il n'a point de ſoucis,
Qu'un ſoupir ne trahiſſe au ſeul nom de Tircis.
Lors par le promt effet d'un changement étrange,
Son ſilence rompu ſe dérobe en louange;

Elle remarque en lui tant de perfections,
Que les moins éclairés verraient ses passions ;
Sa bouche ne se plait qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos lui rend sa rêverie.
Cependant chaque jour aux discours attachés,
Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachés ;
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble ;
Encor hier sur le soir je les surpris ensemble,
Encor tout de nouveau je la vois qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content !
Pers tout respect, Eraste, & tout soin de lui plaire ;
Ren, sans plus différer, ta vengeance exemplaire ;
Mais il vaut mieux t'en rire, & pour dernier effort,
Lui montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MÉLITE.

ERASTE.

QUoi, seule & sans Tircis ! vraiment, c'est un prodige,
Et ce nouvel amant déja trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE.

Vous savez que son ame en est fort dépourvue.

ERASTE.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vûe,
Il en porte dans l'ame un ſi doux ſouvenir,
Qu'il n'a plus de plaiſir qu'à vous entretenir.

MÉLITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque juſtice.
L'amour ainſi qu'à lui me paraît un ſuplice;
Et ſa froideur qu'augmente un ſi lourd entretien,
Le réſout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ERASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE.

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ERASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?

MÉLITE.

Un peu plus que pour vous.

ERASTE.

De vrai j'ai reconnu,
Vous ayant pû ſervir deux ans, & davantage,
Qu'il faut ſi peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE.

Encor ſi peu que c'eſt vous étant refuſé,
Préſumez comme ailleurs vous ſerez mépriſé.

ERASTE.

Vos mépris ne ſont pas de grande conſéquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y penſe;
Sachant qu'il vous voyait, je m'étais bien douté
Que je ne ſerais plus que fort mal écouté.

MÉLITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine;
Et s'il m'osait tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ERASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bientôt d'humeur & de langage:
Caressé maintenant aussi-tôt qu'aperçu,
Qu'aurait-il à se plaindre, étant si bien reçu?

MÉLITE.

Eraste, voyez-vous, trève de jalousie,
Purgez votre cerveau de cette frénésie,
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte?

ERASTE.

Non, mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte,
De ce qu'on dit partout du trop de privauté
Que déja vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE.

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ERASTE.

Le moyen sans regret de vous voir si farouche,
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur?

MÉLITE.

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance.

Adieu. Souvenez vous que ces mots inſenſés
L'avanceront chez moi plus que vous ne penſez.

SCENE III.

ERASTE *ſeul.*

C'Eſt là donc ce qu'enfin me gardait ton caprice !
C'eſt ce que j'ai gagné par deux ans de ſervice !
C'eſt ainſi que mon feu s'étant trop abaiſſé,
D'un outrageux mépris ſe voit récompenſé !
Tu m'oſes préférer un traître qui te flatte ;
Mais dans ta lâcheté ne croi pas que j'éclate ;
Et que par la grandeur de mes reſſentimens
Je laiſſe aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu ſi public qu'en ferait ma colère,
Enflerait trop l'orgueil de ton ame légère,
Et me convaincrait trop de ce deſir abjet
Qui m'a fait ſoupirer pour un indigne objet.
Je ſaurai me venger, mais avec l'aparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer ſa raiſon
D'une infidélité par une trahiſon.
Tien, déloyal ami, tien ton ame aſſurée
Que ton heur ſurprenant aura peu de durée ;
Et que par une adreſſe égale à tes forfaits.
Je mettrai le déſordre où tu crois voir la paix.

L'eſprit fourbe & vénal d'un voiſin de Mélite
Donnera promte iſſue à ce que je médite.
A ſervir qui l'achète il eſt toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuſte où brille l'intérêt.
Allons, ſans perdre tems, lui payer ma vengeance,
Et la piſtole en main preſſer ſa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.

MA ſœur, un mot d'avis ſur un méchant ſonnet,
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'eſt à quelque beauté que ta muſe l'adreſſe?

TIRCIS.

En faveur d'un ami je flatte ſa maîtreſſe.
Voi ſi tu le connais, & ſi parlant pour lui,
J'ai ſû m'accommoder aux paſſions d'autrui.

SONNET.

APrès l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable.

CLORIS.

Ah, frère, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas ſuportable
De me rompre ſi-tôt.

CLORIS.

C'était ſans y penſer.
Achève.

TIRCIS.

Tai toi donc, je vais recommencer.

SONNET.

APrès l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable;
Il n'eſt rien de ſolide après ma loyauté.
Mon feu comme ſon teint ſe rend incomparable;
Et je ſuis en amour ce qu'elle eſt en beauté.

Quoi que puiſſe à mes ſens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ſes traits demeure invulnérable;
Et bien qu'elle ait au ſien la même cruauté,
Ma foi pour ſes rigueurs n'en eſt pas moins durable.

C'eſt

C'eſt donc avec raiſon que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que ſans être aimé je brûle pour Mélite:

Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour & de mérite,
Elle a tout le mérite, & moi j'ai tout l'amour.

CLORIS.

Tu l'as fait pour Eraſte?

TIRCIS.

Oui, j'ai dépeint ſa flamme.

CLORIS.

Comme tu la reſſens peut-être dans ton ame?

TIRCIS.

Tu ſais mieux qui je ſuis, & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frère, vois-tu, ton ſilence t'abuſe;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuſe:
Les tiens m'avaient bien dit malgré toi que ton cœur
Soupirait ſous les loix de quelque objet vainqueur;
Mais j'ignorais encor qui tenait ta franchiſe,
Et le nom de Mélite a cauſé ma ſurpriſe;
Si-tôt qu'au premier vers ton ſonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlais de ſavoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite?

CLORIS.

Pour Mélite, & de plus que ta flamme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embraſement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant apris? Mon ſonnet?

CLORIS.

Juſtement.

TIRCIS.

Et c'eſt ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta fineſſe a mal pris ſes meſures.
Un viſage jamais ne m'aurait arrêté,
S'il falait que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime ſeulement eſt un portrait fidelle
De ce qu'Eraſte ſouffre en ſervant cette belle;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ai toujours aſſez de ſatisfaction.

CLORIS.

Montre, ſi tu dis vrai, quelque peu plus de joie;
Et ren toi moins rêveur, afin que je te croie.

TIRCIS.

Je rêve, & mon eſprit ne s'en peut exemter;
Car ſi-tôt que je viens à me repréſenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Eraſte s'en offenſe, & s'opoſe à Mélite;
Tantôt je ſuis ami, tantôt je ſuis rival;
Et toujours balancé d'un contrepoids égal,
J'ai honte de me voir inſenſible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide.

Entre ces mouvemens mon eſprit partagé,
Ne ſait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voilà bien des détours pour dire au bout du compte
Que c'eſt contre ton gré que l'amour te ſurmonte.
Tu préſumes par-là me le perſuader;
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du tems, quand nous ſervons quelqu'autre,
C'eſt ſeulement alors qu'il n'y va rien du nôtre.
Chacun en ſon affaire eſt ſon meilleur ami;
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cauſe ma rêverie.

CLORIS.

C'eſt donc aſſurément ſon bien qui t'eſt ſuſpect;
Son bien te fait rêver, & non pas ſon reſpect;
Et toute amitié bas, tu crains que ſa richeſſe
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtreſſe.

TIRCIS.

Tu devines, ma ſœur, cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce ſont vaines frayeurs dont je te veux guérir.
Depuis quand ton Eraſte en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à ſon mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouſer?

TIRCIS.

Preſque à chaque moment.

CLORIS.

Laiſſe-le donc jaſer.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne;
Quelque riche qu'il ſoit, Mélite le dédaigne:
Puiſqu'on voit ſans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de ſon averſion;
Le tems ne la rendra que plus grande & plus forte.
On prend ſoudain au mot les hommes de la ſorte;
Et ſans rien hazarder à la moindre longueur,
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mère peut agir de puiſſance abſolue.

CLORIS.

Croi que déja l'affaire en ſerait réſolue,
Et qu'il aurait déja de quoi ſe contenter,
Si ſa mère était femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminue, & ma douleur s'apaiſe:
Mais ſi je t'abandonne, excuſe mon trop d'aiſe.
Avec cette lumière & ma dextérité
J'en veux aller ſavoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moi, je m'en vais paiſiblement attendre
Le retour deſiré du pareſſeux Philandre.
Un moment de froideur lui fera ſouvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

ERASTE *lui donnant une lettre.*

VA-t-en chercher Philandre, & di lui que Mélite
A dedans ce billet ſa paſſion décrite.
Di lui que ſa pudeur ne ſaurait plus cacher
Un feu qui la conſume, & qu'elle tient ſi cher;
Mais pren garde ſurtout à bien jouer ton rôle;
Remarque ſa couleur, ſon maintien, ſa parole;
Voi ſi dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de ſon intention.

CLITON.

Cela vaut fait, monſieur.

ERASTE.

Mais, après ce meſſage,
Sache avec tant d'adreſſe ébranler ſon courage,
Que tu viennes à bout de ſa fidélité.

CLITON.

Monſieur, repoſez vous ſur ma ſubtilité;
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piége;
Ma tête ſur ce point vous ſervira de plége.
Mais auſſi, vous ſavez....

ERASTE.

(*ſeul.*) Oui, va, ſois diligent.

Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent;
Et je n'ai que trop vû par mon expérience...

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

ERASTE.

MAis tu reviens bien-tôt ?

CLITON.

Donnez vous patience,
Monſieur, il ne vous faut qu'un moment de loiſir,
Et vous pourez vous-même en avoir le plaiſir.

ERASTE.

Comment ?

CLITON.

De ce carfour j'ai vû venir Philandre.
Cachez vous en ce coin, & de là ſachez prendre
L'occaſion commode à ſeconder mes coups :
Par là nous le tenons. Le voici, fauvez vous.

SCENE VII.

PHILANDRE, ERASTE *caché dans un coin du théatre*, CLITON.

PHILANDRE.

QUelle réception me fera ma maîtreſſe?
Le moyen d'excuſer une telle pareſſe?

CLITON.

Monſieur, tout à propos je vous rencontre ici,
Expreſſément chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE.

Qu'eſt-ce?

CLITON.

Vous allez voir, en liſant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oſerait ſe promettre.
Ouvrez là ſeulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

PHILANDRE.

Malgré le devoir & la bienſéance du ſexe, celle-ci m'échape en faveur de vos mérites, pour vous aprendre que c'eſt Mélite qui vous écrit, & qui vous aime. Si elle eſt aſſez heureuſe pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez vous de cet entretien par lettres, juſqu'à ce qu'elle ait ôté de l'eſprit de ſa mère quelques perſonnes, qui n'y ſont que trop bien pour ſon contentement.

ERASTE *feignant d'avoir lû la lettre par-deſſus ſon épaule.*

C'eſt donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainſi de ſa ſeule vertu
Ce qu'Eraſte & Tircis ont en vain débattu?
Vraiment dans un tel choix mon regret diminue;
Outre qu'une froideur depuis peu ſurvenue,
De tant de vœux perdus ayant ſu me laſſer,
N'attendait qu'un prétexte à m'en débarraſſer.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle?

ERASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour ſi rebelle?

ERASTE.

Lui-même.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
Tu peux le retirer en faveur d'un ami.
Sinon, pour mon regard ne ceſſe de prétendre;
Etant pris une fois, je ne ſuis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naiſſant,
C'eſt de m'en revancher par un zèle impuiſſant;
Et ma Cloris la prie, afin de s'en diſtraire,
De tourner, s'il ſe peut, ſa flamme vers ſon frère.

ERASTE.

Auprès de ſa beauté qu'eſt-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de reſpect pour ce que je chéris.

ERASTE.

ERASTE.

Je veux qu'elle ait en ſoi quelque choſe d'aimable;
Mais enfin à Mélite eſt-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le ſoit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'apas.
J'aime l'une, & mon cœur pour toute autre inſenſible...

ERASTE.

Aviſe toutefois, le prétexte eſt plauſible.

PHILANDRE.

J'en ſerais mal voulu des hommes & des dieux.

ERASTE.

On pardonne aiſément à qui trouve ſon mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoi gît ce mieux?

ERASTE.

En eſprit, en richeſſe.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de maîtreſſe!

ERASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, & ſi je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

ERASTE.

Tu te détromperas ſi tu veux prendre garde
A ce qu'à ton ſujet l'une & l'autre hazarde.
L'une en t'aimant s'expoſe aux périls d'un mépris;
L'autre ne t'aime point que tu n'en ſois épris:

L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre ſe rend ſenſible à qui n'aime rien qu'elle:
L'une à l'inſû des ſiens te montre ſon ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu ſa froideur:
L'une...

PHILANDRE.

Adieu, des raiſons de ſi peu d'importance
Ne pourraient en un ſiécle ébranler ma conſtance.
[*bas à Cliton.*]
Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON.

Diſpoſez librement de mon petit pouvoir.

ERASTE *ſeul.*

Il a beau déguiſer, il a goûté l'amorce;
Cloris déja ſur lui n'a preſque plus de force;
Ainſi je ſuis deux fois vengé du raviſſeur,
Ruïnant tout enſemble & le frère & la ſœur.

SCENE VIII.

TIRCIS, ERASTE, MÉLITE, *derrière une jalousie pendant qu'Eraſte lit le ſonnet.*

TIRCIS.

ERaſte, arrête un peu.

ERASTE.

Que me veux-tu?

TIRCIS.

Te rendre
Ce ſonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

MÉLITE.

Que font-ils là tous deux? qu'ont-ils à démêler?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller;
Du moins les complimens dont peut-être ils ſe jouent,
Sont des civilités qu'en l'ame ils déſavouent.

TIRCIS.

J'y donne une raiſon de ton ſort inhumain.
Allons, je le veux voir préſenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame eſt bleſſée.

ERASTE *lui rendant ſon ſonnet.*

Une autre fois, Tircis; quelque affaire preſſée
Fait que je ne ſaurais pour l'heure m'en charger:
Tu trouveras ailleurs un meilleur meſſager.

SCENE IX.

TIRCIS *ſeul.*

LA belle humeur de l'homme! O dieux, quel perſonnage!
Quel ami j'avais fait de ce plaiſant viſage!
Une mine froncée, un regard de travers,
C'eſt le remerciment que j'aurai de mes vers.
Je manque à ſon avis d'aſſurance ou d'adreſſe,
Pour les donner moi-même à ſa jeune maîtreſſe,
Et prendre ainſi le tems de dire à ſa beauté
L'empire que ſes yeux ont ſur la liberté.
Je penſe l'entrevoir par cette jalouſie:
Oui, mon ame de joie en eſt toute ſaiſie.
Hélas! & le moyen de pouvoir lui parler.
Si mon premier aſpect l'oblige à s'en aller?
Que cette joye eſt courte, & qu'elle eſt cher vendue!
Toutefois tout va bien, la voilà deſcendue.
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi,
Que dis-je, en s'avançant elle m'appelle à ſoi.

SCENE X.

MÉLITE, TIRCIS.

MÉLITE.

HÉ bien, qu'avez-vous fait de votre compagnie?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ai-je eu loiſir de lui dire deux mots,
Qu'auſſi-tôt le fantaſque, en me tournant le dos,
S'eſt échapé de moi.

MÉLITE.

Sans doute il m'aura vûe,
Et c'eſt de là que vient cette fuite imprévûe.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais penſé?

MÉLITE.

Vous ne ſavez donc rien de ce qui c'eſt paſſé?

TIRCIS.

J'aimerais beaucoup mieux ſavoir ce qui ſe paſſe,
Et la part qu'a Tircis en votre bonne grace.

MÉLITE.

Meilleure aucunement qu'Eraſte ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant ſi maladroit.
Il ne ſaurait ſouffrir qu'autre que lui m'aproche.
Dieux! qu'à votre ſujet il m'a fait de reproche!
Vous ne ſauriez me voir ſans le déſobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes ſoucis c'eſt là le plus léger.
Toute une légion de rivaux de ſa ſorte
Ne divertirait pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE.

Auſſi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MÉLITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expoſe,
Pour lui faire dépit, j'en croirai quelque choſe.

TIRCIS.

Mais afin qu'il reçût un entier déplaiſir,
Il faudrait que nos cœurs n'euſſent plus qu'un deſir;
Et quitter ces diſcours de volontés ſujettes,
Qui ne ſont point de miſe en l'état où vous êtes.
Vous-mêmes conſultez un moment vos apas,
Songez à leurs effets, & ne préſumez pas
Avoir ſur tous les cœurs un pouvoir ſi ſuprême,
Sans qu'il vous ſoit permis d'en uſer ſur vous-même.
Un ſi digne ſujet ne reçoit point de loi,
De règle, ni d'avis d'un autre que de ſoi.

MÉLITE.

Ton mérite plus fort que ta raiſon flatteuſe
Me rend, je le confeſſe, un peu moins ſcrupuleuſe.
Je dois tout à ma mère, & pour tout autre amant
Je voudrais tout remettre à ſon commandement:
Mais attendre pour toi l'effet de ſa puiſſance,

UNIVERSIDAD DE SEVILLA

Sans te rien témoigner que par obéiſſance,
Tircis, ce ſerait trop, tes rares qualités
Diſpenſent mon devoir de ces formalités.

TIRCIS.

Que d'amour & de joie un tel aveu me donne!

MÉLITE.

C'eſt peut-être en trop dire, & me montrer trop bonne;
Mais par-là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta diſcrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un reſpect ſincère
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre ſoin, n'avoir point d'autre eſprit;
Et ſi vous en voulez un ſerment par écrit,
Ce ſonnet que pour vous vient de tracer ma flamme,
Vous fera voir à nud juſqu'au fond de mon ame.

MÉLITE.

Garde bien ton ſonnet, & penſe qu'aujourd'hui
Mélite veut te croire autant & plus que lui.
Je le prens toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris ſur ton courage.
Adieu. Sois moi fidèle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

Oh ciel! jamais amant eut-il un ſort plus doux?

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.

TU l'as gagné, Mélite, il ne m'eſt pas poſſible
D'être à tant de faveurs plus long-tems inſenſible.
Tes lettres où ſans fard tu dépeins ton eſprit,
Tes lettres où ton cœur eſt ſi bien par écrit;
Ont charmé tous mes ſens par leurs douces promeſſes;
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes careſſes.
Ah! Mélite, pardon, je t'offenſe à nommer
Celle qui m'empêcha ſi long-tems de t'aimer.
Souvenir importun d'une amante laiſſée,
Qui venez malgré moi remettre en ma penſée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le ſommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez vous de ſortir ſans plus troubler ma joie;
Et retournant trouver celle qui vous envoie,
Dites lui de ma part pour la dernière fois,
Qu'elle eſt en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flamme,

Ou

Ou que s'il m'en demeure encor un peu dans l'ame,
Je ſouhaite en faveur de ce reſte de foi,
Qu'elle puiſſe gagner au change autant que moi.
Dites-lui que Mélite, ainſi qu'une déeſſe,
Eſt de tous nos deſirs ſouveraine maîtreſſe,
Diſpoſe de nos cœurs, force nos volontés,
Et que par ſon pouvoir nos deſtins ſurmontés
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle;
Enfin que tous mes vœux...

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

PHilandre.

PHILANDRE.

Qui m'appelle?

TIRCIS.

Tircis dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut ètre parfait ſans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'uſerais envers toi d'une ſote prudence,
Si je faiſais deſſein de te diſſimuler

Ce qu'auſſi-bien mes yeux ne ſauraient te céler.

PHILANDRE.

En effet, ſi l'on peut te juger au viſage,
Si je puis par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me ſurprend,
Que je n'en puis trouver de ſujet aſſez grand ;
Rien n'atteint, ce me ſemble, aux ſignes qu'ils en donnent.

TIRCIS.

Que ſera le ſujet, ſi les ſignes t'étonnent?
Mon bonheur eſt plus grand qu'on ne peut ſoupçonner.
C'eſt quand tu l'auras ſu qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le ſaurai pas ſans marque plus expreſſe.

TIRCIS.

Poſſeſſeur, autant vaut...

PHILANDRE.

De quoi?

TIRCIS.

D'une maîtreſſe,
Belle, honnête, jolie, & dont l'eſprit charmant
De ſon ſeul entretien peut ravir un amant ;
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il eſt vrai qu'elle eſt belle.
Tu n'a pas mal choiſi ; mais...

TIRCIS.

Quoi, mais?

PHILANDRE.

T'aime-t-elle?

TIRCIS.

Cela n'eſt plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur?

TIRCIS.

Et de cœur,
Je t'en répons.

PHILANDRE.

Souvent un viſage moqueur
N'a que le beau ſemblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE.

Écoute, j'en ai vû de toutes les façons.
J'en ai vû qui ſemblaient n'être que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte,
S'allumait d'autant plus qu'il ſouffrait de contrainte:
J'en ai vû, mais beaucoup, qui ſous le faux apas
Des preuves d'un amour qui ne les touchait pas,
Prenaient du paſſe-tems d'une folle jeuneſſe,
Qui ſe laiſſe affiner à ces traits de ſoupleſſe,
Et pratiquaient ſous main d'autres affections:
Mais j'en ai vû fort peu de qui les paſſions
Fuſſent d'intelligence avec tout le viſage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre eſt celle qui m'engage.
De ſa poſſeſſion je me tiens auſſi ſeur
Que tu te peux tenir de celle de ma ſœur.

PHILANDRE.

Donc, ſi ton eſpérance à la fin n'eſt déçue,

Ces deux amours auront une pareille iſſue ?

TIRCIS.

Si cela n'arrivait, je me tromperais fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaiſir j'en veux être d'accord.
Cependant apren moi comment elle te traite,
Et qui te fait juger ſon ardeur ſi parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens,
Par qui ſe faire entendre aux eſprits des amans :
Un coup d'œil, un ſoupir...

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne ſervent qu'à tromper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela ?

TIRCIS.

Sa parole & ſa foi.

PHILANDRE.

Encor c'eſt quelque choſe. Achève, & conte moi
Les petites douceurs, les aimables tendreſſes
Qu'elle ſe plait à joindre à de telles promeſſes.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer ?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en ſont pas toujours de fort ſûrs témoignages ;
Je n'ai que ſa parole, & ne veux que ſa foi.

PHILANDRE.

Je connais donc quelqu'un plus avancé que toi.

TIRCIS.

J'entens qui tu veux dire ; &, pour ne te rien feindre,
Ce rival eſt bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraſte qu'ont banni ſes dédains rigoureux...

PHILANDRE.

Je parle de quelqu'autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connais que lui qui ſoupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendrai point plus longtems en cervelle :
Pendant qu'elle t'amuſe avec ſes beaux diſcours,
Un rival inconnu poſſède ſes amours ;
Et la diſſimulée, au mépris de ta flamme,
Par lettres chaque jour lui fait don de ſon ame.

TIRCIS.

De telles trahiſons lui ſont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux, par pitié, tirer de cette erreur.
Tantôt, ſans y penſer, j'ai trouvé cette lettre ;
Tien, voi ce que tu peux déſormais t'en promettre.

TIRCIS *lit.*

Je commence à m'eſtimer quelque choſe, puiſque je vous plais ; & mon miroir m'offenſe tous les jours, ne me repréſentant pas aſſez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter votre affection. Auſſi je veux bien que vous ſachiez que Mélite ne croit la poſſéder que par faveur, ou comme une récompenſe extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tâche de ſupléer au défaut des graces que le ciel lui a refuſées.

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu ? n'eſt-ce pas t'affronter ?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raiſon ?

TIRCIS.

Le porteur a ſû combien je t'aime,
Et par galanterie, il t'a pris pour moi-même ;
Comme auſſi ce n'eſt qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'eſt permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encor un coup je ſois ainſi déçu.

PHILANDRE.

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçu ;
Et puiſqu'il eſt pour toi...

TIRCIS.

Que ta longueur me tue !
Dépêche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te reſtitue.

TIRCIS *lit.*

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis ; je le ſouffre encore, afin que par ſa hantiſe je remarque plus exactement ſes défauts, & les faſſe mieux goûter à ma mère. Après cela Philandre & Mélite auront tout loiſir de rire enſemble des belles

imaginations dont le frère & la ſœur ont reçu leurs eſpérances.

PHILANDRE.

Te voilà tout rêveur, cher ami, par ſa foi,
Crois-tu que ce billet s'adreſſe encor à toi?

TIRCIS.

Traître! c'eſt donc ainſi que ma ſœur mépriſée
Sert à ton changement d'un ſujet de riſée?
C'eſt ainſi qu'à ſa foi Mélite oſant manquer,
D'un parjure ſi noir ne fait que ſe moquer?
C'eſt ainſi que ſans honte à mes yeux tu ſubornes
Un amour qui pour moi devait être ſans bornes?
Sui moi tout de ce pas; que, l'épée à la main,
Un ſi cruel affront ſe répare ſoudain:
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au monde,
Cherche en ce deſeſpoir qui t'en veuille arracher;
Quant à moi, ton trépas me couterait trop cher.

TIRCIS.

Quoi, tu crains le duel!

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la ſuite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite;
Et du plus beau ſuccès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raiſonnement, & ſi peu de courage,
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Vien, ou di que ton ſang n'oſerait s'expoſer.

PHILANDRE.

Mon ſang n'eſt plus à moi, je n'en puis diſpoſer.
Mais, puiſque ta douleur de mes raiſons s'irrite,
J'en prendrai dès ce ſoir le congé de Mélite.
Adieu.

SCENE III.

TIRCIS *ſeul.*

TU fuis, perfide, & ta légéreté
T'ayant fait criminel, te met en ſûreté!
Revien, revien défendre une place uſurpée;
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fai voir que l'infidèle, en ſe donnant à toi,
A fait choix d'un amant qui valait mieux que moi;
Soutien ſon jugement, & ſauve ainſi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flamme.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ſes faveurs ſans mourir?
O lettres! ô faveurs indignement placées,
A ma diſcrétion honteuſement laiſſées!
O gages qu'il néglige autant que ſuperflus!
Je ne ſais qui de nous vous diffamez le plus;
Je ne ſais qui des trois doit rougir davantage;
Car vous nous aprenez qu'elle eſt une volage,
Son amant un parjure, & moi ſans jugement,

De

De n'avoir rien prévû de leur déguiſement :
Mais il le falait bien, que cette ame infidelle,
Changeant d'affection, prît un traître comme elle ;
Et que le digne amant qu'elle a ſu rechercher ;
A ſa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant j'en croyais cette fauſſe aparence,
Dont elle repaiſſait ma frivole eſpérance ;
J'en croyais ſes regards, qui tous remplis d'amour,
Étaient de la partie en un ſi lâche tour.
O ciel ! vit-on jamais tant de ſupercherie,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie ?
Non, non, il n'en eſt rien ; une telle beauté
Ne fut jamais ſujette à la déloyauté.
Faibles & ſeuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir ſa bouche.
Mélite me chérit, elle me l'a juré ;
Son oracle reçu, je m'en tiens aſſuré.
Que dites-vous là contre ? êtes-vous plus croyables ?
Caractères trompeurs, vous me contez des fables ;
Vous voulez me trahir, mais vos efforts ſont vains ;
Sa parole a laiſſé ſon cœur entre mes mains.
A ce doux ſouvenir ma flamme ſe rallume :
Je ne ſais plus qui croire, ou d'elle, ou de ſa plume ;
L'une & l'autre en effet n'ont rien que de léger,
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me ſuggère,
Je vois trop clairement qu'elle eſt la plus légère ;
La foi que j'en reçus s'en eſt allée en l'air,
Et ces traits de ſa plume oſent encor parler,

Et laiſſent en mes mains une honteuſe image,
Où ſon cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Oui, j'enrage; je meurs, & tous mes ſens troublés
D'un excès de douleur ſe trouvent accablés.
Un ſi cruel tourment me gêne & me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre:
Mais cachons-en la honte, & nous donnons du moins
Ce faux ſoulagement en mourant ſans témoins:
Que mon trépas ſecret empêche l'infidelle
D'avoir la vanité que je ſois mort pour elle.

SCENE IV.

CLORIS, TIRCIS.

CLORIS.

MOn frère, en ma faveur retourne ſur tes pas.
Di moi la vérité, tu ne me cherchais pas?
Et quoi? tu fais ſemblant de ne me pas connaître?
O dieux! en quel état te vois-je ici paraître!
Tu pâlis tout à coup, & tes louches regards
S'élancent incertains preſque de toutes parts!
Tu manques à la fois de couleur & d'haleine!
Ton pied mal affermi ne ſe ſoutient qu'à peine!
Quel accident nouveau te trouble ainſi les ſens?

TIRCIS.

Puiſque tu veux ſavoir le mal que je reſſens,
Avant que d'aſſouvir l'inexorable envie

De mon ſort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'aſſaſſiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon malheur & le tien.
En nos chaſtes amours de tous deux on ſe moque;
Philandre... Ah! la douleur m'étouffe & me ſuffoque.
Adieu, ma ſœur, adieu, je ne puis plus parler.
Lis, &, ſi tu le peux, tâche à te conſoler.

CLORIS.

Ne m'échape donc pas.

TIRCIS.

Ma ſœur, je te ſuplie...

CLORIS.

Quoi? que je t'abandonne à ta mélancolie?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviſerons à te laiſſer courir.

TIRCIS.

Hélas! quelle injuſtice!

CLORIS *après avoir lû les lettres qu'il lui a données.*

Eſt-ce-là tout, fantaſque?
Quoi? ſi la déloyale enfin lève le maſque,
Oſes-tu te fâcher d'être déſabuſé?
Apren qu'il te faut être en amour plus ruſé;
Apren que les diſcours des filles bien ſenſées
Découvrent rarement le fond de leurs penſées,
Et que les yeux aidant à ce déguiſement,
Notre ſexe a le don de tromper finement.
Aprens auſſi de moi que ta raiſon s'égare,
Que Mélite n'eſt pas une piéce ſi rare,
Qu'elle ſoit ſeule ici qui vaille la ſervir;

Assez d'autres objets y sauront te ravir.
Ne t'inquiéte point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui, flattant ses beautés,
Ont assez de malheur pour en être écoutés.
Damon lui plut jadis, Aristandre & Géronte,
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux son compte.
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours;
Et peut-être déja, tant elle aime le change,
Quelque autre nouveauté le suplante & nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits;
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais.
Les infidélités sont ses jeux ordinaires;
Et ses plus doux apas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien,
Que le sujet pourquoi tu lui voulais du bien.

TIRCIS.

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce soient vérités, que ce soient impostures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir.
Adieu. Rien que la mort ne peut me secourir.

SCENE V.

CLORIS *ſeule.*

MOn frère. Il s'eſt ſauvé, ſon deſeſpoir l'emporte:
Me préſerve le ciel d'en uſer de la ſorte!
Un volage me quitte, & je le quitte auſſi;
Je l'obligerais trop de m'en mettre en ſouci.
Pour perdre des amans, celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent;
Il n'eſt lors que la joie, elle nous venge mieux;
Et, la fit-on à faux éclater par les yeux,
C'eſt montrer par bravade à leur vaine inconſtance,
Qu'elle eſt, pour nous toucher, de trop peu d'importance.
Que Philandre à ſon gré rende ſes vœux contens;
S'il attend que j'en pleure, il attendra longtems.
Son cœur eſt un tréſor dont j'aime qu'il diſpoſe;
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de choſe;
Et l'amour qui pour lui m'éprit ſi folement,
M'avait fait bonne part de ſon aveuglement.
On enchérit pourtant ſur ma faute paſſée;
Dans la même folie une autre embarraſſée,
Le rend encor parjure, & ſans ame, & ſans foi,
Pour ſe donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure, s'il n'eſt vrai que la moitié du monde

Sur l'exemple d'autrui ſe conduit & ſe fonde :
A cauſe qu'il parut quelque tems m'enflammer,
La pauvre fille a cru qu'il valait bien l'aimer,
Et ſur cette croyance elle en a pris envie ;
Lui pût-elle durer juſqu'au bout de ſa vie !
Si Mélite a failli me l'ayant débauché,
Dieux, par-là-ſeulement puniſſez ſon péché ;
Elle verra bien-tôt que ſa digne conquête
N'eſt pas une avanture à me rompre la tête :
Un ſi plaiſant malheur me conſole à l'inſtant.
Ah! ſi mon fou de frère en pouvait faire autant,
Que j'en aurais de joie, & que j'en ferais gloire !
Si je puis le rejoindre, & qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiſcret
Ne vaut pas un ſoupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire juſtice ;
Ces lettres fourniront aſſez d'occaſion
D'un peu de défiance & de diviſion.
Si je prens bien mon tems, j'aurai pleine matière
A les jouer tous deux d'une belle manière.
En voici déja l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

QUoi, tu paſſes, Philandre, & ſans me regarder?

PHILANDRE.

Pardonne moi, de grace, une affaire importune
M'empêche de jouïr de ma bonne fortune;
Et ſon empreſſement qui porte ailleurs mes pas,
Me rempliſſait l'eſprit juſqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ai donc ſouvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime;
Je ne penſe qu'à toi, j'en parlais en moi-même.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque choſe?

CLORIS.

Il t'ennuie avec moi;
Mais comme de tes feux j'ai pour garant ta foi;
Je ne m'allarme point. N'était ce qui te preſſe,
Ta flamme un peu plus loin eût porté ma tendreſſe,
Et je t'aurais fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ſes nouveaux ſoucis.
Je viens de les ſurprendre, & j'y pourrais encore
Joindre quelque billet de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas loiſir; toutefois ſi tu veux
Perdre un demi-quart d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'eſt, ſans plus longue demeure;
Ma curioſité pour ce demi-quart d'heure
S'oſera diſpenſer.

CLORIS.

Auſſi tu me promets,
Quand tu les auras lûs, de n'en parler jamais;
Autrement, ne croi pas...

PHILANDRE *reconnaiſſant les lettres.*

Cela s'en va ſans dire,
Donne, donne-les moi; tu ne les ſaurais lire:
Et nous aurions ainſi beſoin de trop de tems.

CLORIS *les reſſerrant.*

Philandre, tu n'es pas encor où tu prétens;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles ſont auſſi bien en ma main qu'en la tienne;
Je les garderai mieux, tu peux en aſſurer
La belle, qui pour toi daigne ſe parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit ſouffrir d'une fille en colère;
Mais je ſais comme il faut les ravoir de ton frère;
Tout exprès je le cherche, & ſon ſang, ou le mien...

CLORIS.

Quoi, Philandre eſt vaillant, & je n'en ſavais rien
Tes coups ſont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de ſe faire peu craindre;
Et mon frère qui ſait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurais tué, pourrait n'en pas mourir.

PHILANDRE.

PHILANDRE.

L'effet en fera foi, s'il en a le courage.
Adieu. J'en perds le tems à parler davantage.
Tremble.

CLORIS.

J'en ai grand lieu, connaiſſant ta vertu;
Pourvû qu'il y conſente, il ſera bien battu.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉLITE, LA NOURICE.

LA NOURICE.

CETTE obſtination à faire la ſecrette
M'accuſe injuſtement d'être trop peu diſcrette.

MÉLITE.

Ton importunité n'eſt pas à ſuporter.
Ce que je ne ſais pas te le puis-je conter ?

LA NOURICE.

Les viſites d'Eraſte un peu moins aſſidues
Témoignent quelque ennui de ſes peines perdues ;
Et ce qu'on voit par-là de réfroidiſſement
Ne fait que trop juger ſon mécontentement.
Je m'en veux cependant cacher tout le myſtère.
Mais je pourrais enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis,
Qu'a ton cœur juſqu'ici ſi doucement ſuivis.

MÉLITE.

C'eſt à moi de trembler après cette menace,
Et tout autre du moins tremblerait à ma place.

LA NOURICE.

Ne raillons point. Le fruit qui t'en eſt demeuré,
Je parle ſans reproche, & tout conſidéré,
Vaut bien.... Mais revenons à notre humeur chagrine,
Apren moi ce que c'eſt.

MÉLITE.

Veux-tu que je devine?
Dégoûté d'un eſprit ſi groſſier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURICE.

Ce n'eſt pas bien ainſi qu'un amant perd l'envie
D'une choſe deux ans ardemment pourſuivie;
D'aſſurance un mépris l'oblige à ſe piquer,
Mais ce n'eſt pas un trait qu'il falait pratiquer.
Une fille qui voit, & que voit la jeuneſſe,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adreſſe;
Le dédain lui meſſied, ou, quand elle s'en ſert,
Que ce ſoit pour reprendre un amant qu'elle perd.
Une heure de froideur à propos ménagée,
Pour rembraſer une ame à demi dégagée,
Qu'un traitement trop doux diſpoſe à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux ſavoir le prix.
Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'aparence réponde,
Et ſans embarraſſer ſon cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, & ſouffrir leurs diſcours;
Qu'à part ils penſent tous avoir la préférence,
Et paraiſſent enſemble entrer en concurrence;
Que tout l'extérieur de ſon viſage égal

Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival ;
Que ſes yeux partagés leur donnent de quoi craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de ſe plaindre ;
Qu'ils vivent tous d'eſpoir juſqu'au choix d'un mari,
Mais qu'aucun cependant ne ſoit le plus chéri ;
Et qu'elle cède enfin, puiſqu'il faut qu'elle cède,
A qui payra le mieux le bien qu'elle poſſède.
Si tu n'euſſes jamais quitté cette leçon,
Ton Eraſte avec toi vivrait d'autre façon.

MÉLITE.

Ce n'eſt pas ſon humeur de ſouffrir ce partage,
Il croit que mes regards ſoient ſon propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui,
Pour autant de larcins faits ſur le bien d'autrui.

LA NOURICE.

J'entens à demi mot, achève, & m'expédie
Promtement le motif de cette maladie.

MÉLITE.

Si tu m'avais, nourice, entendu à demi,
Tu ſaurais que Tircis...

LA NOURICE.

Quoi, ſon meilleur ami !
N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connaître ?

MÉLITE.

Il voudrait que le jour en fût encore à naître ;
Et ſi d'auprès de moi je l'avais écarté,
Tu verrais tout à l'heure Eraſte à mon côté.

LA NOURICE.

J'ai regret que tu ſois leur pomme de diſcorde ;
Mais puiſque leur humeur enſemble ne s'accorde,

Eraſte n'eſt pas homme à laiſſer échaper ;
Un ſemblable pigeon ne ſe peut rattraper ;
Il a deux fois le bien de l'autre, & davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURICE.

Tout le monde l'adore, & tâche d'en jouïr.

MÉLITE.

Il ſuit un faux éclat qui ne peut m'éblouïr.

LA NOURICE.

Auprès de ſa ſplendeur toute autre eſt fort petite.

MÉLITE.

Tu le places au rang qui n'eſt dû qu'au mérite.

LA NOURICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MÉLITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point ?

LA NOURICE.

Oui, ce n'eſt que par-là qu'on eſt conſidérable.

MÉLITE.

Mais ce n'eſt que par-là qu'on devient mépriſable.
Un homme dont les biens ſont toutes les vertus,
Ne peut être eſtimé que des cœurs abattus.

LA NOURICE.

Eſt-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

MÉLITE.

Mais plûtôt en eſt-il où les biens ne préparent ?
Étant riche, on mépriſe aſſez communément
Des belles qualités le ſolide ornement ;

Et d'un luxe honteux la richeſſe ſuivie,
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURICE.

Enfin je reconnais...

MÉLITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux ſur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime à mon regret ces erreurs dans la tête;
Si ta mère le ſait...

MÉLITE.

Laiſſe moi ces ſoucis,
Et rentre, que je parle à la ſœur de Tircis.

LA NOURICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MÉLITE.

Ta curioſité te met trop en cervelle.
Rentre ſans t'informer de ce qu'elle prétend;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MÉLITE.

CLORIS.

JE chéris tellement celles de votre ſorte,
Et prens tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux piéces qu'on leur fait je ne puis conſentir,
Ni même en rien ſavoir, ſans les en avertir.
Ainſi donc, au hazard d'être la mal venue,
Encor que je vous ſois, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection
N'a pas été fort juſte en ſon élection.

MÉLITE.

Vous pourriez, ſous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cet artifice;
Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop bon choix;
Je renonce à choiſir une ſeconde fois;
Et mon affection ne s'eſt point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ai de bons témoins;
C'eſt l'homme qui de tous le mérite le moins.

MÉLITE.

Si je n'avais de lui qu'une faible aſſurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance;

Mais je m'étonne fort que vous l'oſiez blâmer,
Ayant quelque intérêt vous-même à l'eſtimer.

CLORIS.

Je l'eſtimai jadis, & je l'aime, & l'eſtime,
Plus que je ne faiſais auparavant ſon crime.
Ce n'eſt qu'en ma faveur qu'il oſe vous trahir,
Et vous pouvez juger ſi je le puis haïr,
Lorſque ſa trahiſon m'eſt un clair témoignage
Du pouvoir abſolu que j'ai ſur ſon courage.

MÉLITE.

Le pouſſer à me faire une infidélité,
C'eſt aſſez mal uſer de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pouſſer où ſon devoir l'oblige?
C'eſt ſon devoir qu'il ſuit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE.

Quoi, le devoir chez vous oblige aux trahiſons?

CLORIS.

Quand il n'en aurait point de plus juſtes raiſons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MÉLITE.

Cela fait contre vous, il m'a donné la ſienne.

CLORIS.

Oui, mais ayant déja reçu mon amitié,
Sur un vœu ſolemnel d'être un jour ſa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre?

MÉLITE.

De grace, excuſez moi, je vous prens pour une autre,
Et c'était à Cloris que je croyais parler.

CLORIS.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE.

Donc, pour mieux me railler,
La sœur de mon amant contrefait ma rivale?

CLORIS.

Donc, pour mieux m'éblouïr, une ame déloyale
Contrefait la fidèle? Ah, Mélite, sachez
Que je ne sais que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit; vous pensez qu'il vous aime;
Mais, sortant d'avec vous il me conte lui-même
Jusqu'aux moindres discours, dont votre passion
Tâche de suborner son inclination.

MÉLITE.

Moi, suborner Philandre! Ah, que m'osez-vous dire?

CLORIS.

La pure vérité.

MÉLITE.

Vraiment, en voulant rire,
Vous passez trop avant; brisons là, s'il vous plait.
Je ne vois point Philandre, & ne sais quel il est.

CLORIS.

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MÉLITE.

Ah, dieux, quelle imposture!
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain,

Que vous perſiſterez dans la méconnaiſſance :
Je vous les laiſſe. Adieu.

MÉLITE.

Tout beau, mon innocence
Veut aprendre de vous le nom de l'impoſteur,
Pour faire retomber l'affront ſur ſon auteur.

CLORIS.

Vous penſez me duper, & perdez votre peine.
Que ſert le déſaveu quand la preuve eſt certaine ?
A quoi bon démentir, à quoi bon dénier...

MÉLITE.

Ne vous obſtinez point à me calomnier ;
Je veux que ſi jamais j'ai dit mot à Philandre...

CLORIS.

Remettons ce diſcours, quelqu'un vient nous ſurprendre ;
C'eſt le brave Liſis, qui ſemble ſur le front
Porter empreints les traits d'un déplaiſir profond.

SCENE III.

LISIS, MÉLITE, CLORIS.

LISIS *à Cloris.*

Réparez vos ſoupirs à la triſte nouvelle
Du malheur où nous plonge un eſprit infidelle ;
Quittez ſon entretien, & venez avec moi

Plaindre un frère au cercueil par ſon manque de foi.

MÉLITE.

Quoi! ſon frère au cercueil!

LISIS.

Oui, Tircis plein de rage
De voir que votre change indignement l'outrage,
Maudiſſant mille fois le déteſtable jour
Que votre bon accueil lui donna de l'amour,
Dedans ce deſeſpoir a chez moi rendu l'ame,
Et mes yeux déſolés...

MÉLITE.

Je n'en puis plus, je pâme.

CLORIS.

Au ſecours, au ſecours.

SCENE IV.

CLITON, LA NOURICE, MÉLITE, LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'Où provient cette voix?

LA NOURICE.

Qu'avez-vous, mes enfans?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURICE.

Hélas ! elle ſe meurt, ſon teint vermeil s'efface,
Sa chaleur ſe diſſipe, elle n'eſt plus que glace.

LISIS *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON *à Liſis.*

Si proche du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes faibles pas, les forces me défaillent,
Et je vais ſuccomber aux douleurs qui m'aſſaillent.

SCENE V.

ERASTE *ſeul.*

A La fin je triomphe, & les deſtins amis
M'ont donné le ſuccès que je m'étais promis.
Me voilà trop heureux, puiſque par mon adreſſe
Mélite eſt ſans amant, & Tircis ſans maitreſſe ;
Et comme ſi c'était trop peu pour me venger,
Philandre & ſa Cloris courent même danger.
Mais à quelle raiſon leurs ames déſunies
Pour les crimes d'autrui ſeront-elles punies ?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords ?

Fuyez de ma penſée, inutiles remords,
La joie y veut régner, ceſſez de m'en diſtraire.
Cloris m'offenſe trop d'être ſœur d'un tel frère;
Et Philandre ſi promt à l'infidélité,
N'a que la peine dûe à ſa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui ſort de chez Mélite?

SCENE VI.

CLITON, ERASTE.

CLITON.

MOnſieur, tout eſt perdu, votre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable inſtrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ERASTE.

Courage, tout va bien, le traître m'a fait place;
Le ſeul qui me rendait ſon courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monſieur, ce n'eſt pas tout, Mélite l'a ſuivi.

ERASTE.

Mélite l'a ſuivi! Que dis-tu, miſérable?

CLITON.

Monſieur, il eſt trop vrai; le moment déplorable
Qu'elle a ſu ſon trépas, a terminé ſes jours.

ERASTE.

Ah, ciel! s'il eſt ainſi...

CLITON.

Laiſſez là ces diſcours;
Et vantez vous plutôt que par votre impoſture
Ces malheureux amans trouvent la ſépulture,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avait de parfait & de beau.

ERASTE.

Tu m'oſes donc flatter, infame, & tu ſuprimes
Par ce reproche obſcur la moitié de mes crimes?
Eſt-ce ainſi qu'il te faut n'en parler qu'à demi?
Achève tout d'un coup, di que maitreſſe, ami,
Tout ce que je chéris, tout ce que dans mon ame
Sut jamais allumer une pudique flamme,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux.
Di que j'ai violé les deux loix les plus ſaintes,
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes,
Di que j'ai corrompu, di que j'ai ſuborné,
Falſifié, trahi, ſéduit, aſſaſſiné;
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi, Tircis eſt donc mort, & Mélite eſt ſans vie!
Je ne l'avais pas ſu, Parques, juſqu'à ce jour,
Que vous relevaſſiez de l'empire d'amour.
J'ignorais qu'auſſi-tôt qu'il aſſemble deux ames,
Il vous pût commander d'unir auſſi leurs trames.
Vous en relevez donc, & montrez aujourd'hui
Que vous êtes pour nous aveugles comme lui.
Vous en relevez donc, & vos ciſeaux barbares

Tranchent, comme il lui plait, les deſtins les plus rares?
Mais je m'en prens à vous, moi qui ſuis l'impoſteur,
Moi, qui ſuis de leurs maux le déteſtable auteur.
Hélas! & falait-il que ma ſupercherie
Tournât ſi lâchement tant d'amour en furie?
Inutiles regrets, repentirs ſuperflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'eſt plus;
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre;
Elle a ſuivi Tircis, & moi je la veux ſuivre.
Il faut que de mon ſang je lui faſſe raiſon,
Et de ma jalouſie & de ma trahiſon,
Et que de ma main propre un ami ſi fidèle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancèle?
Quel murmure confus, & qu'entens-je hurler?
Que de pointes de feux ſe perdent parmi l'air!
Les dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre;
Leur foudre décoché vient de fendre la terre;
Et pour leur obéir ſon ſein me recevant
M'engloutit, & me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entens, grands dieux, c'eſt là-bas que leurs ames,
Aux champs Eliſiens éterniſent leurs flammes;
C'eſt là-bas qu'à leurs pieds il faut verſer mon ſang:
La terre à ce deſſein m'ouvre ſon large flanc,
Et juſqu'aux bords du Styx me fait libre paſſage.
Je l'aperçois déja, je ſuis ſur ſon rivage.
Fleuve, dont le ſaint nom eſt redoutable aux dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces triſtes lieux,
N'entre point en couroux contre mon inſolence,
Si j'oſe avec mes cris violer ton ſilence:
Je ne te veux qu'un mot. Tircis eſt-il paſſé?

Mélite eſt-elle ici? Mais, qu'attens-je, inſenſé?
Ils ſont tous deux ſi chers à ton funeſte empire,
Que tu crains de les perdre, & n'oſes m'en rien dire.
Vous donc, eſprits légers, qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Caron cent ans refuſe ſa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
Parlez, & je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce paſſage interdit.

CLITON.

Monſieur, que faites-vous? Votre raiſon troublée
Par l'effort des douleurs dont elle eſt accablée,
Figure à votre vûe...

ERASTE.

Ah! te voilà, Caron;
Dépêche promtement, & d'un coup d'aviron
Paſſe moi, ſi tu peux, juſqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monſieur, rentrez en vous; regardez mon viſage,
Reconnaiſſez Cliton.

ERASTE.

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces eſprits nous puiſſent aprocher;
Ton bateau de leur poids fondrait dans les abîmes,
Il n'en aura que trop d'Eraſte & de ſes crimes.
Quoi, tu veux te ſauver à l'autre bord ſans moi?
Si faut-il qu'à ton cou je paſſe malgré toi.

[*Il ſe jette ſur les épaules de Cliton, qui l'emporte derrière le théatre.*

SCENE

SCENE VII.

PHILANDRE *ſeul.*

PRéſomptueux rival, dont l'abſence importune,
Retarde le ſuccès de ma bonne fortune,
As-tu ſi-tôt perdu cette ombre de valeur,
Que te prêtait tantôt l'effort de ta douleur?
Que devient à préſent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?
Il ne tient plus qu'à toi que tu ne ſois content;
Ton ennemi t'apelle, & ton rival t'attend.
Je te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine pourſuite.
Crois-tu, laiſſant mon bien dans les mains de ta ſœur,
En demeurer toujours l'injuſte poſſeſſeur?
Ou que ma patience à la fin échapée,
Puiſque tu ne veux pas le débattre à l'épée,
Oubliant le reſpect du ſexe, & tout devoir,
Ne laiſſe point ſur elle agir mon deſeſpoir?

SCENE VIII.

ERASTE, PHILANDRE.

ERASTE.

DÉtacher Ixion pour me mettre à ſa place!
Mégère, c'eſt à vous une indiſcrète audace.
Ai-je, prenant le front de cet ambitieux,
Attenté ſur le lit du monarque des cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides;
Non, ce n'eſt pas ainſi qu'on punit les perfides.
Quoi, me preſſer encor? Sus de pieds & de mains
Eſſayons d'écarter ces monſtres inhumains:
A mon ſecours, eſprits, vengez vous de vos peines,
Ecraſons leurs ſerpens, chargeons-les de vos chaines;
Pour ces filles d'enfer nous ſommes trop puiſſans.

PHILANDRE.

Il ſemble à ce diſcours qu'il ait perdu le ſens.
Eraſte, cher ami, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie?

ERASTE.

Equitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injuſtement on m'aprête des fers.
Faire un tour d'amoureux, ſupoſer une lettre,
Ce n'eſt pas un forfait qu'on ne puiſſe remettre.
Il eſt vrai que Tircis en eſt mort de douleur,
Que Mélite après lui redouble ce malheur,
Que Cloris ſans amant ne ſait à qui s'en prendre;

Mais la faute n'en eſt qu'au crédule Philandre;
Lui ſeul en eſt la cauſe, & ſon eſprit léger,
Qui trop facilement réſolut de changer;
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ſes mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laiſſe impuni, traître; de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts:
Je t'obligerais trop de t'arracher la vie;
Et ma juſte vengeance eſt bien mieux aſſouvie
Par les foles horreurs de cette illuſion.
Ah, grands dieux! que je ſuis plein de confuſion!

SCENE IX.

ERASTE *ſeul.*

TU t'enfuis donc, barbare, & me laiſſant en proie
A ces cruelles ſœurs, tu les combles de joie?
Non, non, retirez vous, Tiſiphone, Alecton,
Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.
Vous me connaiſſez mal; dans le corps d'un perfide,
Je porte le courage & les forces d'Alcide.
Je vais tout renverſer dans ces royaumes noirs,
Et ſaccager moi ſeul ces ténébreux manoirs.
Une ſeconde fois le triple chien Cerbère

Vomira l'aconit en voyant la lumière.
J'irai du fond d'enfer dégager les Titans ;
Et, ſi Pluton s'opoſe à ce que je prétens,
Paſſant deſſus le ventre à ſa troupe mutine,
J'irai d'entre ſes bras enlever Proſerpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'En doute plus, Cloris, ton frère n'eſt point mort ;
Mais, ayant ſû de lui ſon déplorable ſort,
Je voulais éprouver par cette triſte feinte,
Si celle qu'il adore aucunement atteinte
Deviendrait plus ſenſible aux traits de la pitié,
Qu'aux ſincères ardeurs d'une ſainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuſe ;
Afin que nous puiſſions découvrir cette ruſe,
Et que Tircis en ſoit de tout point éclairci,
Sois ſûre que dans peu je te le rens ici.
Ma parole ſera d'un promt effet ſuivie ;
Tu reverras bientôt ce frère plein de vie :
C'eſt aſſez que je paſſe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur ?
Le cœur me le diſait. Je ſentais que mes larmes

Refuſaient de couler pour de fauſſes allarmes,
Dont les plus dangereux & plus rudes aſſauts
Avaient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux;
Et je n'étudiai cette douleur menteuſe,
Qu'à cauſe qu'en effet j'étais un peu honteuſe,
Qu'une autre en témoignât plus de reſſentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, confeſſe franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frère unique,
Juſques au deſeſpoir fort rarement ſe pique:
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient ſouverain à conſoler des ſœurs.

CLORIS.

Adieu, railleur, adieu. Son intérêt me preſſe
D'aller rendre d'un mot la vie à ſa maitreſſe,
Autrement je ſaurais t'aprendre à diſcourir.

LISIS.

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *derrière le théatre*, CLITON, LA NOURICE.

CLITON.

JE ne t'ai rien célé; tu ſais toute l'affaire.

LA NOURICE.

Tu m'en as bien conté. Mais ſe pourrait-il faire
Qu'Eraſte eût des remords ſi vifs & ſi preſſans,
Que de violenter ſa raiſon & ſes ſens?

CLITON.

Eût-il pû, ſans en perdre entiérement l'uſage,
Se figurer Caron des traits de mon viſage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de ſon denier?

LA NOURICE.

Plaiſante illuſion!

CLITON.

Mais funeſte à ma tête,
Sur qui ſe déchargeait une telle tempête,

Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURICE.

C'était mal reconnaitre un si rare service.

ERASTE *derrière le théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons.

CLITON.

Adieu, nourice.
Voici ce fou qui vient, je l'entens à la voix;
Croi que ce n'est pas moi qu'il attrape deux fois.

LA NOURICE.

Pour moi, quand je devrais passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON.

Contente à tes périls ton curieux desir.

LA NOURICE.

Quoi qu'il puisse arriver, j'en aurai le plaisir.

SCENE II.

ERASTE, LA NOURICE.

ERASTE.

En vain je les rapelle, en vain pour se défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre :
Ces lâches escadrons de fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux.
Et, se fiant à peine à la nuit qui les couvre,

Souhaitent ſous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite ; &, dans ce vaſte effroi,
La peur ſaiſit ſi bien les ombres & leur roi,
Que, ſe précipitant à de promtes retraites,
Tous leurs ſoucis ne vont qu'à les rendre ſecrettes.
Le bouillant Phlégéton parmi ſes flots pierreux,
Pour les favoriſer, ne roule plus de feux:
Tiſiphone tremblante, Alecton & Mégère,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière;
Les Parques même en hâte emportent leurs fuſeaux,
Et dans ce grand déſordre oublient leurs ciſeaux.
Caron les bras croiſés dans ſa barque s'étonne
De ce qu'après Eraſte il n'a paſſé perſonne.
Trop heureux accident, s'il avait prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu!
Trop heureux accident, ſi la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût conſenti ma perte,
Et ſi ce que le ciel me donne ici d'accès,
Eût de ma trahiſon dévancé le ſuccès!
Dieux, que vous ſavez mal gouverner votre foudre!
N'était-ce pas aſſez pour me réduire en poudre
Que le ſimple deſſein d'un ſi lâche forfait?
Injuſtes, deviez-vous en attendre l'effet?
Ah, Mélite! ah, Tircis! leur cruelle juſtice
Aux dépens de vos jours me choiſit un ſuplice.
Ils doutaient que l'enfer eût de quoi me punir,
Sans le triſte ſecours de ce dur ſouvenir.
Oui, ce qu'ont les enfers, de feux, de fouets, de chaînes,
Ne ſont auprès de lui que de légères peines.

On

On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, trêve, trêve un moment,
Qu'au moins, avant ma mort, dans ces demeures ſombres,
Je puiſſe rencontrer ces bienheureuſes ombres:
Uſe après, ſi tu veux, de toute ta rigueur;
Et ſi pour m'achever tu manques de vigueur,
[*Il met la main ſur ſon épée.*]
Voici qui t'aidera: mais derechef, de grace,
Ceſſe de me gêner durant ce peu d'eſpace.
Je vois déja Mélite. Ah, belle ombre! voici
L'ennemi de votre heur qui vous cherchait ici;
C'eſt Eraſte, c'eſt lui qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds ſon ſang avec ſa vie;
Ainſi le veut le ſort, & tout exprès les dieux
L'ont abîmé vivant en ces funeſtes lieux.

LA NOURICE.

Pourquoi permettez-vous que cette frénéſie
Règne ſi puiſſamment ſur votre fantaiſie?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté?

ERASTE.

Auſſi ne la tient-il que de votre beauté;
Ce n'eſt que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURICE.

Ce n'eſt que de mes yeux! Décillez la paupière;
Et d'un ſang plus raſſis jugez de leur éclat.

ERASTE.

Ils ont de vérité je ne ſais quoi de plat;
Et, plus je vous contemple, & plus ſur ce viſage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge;

Je ne reconnais plus aucun de vos attraits;
Jadis votre nourice avait ainſi les traits,
Le front ainſi ridé, la couleur ainſi blême,
Le poil ainſi griſon. O dieux! c'eſt elle-même.
Nourice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroi?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi?

LA NOURICE.

Cliton la vît pâmer, & ſe brouilla de ſorte,
Que la voyant ſi pâle il la crut être morte;
Cet étourdi trompé, vous trompa comme lui.
Au reſte, elle eſt vivante, & peut-être aujourd'hui
Tircis de qui la mort n'était qu'imaginaire,
De ſa fidélité recevra le ſalaire.

ERASTE.

Déſormais donc en vain je les cherche ici-bas:
En vain pour les trouver je rens tant de combats.

LA NOURICE.

Votre douleur vous trouble, & forme des nuages
Qui ſéduiſent vos ſens par de fauſſes images;
Cet enfer, ces combats ne ſont qu'illuſions.

ERASTE.

Je ne m'abuſe point de fauſſes viſions;
Mes propres yeux ont vû tous ces monſtres en fuite,
Et Pluton, de frayeur, en quitter la conduite.

LA NOURICE.

Peut-être que chacun s'enfuyait devant vous,
Craignant votre fureur & le poids de vos coups.
Mais voyez ſi l'enfer reſſemble à cette place;
Ces murs, ces bâtimens ont-ils la même face?
Le logis de Mélite & celui de Cliton

Ont-ils quelque raport à celui de Pluton?
Quoi, n'y remarquez-vous aucune différence?

ERASTE.

De vrai, ce que tu dis a beaucoup d'aparence.
Nourice, pren pitié d'un eſprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi ſéparé;
Ma guériſon dépend de parler à Mélite.

LA NOURICE.

Différez, pour le mieux, un peu cette viſite,
Tant que maître abſolu de votre jugement,
Vous ſoyez en état de faire un compliment.
Votre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme ſage,
Donnez vous le loiſir de changer de viſage.
Un moment de repos que vous prendrez chez vous....

ERASTE.

Ne peut, ſi tu n'y viens, rendre mon ſort plus doux;
Et ma faible raiſon de guide dépourvûe,
Va de nouveau ſe perdre en te perdant de vûe.

LA NOURICE.

Si je vous ſuis utile, allons; je ne veux pas
Pour un ſi bon ſujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

NE m'importune plus, Philandre, je t'en prie;
Me rapaiſer jamais paſſe ton induſtrie;
Ton meilleur, je t'aſſure, eſt de n'y plus penſer;
Tes proteſtations ne font que m'offenſer,
Savante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foi parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent ſi-tôt brûler,
Qu'un billet ſupoſé peut ſi-tôt ébranler.

PHILANDRE.

Ah! ne remettez plus dedans votre mémoire
L'indigne ſouvenir d'une action ſi noire;
Et, pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,
Etouffez l'ennemi du pardon que j'attens.
Mon crime eſt ſans égal, mais enfin, ma chère ame..

CLORIS.

Laiſſe là déſormais ces petits mots de flamme;
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé,
Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

PHILANDRE.

De grace, redonnez à l'amitié paſſée
Le rang que je tenais dedans votre penſée.

Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui volâient de vos yeux dans les miens.
Par ce que votre foi me permettait d'attendre. . .

CLORIS.

C'eſt où dorénavant tu ne dois plus prétendre.
Ta ſotiſe m'inſtruit, & par-là je vois bien
Qu'un viſage commun & fait comme le mien,
N'a point aſſez d'apas, ni de chaîne aſſez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta ſorte.
Mélite a des attraits qui ſavent tout domter;
Mais elle ne pourrait qu'à peine t'arrêter,
Il te faut un ſujet qui la paſſe ou l'égale;
C'eſt en vain que vers moi ton amour ſe ravale:
Fai lui, ſi tu m'en crois, agréer tes ardeurs.
Je ne veux point devoir mon bien à ſes froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguiſez rien, un autre a pris ma place,
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

CLORIS.

Aucun juſqu'à ce point n'eſt encor arrivé;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en eſt trop, tes dédains épuiſent ma ſouffrance.
Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre eſpérance,
Sinon qu'un jour le ciel te fera reſſentir
De tant de cruautés le juſte repentir.

CLORIS.

Adieu. Mélite & moi nous avons de quoi rire
De tous les beaux diſcours que tu viens de me dire.

Que lui veux-tu mander ?

PHILANDRE.

Va, di lui de ma part,
Qu'elle, ton frère & toi, reconnaîtrez trop tard
Ce que c'eſt que d'aigrir un homme de ma ſorte.

CLORIS.

Ne croi pas la chaleur du courroux qui t'emporte,
Tu nous ferais trembler plus d'un quart d'heure ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bien-tôt nous verrons d'autres jeux.
Je ſais trop comme on venge une flamme outragée.

CLORIS.

Le ſais-tu mieux que moi, qui ſuis déja vengée ?
Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

PHILANDRE.

Il ſuffit.
Je ſais comme on ſe venge.

CLORIS.

Et moi, comme on ſe rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MÉLITE.

TIRCIS.

MAintenant que le ſort attendri par nos plaintes,
Comble notre eſpérance & diſſipe nos craintes,
Que nos contentemens ne ſont plus traverſés
Que par le ſouvenir de nos malheurs paſſés,
Ouvrons toute notre ame à ces douces tendreſſes,
Qu'inſpirent aux amans les pleines alégreſſes;
Et d'un commun accord chériſſons nos ennuis,
Dont nous voyons ſortir de ſi précieux fruits.
Adorables regards, fidèles interprètes,
Par qui nous expliquions nos paſſions ſecrètes,
Doux truchemens du cœur, qui déja tant de fois
M'avez ſi bien apris ce que n'oſait la voix,
Nous n'avons plus beſoin de votre confidence;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il penſe,
Et dédaigne un ſecours qu'en ſa naiſſante ardeur
Lui faiſaient mendier & la crainte & la peur.
Beaux yeux, à mon tranſport pardonnez ce blaſphème:
La bouche eſt impuiſſante où l'amour eſt extrême;
Quand l'eſpoir eſt permis, elle a droit de parler;
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous laſſez donc point d'en uſurper l'uſage;

Et, quoi qu'elle m'ait dit, dites moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie, quels ſoucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MÉLITE.

Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah! mon heur, il eſt vrai, ſi tes deſirs ſecondent
Cet amour qui parait & brille dans tes yeux,
Je n'ai rien déſormais à demander aux dieux.

MÉLITE.

Tu t'en peux aſſurer, mes yeux ſi pleins de flamme
Suivent l'inſtruction des mouvemens de l'ame,
On en a vû l'effet, lorſque ta fauſſe mort
A fait ſur tous mes ſens un véritable effort;
On en a vû l'effet, quand, te ſachant en vie,
De revivre avec toi j'ai pris auſſi l'envie;
On en a vû l'effet, lorſqu'à force de pleurs
Mon amour & mes ſoins aidés de mes douleurs,
Ont fléchi la rigueur d'une mère obſtinée,
Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée;
Si bien qu'à ton retour ta chaſte affection
Ne trouve plus d'obſtacle à ſa prétention.
Cependant l'aſpect ſeul des lettres d'un fauſſaire
Te ſut perſuader tellement le contraire,
Que, ſans vouloir m'entendre, & ſans me dire adieu,
Jaloux & furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis, mais apren qu'il n'était pas poſſible
D'aimer comme j'aimais, & d'être moins ſenſible;

Qu'un

Qu'un juſte déplaiſir ne ſaurait écouter
La raiſon qui s'efforce à le violenter ;
Et qu'après des tranſports de telle promtitude,
Ma flamme ne te laiſſe aucune incertitude.

MÉLITE.

Tout cela ſerait peu, n'était que ma bonté
T'en accorde un oubli ſans l'avoir mérité,
Et que tout criminel, tu m'es encore aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puiſque l'on me rapelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompenſe au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie ;
Et ſi jamais je ſais quelle main ſi hardie...

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MELITE.

CLORIS.

IL vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
Cependant qu'une ſœur ne ſe peut conſoler,
Et que le triſte ennui d'une attente incertaine
Touchant votre retour la tient encor en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au ſang un peu de trahiſon,

Mais Philandre pour moi t'en aura fait raiſon.
Di nous, auprès de lui retrouves-tu ton compte ?
Et te peut-il revoir ſans montrer quelque honte ?

CLORIS.

L'infidèle m'a fait tant de nouveaux ſermens,
Tant d'offres, tant de vœux, & tant de complimens,
Mêlés de repentirs. . .

MÉLITE.

Qu'à la fin exorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoi ? tu l'as dédaigné ?

CLORIS.

Du moins tous ſes diſcours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE.

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obſtine.

CLORIS.

Non pas cela du tout ; mais je ſuis aſſez fine :
Pour la première fois il me dupe qui veut,
Mais pour une ſeconde, il m'attrape qui peut.

MÉLITE.

C'eſt-à-dire, en un mot. . .

CLORIS.

Que ſon humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même paſſage.
En vain deſſous mes loix il revient ſe ranger.
Il m'eſt avantageux de l'avoir vû changer,
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,

M'attachant avec lui, me rendit miſérable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendrai du deſtin quelque meilleur hazard.

MÉLITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de ſervice,
Ne lui doit point porter un ſi grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change ſi ſoudain,
A volage, volage, & dédain pour dédain.

MÉLITE.

Ma ſœur, ce fut pour moi qu'il oſa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MÉLITE.

Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moi vous m'en diſpenſerez.

MÉLITE.

Que vous êtes mauvaiſe!

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne ſemble.

MÉLITE.

Je vous veux toutefois remettre bien enſemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendrait pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOURICE, ERASTE, MÉLITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon ſouci, laiſſons cette cauſeuſe :
Qu'elle ſoit, à ſon choix, facile ou rigoureuſe,
L'excès de mon ardeur ne ſaurait conſentir
Que ces frivoles ſoins te viennent divertir.
Tous nos penſers ſont dûs en l'état où nous ſommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes ;
Et ma fidélité qu'il va récompenſer. . .

LA NOURICE.

Vous donnera bientôt autre choſe à penſer.
Votre rival vous cherche, &, la main à l'épée,
Vient demander raiſon de ſa place uſurpée.

ERASTE *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moi qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux & fait naître l'envie
De ſortir de ſa gêne en ſortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds ſa tête à l'abandon ;
La mort lui ſera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui ſépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'impoſture avec de faux écrits,
A dérobé Philandre aux vœux de ſa Cloris.

MÉLITE *à Tircis.*

Eclaircis du ſeul point qui nous tenait en doute,
Que ſerais-tu d'avis de lui répondre ?

TIRCIS.

Écoute
Quatre mots à quartier.

ERASTE *à Mélite.*

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort !
De grace, hâtez vous d'abréger mon ſuplice,
Ou ma main préviendra votre lente juſtice.

MÉLITE.

Voyez comme le ciel a de ſecrets reſſorts.
Pour ſe faire obéir malgré nos vains efforts
Votre fourbe inventée à deſſein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire :
De ſon fâcheux ſuccès dont nous devions périr,
Le ſort tire un remède afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçûe,
Nous en aimons l'auteur à cauſe de l'iſſue ;
Obligés déſormais de ce que tour à tour
Nous nous ſommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur ſincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
Qu'en cette occaſion priſe comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ſes vœux ;
Outre qu'en fait d'amour la fraude eſt légitime ;
Mais puiſque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon ou l'oubli,

Par où votre repos ſera mieux établi.

ERASTE.

Tout confus & honteux de tant de courtoiſie,
Je veux dorénavant chérir ma jalouſie;
Et, puiſque c'eſt de là que vos félicités...

LA NOURICE *à Eraſte.*

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités;
Ils ont tous deux leur compte, & ſur cette aſſurance
Ils tiennent le paſſé dans quelque indifférence,
N'oſant ſe hazarder à des reſſentimens
Qui donneraient du trouble à leurs contentemens:
Mais Cloris qui s'en tait vous la gardera bonne,
Et ſeule intéreſſée, à ce que je ſoupçonne,
Saura bien ſe venger ſur vous, à l'avenir,
D'un amant échapé qu'elle penſait tenir.

ERASTE *à Cloris.*

Si vous pouviez ſouffrir qu'en votre bonne grace
Celui qui l'en tira pût occuper ſa place,
Eraſte qu'un pardon purge de ſon forfait,
Eſt prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma perſévérance:
Je n'ai pû la quitter qu'en perdant l'eſpérance;
Encor avez-vous vû mon amour irrité
Mettre tout en uſage en cette extrêmité;
Et c'eſt avec raiſon que ma flamme contrainte
De réduire ſes feux dans une amitié ſainte,
Mes amoureux deſirs vers elle ſuperflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en ſemble, ma ſœur?

CLORIS.

Mais, toi-même, mon frère?

TIRCIS.

Tu ſais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu ſais qu'en tel ſujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loi.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes ſentimens ſe liſent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autoriſent.
Parlons donc pour la forme. Oui, ma ſœur, j'y conſens,
Bien ſûr que mon avis s'accommode à ton ſens.
Faſſent les puiſſans dieux que par cette alliance
Il ne reſte entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frère, & ma maîtreſſe en ſœur,
Nos ans puiſſent couler avec plus de douceur!

ERASTE.

Heureux dans mon malheur, c'eſt dont je les ſuplie;
Mais ma félicité ne peut être accomplie,
Juſqu'à ce qu'après vous ſon aveu m'ait permis
D'aſpirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez moi ſeulement, & pour la récompenſe
On me donnera bien le loiſir que j'y penſe.

TIRCIS.

Oui, ſous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez ſenſible à ce naiſſant amour.

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos faibles artifices;
Je n'ai reçu de lui ni devoirs, ni ſervices.

MÉLITE.

C'eſt bien quelque raiſon, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma ſœur, aquitte moi d'une reconnaiſſance
Dont un deſtin meilleur m'a miſe en impuiſſance;
Accorde cette grace à nos juſtes deſirs.

TIRCIS.

Ne nous refuſe pas ce comble à nos plaiſirs.

ERASTE.

Donnez à leurs ſouhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raiſons ces faveurs ſingulières;
Et pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
Laiſſez les diſpoſer de votre ſentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me ſollicite!
J'en croirai ſeulement la mère de Mélite;
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera conſentir.

TIRCIS.

Entrons donc; & tandis que nous irons le prendre,
Nourice, va t'offrir pour maîtreſſe à Philandre.

SCENE

SCENE DERNIERE.

LA NOURICE *ſeule.*

LA, là, n'en riez point ; autrefois en mon tems
D'auſſi beaux fils que vous étaient aſſez contens,
Et croyaient de leur peine avoir trop de ſalaire,
Quand je quittais un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte, mes yeux étaient de vrais ſoleils,
Qui répandaient partout des rayons non pareils ;
Je n'avais rien en moi qui ne fût un miracle ;
Un ſeul mot de ma part leur était un oracle.
Mais je parle à moi ſeule. Amoureux, qu'eſt ceci ?
Vous êtes bien hâtés de me laiſſer ainſi ?
Allez, quelle que ſoit l'amour qui vous emporte,
On ne ſe moque point des femmes de ma ſorte ;
Et je ferai bien voir à vos feux empreſſés,
Que vous n'en êtes pas encor où vous penſez.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN

DE MÉLITE.

CETTE piéce fut mon coup d'eſſai, & elle n'a garde d'être dans les règles, puiſque je ne ſavais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de ſens commun, avec les exemples de feu M. Hardy, dont la veine était plus féconde que polie, & de quelques modernes qui commençaient à ſe produire, & n'étaient pas plus réguliers que lui. Le ſuccès en fut ſurprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en poſſeſſion de s'y voir l'unique; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau juſqu'alors, & me fit connaître à la cour. Ce ſens commun, qui était toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amans par une ſeule intrigue, & m'avait donné aſſez d'averſion de cet horrible déréglement qui mettait Paris, Rome & Conſtantinople ſur le même théatre, pour réduire le mien dans une ſeule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, & le ſtile naïf, qui faiſait une peinture de la converſation des honnêtes gens, furent ſans doute cauſe de ce bonheur ſurprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avait jamais vû juſques-là que la comédie fît rire ſans perſonnages ridicules, tels que les valets boufons, les paraſites, les capitans, les docteurs, &c. Celle-ci faiſait ſon effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-deſſus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute & de Térence, qui n'étaient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que

l'auditeur fut bien facile à donner ſon aprobation à une piéce, dont le nœud n'avait aucune juſteſſe. Eraſte y fait contrefaire des lettres de Mélite, & les porter à Philandre. Ce Philandre eſt bien crédule de ſe perſuader d'être aimé d'une perſonne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connait point l'écriture, & qui lui défend de l'aller voir; cependant qu'elle reçoit les viſites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié aſſez étroite, puiſqu'il eſt accordé de ſa ſœur. Il fait plus; ſur la légéreté d'une croyance ſi peu raiſonnable, il renonce à une affection dont il était aſſuré, & qui était prête d'avoir ſon effet. Eraſte n'eſt pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que ſa fourbe cauſera cette rupture, qui ſerait toutefois inutile à ſon deſſein, s'il ne ſavait de certitude que Philandre, malgré le ſecret qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fauſſes lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis; que cet amant favoriſé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vû, que les aſſurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de ſa maitreſſe; & qu'il rompra avec elle ſans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Eraſte ne pouvait être ſuportable, à moins d'une révélation; & Tircis qui eſt l'honnête homme de la piéce, n'a pas l'eſprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au déſeſpoir par une même facilité de croyance, à la vûe de ce caractère inconnu. Les ſentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir, devraient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il ſe croit trahi, & lui donner par-là l'occaſion de le déſabuſer. La folie d'Eraſte n'eſt pas de meilleure trempe. Je la condamnais dès-lors en mon ame; mais comme c'était un ornement de théatre, qui ne manquait jamais de plaire, & ſe

faiſait ſouvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égaremens, & en tirai un effet que je tiendrais encore admirable en ce tems. C'eſt la manière dont Eraſte fait connaître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, & l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne penſe pas qu'il ſe rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquiéme acte peut paſſer pour inutile. Tircis & Mélite ſe ſont raccommodés avant qu'il commence, & par conſéquent l'action eſt terminée. Il n'eſt plus queſtion que de ſavoir qui a fait la ſupoſition des lettres, & ils pouvaient l'avoir ſû de Cloris, à qui Philandre l'avait dit pour ſe juſtifier. Il eſt vrai que cet acte retire Eraſte de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amans, & fait ſon mariage avec Cloris; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épiſodique, qui ne doit pas amuſer le théatre, quand la principale eſt finie; & ſur-tout ce mariage a ſi peu d'aparence, qu'il eſt aiſé de voir qu'on ne le propoſe, que pour ſatisfaire à la coutume de ce tems-là, qui était de marier tout ce qu'on introduiſait ſur la ſcène. Il ſemble même que le perſonnage de Philandre, qui part avec un reſſentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne ſoit point achevé, & qu'il lui falait quelque couſine de Mélite, ou quelque ſœur d'Eraſte, pour les réunir avec les autres. Mais dès-lors je ne m'aſſujettiſſais pas tout-à-fait à cette mode, & me contentai de faire voir l'aſſiéte de ſon eſprit, ſans prendre ſoin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il eſt aſſez viſible qu'elle paſſe l'unité de jour, mais ce n'en eſt pas le ſeul défaut; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut évi-

ter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier & le second, & autant entre le second & le troisiéme ; mais du troisiéme au quatriéme, il n'est pas besoin de plus d'une heure, & il en faut encor moins entre les deux derniers, de peur de donner le tems de se ralentir à cette chaleur, qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paraissent deux fois dans un même acte, posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs, je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnaitre. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le tems d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, & n'en a guères davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrais que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, & que le tems qu'il faut perdre s'y perdît, en sorte que chaque acte n'en eût pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encor d'autres irrégularités, mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables, & pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE LONGUEVILLE.

MONSEIGNEUR,

Je prens avantage de ma témérité, & quelque défiance que j'aye de Clitandre, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vû la hardieſſe que j'ai de vous l'offrir. Il eſt impoſſible qu'on s'imagine qu'à des perſonnes de votre rang, & à des eſprits de l'excellence du vôtre, on préſente rien qui ne ſoit de miſe, puiſqu'il eſt tout vrai que vous avez un tel dégoût des mauvaiſes choſes, & les ſavez ſi nettement démêler d'avec les bonnes, qu'on fait paraître plus de manque de jugement à vous les préſenter, qu'à les concevoir. Cette vérité eſt ſi généralement reconnue, qu'il faudrait n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous relève encor moins par-deſſus le reſte des hommes que votre eſprit, & que les belles parties qui ont accompagné la ſplendeur de votre naiſſance, n'ont reçu d'elle que ce qui leur était dû. C'eſt ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre ſiécle, qu'il ſemble que le ciel ne vous a fait naître prince, qu'afin d'ôter au roi la gloire de choiſir votre perſonne, & d'établir votre grandeur ſur la reconnaiſſance de vos vertus. Auſſi, MONSEIGNEUR, ces conſidérations m'auraient intimidé, & ce cavalier n'eût jamais oſé vous entretenir de ma part, ſi votre permiſſion ne l'en eût autoriſé, &

comme assuré que vous l'aviez de quelque sorte d'estime, vû qu'il ne vous était pas tout-à-fait inconnu. C'est le même qui par votre commandement vous fût conter il y a quelques tems une partie de ses avantures, autant qu'en pouvaient contenir deux actes de ce poëme encor tout informes, & qui n'étaient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutait point encor son innocence, & ses contentemens devaient être en un haut degré, puisque l'affection, la promesse & l'autorité de son prince lui rendaient la possession de sa maîtresse presque infaillible: ses faveurs toutefois ne lui étaient point si chères que celles qu'il recevait de vous, & jamais il ne se fût plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en vôtre cabinet. Il a couru de grands périls durant sa vie, & n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers; il espère que vous le garantirez des autres, & que comme il l'arracha du suplice qui l'allait perdre, vous le défendrez de l'envie qui a déja fait une partie de ses efforts à l'étouffer. C'est, MONSEIGNEUR, dont vous suplie très-humblement celui qui n'est pas moins par la force de son inclination, que par les obligations de son devoir,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,
P. CORNEILLE.

PRÉFACE.

POUR peu de ſouvenir qu'on ait de *Mélite*, il ſera aiſé de juger, après la lecture de ce poëme, que peut-être jamais deux piéces ne partirent d'une même main plus différentes, & d'invention & de ſtyle. Il ne faut pas moins d'adreſſe à réduire un grand ſujet qu'à en réduire un petit; & ſi je m'étais auſſi dignement acquitté de celui-ci, qu'heureuſement de l'autre, j'eſtimerais avoir en quelque façon aproché de ce que demande Horace au poëte qu'il inſtruit, quand il veut qu'il poſſéde tellement ſes ſujets qu'il en demeure toujours le maître, & les aſſerviſſe à ſoi-même, ſans ſe laiſſer emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets, auront ici de quoi ſe ſatisfaire, ſi toutefois ils ont l'eſprit aſſez tendu pour me ſuivre au théatre, & ſi la quantité d'intrigues & de rencontres n'accable & ne confond leur mémoire. Que ſi cela leur arrive, je les ſuplie de prendre ma juſtification chez le libraire, & de reconnaître par la lecture que ce n'eſt pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vû repréſenter Clitandre qu'une fois ne le comprendront pas nettement, ſeront fort excuſables, vû que les narrations qui doivent donner le jour au reſte y ſont ſi courtes, que le moindre défaut ou d'attention du ſpectateur, ou de mémoire de l'acteur, laiſſe une obſcurité perpétuelle en la ſuite, & ôte preſque l'entière intelligence de ces grands mouvemens dont les penſées ne s'égarent point du fait, & ne ſont que des raiſonnemens continus ſur ce qui s'eſt paſſé. Que ſi j'ai renfermé cette piéce dans la règle d'un jour, ce n'eſt pas que je me repente de

n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me ſois réſolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette règle, beaucoup la mépriſent, pour moi j'ai voulu ſeulement montrer que ſi je m'en éloigne ce n'eſt pas faute de la connaître. Il eſt vrai qu'on poura m'imputer que m'étant propoſé de ſuivre la règle des anciens, j'ai renverſé leur ordre, vû qu'au lieu des meſſagers qu'ils introduiſent à chaque bout de champ pour raconter les choſes merveilleuſes qui arrivent à leurs perſonnages, j'ai mis les accidens mêmes ſur la ſcène. Cette nouveauté poura plaire à quelques-uns; & quiconque voudra bien peſer l'avantage que l'action a ſur ces longs & ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aye mieux aimé divertir les yeux, qu'importuner les oreilles, & que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aye pris la beauté ſans tomber dans les incommodités que les grecs & les latins, qui l'ont ſuivie, n'ont ſû d'ordinaire, ou du moins n'ont oſé éviter. Je me donne ici quelque ſorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne ſont plus en état de me répondre, & que je ne veux engager perſonne en la recherche de mes défauts. Puiſque les ſciences & les arts ne ſont jamais à leur période, il m'eſt permis de croire qu'ils n'ont pas tout ſû, & que de leurs inſtructions on peut tirer des lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du reſpect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, & qui, après avoir défriché un pays fort rude, nous ont laiſſé à le cultiver. J'honore les modernes ſans les envier, & n'attribuerai jamais au hazard ce qu'ils auront fait par ſcience, ou par des règles particulières qu'ils ſe feront eux-mêmes preſcrites. Outre que c'eſt ce qui ne me tombera jamais en la penſée, qu'une piéce de ſi longue haleine, où il faut coucher l'eſ-

prit à tant de repriſes, & s'imprimer tant de contraires mouvemens, ſe puiſſe faire par avanture. Il n'en va pas de la comédie comme d'un ſonge qui ſaiſit notre imagination tumultuairement, & ſans notre aveu, ou comme d'un ſonnet, ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pouſſer par boutade, & ſans lever la plume. Auſſi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval, qu'une éponge jettée par dépit ſur un tableau exprima parfaitement, après que l'induſtrie du peintre n'en avait ſû venir à bout; mais il ne ſe lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette ſorte. Au reſte, je laiſſe le lieu de ma ſcène au choix du lecteur, bien qu'il ne me coûtât ici qu'à nommer. Si mon ſujet eſt véritable, j'ai raiſon de le taire: ſi c'eſt une fiction, quelle aparence, pour ſuivre je ne ſais quelle chorographie, de donner un ſouflet à l'hiſtoire, d'attribuer à un pays des princes imaginaires, & d'en raporter des avantures qui ne ſe liſent point dans les chroniques de leur royaume? Ma ſcène eſt donc en un château d'un roi proche d'une forêt; je n'en détermine ni la province, ni le royaume; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que ſi l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laiſſé que j'aye connues, & j'ai toujours cru que pour belle que fût une penſée, tomber en ſoupçon de la tenir d'un autre, c'eſt l'acheter plus qu'elle ne vaut, deſorte qu'en l'état que je donne cette piéce au public, je penſe n'avoir rien de commun avec la plûpart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.

ARGUMENT
DE
CLITANDRE.

ROSIDOR, favori du roi, était si passionnément aimé des deux filles de la reine, Caliste & Dorise, que celle-ci en dédaignait Pymante, & celle-là Clitandre. Ses affections n'étaient que pour la première, de sorte que cet amour mutuel n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce cavalier était le mignon du prince, fils unique du roi, qui pouvait tout sur la reine sa mère, dont cette fille dépendait, & de là procédaient les refus de la reine toutes les fois que Rosidor la supliait d'agréer son mariage. Ces deux demoiselles bien que rivales ne laissaient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignait que son amour n'était que par galanterie, & comme pour avoir de quoi repliquer aux importunités de Pymante. De cette façon elle entra dans la confidence de Caliste, & se tenant toujours assidue auprès d'elle, elle se donnait plus de moyen de voir Rosidor, qui ne s'en éloignait que le moins qu'il lui était possible. Cependant la jalousie la rongeait au-dedans, & excitait en son ame autant de véritables mouvemens de haine pour sa compagne, qu'elle lui rendait de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roi avec toute sa cour s'était retiré en un château de plaisance proche d'une forêt, cette fille entretenant en ces bois ses pensées mélancoliques, rencontra par hazard une épée: c'était celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avait été tué

en duel, disputant sa maîtresse Daphné contre Eraste. Cette jalouse dans sa profonde rêverie, devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, & dit à son retour à Caliste que Rosidor la trompe, qu'elle a découvert une secrette affection entre Hippolyte & lui, & enfin qu'ils avaient rendez-vous dans le bois le lendemain au lever du soleil pour en venir aux dernières faveurs: une offre en outre de les lui faire surprendre, éveille la curiosité de cet esprit facile, qui lui promet de se dérober, & se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ses yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté Pymante résolu de se défaire de Rosidor, comme du seul qui l'empêchait d'être aimé de Dorise, & ne l'osant attaquer ouvertement à cause de sa faveur auprès du roi dont il n'eût pû raprocher, suborne Géronte, écuyer de Clitandre, & Lycaste, page du même. Cet écuyer écrit un cartel à Rosidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avaient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par son page, & eux trois le vont attendre masqués & déguisés en paysans. L'heure était la même que Dorise avait donnée à Caliste, à cause que l'un & l'autre voulaient être assez tôt de retour pour se trouver au lever du roi & de la reine après le coup exécuté. Les lieux même n'étaient pas fort éloignés, de sorte que Rosidor, poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles, comme Dorise avait l'épée à la main prête de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste. Il pare, & blesse toujours en reculant, & tue enfin ce page, mais si malheureusement, que retirant son épée elle se romt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, & sans la reconnaître, la lui arrache, & passe tout

d'un tems le tronçon de la ſienne en la main gauche à guiſe d'un poignard, ſe défend ainſi contre Pymante, & Géronte; tue encor ce dernier, & met l'autre en fuite. Doriſe fuit auſſi ſe voyant déſarmée par Roſidor; & Caliſte, ſi-tôt qu'elle l'a reconnu ſe pâme d'apréhenſion de ſon péril. Roſidor démaſque les morts, & fulmine contre Clitandre qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils ſont ſes domeſtiques, & qu'il était venu dans ce bois ſur un cartel reçu de ſa part. Dans ce mouvement il voit Caliſte pâmée, & la croit morte: ſes regrets avec ſes plaies le font tomber en faibleſſe. Caliſte revient de pâmoiſon, & s'entr'aidant l'un & l'autre à marcher, ils gagnent la maiſon d'un payſan, où elle lui bande ſes bleſſures. Doriſe deſeſpérée, & n'oſant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ces aſſaſſins, & s'accommode de celui de Géronte pour ſe mieux cacher. Pymante qui allait rechercher les ſiens, & cependant afin de mieux paſſer pour villageois, avait jetté ſon maſque & ſon épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Doriſe ſe feint être un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occaſion de ſe retirer de la cour, & le prie de le tenir quelque tems caché. Pymante lui baille quelque échapatoire; mais s'étant aperçu à ſes diſcours qu'elle avait vû ſon crime, & d'ailleurs entré en quelque ſoupçon que ce fût Doriſe, il accorde ſa demande, & la mène en cette caverne; réſolu, ſi c'était elle, de ſe ſervir de l'occaſion, ſi-non d'ôter du monde un témoin de ſon forfait, en ce lieu où il était aſſuré de retrouver ſon épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui lui était demeuré dans les cheveux, il la reconnaît, & ſe fait reconnaître à elle: ſes offres de ſervice ſont auſſi mal reçues que par le paſſé; elle

perſiſte

perſiſte toujours à ne vouloir chérir que Roſidor : Pymante l'aſſure qu'il l'a tué; elle entre en furie : ce qui n'empêche pas ce payſan déguiſé de l'enlever dans cette caverne, où tâchant d'uſer de force, cette courageuſe fille lui créve un œil de ſon poinçon; & comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échape de lui, dont l'amour tourné en rage le fait ſortir l'épée à la main de cette caverne, à deſſein & de venger cette injure par ſa mort, & d'étouffer enſemble l'indice de ſon crime. Roſidor cependant n'avait pû ſe dérober ſi ſecrétement qu'il ne fût ſuivi de ſon écuyer Lyſarque, à qui par importunité il conte le ſujet de ſa ſortie. Ce généreux ſerviteur ne pouvant endurer que la partie s'achevât ſans lui, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à ſervir de ſecond à ſon maître. En cette réſolution il rencontre un gentilhomme ſon particulier ami, nommé Cléon, dont il aprend que Clitandre venait de monter à cheval avec le prince pour aller à la chaſſe. Cette nouvelle le met en inquiétude, & ne ſachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont en compagnie en avertir le roi. Le roi qui ne voulait pas perdre ces cavaliers, envoye en même tems Cléon rapeller Clitandre de la chaſſe, & Lyſarque avec une troupe d'archers au lieu de l'aſſignation, afin que ſi Clitandre, s'était échapé d'auprès du prince pour aller joindre ſon rival, il fût aſſez fort pour les ſéparer. Lyſarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre qu'il renvoye au roi par la moitié de ſes archers, cependant qu'avec l'autre, il ſuit une trace de ſang qui le mène juſqu'au lieu où Roſidor & Caliſte s'étaient retirés. La vûe de ces corps fait ſoupçonner au roi quelque ſupercherie de la part de Clitandre, & l'aigrit tellement contre lui, qu'à ſon

retour de la chaſſe il le fait mettre en priſon, ſans qu'on lui en dit même le ſujet. Cette colère s'augmente par l'arrivée de Roſidor tout bleſſé, qui, après le récit de ſes avantures, préſente au roi le cartel de Clitandre, ſigné de ſa main, (contrefait toutefois) & rendu par ſon page; ſi bien que le roi ne doutant plus de ſon crime, le fait venir en ſon conſeil, où quelque proteſtation qu'il peut faire de ſon innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de ſe voir comme forcé de le donner aux prières de ſon fils, s'il attendait ſon retour de la chaſſe. Cléon en aprend la nouvelle, & redoutant que le prince ne ſe prit à lui de la perte de ce cavalier qu'il affectionnait, il le va chercher encor une fois à la chaſſe, pour l'en avertir. Tandis que tout ceci ſe paſſe, une tempête ſurprend le prince à la chaſſe; ſes gens effrayés de la violence des foudres & des orages, qui çà & qui là cherchent où ſe cacher, ſi bien que demeuré ſeul, un coup de tonnerre lui tue ſon cheval ſous lui. La tempête finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un payſan pourſuivait l'épée à main, c'était Pymante & Doriſe. Il était déja terraſſé, & prêt de recevoir le coup de la mort; mais le prince ne pouvant ſouffrir une action ſi méchante, tâche d'empêcher cet aſſaſſinat. Pymante tenant Doriſe d'une main le combat de l'autre, ne croyant pas de ſûreté pour ſoi après avoir été vû en cet équipage, que par ſa mort. Doriſe reconnait le prince, & s'entrelaſſe tellement dans les jambes de ſon raviſſeur, qu'elle le fait trébucher. Le prince ſaute auſſi-tôt ſur lui, & le déſarme: l'ayant déſarmé, il crie à ſes gens, & enfin deux veneurs paraiſſent chargés des vrais habits de Pymante, Doriſe & Lycaſte. Il les lui préſente comme un effet extraordinaire du foudre, qui avait conſumé trois corps, à ce qu'ils

s'imaginaient, ſans toucher à leurs habits. C'eſt de là que Doriſe prend occaſion de ſe faire connaître au prince, & de lui déclarer tout ce qui s'eſt paſſé dans ce bois. Le prince étonné, commande à ſes veneurs de garotter Pymante avec les couples de leurs chiens; en même tems Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, & du ſujet qui l'avait réduit en l'extrêmité où il était. Cela lui fait connaître Pymante pour l'auteur de ces perfidies, & l'ayant baillé à ſes veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le château, arrache Clitandre aux boureaux, & le va préſenter au roi avec les criminels, Pymante & Doriſe, arrivés quelque tems après lui. Le roi venait de conclure avec la reine le mariage de Roſidor & de Caliſte, ſi-tôt qu'il ſerait guéri, dont Caliſte était allée porter la nouvelle au bleſſé; & après que le prince lui eût fait connaître l'innocence de Clitandre, le reçoit à bras ouverts, & lui promet toute ſorte de faveurs pour récompenſe du tort qu'il lui avait penſé faire. De là il envoye Pymante à ſon conſeil, pour être puni, voulant voir par-là de quelle façon ſes ſujets vengeraient un attentat fait ſur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Doriſe, qui lui avait aſſuré la vie, & la voulant déſormais favoriſer, en propoſe le mariage à Clitandre, qui s'en excuſe modeſtement. Roſidor & Caliſte viennent remercier le roi, qui les réconcilie avec Clitandre & Doriſe, & invite ces derniers, voire même leur commande, de s'entr'aimer, puiſque lui & le prince le deſirent, leur donnant juſques à la guériſon de Roſidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en même jour
A deux couples d'amans le fruit de leur amour.

ACTEURS.

ALCANDRE, roi d'Ecoſſe.
FLORIDAN, fils du roi.
ROSIDOR, favori du roi & amant de Caliſte.
CLITANDRE, favori du prince Floridan, & amoureux auſſi de Caliſte, mais dédaigné.
PYMANTE, amoureux de Doriſe, & dédaigné.
CALISTE, maîtreſſe de Roſidor & de Clitandre.
DORISE, maîtreſſe de Pymante.
LYSARQUE, écuyer de Roſidor.
GÉRONTE, écuyer de Clitandre.
CLÉON, gentilhomme ſuivant la cour.
LYCASTE, page de Clitandre.
Le géolier.
Trois archers.
Trois veneurs.

La ſcène eſt en un château du roi, proche d'une forêt.

SEVILLA

Gravelot inven. *N. le Mire Sculp.*

DORISE.

Traitre, n'avance pas, c'eſt le prince.

PIMANTE.

N'importe.

CLITANDRE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALISTE.

N'EN doutez plus, mon cœur, un amant hypocrite
Feignant de m'adorer, brûle pour Hipolyte;
Doriſe m'en a dit le ſecret rendez-vous,
Où leur naiſſante ardeur ſe cache aux yeux de tous;
Et pour les y ſurprendre, elle m'y doit conduire,
Si-tôt que le ſoleil commencera de luire.
Mais qu'elle eſt pareſſeuſe à me venir trouver!
La dormeuſe m'oublie, & ne ſe peut lever.
Toutefois ſans raiſon j'accuſe ſa pareſſe;
La nuit qui dure encor fait que rien ne la preſſe:
Ma jalouſe fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour;
Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Etant ſans intérêt, eſt ſans impatience.
Toi, qui ſais ma douleur, & qui fis mon ſouci,
Ne tarde plus, volage, à te montrer ici.
Vien en hâte affermir ton indigne victoire:
Vien t'aſſurer l'éclat de cette infame gloire:

Vien ſignaler ton nom par ton manque de foi.
Le jour s'en va paraître, affronteur, hâte toi.
Mais, hélas ! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure ;
Si j'écoute l'amour, il devient ſi puiſſant,
Qu'en dépit de Doriſe il te fait innocent :
Je ne ſais lequel croire, & j'aime tant ce doute,
Que j'ai peur d'en ſortir entrant dans cette route.
Je crains ce que je cherche, & je ne connais pas
De plus grand heur pour moi que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, ſi jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons ſervices,
Aprenez aujourd'hui quel eſt votre devoir ;
Le moyen de me plaire eſt de me décevoir ;
Si vous ne m'abuſez, ſi vous n'êtes fauſſaires,
Vous êtes de mon heur les cruels adverſaires.
Et toi, ſoleil, qui vas en ramenant le jour,
Diſſiper une erreur ſi chère à mon amour,
Puiſqu'il faut qu'avec toi ce que je crains éclate,
Souffre qu'encor un peu l'ignorance me flatte.
Mais je te parle en vain, & l'aube de ſes rais
A déja reblanchi le haut de ces forêts.
Si je puis me fier à ſa lumière ſombre,
Dont l'éclat brille à peine, & diſpute avec l'ombre ;
J'entrevois le ſujet de mon jaloux ennui,
Et quelqu'un de ſes gens qui conteſte avec lui.
Rentre, pauvre abuſée, & cache toi de ſorte
Que tu puiſſes l'entendre à travers cette porte.

SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

CE devoir, ou plûtôt cette importunité,
Au lieu de m'aſſurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obéiſſance.
Laiſſe-moi ſeul, Lyſarque, une heure en ma puiſſance,
Que retiré du monde & du bruit de la cour,
Je puiſſe dans ces bois conſulter mon amour;
Que là Caliſte ſeule occupe mes penſées,
Et par le ſouvenir de ſes faveurs paſſées
Aſſure mon eſpoir de celles que j'attens;
Qu'un entretien rêveur durant ce peu de tems
M'inſtruiſe des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle;
Enfin, ſans perſiſter dans l'obſtination,
Laiſſe moi ſuivre ici mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui juſqu'ici vous méne,
A me la déguiſer vous donne trop de peine.
Il ne faut point, monſieur, beaucoup l'examiner;
L'heure & le lieu ſuſpects ſont aſſez déviner
Qu'en même tems que vous s'échape quelque dame....
Vous m'entendez aſſez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flamme

Et ne préſume point que je manque de foi
A celle que j'adore, & qui brûle pour moi.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuſe,
Qui par ces faux ſoupçons m'eſt trop injurieuſe :
Tant s'en faut que le change ait pour moi des apas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vais... Mais pourrais-tu le ſavoir, & le taire?

LYSARQUE.

Qu'ai-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR.

Tu vas aprendre tout, mais auſſi l'ayant ſû,
Aviſe à ta retraite. Hier un cartel reçû
De la part d'un rival....

LYSARQUE.

Vous le nommez?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au pied du grand rocher il me doit ſeul attendre;
Et là, l'épée au poing, nous verrons qui des deux
Mérite d'embraſer Caliſte de ſes feux.

LYSARQUE.

De ſorte qu'un ſecond...

ROSIDOR.

Sans me faire une offenſe,
Ne peut ſe préſenter à prendre ma défenſe;
Nous devons ſeul à ſeul vuider notre débat.

LYSARQUE.

Ne penſez pas ſans moi terminer ce combat;
L'écuyer de Clitandre eſt homme de courage;

Il ſera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquitter vers lui d'un ſemblable devoir,
Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté ſuffit, va-t'en donc, & déſiſte
De plus m'offrir un aide à mériter Caliſte.

LYSARQUE *ſeul.*

Vous obéir ici me coûterait trop cher,
Et je ſerais honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir ſû le ſujet d'une telle ſortie,
Sans trouver le moyen d'être de la partie.

SCENE III.

CALISTE *ſeule.*

QU'il s'en eſt bien défait ! qu'avec dextérité
Le fourbe ſe prévaut de ſon autorité !
Qu'il trouve un beau prétexte en ſes flammes éteintes !
Et que mon nom lui ſert à colorer ſes feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il eſt.
Hipolyte le charme, Hipolyte lui plaît ;
Et ſes lâches deſirs l'emportent où l'apelle
Le cartel amoureux de ſa flamme nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

JE n'en puis plus douter, mon feu déſabuſé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguiſé.
Allons, ma chère ſœur, allons à la vengeance,
Allons de ſes douceurs tirer quelque allégeance,
Allons, & ſans te mettre en peine de m'aider,
Ne prens aucun ſouci que de me regarder;
Pour en venir à bout il ſuffit de ma rage,
D'elle j'aurai la force ainſi que le courage;
Et déja dépouillant tout naturel humain,
Je laiſſe à ſes tranſports à gouverner ma main.
Vois-tu comme ſuivant de ſi furieux guides,
Elle cherche déja les yeux de ces perfides;
Et comme de fureur tous mes ſens animés
Menacent les apas qui les avaient charmés?

DORISE.

Modère ces bouillons d'une ame colérée,
Ils ſont trop violens pour être de durée;
Pour faire quelque mal, c'eſt fraper de trop loin;
Réſerve ton courroux tout entier au beſoin;
Sa plus forte chaleur ſe diſſipe en paroles;
Ses réſolutions en deviennent plus molles;
En lui donnant de l'air ſon amour s'alentit.

CALISTE.

Ce n'eſt que faute d'air que le feu s'amortit.
Allons, & tu verras qu'ainſi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume;
Et qu'ainſi mon eſprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colère a droit d'exécuter.

SCENE V.

DORISE *ſeule.*

SI ma ruſe eſt enfin de ſon effet ſuivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie;
Un fer caché me donne en ces lieux écartés
La vengeance des maux que me font tes beautés.
Tu m'ôtes Roſidor, tu poſſèdes ſon ame,
Il n'a d'yeux que pour toi, que mépris pour ma flamme;
Mais puiſque tous mes ſoins ne le peuvent gagner,
J'en punirai l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE VI.

PYMANTE, GÉRONTE, *ſortans d'une grotte déguiſés en payſans.*

GÉRONTE.

En ce déguiſement on ne peut nous connaître,
Et ſans doute bien-tôt le jour qui vient de naître
Conduira Roſidor, ſéduit d'un faux cartel,
Aux lieux où cette main lui garde un coup mortel.
Vos vœux ſi mal reçus de l'ingrate Doriſe,
Qui l'idolâtre autant comme elle vous mépriſe,
Ne rencontreront plus aucun empêchement.
Mais je m'étonne fort de ſon aveuglement;
Et je ne comprens point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injuſtice.
Vos rares qualités...

PYMANTE.

Au lieu de me flatter,
Voyons ſi le projet ne ſaurait avorter,
Si la ſupercherie...

GÉRONTE.

Elle eſt ſi bien tiſſue,
Qu'il faut manquer de ſens pour douter de l'iſſue.
Clitandre aime Caliſte, & comme ſon rival
Il a trop de ſujet de lui vouloir du mal.
Moi, que depuis dix ans il tient à ſon ſervice,
D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice,

Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,
A ſon dépit jaloux s'imputera ſoudain.

PYMANTE.

Que ton ſubtil eſprit a de grands avantages !
Mais le nom du porteur ?

GÉRONTE.

Lycaſte, un de ſes pages.

PYMANTE.

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous ?

GÉRONTE.

Lui-même, & le voici qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'eſt mis hors d'haleine.

SCENE VII.

PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE
auſſi déguiſé en payſan.

PYMANTE.

HÉ bien, eſt-il venu ?

LYCASTE.

N'en ſoyez plus en peine,
Il eſt où vous ſavez, & tout bouffi d'orgueil,
Il n'y penſe à rien moins qu'à ſon propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de tems. Nos maſques, nos épées.

(*Lycaſte les va quérir dans la grotte d'où ils ſont ſortis.*)

Qu'il me tarde déja que dans ſon ſang trempées,
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le ſeul qui ſert d'obſtacle au bonheur qui m'eſt dû!
Ah, qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoi ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur préſente à chacun un maſque & une épée, & porte leurs habits.*

Pour notre ſureté portons les avec nous,
De peur que cependant que nous ſerons aux coups,
Quelque maraut conduit par ſa bonne avanture,
Ne nous laiſſe tous trois en mauvaiſe poſture.
Quand il faudra donner, ſans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils ſeront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prens-en donc même ſoin après la choſe faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas ſans eux que je faſſe retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déja devrait être maſqué.
Allons, qu'il tombe mort auſſi-tôt qu'attaqué.

SCENE VIII.

CLÉON, LYSARQUE.

CLÉON.

RÉserve à d'autres tems cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un ſi grand témoignage.
Ce duel que tu dis ne ſe peut concevoir.
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir,
Que notre jeune prince enlevait à la chaſſe.

LYSARQUE.

Tu les as vûs paſſer?

CLÉON.

Par cette même place.
Sans doute que ton maître a quelque occaſion
Qui le fait éblouïr par cette illuſion.

LYSARQUE.

Non, il parlait du cœur, je connais ſa franchiſe.

CLÉON.

S'il eſt ainſi, je crains que par quelque ſurpriſe,
Ce généreux guerrier, ſous le nombre abattu,
Ne cède aux envieux que lui fait ſa vertu.

LYSARQUE.

A préſent il n'a point d'ennemis que je ſache;
Mais quelque événement que le deſtin nous cache,
Si tu veux m'obliger, vien de grace avec moi,
Que nous donnions enſemble avis de tout au roi.

SCENE IX.

CALISTE, DORISE.

CALISTE *pendant que Doriſe s'arrête à chercher derrière un buiſſon.*

MA ſœur, l'heure s'avance, & nous ſerons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la reine.
Je ne vois point mon traître, Hypolite non plus.

DORISE *tirant une épée de derrière ce buiſſon, & ſaiſiſſant Caliſte par le bras.*

Voici qui va trancher tes ſoucis ſuperflus,
Voici dont je vais rendre, aux dépens de ta vie,
Et ma flamme vengée, & ma haine aſſouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma ſœur, tu veux m'épouvanter;
Mais je te connais trop pour m'en inquiéter.
Laiſſe la feinte à part, & mettons, je te prie,
A les trouver bientôt toute notre induſtrie.

DORISE.

Va, va, ne ſonge plus à leurs fauſſes amours,
Dont le récit n'était qu'une embûche à tes jours.
Roſidor t'eſt fidelle, & cette feinte amante
Brûle auſſi peu pour lui, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainſi donc ton courage inhumain...

DORISE.

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action ſi noire...

DORISE.

Qui ſe venge en ſecret, en ſecret en fait gloire.

CALISTE.

T'ai-je donc pû, ma ſœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Oui, puiſque Roſidor t'aime & ne m'aime point;
C'eſt aſſez m'offenſer que d'être ma rivale.

SCENE X.

ROSIDOR, PYMANTE, GÉRONTE, CALISTE, DORISE.

Comme Doriſe eſt prête de tuer Caliſte, un bruit entendu lui fait relever ſon épée, & Roſidor parait tout en ſang, pourſuivi par ces trois aſſaſſins maſqués. En entrant il tue Lycaſte, & retirant ſon épée, elle ſe romt contre la branche d'un arbre. En cette extrêmité il voit celle que tient Doriſe, & ſans la connaître il s'en ſaiſit, & paſſe tout d'un tems le tronçon qui lui reſtait de la ſienne en la gauche, & ſe défend ainſi contre Pymante & Géronte, dont il tue le dernier & met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

MEurs, brigand. Ah malheur! cette branche fatale
A rompu mon épée. Aſſaſſins... Toutefois
J'ai de quoi me défendre une ſeconde fois.

DORISE *s'enfuyant.*

N'eſt-ce pas Roſidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va cauſer de périls & de larmes!
Fui, Doriſe; & fuyant, laiſſe toi reprocher
Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'eſt le plus cher.

CALISTE.

C'eſt lui-même de vrai. Roſidor, ah! je pâme,

Et la peur de ſa mort ne me laiſſe point d'ame.
Adieu, mon cher eſpoir.

ROSIDOR *à Pymante après avoir tué Géronte.*

Cetui-ci dépêché,
C'eſt de toi maintenant que j'aurai bon marché.
Nous ſommes ſeul à ſeul. Quoi! ton peu d'aſſurance
Ne met plus qu'en tes pieds ſa derniére eſpérance?
Marche ſans emprunter d'aîles de ton effroi,
Je ne cours point après des lâches comme toi.
Il ſuffit de ces deux. Mais qui pourraient-ils être?
Ah ciel! le maſque ôté me les fait trop connaître.
Le ſeul Clitandre arma contre moi ces voleurs;
Cetui-ci fut toujours vétu de ſes couleurs;
Voilà ſon écuyer dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort, que d'horreur de ſon crime;
Et ces deux reconnus, je douterais en vain,
De celui que ſa fuite a ſauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton abſence
Donne à tes lâchetés quelque ombre d'innocence?
Et qu'après avoir vû renverſer ton deſſein,
Un déſaveu démente & tes gens & ton ſeing?
Ne le préſume pas, ſans autre conjecture;
Je te rens convaincu de ta ſeule écriture,
Si-tôt que j'aurai pû faire ma plainte au roi.
Mais quel piteux objet ſe vient offrir à moi?
Traîtres, auriez-vous fait ſur un ſi beau viſage,
Attendant Roſidor, l'eſſai de votre rage?
C'eſt Caliſte elle-même! Ah dieux! injuſtes dieux!
Ainſi donc pour montrer ce ſpectacle à mes yeux,

Votre faveur barbare a conſervé ma vie !
Je n'en veux point chercher d'auteurs que votre envie :
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous eût vengé ce forfait,
Et vous eût accablés ſi vous n'étiez ſes maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres ;
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuſe rigueur d'un ſi fatal ſecours.
O vous, qui me reſtez d'une troupe ennemie,
Pour marque de ma gloire, & de ſon infamie,
Bleſſures, hâtez vous d'élargir vos canaux,
Par où mon ſang emporte & ma vie & mes maux.
Ah ! pour l'être trop peu, bleſſures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Hé quoi ? ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avait-il ſeul le droit de me bleſſer au cœur ?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant ſi maltraité, reſpecte ſon image ?
Noires divinités, qui tournez mon fuſeau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciſeau ?
Inſenſé que je ſuis ! en ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moi-même ;
Aveugle, je m'arrête à ſuplier en vain ;
Et pour me contenter j'ai de quoi dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a ſauvée ;
C'eſt à lui qu'elle eſt dûe, il ſe l'eſt réſervée ;
Et l'honneur, quel qu'il ſoit, de finir mes malheurs,
C'eſt pour me le donner qu'il l'ôte à des voleurs.
Pouſſons donc hardiment. Mais hélas ! cette épée
Coulant entre mes doigts, laiſſe ma main trompée ;

Et ſa lame timide à procurer mon bien,
Au ſang des aſſaſſins n'oſe mêler le mien.
Ma faibleſſe importune à mon trépas s'opoſe;
En vain je m'y réſous, en vain je m'y diſpoſe;
Mon reſte de vigueur ne peut l'effectuer;
J'en ai trop pour mourir, trop peu pour me tuer;
L'un me manque au beſoin, & l'autre me réſiſte.
Mais je vois s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliſte,
Les roſes de ſon teint n'ont plus tant de pâleur,
Et j'entens un ſoupir qui flatte ma douleur.
Voyez, dieux inhumains, que malgré votre envie,
L'amour lui fait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame déſormais ſuffit à deux amans.

CALISTE.

Hélas! qui me rapelle à de nouveaux tourmens?
Si Roſidor n'eſt plus, pourquoi reviens-je au monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour ſans ſeconde!

CALISTE.

Exécrable aſſaſſin qui rougis de ſon ſang,
Dépêche comme à lui de me percer le flanc,
Pren de lui ce qui reſte.

ROSIDOR.

Adorable cruelle,
Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un amant ſi fidelle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime; encor pleine d'effroi
Je ne t'ai méconnu qu'en ſongeant trop à toi.
J'avais ſi bien gravé là-dedans ton image,

Qu'elle ne voulait pas céder à ton viſage.
Mon eſprit glorieux, & jaloux de l'avoir,
Enviait à mes yeux le bonheur de te voir.
Mais quel ſecours propice a trompé mes allarmes?
Contre tant d'aſſaſſins qui t'a prêté des armes?

ROSIDOR.

Toi-même, qui t'a miſe à telle heure en ces lieux,
Où je te vois mourir & revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'amour une fois règne ſur un courage...
Mais tâchons de gagner juſqu'au premier village,
Où ces bouillons de ſang ſe puiſſent arrêter;
Là j'aurai tout loiſir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour auſſi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loi que la tienne,
Et l'amour par tes yeux devenu tout-puiſſant,
Rend déja la vigueur à mon corps languiſſant.

CALISTE.

Il donne en même tems une aide à ta faibleſſe,
Puiſqu'il fait que la mienne auprès de toi me laiſſe;
Et qu'en dépit du ſort ta Caliſte aujourd'hui
A tes pas chancelans poura ſervir d'apui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE *masqué.*

DESTINS, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moi donc tout-à-coup fondent vos injuſtices,
Et trouvent à leurs traits ſi long-tems retenus,
Afin de mieux fraper des chemins inconnus!
Dites, que vous ont fait Roſidor ou Pymante?
Fourniſſez de raiſon, deſtins, qui me démente;
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puiſſe émouvoir
A partager ſi mal entr'eux votre pouvoir?
Lui rendre contre moi l'impoſſible poſſible,
Pour rompre le ſuccès d'un deſſein infaillible;
C'eſt prêter un miracle à ſon bras ſans ſecours,
Pour conſerver ſon ſang au péril de mes jours.
Trois ont fondu ſur lui ſans le jetter en fuite.
A peine en m'y jettant moi-même je l'évite.
Loin de laiſſer la vie il a ſû l'arracher;
Loin de céder au nombre il a ſû retrancher:
Toute votre faveur à ſon aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant ſon épée,

Et reſſaiſit ſes mains par celles du hazard,
L'une d'une autre épée, & l'autre d'un poignard.
O honte! ô déplaiſirs! ô déſeſpoir! ô rage!
Ainſi donc un rival pris à mon avantage,
Ne tombe dans mes rêts que pour les déchirer!
Son bonheur qui me brave oſe l'en retirer!
Lui donne ſur mes gens une promte victoire,
Et fait de ſon péril un ſujet de ſa gloire!
Retournons animés d'un courage plus fort,
Retournons, & du moins perdons nous dans ſa mort.
Sortez de vos cachots, infernales furies;
Aportez à m'aider toutes vos barbaries;
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir deſſein,
Qu'un ſanglant deſeſpoir me verſe dans le ſein.
J'avais de point en point l'entremiſe tramée,
Comme dans mon eſprit vous me l'aviez formée;
Mais contre Roſidor tout le pouvoir humain
N'a que de la faibleſſe, il y faut votre main.
En vain, cruelles ſœurs, ma fureur vous apelle,
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle,
La terre vous refuſe un paſſage à ſortir.
Ouvre du moins ton ſein, terre, pour m'engloutir;
N'atten pas que Mercure avec ſon caducée
M'en faſſe après ma mort l'ouverture forcée;
N'atten pas qu'un ſuplice, hélas! trop mérité
Ajoute l'infamie à tant de lâcheté;
Préviens-en la rigueur, ren toi-même juſtice
Aux projets avortés d'un ſi noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, & s'y perdent ſans fruit.

Dedans

Dedans mon deſeſpoir tout me fuit ou me nuit.
La terre n'entend point la douleur qui me preſſe ;
Le ciel me perſécute, & l'enfer me délaiſſe.
Affronte-les Pymante, & ſauve en dépit d'eux
Ta vie & ton honneur d'un pas ſi dangereux.
Si quelque eſpoir te reſte, il n'eſt plus qu'en toi-même ;
Mais ſi tu veux t'aider, ton mal n'eſt pas extrême.
Paſſe pour villageois dans un lieu ſi fatal ;
Et réſervant ailleurs la mort de ton rival,
Fai que d'un même habit la trompeuſe aparence,
Qui le mit en péril, te mette en aſſurance.
Mais ce maſque l'empêche, & me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher.
Ce damnable inſtrument de mon traître artifice,
Après mon coup manqué, n'en eſt plus que l'indice ;
Et ce fer, qui tantôt inutile en ma main,
Que ma fureur jalouſe avait armée en vain,
Sut ſi mal attaquer & plus mal me défendre,
N'eſt propre déſormais qu'à me faire ſurprendre.
(*Il jette ſon maſque & ſon épée dans la grotte.*)
Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,
N'en produiſez non plus de ſoupçons que d'effets.
Ainſi, n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forêt je marcherai ſans crainte,
Tant que...

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, Archers.

LYSARQUE.

MOn grand ami.

PYMANTE.

Monſieur.

LYSARQUE.

Vien ça, di nous,
N'as-tu point ici vû deux cavaliers aux coups ?

PYMANTE.

Non, monſieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux ſe ſauver à la fuite ?

PYMANTE.

Non, monſieur.

LYSARQUE.

Ni paſſer dedans ces bois ſans ſuite ?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'hui ; laiſſe là ces diſcours,
Répon préciſément.

PYMANTE.

Pour aujourd'hui, je penſe...
Toutefois, ſi la choſe était de conſéquence,

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA SEVILLA

Dans le prochain village on ſaurait aiſément...

LYSARQUE.

Donnons juſques au lieu, c'eſt trop d'amuſement.

SCENE III.

PYMANTE *ſeul.*

CE départ favorable enfin me rend la vie,
Que tant de queſtions m'avaient preſque ravie.
Cette troupe d'archers aveugles en ce point,
Trouve ce qu'elle cherche, & ne s'en ſaiſit point;
Bien que leur conducteur donne aſſez à connaître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de ſon maître,
J'échape néanmoins en ce pas hazardeux
D'auſſi près de la mort comme je l'étais d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettait un orage, & ſe tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plutôt qui ſe montre, & n'oſe m'accabler!
Qu'à bonne heure défait d'un maſque & d'une épée,
J'ai leur crédulité ſous ces habits trompée;
De ſorte qu'à préſent deux corps déſanimés
Termineront l'exploit de tant de gens armés;
Corps, qui gardent tous deux un naturel ſi traître,

Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maître,
Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ſes dépens Pymante en ſûreté.
Mes habits rencontrés ſous les yeux de Lyſarque,
Peuvent de mes forfaits donner ſeuls quelque marque;
Mais, s'il ne les voit pas, lors ſans aucun effroi
Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès du roi,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma ſupercherie.

SCENE IV.

LYSARQUE, Archers.

LYSARQUE *regarde les corps de Géronte & de Lycaſte.*

CEla ne ſuffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il ſe peut, Clitandre ou Roſidor.
Amis, ſa majeſté par ma bouche avertie
Des ſoupçons que j'avais touchant cette partie,
Voudra ſavoir au vrai ce qu'ils ſont devenus.

1. ARCHER.

Pourrait-elle en douter? Ces deux corps reconnus
Font trop voir le ſuccès de toute l'entrepriſe.

LYSARQUE.

Et qu'en préſumes-tu?

1. ARCHER.

Que malgré leur ſurpriſe,

Leur nombre avantageux & leur déguiſement,
Roſidor de leur main ſe tire heureuſement.

LYSARQUE.

Ce n'eſt qu'en me flattant que tu te le figures;
Pour moi je n'en conçois que de mauvais augures,
Et préſume plutôt que ſon bras valeureux,
Avant que de mourir, s'eſt immolé ces deux.

1. ARCHER.

Mais où ſerait ſon corps?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,
Où les traîtres voyant notre troupe ſi proche,
N'auront pas eu loiſir de mettre encor ceux-ci,
De qui le ſeul aſpect rend le crime éclairci.

2. ARCHER *lui préſentant les deux piéces rompues de l'épée de Roſidor.*

Monſieur, connaiſſez-vous ce fer & cette garde?

LYSARQUE

Donne moi que je voie. Oui, plus je les regarde,
Plus j'ai par eux d'avis du déplorable ſort
D'un maître qui n'a pû s'en deffaiſir que mort.

2. ARCHER.

Monſieur, avec cela j'ai vû dans cette route
Des pas mêlés de ſang diſtillé goute à goute.

LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres, enlevez
Promtement ces deux corps que nous avons trouvés.

(*Lyſarque & ces archers rentrent dans le bois, & le reſte des archers reportent à la cour les corps de Géronte & de Lycaſte.*)

SCENE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, Page.

FLORIDAN *parlant à ſon page.*

CE cheval trop fougueux m'incommode à la chaſſe,
Tien-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place,
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacés,
Clitandre m'entretient de ſes travaux paſſés.
Qu'au reſte, les veneurs allant ſur leurs briſées,
Ne forcent pas le cerf s'il eſt aux repoſées;
Qu'ils prennent connaiſſance, & preſſent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.
(*Le page rentre.*)
Achève maintenant l'hiſtoire commencée
De ton affection ſi mal récompenſée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triſte langueur,
Mon prince, ne vaut pas le tirer en longueur;
J'ai tout dit; en un mot, cette fière Caliſte
Dans ſes cruels mépris inceſſamment perſiſte;
C'eſt toujours elle-même, & ſous ſa dure loi
Tout ce qu'elle a d'orgueil ſe réſerve pour moi;
Cependant qu'un rival, ſes plus chères délices,
Redouble ſes plaiſirs en voyant mes ſuplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou, puiſſamment épris,
Ton courage demeure inſenſible aux mépris;
Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétabli ta raiſon, ou diſſipé ta flamme.

CLITANDRE.

Quelques charmes ſecrets mêlés dans ſes rigueurs
Etouffent en naiſſant la révolte des cœurs;
Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il ſe diſpoſe,
Murmurant de ſon mal en adore la cauſe.

FLORIDAN.

Mais puiſque ſon dédain, au lieu de te guérir,
Ranime ton amour qu'il dut faire mourir,
Sers-toi de mon pouvoir; en ma faveur la reine
Tient & tiendra toujours Roſidor en haleine;
Mais ſon commandement dans peu, ſi tu le veux,
Te met, à ma prière, au comble de tes vœux.
Aviſe donc, tu ſais qu'un fils peut tout ſur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle,
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ai toujours du reſpect pour ſes perfections;
Et je ſerais marri qu'aucune violence.

FLORIDAN.

L'amour ſur le reſpect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle, & le bonheur de vaincre ſes froideurs,
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs;
Je ne la veux gagner qu'à force de ſervices.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels ſuplices?

CLITANDRE.

Tandis ce m'eſt aſſez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moi, le ſuccès eſpéré;
A la longue ennuyés, la moindre négligence
Poura de leurs eſprits rompre l'intelligence;
Un tems bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourſuis vainement.
Mon prince, trouvez bon. . .

FLORIDAN.

N'en di pas davantage;
Cetui-ci qui me vient faire quelque meſſage,
Aprendrait malgré toi l'état de tes amours.

SCENE VI.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLÉON.

CLÉON.

PArdonnez moi, ſeigneur, ſi je romps vos diſcours,
C'eſt en obéiſſant au roi qui me l'ordonne,
Et rapelle Clitandre auprès de ſa perſonne.

FLORIDAN.

Qui?

CLÉON.

Clitandre, Seigneur.

FLORIDAN.

FLORIDAN.

Et que lui veut le roi?

CLÉON.

De ſemblables ſecrets ne s'ouvrent pas à moi.

FLORIDAN.

Je n'en ſais que penſer, & la cauſe incertaine
De ce commandement tient mon eſprit en peine.
Pourai-je me réſoudre à te laiſſer aller,
Sans ſavoir les motifs qui te font rapeller?

CLITANDRE.

C'eſt, à mon jugement, quelque promte entrepriſe,
Dont l'exécution à moi ſeul eſt remiſe;
Mais, quoi que là-deſſus j'oſe m'imaginer,
C'eſt à moi d'obéir ſans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y conſens à regret; va, mais qu'il te ſouvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne;
Et ſi tu veux m'ôter de cette anxieté,
Que j'en ſache au plutôt toute la vérité.
Ce cor m'apelle. Adieu. Toute la chaſſe prête
N'attend que ma préſence à relancer la bête.

SCENE VII.

DORISE *achevant de ſe vêtir de l'habit de Géronte qu'elle avait trouvé dans le bois.*

ACHève, malheureuſe, achève de vêtir
Ce que ton mauvais ſort laiſſe à te garantir.
Si de tes trahiſons la jalouſe impuiſſance
Sut donner un faux crime à la même innocence,
Recherche maintenant, par un plus juſte effet,
Une fauſſe innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au viſage te monte
Pour un ſexe quitté dont tu n'es que la honte?
Il t'abhorre lui-même, & ce déguiſement,
En le déſavouant, l'oblige pleinement.
Après avoir perdu ſa douceur naturelle,
Dépouille ſa pudeur qui te meſſied ſans elle;
Dérobe tout d'un tems, par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, & ta tête au bourreau:
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Devien plus criminelle, & parai moins coupable.
Par une fauſſeté tu tombes en danger,
Par une fauſſeté ſache t'en dégager.
Fauſſeté déteſtable, où me viens-tu réduire?
Honteux déguiſement, où me vas-tu conduire?
Ici de tous côtés l'effroi ſuit mon erreur;

Et j'y ſuis à moi-même une nouvelle horreur :
L'image de Caliſte à ma fureur ſouſtraite,
Y brave fiérement ma timide retraite.
Encor, ſi ſon trépas ſecondant mon deſir,
Mêlait à mes douleurs l'ombre d'un faux plaiſir ;
Mais tels ſont les excès du malheur qui m'oprime,
Qu'il ne m'eſt pas permis de jouïr de mon crime ;
Dans l'état pitoyable où le ſort me réduit,
J'en mérite la peine, & n'en ai pas le fruit ;
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie,
Sert à croître ſa gloire avec mon infamie.
N'importe, Roſidor de mes cruels deſtins,
Tient de quoi repouſſer ſes lâches aſſaſſins.
Sa valeur inutile en ſa main déſarmée,
Sans moi ne vivrait plus que chez la renommée ;
Ainſi rien déſormais ne pourrait m'enflammer ;
N'ayant plus que haïr, je n'aurais plus qu'aimer.
Fâcheuſe loi du ſort qui s'obſtine à ma peine,
Je ſauve mon amour, & je manque à ma haine.
Ces contraires ſuccès demeurant ſans effet,
Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur ſoupire,
De moi ſeule aujourd'hui tient le jour qu'il reſpire ;
Il m'en eſt redevable ; & peut-être à ſon tour
Cette obligation produira quelque amour.
Doriſe, à quels penſers ton eſpoir ſe ravale ;
S'il vit par ton moyen, c'eſt pour une rivale.
N'atten plus, n'atten plus que haine de ſa part ;
L'offenſe vient de toi, le ſecours du hazard.

Malgré les maints efforts de ta ruſe traîtreſſe,
Le hazard par tes mains le rend à ſa maîtreſſe.
Ce péril mutuel qui conſerve leurs jours,
D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
Heureux couple d'amans que le deſtin aſſemble,
Qu'il expoſe en péril, qu'il en retire enſemble !

SCENE VIII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte, & l'embraſſant.*

O Dieux ! voici Géronte, & je le croyais mort.
Malheureux compagnon de mon funeſte ſort...
DORISE *croyant qu'il la prend pour Roſidor, & qu'en l'embraſſant il la poignarde.*
Ton œil t'abuſe. Hélas ! miſérable, regarde
Qu'au lieu de Roſidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crain pas, cher ami, ce funeſte accident;
Je te connais aſſez, je ſuis... Mais, imprudent,
Où m'allait engager mon erreur indiſcrette !
Monſieur, pardonnez moi la faute que j'ai faite.
Un berger d'ici près a quitté ſes brebis,
Pour s'en aller au camp preſqu'en pareils habits;
Et, d'abord vous prenant pour ce mien camarade,
Mes ſens d'aiſe aveuglés ont fait cette eſcapade.

Ne craignez point au reſte un pauvre villageois,
Qui ſeul & déſarmé court à travers ces bois.
D'un ordre aſſez précis l'heure preſque expirée,
Me défend des diſcours de plus longue durée.
A mon empreſſement pardonnez cet adieu;
Je perdrais trop, monſieur, à reſter en ce lieu.

DORISE.

Ami, qui que tu ſois, ſi ton ame ſenſible
A la compaſſion peut ſe rendre acceſſible,
Un jeune gentilhomme implore ton ſecours;
Pren pitié de mes maux pour trois ou quatre jours.
Durant ce peu de tems accorde une retraite
Sous ton chaume ruſtique à ma fuite ſecrette.
D'un ennemi puiſſant la haine me pourſuit;
Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me preſſe eſt aſſez importante,
Pour ne pouvoir, monſieur, répondre à votre attente.
Mais, ſi vous me donniez le loiſir d'un moment,
Je vous aſſurerais d'être ici promtement;
Et j'eſtime qu'alors il me ſerait facile
Contre cet ennemi de vous faire un aſyle.

DORISE.

Mais, avant ton retour, ſi quelque inſtant fatal
M'expoſait par malheur aux yeux de ce brutal;
Et que l'emportement de ſon humeur altière...

PYMANTE.

Pour ne rien hazarder, cachez vous là-derrière.

DORISE.

Souffre que je te ſuive, & que mes triſtes pas...

PYMANTE.

J'ai des ſecrets, monſieur, qui ne le ſouffrent pas ;
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre.
Aviſez au parti que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendrai.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous poura cependant couvrir de ſes rameaux.

SCENE IX.

PYMANTE *ſeul.*

ENfin, graces au ciel, ayant ſû m'en défaire,
Je puis ſeul aviſer à ce que je dois faire.
Qui qu'il ſoit, il a vû Roſidor attaqué,
Et ſait aſſurément que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu, je n'en ai rien à craindre,
Puiſqu'ainſi déguiſé, tout ce que je veux feindre
Sur ſon eſprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y ſonge, & plus je penſe voir,
Par quelque grand effet de vengeance divine,
En ce faible témoin l'auteur de ma ruine :

Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple, j'ai peur encor que ce malheur m'avienne;
Et je puis éviter ma perte par la ſienne!
Et même l'on dirait qu'un autre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forêts.
C'eſt en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire.
C'eſt là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.
Je ne m'y puis réſoudre, un reſte de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié;
En vain je lui reſiſte, & tâche à me défendre
D'un ſecret mouvement que je ne puis comprendre.
Son âge, ſa beauté, ſa grace, ſon maintien,
Forcent mes ſentimens à lui vouloir du bien;
Et l'air de ſon viſage a quelque mignardiſe,
Qui ne tire pas mal à celle de Doriſe.
Ah! que tant de malheurs m'auraient favoriſé,
Si c'était elle-même en habit déguiſé!
J'en meurs déja de joie, & mon ame ravie
Abandonne le ſoin du reſte de ma vie.
Je ne ſuis plus à moi, quand je viens à penſer
A quoi l'occaſion me poura diſpenſer.
Quoi qu'il en ſoit, voyant tant de ſes traits enſemble,
Je porte du reſpect à ce qui lui reſſemble.
Miſérable Pymante, ainſi donc tu te perds!
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu ſers,
Etouffe ce témoin pour aſſurer ta tête:
S'il eſt, comme il le dit, battu d'une tempête,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fai que dans cette grotte il rencontre ſa mort.

Modère toi, cruel, & plutôt examine
Sa parole, ſon teint, & ſa taille, & ſa mine:
Si c'eſt Doriſe, alors révoque cet arrêt;
Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, un prévôt.

ALCANDRE.

L'Admirable rencontre à mon ame ravie,
De voir que deux amans s'entredoivent la vie,
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le sien te fournit de quoi s'en dégager;
Qu'en deux desseins divers pareille jalousie,
Même lieu contre vous, & même heure a choisie;
Et que l'heureux malheur qui vous a menacés,
Avec tant de justesse a ses tems compassés.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence;
Sur deux amans il verse une même influence;
Et, comme l'un par l'autre il a pû nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entens, Rosidor, par-là tu me veux dire

Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conſpire ;
Et ne s'opoſe pas à ſes juſtes décrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis ſecrets.
Hé bien, je veux moi-même en parler à la reine ;
Elle ſe fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achève ſeulement de me rendre raiſon
De ce qui t'arriva depuis ſa pamoiſon.

ROSIDOR.

Sire, un mot déſormais ſuffit pour ce qui reſte.
Lyſarque & vos archers depuis ce lieu funeſte
Se laiſſerent conduire aux traces de mon ſang,
Qui durant le chemin me dégoutait du flanc ;
Et, me trouvant enfin deſſous un toit ruſtique,
Ranimé par les ſoins de ſon amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont ici raporté,
Pour en faire ma plainte à votre majeſté.
Non pas que je ſoupire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fauſſe allégeance ;
Le prince aime Clitandre, & mon reſpect conſent
Que ſon affection le déclare innocent ;
Mais ſi quelque pitié d'une telle infortune
Peut ſouffrir aujourd'hui que je vous importune,
Otant par un hymen l'eſpoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la ſource de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger ; l'objet de ta maîtreſſe
Fait qu'un tel deſir cède à l'amour qui te preſſe ;
Auſſi n'eſt-ce qu'à moi de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous, par de puiſſans effets,
Qu'attaquer Roſidor c'eſt ſe prendre à moi-même,

Tant je veux que chacun reſpecte ce que j'aime.
Je le ferai bien voir. Quand ce perfide tour
Aurait eu pour objet le moindre de ma cour,
Je devrais au public, par un honteux ſuplice,
De telle trahiſon l'exemplaire juſtice.
Mais Roſidor ſurpris, & bleſſé comme il l'eſt,
Au devoir d'un vrai roi joint mon propre intérêt.
Je lui ferai ſentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le prince y puiſſe ou veuille prendre,
Combien mal à propos ſa fole vanité
Croyait dans ſa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cet aſſaſſin; un ſoupçon véritable,
Que m'ont donné les corps d'un couple déteſtable,
De ſon lâche attentat m'avait ſi bien inſtruit,
Que déja dans les fers il en reçoit le fruit.
(*à Caliſte.*)
Toi, qu'avec Roſidor le bonheur a ſauvée,
Tu te peux aſſurer que Doriſe trouvée,
Comme ils avaient choiſi même heure à votre mort,
En même heure tous deux auront un même ſort.

CALISTE.

Sire, ne ſongez pas à cette miſérable;
Roſidor garanti me rend ſa redevable;
Et je me ſens forcée à lui vouloir du bien,
D'avoir à votre état conſervé ce ſoutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain fait pardonner les crimes;

Mais votre aſpect m'emporte à d'autres ſentimens,
Dont je ne puis cacher les juſtes mouvemens;
Ce teint pâle à tous deux me rougit de colère,
Et vouloir m'adoucir, c'eſt vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, ſire, que ſait-on? Peut-être ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-tôt qu'il vous plaira d'écouter ſa défenſe,
Saura de ce forfait purger ſon innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger? Sa main d'un trait mortel
A ſigné ſon arrêt en ſignant ce cartel.
Peut-il déſavouer ce qu'aſſure un tel gage,
Envoyé de ſa part, & rendu par ſon page?
Peut-il déſavouer que ſes gens déguiſés,
De ſon commandement ne ſoient autoriſés?
Les deux, tout morts qu'ils ſont, qu'on les traine à la boue;
L'autre auſſi-tôt que pris ſe verra ſur la roue;
Et pour le ſcélérat que je tiens priſonnier,
Ce jour que nous voyons lui ſera le dernier.
Qu'on l'amène au conſeil, par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adreſſe il poura ſe défendre.
Toi, penſe à te guérir, & croi que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux:
Sans doute qu'auſſi-tôt qu'il ſe ferait paraître,
Ton ſang rejailliroit au viſage du traître.

ROSIDOR.

L'aparence déçoit, & ſouvent on a vû
Sortir la vérité d'un moyen imprévû,

Bien que la conjecture y fût encore plus forte.
Du moins, ſire, apaiſez l'ardeur qui vous tranſporte;
Que l'ame plus tranquille, & l'eſprit plus remis,
Le ſeul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne ſonge qu'à tes plaies.
Non, il ne fut jamais d'aparences ſi vraies.
Douter de ce forfait, c'eſt manquer de raiſon.
Derechef, ne pren ſoin que de ta guériſon.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

AA! que ce grand couroux ſenſiblement m'afflige!

CALISTE.

C'eſt ainſi que le roi te refuſant t'oblige;
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.
On voit dans ces refus une marque certaine,
Que contre Roſidor toute prière eſt vaine.
Ses violens tranſports ſont d'aſſurés témoins
Qu'il t'écouterait mieux, s'il te chériſſait moins.
Mais un plus long ſéjour pourrait ici te nuire.
Ne perdons plus de tems, laiſſe moi te conduire
Juſques dans l'antichambre où Lyſarque t'attend,
Et montre déſormais un eſprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'achève pas ta plainte.
Tous deux nous reſſentons cette commune atteinte;
Mais d'un fâcheux reſpect la tyrannique loi
M'apelle chez la reine, & m'éloigne de toi.
Il me lui faut conter comme l'on m'a ſurpriſe,
Excuſer mon abſence en accuſant Doriſe,
Et l'informer comment par un cruel deſtin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, & quand ſon ame, après la choſe ſûe,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conçûe,
Figure lui ſi bien Clitandre tel qu'il eſt,
Qu'elle n'oſe en ſes feux prendre plus d'intérêt.

CALISTE.

Ne crain pas déſormais que mon amour s'oublie;
Répare ſeulement ta vigueur affaiblie;
Sache bien te ſervir de la faveur du roi;
Et, pour tout le ſurplus, repoſe-t-en ſur moi.

SCENE III.

CLITANDRE *en priſon.*

JE ne ſais ſi je veille, ou ſi ma rêverie
A mes ſens endormis fait quelque tromperie;
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confuſion,
Que je ne prenne tout pour une illuſion.
Clitandre priſonnier! Je n'en fais pas croyable,
Ni l'air ſâle & puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce faible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je ſuis arrêté;
Je les ſens, je les vois; mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil lui préſente;
Et, le déſavouant, défend à ma raiſon
De me perſuader que je ſois en priſon.
Jamais aucun forfait, aucun deſſein infame
N'a pû ſouiller ma main, ni gliſſer dans mon ame;
Et je ſuis retenu dans ces funeſtes lieux!
Non, cela ne ſe peut, vous vous trompez, mes yeux;
J'aime mieux rejetter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer, ſous un ſi juſte roi,
Qu'on peuple les priſons d'innocens comme moi.
Cependant je m'y trouve; & bien que ma penſée
Recherche à la rigueur ma conduite paſſée,
Mon exacte cenſure a beau l'examiner,

Le crime qui me perd ne ſe peut deviner ;
Et quelque grand effort que faſſe ma mémoire,
Elle ne me fournit que des ſujets de gloire.
Ah! prince, c'eſt quelqu'un de vos faveurs jaloux,
Qui m'impute à forfait d'être chéri de vous.
Le tems qu'on m'en ſépare, on le donne à l'envie,
Comme une liberté d'attenter ſur ma vie.
Le cœur vous le diſait, & je ne ſais comment
Mon deſtin me pouſſa dans cet aveuglement,
De rejetter l'avis de mon dieu tutélaire,
C'eſt là ma ſeule faute, & c'en eſt le ſalaire,
C'en eſt le châtiment que je reçois ici.
On vous venge, mon prince, en me traitant ainſi ;
Mais vous ſaurez montrer, embraſſant ma défenſe,
Que qui vous venge ainſi, puiſſamment vous offenſe.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me perſécuter votre abſence enhardit,
A votre heureux retour verront que ces tempêtes,
Clitandre préſervé, n'abattront que leurs têtes.
Mais on ouvre, & quelqu'un, dans cette ſombre horreur,
Par ſon viſage affreux redouble ma terreur.

SCENE

SCENE IV.

CLITANDRE, le géolier.

LE GÉOLIER.

Permettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déja ?

LE GÉOLIER.

Non encor, que je ſache.

CLITANDRE.

Quoi ? ta ſeule pitié s'y hazarde pour moi ?

LE GÉOLIER.

Non, c'eſt un ordre exprès de vous conduire au roi.

CLITANDRE.

Ne m'aprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lâche impoſteur ainſi me perſécute ?

LE GÉOLIER.

Deſcendons. Un prévôt qui vous attend là-bas,
Vous poura mieux que moi contenter ſur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *regardant une aiguille que Doriſe avait laiſſée par mégarde dans ſes cheveux en ſe déguiſant.*

EN vain, pour m'éblouïr, vous uſez de la ruſe;
Mon eſprit, quoique lourd, aiſément ne s'abuſe;
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux.
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux,
N'eſt-il pas vrai, monſieur? & même cette aiguille
Sent aſſez les faveurs de quelque belle fille;
Elle eſt, ou je me trompe, un gage de ſa foi.

DORISE.

O malheureuſe aiguille! Hélas! c'eſt fait de moi.

PYMANTE.

Sans doute votre plaie à ce mot s'eſt rouverte.
Monſieur, regrettez-vous ſon abſence, ou ſa perte?
Vous aurait-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point? Cette rougeur confuſe,
Quoique vous vous taiſiez, clairement vous accuſe.
Briſons là. Ce diſcours vous fâcherait enfin;
Et c'était pour tromper la longueur du chemin,
Qu'après pluſieurs diſcours, ne ſachant que vous dire,
J'ai touché ſur un point dont votre cœur ſoupire,
Et de quoi fort ſouvent on aime mieux parler,

Que de perdre ſon tems à des propos en l'air.

DORISE.

Ami, ne porte plus la ſonde en mon courage ;
Ton entretien commun me charme davantage ;
Il ne peut me laſſer, indifférent qu'il eſt ;
Et ce n'eſt pas auſſi ſans ſujet qu'il me plait.
Ta converſation eſt tellement civile,
Que pour un tel eſprit ta naiſſance eſt trop vile ;
Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualités te font d'un autre ſang ;
Même plus je te vois, plus en toi je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque ;
Il s'apelle Pymante ; & ton air & ton port
Ont avec tous les ſiens un merveilleux raport.

PYMANTE.

J'en ſuis tout glorieux, & de ma part je priſe
Votre rencontre autant que celle de Doriſe,
Autant que ſi le ciel apaiſant ſa rigueur,
Me faiſait maintenant un préſent de ſon cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Doriſe ?

PYMANTE.

Une jeune cruelle,
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'apelle ?

PYMANTE.

Le berger Roſidor.

DORISE.

Ami, ce nom ſi beau
Chez vous donc ſe profane à garder un troupeau?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguiſe
Que ſous ces faux habits il reconnait Doriſe.
Je ne ſuis point ſurpris de me voir dans ces bois
Ne paſſer à vos yeux que pour un villageois.
Votre haine pour moi fut toujours aſſez forte,
Pour déférer ſans peine à l'habit que je porte;
Cette fauſſe aparence aide & ſuit vos mépris:
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais ſurpris.
Je ſais trop que le ciel n'a donné l'avantage
De tant de rareté qu'à votre ſeul viſage;
Si-tôt que je l'ai vû, j'ai crû voir en ces lieux
Doriſe déguiſée, ou quelqu'un de nos dieux;
Et ſi j'ai quelque tems feint de vous méconnaître,
En vous prenant pour tel que vous vouliez paraître,
Admirez mon amour dont la diſcrétion
Rendait à vos deſirs cette ſoumiſſion;
Et diſpoſez de moi, qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ai de vie.

DORISE.

Pymante, hé quoi, faut-il qu'en l'état où je ſuis
Tes importunités augmentent mes ennuis?
Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeſte
Vienne encor m'arracher le ſeul bien qui me reſte?
Et qu'ainſi mon malheur au dernier point venu
N'oſe plus eſpérer de n'être pas connu?

PYMANTE.

Voyez comme le ciel égale nos fortunes,
Et comme pour les faire entre nous deux communes,
Nous réduisant ensemble à ces déguisemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de visages;
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages;
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, sans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujours! & pour qui vous néglige!

DORISE.

Que veux-tu? Son mépris plus que ton feu m'oblige;
J'y trouve malgré moi je ne sais quel apas,
Par où l'ingrat me tue, & ne m'offense pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si frivole
Pour cet ingrat amant qui n'est plus qu'une idole?

DORISE.

Qu'une idole! Ah! ce mot me donne de l'effroi.
Rosidor une idole! Ah! perfide, c'est toi,
Ce sont tes trahisons qui l'empêchent de vivre.
Je t'ai vû dans ce bois moi-même le poursuivre,
Avantagé du nombre, & vêtu de façon
Que ce rustique habit effaçait tout soupçon:
Ton embûche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE.

Il est vrai, j'ai puni l'orgueil de ce barbare,

De cet heureux ingrat, ſi cruel envers vous,
Qui maintenant par terre & percé de mes coups,
Eprouve par ſa mort comme un amant fidelle,
Venge votre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monſtre de la nature, exécrable bourreau,
Après ce lâche coup qui creuſe mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flatte!
Fui, fui, que deſſus toi ma vengeance n'éclate;
Ces mains, ces faibles mains, que vont armer les dieux,
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer ſur ce hideux viſage,
En mille traits de ſang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le couroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il oſe à ſon premier tranſport;
Mais, comme il n'a pour lui que ſa ſeule impuiſſance,
A force de groſſir il meurt en ſa naiſſance;
Ou, s'étouffant ſoi-même, à la fin ne produit
Que point, ou peu d'effet, après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne prêten pas que le mien s'adouciſſe;
Il faut que ma fureur, ou l'enfer te puniſſe:
Le reſte des humains ne ſaurait inventer
De gêne qui te puiſſe à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crain de meilleures armes,
Crain tout ce que le ciel m'a départi de charmes,
Tu ſais quelle eſt leur force, & ton cœur la reſſent;
Crain qu'elle ne m'aſſure un vengeur plus puiſſant.
Ce couroux dont tu ris en fera la conquête

De quiconque à ma haine expoſera ta tête,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu, je perds le tems à crier dans ces bois;
Mais tu verras bientôt ſi je vaux quelque choſe,
Et ſi ma rage en vain ſe promet ce qu'elle oſe.

PYMANTE.

J'aîme tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moi-même avec vous y courir.

DORISE.

Traître, ne me fui point.

PYMANTE.

Prendre ſeule la fuite!
Vous vous égareriez à marcher ſans conduite;
Et d'ailleurs votre habit, où je ne comprens rien,
Peut avoir du myſtère auſſi-bien que le mien.
L'aſyle dont tantôt vous faiſiez la demande,
Montre quelque beſoin d'un bras qui vous défende;
Et mon devoir vers vous ſerait mal aquitté,
S'il ne vous avait miſe en lieu de ſureté.
Vous penſez m'échaper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne.
L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures loix,
Sait trop ce qu'il vous doit, & ce que je me dois.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

JE te le dis encor, tu perds tems à me ſuivre.
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre.
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à votre tour quelque pitié des miens,
Madame, & tariſſez ce déluge de larmes,
Pour rapeller un mort ce ſont de faibles armes;
Et, quoi que vous conſeille un inutile ennui,
Vos cris & vos ſanglots ne vont point juſqu'à lui.

DORISE.

Si mes ſanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voie;
S'il lui faut un paſſage afin de s'envoler,
Ils le lui vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, ſus, mes ſanglots, redoublez vos ſecouſſes,
Pour un tel deſeſpoir vous les avez trop douces,

Faites

Faites pour m'étouffer de plus puiſſans efforts.

PYMANTE.

Ne ſongez plus, madame, à rejoindre les morts:
Penſez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie
Que d'employer pour vous le reſte de leur vie:
Penſez plutôt à ceux dont le ſervice offert,
Accepté vous conſerve, & refuſé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, aſſaſſin, m'acquérir par ton crime,
Qu'innocent mépriſé, coupable je t'eſtime?
A ce compte tes feux n'ayant pû m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendrait ce pouvoir?
Je chérirais en toi la qualité de traître?
Et mon affection commencerait à naître,
Lorſque tout l'univers a droit de te haïr?

PYMANTE.

Si j'oubliai l'honneur juſques à le trahir,
Si, pour vous poſſéder, mon eſprit tout de flamme
N'a rien crû de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
Voyez par-là, voyez l'excès de mon ardeur.
Par cet aveuglement jugez de ſa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lâcheté que j'y vois trop certaine,
N'a ſervi qu'à donner des raiſons à ma haine.
Ainſi ce que j'avais pour toi d'averſion,
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination;
C'eſt la raiſon, c'eſt elle à préſent qui me guide
Aux mépris que je fais des flammes d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne ſache raiſon qui s'opoſe à mes vœux,
Puiſqu'ici la raiſon n'eſt que ce que je veux;
Et, ployant deſſous moi, permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir ſervie.
Il me faut des faveurs malgré vos cruautés.

DORISE.

Exécrable, ainſi donc tes deſirs effrontés
Voudraient ſur ma faibleſſe uſer de violence?

PYMANTE.

Je ris de vos refus, & fais trop la licence
Que me donne l'amour en cette occaſion.

DORISE *lui crevant l'œil de ſon aiguille.*

Traître, ce ne ſera qu'à ta confuſion.

PYMANTE *portant les mains à ſon œil crevé.*

Ah, cruelle!

DORISE.

Ah, brigand!

PYMANTE.

Ah, que viens-tu de faire?

DORISE.

De punir l'attentat d'un infame corſaire.

PYMANTE *prenant ſon épée dans la caverne où il l'avait jettée au ſecond acte.*

Ton ſang m'en répondra; tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE *à part.*

Fui, Doriſe, & laiſſe le crier.

SCENE II.

PYMANTE *seul.*

OU s'eſt-elle cachée? où l'emporte ſa fuite?
Où faut-il que ma rage adreſſe ma pourſuite?
La tigreſſe m'échape, & telle qu'un éclair
En me frapant les yeux elle ſe perd en l'air;
Où plutôt, l'un perdu, l'autre m'eſt inutile,
L'un s'offuſque du ſang qui de l'autre diſtile.
Coule, coule, mon ſang, en de ſi grands malheurs;
Tu dois avec raiſon me tenir lieu de pleurs;
Ne verſer déſormais que des larmes communes,
C'eſt pleurer lâchement de telles infortunes.
Je vois de tous côtés mon ſuplice aprocher:
N'oſant me découvrir, je ne me puis cacher.
Mon forfait avorté ſe lit dans ma diſgrace;
Et ces goutes de ſang me font ſuivre à la trace.
Miraculeux effet! Pour traître que je ſois,
Mon ſang l'eſt encor plus, & ſert tout à la fois,
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma priſe,
De peine à mon forfait, de vengeance à Doriſe.
O toi qui ſecondant ſon courage inhumain,
Loin d'orner ſes cheveux, deshonores ſa main,
Exécrable inſtrument de ſa brutale rage,
Tu devais pour le moins reſpecter ſon image:
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,

Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une ame ſi cruelle,
Devait être adoré de ta pointe rebelle.
Honteux reſtes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoi, puis-je en ma maîtreſſe adorer mon boureau ?
Remettez-vous, mes ſens, raſſure toi, ma rage,
Revien, mais revien ſeule animer mon courage ;
Tu n'as plus à débattre avec mes paſſions,
L'empire ſouverain deſſus mes actions ;
L'amour vient d'expirer, & ſes flammes éteintes
Ne t'impoſeront plus leurs infames contraintes,
Doriſe ne tient plus dedans mon ſouvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir.
Je n'ai plus rien en moi qui n'en veuille à ſa vie.
Sus donc, qui me la rend? Deſtins, ſi votre envie,
Si votre haine encor s'obſtine à mes tourmens,
Juſqu'à me réſerver à d'autres châtimens,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait, une nouvelle peine ;
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu, ni mon fer ne touche point ſon cœur.
Mais ma fureur ſe joue, & demi languiſſante,
S'amuſe au vain éclat d'une voix impuiſſante.
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
Prenons dorénavant pour guides les hazards.
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,
Que ſon ſang auſſi-tôt me réponde pour elle :
Et ne ſuivant ainſi qu'une incertaine erreur,
Rempliſſons tous ces lieux de carnage & d'horreur.

(*Une tempête ſurvient.*)

Mes menaces déja font trembler tout le monde:
Le vent fuit d'épouvante, & le tonnerre en gronde:
L'œil du ciel s'en retire, & par un voile noir,
N'y pouvant réſiſter, ſe défend d'en rien voir.
Cent nuages épais ſe diſtillant en larmes,
A force de pitié, veulent m'ôter les armes.
La nature étonnée embraſſe mon couroux,
Et veut m'offrir Doriſe, ou dévancer mes coups.
Tout eſt de mon parti, le ciel même n'envoie
Tant d'éclairs redoublés, qu'afin que je la voie.
Quelques lieux où l'effroi porte ſes pas errans,
Ils ſont entrecoupés de mille gros torrens.
Que je ſerais heureux, ſi cet éclat de foudre,
Pour m'en faire raiſon, l'avait réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, & déſarmer nos mains,
Si le ciel a daigné prévenir nos deſſeins.
Deſtins, ſoyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou ſouffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN *ſeul.*

QUel bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a ſous moi foudroyé mon cheval,
Et conſumant ſur lui toute ſa violence,

Il m'a porté reſpect parmi ſon inſolence.
Tous mes gens écartés par un ſubit effroi,
Loin d'être à mon ſecours ont fui autour de moi;
Ou déja diſperſés par l'ardeur de la chaſſe,
Ont dérobé leur tête à ſa fière menace.
Cependant ſeul à pied je penſe à tous momens
Voir le dernier débris de tous les élémens,
Dont l'obſtination à ſe faire la guerre
Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux! ſi vous témoignez par-là votre courroux,
De Clitandre, ou de moi, lequel menacez-vous?
La perte m'eſt égale, & la même tempête,
Qui l'aurait accablé, tomberait ſur ma tête.
Pour le moins, juſtes dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puiſſe avec lui partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur préſage;
L'haleine manque aux vents, & la force à l'orage;
Les éclairs indignés d'être éteints par les eaux,
En ont tari la ſource & ſéché les ruiſſeaux;
Et déja le ſoleil de ſes rayons eſſuie
Sur ces moites rameaux le reſte de la pluie.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochés,
Les petits oiſillons encor demi cachés...
Mais je verrai bientôt quelques-uns de ma ſuite,
Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *saisit Dorise qui le fuyait.*

ENfin, malgré ta fuite,
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir;
Tout l'univers ici ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma vûe! O l'indigne spectacle!
Sus, sus, à ce brigand opoſons un obſtacle.
Arrête, scélérat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

DORISE *à Pymante.*

Traître, n'avance pas, c'eſt le prince.

PYMANTE *tenant Dorise d'une main, & se battant de l'autre.*

N'importe,

Il m'oblige à ſa mort m'ayant vû de la ſorte.

FLORIDAN.

Eſt-ce là le reſpect que tu dois à mon rang?

PYMANTE.

Je ne connais ici ni qualité, ni ſang.
Quelque reſpect ailleurs que ta naiſſance obtienne,
Pour aſſurer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêterai le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, miſérable?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher?

FLORIDAN.

Par une heureuſe adreſſe il l'a fait trébucher.
Aſſaſſin, ren l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE, trois veneurs *portant en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaſte & Doriſe.*

1. VENEUR.

ECoute, il eſt fort proche;
C'eſt ſa voix qui raiſonne au creux de cette roche,
Et c'eſt lui que tantôt nous avions entendu.

FLORIDAN *déſarme Pymante, & en donne l'épée à garder à Doriſe.*

Pren ce fer à ta main.

PYMANTE.

Ah cieux! je ſuis perdu.

2. VENEUR.

Oui, je le vois, ſeigneur, quelle avanture étrange!
Quel malheureux deſtin en cet état vous range?

FLORIDAN.

Garottez ce maraud, les couples de vos chiens
Vous y pouront ſervir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une promte juſtice
Lui faſſe reſſentir, par l'éclat d'un ſuplice,
Sans armer contre lui que les loix de l'état,

Que m'attaquer n'eſt pas un léger attentat.
Sachez que s'il échape, il y va de vos têtes.

1. VENEUR.

Si nous manquons, ſeigneur, les voilà toutes prêtes.
Admirez cependant le foudre & ſes efforts,
Qui dans cette forêt ont conſumé trois corps;
En voici les habits, qui ſans aucun dommage,
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point aproché le tonnerre,
Sont aux plus criminels qui vivent ſur la terre.
Connaiſſez-les, grand prince, & voyez devant vous
Pymante priſonnier, & Doriſe à genoux.

FLORIDAN.

Que ce ſoit là Pymante, & que tu ſois Doriſe!

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle ſurpriſe
Jette dans votre eſprit que vos yeux ont déçû,
D'autres le faiſiront quand vous aurez tout ſû.
La honte de paraître en un tel équipage
Coupe ici ma parole, & l'étouffe au paſſage.
Souffrez que je reprenne en un coin de ces bois
Avec mes vêtemens l'uſage de la voix,
Pour vous conter le reſte en habit plus ſortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plait, ta prière équitable,
En faveur de ton ſexe, & du ſecours prêté,

Suſpendra juſqu'alors ma curioſité.
Tandis ſans m'éloigner beaucoup de cette place,
Je vais ſur ce côteau pour découvrir la chaſſe.
(à un veneur.) *(aux autres veneurs.)*
Tu l'y raméneras. Vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.
(Le prince ſort, & un des veneurs s'en va avec Doriſe, & les autres ménent Pymante d'un autre côté.)

SCENE VI.

CLITANDRE, le géolier.

CLITANDRE *en priſon.*

DAns ces funeſtes lieux où la ſeule inclémence
D'un rigoureux deſtin réduit mon innocence,
Je n'attens déſormais du reſte des humains
Ni faveurs, ni ſecours, ſi ce n'eſt par tes mains.

LE GÉOLIER.

Je ne connais que trop où tend ce préambule.
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous dans cette priſon, dont je porte les clés,
Se diſent comme vous du malheur accablés;
Et la juſtice à tous eſt injuſte de ſorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien ſavoir;

Le roi, quoi qu'il en ſoit, vous a mis en ma garde.
Il me ſuffit, le reſte en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes deſſeins autres qu'ils ne ſont pas.
Je tiens l'éloignement pire que le trépas;
Et la terre n'a point de ſi douce province,
Où le jour m'agréât loin des yeux de mon prince.
Hélas! ſi tu voulais l'envoyer avertir
Du péril dont ſans lui je ne ſaurais ſortir,
Ou qu'il lui fût porté de ma part une lettre,
De la ſienne en ce cas je t'oſe bien promettre
Que ſon retour ſoudain des plus riches te rend.
Que cet anneau t'en ſerve & d'arre & de garant.
Ten la main & l'eſprit vers un bonheur ſi proche.

LE GÉOLIER.

Monſieur, juſqu'à préſent j'ai vécu ſans reproche;
Et pour me ſuborner, promeſſes, ni préſens,
N'ont, & n'auront jamais de charmes ſuffiſans;
C'eſt de quoi je vous donne une entière aſſurance;
Perdez-en le deſſein avec que l'eſpérance;
Et puiſque vous dreſſez des piéges à ma foi,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moi.

SCENE VII.

CLITANDRE *seul.*

VA, tigre, va, cruel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toi d'effroyable.
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut seule aux innocens imprimer la terreur.
Ton visage déja commençait mon suplice;
Et mon injuste sort, dont tu te fais complice,
Ne t'envoyait ici que pour m'épouvanter,
Ne t'envoyait ici que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accusation que je ne puis comprendre ?
A-t-on rien vû jamais, a-t-on rien vû de tel?
Mes gens assassinés me rendent criminel.
L'auteur du coup s'en vante, & l'on m'en calomnie;
On le comble d'honneur, & moi d'ignominie.
L'échafaut qu'on m'aprête au sortir de prison,
C'est par où de ce meurtre on me fait la raison.
Mais leur déguisement d'autre côté m'étonne.
Jamais un bon dessein ne déguisa personne;
Leur masque les condamne, & mon seing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, & ce que je déplore,
Je me sens bien trahi, mais par qui? je l'ignore;
Et mon esprit troublé dans ce confus raport,

Ne voit rien de certain que ma honteuſe mort.
Traître, qui que tu ſois, rival, ou domeſtique,
Le ciel te garde encor un deſtin plus tragique.
N'importe, vif ou mort, les goufres des enfers
Auront pour ton ſuplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flammes.
Moins les corps ſont punis, plus ils gênent les ames;
Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au-delà de l'eſpoir.
Et vous que déſormais je n'oſe plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié ſi tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur;
Bien qu'un crime imputé noirciſſe ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action ſi noire
Ne laiſſe plus de moi qu'une ſale mémoire,
Permettez que mon nom qu'un boureau va ternir,
Dure ſans infamie en votre ſouvenir.
Ne vous repentez point de vos faveurs paſſées,
Comme chez un perfide indignement placées.
J'oſe, j'oſe eſpérer qu'un jour la vérité
Paraîtra toute nue à la poſtérité;
Et je tiens d'un tel heur l'attente ſi certaine,
Qu'elle adoucit déja la rigueur de ma peine.
Mon ame s'en chatouille, & ce plaiſir ſecret
La prépare à ſortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLÉON, DORISE *en habit de femme*, trois veneurs.

FLORIDAN *à Dorise & à Cléon.*

Vous m'avez dit tous deux d'étranges avantures.
Ah Clitandre! ainsi donc de fausses conjectures
T'accablent, malheureux, sous le couroux du roi!
Ce funeste récit me met tout hors de moi.

CLÉON.

Hâtant un peu le pas, quelqu'espoir me demeure,
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à tems, ce perfide en ce cas
A son ombre immolé ne me suffira pas.
C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes.
Innocent, il aura d'innocentes victimes.
Où que soit Rosidor, il le suivra de près;
Et je saurai changer ses myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence!

FLORIDAN.

Mon déplaisir m'en donne une entière licence.

J'en veux, comme le roi, faire autant à mon tour;
Et, puiſqu'en ſa faveur on prévient mon retour,
Il eſt trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens preſque ſûr de ſauver mon Clitandre;
La chaſſe n'eſt pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendrai le coup de ſon malheur fatal.
Il ſuffit de Cléon pour ramener Doriſe.
[*montrant Pymante.*]
Vous autres, gardez bien de lâcher votre priſe.
Un ſuplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque déſormais voudrait lui reſſembler.

Fin du quatriéme acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, un Prévôt.

FLORIDAN *parlant au prévôt.*

DITES vous-même au roi qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma désobéissance;
Et qu'un homme sans crime avait bien mérité
Que j'usasse pour lui de quelque autorité.
Je vous suis. Cependant que mon heur est extrême,
Ami, que je chéris à l'égal de moi-même,
D'avoir pu justement venir à ton secours,
Lorsqu'un infâme glaive allait trancher tes jours!
Et qu'un injuste sort ne trouvant point d'obstacle,
Apprêtait de ta tête un indigne spectacle!

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'hui retiré des enfers;
Et moi, dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN.

Réſerve pour Caliſte une part de tes ſoins.

CLITANDRE.

C'eſt à quoi déſormais je veux penſer le moins.

FLORIDAN.

Le moins! Quoi, déſormais Caliſte en ta penſée
N'aurait plus que le rang d'une image effacée?

CLITANDRE.

J'ai honte que mon cœur auprès d'elle attaché,
De ſon ardeur pour vous ait ſouvent relâché,
Ait ſouvent pour le ſien quitté votre ſervice:
C'eſt par-là que j'avais mérité mon ſuplice;
Et pour m'en faire naître un juſte repentir,
Il ſemble que les dieux y voulaient conſentir;
Mais votre heureux retour a calmé cet orage.

FLORIDAN.

Tu me fais aſſez lire au fond de ton courage;
La crainte de la mort en chaſſe des apas
Qui t'ont mis au péril d'un ſi honteux trépas;
Puiſque ſans cet amour la fourbe mal conçue
Eût manqué contre toi de prétexte & d'iſſue;
Ou peut-être à préſent tes deſirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux, ou cruels, aucun déſormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'amour domte aiſément l'eſprit le plus farouche.
C'eſt à ceux de notre âge un puiſſant ennemi;
Tu ne connais encor ſes forces qu'à demi;

Ta réſolution un peu trop violente
N'a pas bien conſulté ta jeuneſſe bouillante.

SCENE II.

FLORIDAN, CLITANDRE, un Prévôt, CLÉON.

FLORIDAN.

MAis que veux-tu, Cléon? & qu'eſt-il arrivé?
Pymante de vos mains ſe ſerait-il ſauvé?

CLÉON.

Non, ſeigneur, acquittés de la charge commiſe,
Nos veneurs ont conduit Pymante, & moi Doriſe;
Et je viens ſeulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du château.
Allons, allons au roi montrer ton innocence;
Les auteurs des forfaits ſont en notre puiſſance;
Et l'un d'eux convaincu, dès le premier aſpect,
Ne te laiſſera plus aucunement ſuſpect.

SCENE III.

ROSIDOR *ſur ſon lit.*

AMans les mieux payés de votre longue peine,
Vous de qui l'eſpérance eſt la moins incertaine,
Et qui vous figurez, après tant de longueurs,
Avoir droit ſur les corps dont vous tenez les cœurs;
En eſt-il parmi vous de qui l'ame contente
Goûte plus de plaiſir que moi dans ſon attente?
En eſt-il parmi vous de qui l'heur à venir
D'un eſpoir mieux fondé ſe puiſſe entretenir?
Mon eſprit que captive un objet adorable,
Ne l'éprouva jamais autre que favorable.
J'ignorerais encor ce que c'eſt que mépris,
Si le ſort d'un rival ne me l'avait apris.
Je te plains toutefois, Clitandre, & la colère
D'un grand roi qui te perd me ſemble trop ſévère.
Tes deſſeins par l'effet n'étaient que trop punis.
Nous voulant ſéparer, tu nous as réunis.
Il ne te falait point de plus cruels ſuplices,
Que de te voir toi-même auteur de nos délices;
Puiſqu'il n'eſt pas à croire, après ce lâche tour,
Que le prince oſe plus traverſer notre amour.
Ton crime t'a rendu déſormais trop infame,
Pour tenir ton parti ſans s'expoſer au blâme:
On devient ton complice à te favoriſer.

Mais, hélas, mes penſers, qui vous vient diviſer ?
Quel plaiſir de vengeance à préſent vous engage ?
Faut-il qu'avec Caliſte un rival vous partage ?
Retournez, retournez vers mon unique bien,
Que ſeul dorénavant il ſoit votre entretien ;
Ne vous repaiſſez plus que de ſa ſeule idée,
Faites moi voir la mienne en ſon ame gardée :
Ne vous arrêtez pas à peindre ſa beauté,
C'eſt par où mon eſprit eſt le moins enchanté :
Elle ſervit d'amorce à mes deſirs avides,
Mais ils ont ſû trouver des objets plus ſolides :
Mon feu qu'elle alluma fût mort au premier jour,
S'il n'eût été nourri d'un réciproque amour.
Oui, Caliſte, & je veux toujours qu'il m'en ſouvienne,
J'aperçus auſſi-tôt ta flamme que la mienne :
L'amour aprit enſemble à nos cœurs à brûler ;
L'amour aprit enſemble à nos yeux à parler ;
Et ſa timidité lui donna la prudence
De n'admettre que nous en notre confidence.
Ainſi nos paſſions ſe dérobaient à tous,
Ainſi nos feux ſecrets n'ayant point de jaloux...
Mais qui vient juſqu'ici troubler mes rêveries ?

SCENE IV.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

CElle qui voudrait voir tes bleſſures guéries,
Celle . . .

ROSIDOR.

Ah, mon heur, jamais je n'obtiendrais ſur moi
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toi.
De notre amour naiſſant la douceur & la gloire
De leur charmante idée occupaient ma mémoire;
Je flattais ton image, elle me reflattait;
Je lui faiſais des vœux, elle les acceptait;
Je formais des deſirs, elle en aimait l'hommage.
La déſavoueras-tu, cette flatteuſe image?
Voudras-tu démentir notre entretien ſecret?
Seras-tu plus mauvaiſe enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrais de ſa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrais pas tout-à-fait m'y remettre:
Quoiqu'à dire le vrai, je ne ſais pas trop bien
En quoi je dédirais ce ſecret entretien,
Si ta pleine ſanté me donnait lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis & dois preſcrire.
Pren ſoin de te guérir, & les miens plus contens...
Mais je te le dirai quand il en ſera tems.

ROSIDOR.

Cet énigme enjoué n'a point d'incertitude
Qui ſoit propre à donner beaucoup d'inquiétude ;
Et ſi j'oſe entrevoir dans ſon obſcurité,
Ma guériſon importe à plus qu'à ma ſanté.
Mais di tout, ou du moins ſouffre que je devine,
Et te diſe à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois, par complaiſance au peu que j'ai d'apas,
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de délices,
Que fait goûter l'amour en ces petits ſuplices.
Doute donc, ſois en peine, & montre un cœur gêné
D'une amoureuſe peur d'avoir mal deviné,
Eſpère, mais héſite ; héſite, mais aſpire ;
Atten de ma bonté qu'il me plaiſe tout dire ;
Et ſans en concevoir d'eſpoir trop affermi,
N'eſpère qu'à demi quand je parle à demi.

ROSIDOR.

Tu parles à demi, mais un ſecret langage,
Qui va juſques au cœur, m'en dit bien davantage ;
Et tes yeux ſont du tien de mauvais truchemens,
Où rien plus ne s'opoſe à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avais bien prévû, que ton impatience
Porterait ton eſpoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerais mal.

ROSIDOR.

Quoi, la reine oſe encor ſoutenir mon rival ?
Et ſans avoir d'horreur d'une action ſi noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute, & chérit trop la gloire,
Pour ne pas s'accorder aux volontés du roi,
Qui d'un heureux hymen récompenſe ta foi.

ROSIDOR.

Si notre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos deſirs mettre encor quelque obſtacle?

CALISTE.

Tes bleſſures.

ROSIDOR.

Allons, je ſuis déja guéri.

CALISTE.

Ce n'eſt pas pour un jour que je veux un mari;
Et je ne puis ſouffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton roi la prudence retarde.
Pren ſoin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et croi que tes deſirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet! Qui te le perſuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur eſt malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, & m'as fait quelque peur;
Mais je ſais le remède aux bleſſures du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu ſouhaites,
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites.
Je me rens déſormais aſſidue à te voir.

ROSIDOR.

ROSIDOR.

Cependant, ma chère ame, il eſt de mon devoir
Que ſans perdre de tems j'aille rendre en perſonne
D'humbles graces au roi du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toi de ce remerciment.
Toutefois qui ſaurait que pour ce compliment
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrais en ce cas moi-même t'y conduire;
Et j'aimerais mieux être un peu plus tard à toi,
Que tes juſtes devoirs manquaſſent vers ton roi.

ROSIDOR.

Mes bleſſures n'ont point dans leurs faibles atteintes
Sur quoi ton amitié puiſſe fonder ſes craintes.

CALISTE.

Vien donc, & puiſqu'enfin nous faiſons mêmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLÉON, le prévôt, trois veneurs.

ALCANDRE *à Clitandre.*

QUe ſouvent notre eſprit trompé par l'aparence
Règle ſes mouvemens avec peu d'aſſurance !
Qu'il eſt peu de lumière en nos entendemens !
Et que d'incertitude en nos raiſonnemens !
Qui voudra déſormais ſe fier aux impoſtures
Qu'en notre jugement forment les conjectures ?
Tu ſuffis pour aprendre à la poſtérité
Combien la vraiſemblance a peu de vérité.
Jamais juſqu'à ce jour la raiſon en déroute
N'a conçû tant d'erreur avec ſi peu de doute.
Jamais par des ſoupçons ſi faux & ſi preſſans
On n'a juſqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en ſuis honteux, Clitandre, & mon ame confuſe
De trop de promtitude en ſoi-même s'accuſe.
Un roi doit ſe donner, quand il eſt irrité,
Ou plus de retenue, ou moins d'autorité.
Perds-en le ſouvenir ; & pour moi, je te jure
Qu'à force de bienfaits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que votre majeſté, ſire, n'eſtime pas

Qu'il faille m'attirer par de nouveaux apas :
L'honneur de vous ſervir m'aporte aſſez de gloire ;
Et je perdrais le mien ſi quelqu'un pouvait croire
Que mon devoir penchât au refroidiſſement,
Sans le flatteur eſpoir d'un agrandiſſement.
Vous n'avez exercé qu'une juſte colère :
On eſt trop criminel quand on peut vous déplaire ;
Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en oſa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moi qui connais le fond de ſon courage,
Et qui n'ai jamais vû de fard en ſon langage,
Je tiendrais à bonheur que votre majeſté
M'acceptât pour garant de ſa fidélité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons point ſur la reconnaiſſance
Et de mon injuſtice, & de ſon innocence ;
(*à Pymante.*)
Paſſons aux criminels. Toi, dont la trahiſon
A fait ſi lourdement trébucher ma raiſon,
Aproche, ſcélérat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage ;
Attaque le plus fort, un rival plus heureux ;
Et préſumant encor cet exploit dangereux,
A force de préſens & d'infames pratiques,
D'un autre cavalier corromt les domeſtiques,
Prend d'un autre le nom, & contrefait ſon ſeing,
Afin qu'exécutant ſon perfide deſſein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures ?

Parle, parle, confeſſe, & prévien les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Votre ſeule faveur a fait ma lâcheté.
(*montrant Doriſe.*)
Vous, dis-je, & cet objet dont l'amour me tranſporte,
L'honneur doit pouvoir tout ſur les gens de ma ſorte:
Mais recherchant la mort de qui vous eſt ſi cher,
Pour en avoir le fruit il me falait cacher.
Reconnu pour l'auteur d'une telle ſurpriſe,
Le moyen d'aprocher de vous ou de Doriſe?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor
L'attentat ſur mon fils, comme ſur Roſidor:
Car je ne touche point à Doriſe outragée;
Chacun en te voyant, la voit aſſez vengée;
Et coupable elle-même, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçû de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, & de peur d'un ſuplice,
On tâche, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paraître innocent à force de forfaits.
Je ne ſuis criminel ſinon manque d'effets;
Et ſans l'âpre rigueur du ſort qui me tourmente,
Vous pleureriez le prince, & ſouffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus? J'ai tout dit, puniſſez.

ALCANDRE.

Eſt-ce là le regret de tes crimes paſſés?
Otez-le moi d'ici, je ne puis voir ſans honte
Que de tant de forfaits il tient ſi peu de compte.

Dites à mon conſeil, que pour le châtiment
J'en laiſſe à ſes avis le libre jugement;
Mais qu'après ſon arrêt je ſaurai reconnaître
L'amour que vers ſon prince il aura fait paraître.

SCENE VI.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, DORISE.

ALCANDRE *à Doriſe.*

Vien çà, toi, maintenant, monſtre de cruauté,
Qui veux joindre le meurtre à la déloyauté,
Déteſtable Alecton, que la reine déçûe
Avait n'aguère au rang de ſes filles reçûe.
Quel barbare, ou plutôt quelle peſte d'enfer
Se rendit ton complice & te donna ce fer?

DORISE.

L'autre jour dans ces bois trouvé par avanture,
Sire, il donna ſujet à toute l'impoſture.
Mille jaloux ſerpens qui me rongeaient le ſein,
Sur cette occaſion formèrent mon deſſein;
Je le cachai dès-lors.

FLORIDAN.

Il eſt tout manifeſte,

Que ce fer n'eſt enfin qu'un miſérable reſte
Du malheureux duel où le triſte Arimant
Laiſſa ſon corps ſans ame, & Daphné ſans amant.
Mais quant à ſon forfait, un ver de jalouſie
Jette ſouvent notre ame en telle frénéſie,
Que la raiſon qu'aveugle un plein emportement,
Laiſſe notre conduite à ſon déréglement;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuſe.

ALCANDRE.

De ſi faibles raiſons mon eſprit ne s'abuſe.

FLORIDAN.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, un fils qu'elle vous rend,
Sous votre bon plaiſir ſa défenſe entreprend;
Innocente, ou coupable, elle aſſura ma vie.

ALCANDRE.

Ma juſtice en ce cas la donne à ton envie;
Ta prière obtient même avant que demander
Ce qu'aucune raiſon ne pouvait t'accorder.
Le pardon t'eſt acquis; relève-toi, Doriſe,
Et va dire partout, en liberté remiſe,
Que le prince aujourd'hui te préſerve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DORISE.

Après une bonté, tellement exceſſive,
Puiſque votre clémence ordonne que je vive,
Permettez déſormais, ſire, que mes deſſeins
Prennent des mouvemens plus réglés & plus ſains.
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales
Je faſſe ma retraite avecque les veſtales;
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour,

Se puiſſe renfermer en leur ſacré ſéjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la cour après t'être obligée,
Ce ferait trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détournerait les yeux.

FLORIDAN.

Fuſſes-tu mille fois encor plus mépriſable,
Ma faveur te va rendre aſſez conſidérable
Pour t'acquérir ici mille inclinations.
Outre l'attrait puiſſant de tes perfections,
Mon reſpect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, & qui me doit la vie.
Fai-le voir, cher Clitandre, & tourne ton deſir
Du côté que ton prince a voulu te choiſir;
Réuni mes faveurs t'uniſſant à Doriſe.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon eſprit ſe diviſe,
Puiſqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des penſers qui ne ſont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, & je tiens tes penſées
Vers un ſi beau ſujet d'autant mieux adreſſées,
Que je lui veux céder ce qui m'en apartient.

ALCANDRE.

Taiſez vous, j'aperçois notre belle qui vient.

SCENE DERNIERE.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE *à Rosidor.*

AU comble de tes vœux, sûr de ton mariage,
N'ès-tu point satisfait? que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'aprendre de vous, sire, & pour remercimens
Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toi quelque chose,
Et si ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'hui la trahison des siens.
Le prince heureusement l'a sauvé du suplice;
Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,
Corrompus par Pymante, avaient juré ta mort:
Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort;
Et ce traître à présent tombé sous ma puissance,
Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le savez, le cœur me l'avait dit;
Et si peu que j'avais envers vous de crédit,

Je

Je l'employai dès-lors contre votre colère.
(*à Clitandre.*)
En moi dorénavant faites état d'un frère.

CLITANDRE *à Rosidor.*

Et moi d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE *à Caliste.*

Si le pardon du roi me peut donner le vôtre,
Si mon crime...

CALISTE.

Ah! ma sœur, tu me prens pour une autre,
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir,
Où Rosidor guéri termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuse journée,
Tâchera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon fils desire, & que je veux,
A qui, pour réparer sa faute criminelle,
Je défens déformais de se montrer cruelle;
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN
DE
CLITANDRE.

UN voyage que je fis à Paris pour voir le ſuccès de Mélite, m'aprit qu'elle n'était pas dans les vingt-quatre heures. C'était l'unique règle que l'on connût en ce tems-là. J'entendis que ceux du métier la blâmaient de peu d'effets, & de ce que le ſtile en était trop familier. Pour la juſtifier contre cette cenſure par une eſpèce de bravade, & montrer que ce genre de piéces avait les vraies beautés de théatre, j'entrepris d'en faire une régulière, c'eſt-à-dire, dans ces vingt-quatre heures, pleine d'incidens, & d'un ſtile plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout; en quoi je réuſſis parfaitement. Le ſtile en eſt véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'eſt tout ce qu'on y peut trouver de ſuportable. Il eſt mêlé de pointes, comme dans cette première; mais ce n'était pas alors un ſi grand vice dans le choix des penſées, que la ſcène en dût être entiérement purgée. Pour la conſtitution, elle eſt ſi déſordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui ſont les premiers acteurs. Roſidor & Caliſte ſont ceux qui le paraiſſent le plus par l'avantage de leur caractère & de leur amour mutuel; mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril; & ce qu'ils diſent au troiſiéme & au cinquiéme, ne fait que montrer leurs viſages, attendant que les autres achèvent. Pymante & Doriſe y ont le plus grand emploi; mais ce ne

ſont, que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont même le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui ſemble tourner le nœud de la piéce, puiſque les premières actions vont à le faire coupable, & les dernières à le juſtifier, n'eſt peut-être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'eſt introduit que pour déclamer en priſon, & ne parle pas même à cette maîtreſſe, dont les dédains ſervent de couleur à le faire paſſer pour criminel. Tout le cinquiéme acte languit comme celui de Mélite après la concluſion des épiſodes, & n'a rien de ſurprenant, puiſque dès le quatriéme on devine tout ce qui doit y arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Doriſe, qui eſt encor plus étrange que celui d'Eraſte, & dont on n'a garde de ſe défier.

Le roi & le prince ſon fils y paraiſſent dans un emploi fort au-deſſous de leur dignité. L'un n'y eſt que comme juge, & l'autre comme confident de ſon favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de paſſer pour défaut; auſſi n'eſt-ce qu'un ſentiment particulier dont je me fais une règle, qui peut-être ne ſemblera pas déraiſonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roi, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, & généralement un homme d'autorité, peut paraître ſur le théatre en trois façons: comme roi, comme homme & comme juge; quelquefois avec deux de ces qualités, quelquefois avec toutes les trois enſemble. Il parait comme roi ſeulement, quand il n'a intérêt qu'à la conſervation de ſon trône, ou de ſa vie qu'on attaque pour changer l'état, ſans avoir l'eſprit agité d'aucune paſſion particulière; & c'eſt ainſi qu'Auguſte agit dans Cinna, & Phocas

dans Heraclius. Il parait comme homme ſeulement, quand il n'a que l'intérêt d'une paſſion à ſuivre ou à vaincre, ſans aucun péril pour ſon état ; & tel eſt Grimoald dans les trois premiers actes de Pertharite, & les deux reines dans Don Sanche. Il ne paraît enfin que comme juge, quand il eſt introduit ſans aucun intérêt pour ſon état, ni pour ſa perſonne, ni pour ſes affections, mais ſeulement pour régler celui des autres, comme dans ce poëme & dans le Cid ; & on ne peut pas déſavouer qu'en cette dernière poſture il remplit aſſez mal la dignité d'un ſi grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, & demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Auſſi l'on ne le donne jamais à repréſenter aux meilleurs acteurs ; mais il faut qu'il ſe contente de paſſer par la bouche de ceux du ſecond ou du troiſiéme ordre. Il peut paraître comme roi & comme homme tout à la fois, quand il a un grand intérêt d'état, & une forte paſſion tout enſemble à ſoutenir, comme Antiochus dans Rodogune, & Nicomède dans la tragédie qui porte ſon nom ; & c'eſt, à mon avis, la plus digne manière, & la plus avantageuſe de mettre ſur la ſcène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'être repréſentés par les premiers acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire où un roi paraiſſe comme homme & comme juge, avec un intérêt de paſſion pour lui, & un ſoin de régler ceux des autres, ſans aucun péril pour ſon état ; mais pour voir les trois manières enſemble, on ne les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie & de Syrie que j'ai introduits, l'un dans Polyeucte, & l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendreſſe que l'un a pour ſon gendre, &

l'autre pour ſon fils, qui eſt ce qui les fait paraître comme hommes, agit ſi faiblement qu'elle ſemble étouffée ſous le ſoin qu'a l'un & l'autre de conſerver ſa dignité, dont ils font tous deux leur capital; & qu'ainſi on peut dire en rigueur, qu'ils ne paraiſſent que comme gouverneurs qui craignent de ſe perdre, & comme juges qui par cette crainte dominante condamnent, ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudraient conſerver.

Les monologues ſont trop longs & trop fréquens en cette piéce; c'était une beauté en ce tems-là; les comédiens les ſouhaitaient, & croyaient y paraître avec plus d'avantage. La mode a ſi bien changé, que la plûpart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun; & vous n'en trouvez point dans Pompée, la ſuite du Menteur, Théodore & Pertharite, ni dans Héraclius, Andromède, Œdipe & la Toiſon d'or, à la réſerve des ſtances.

Pour le lieu, il a encor plus d'étendue, ou, ſi vous voulez ſouffrir ce mot, plus de libertinage ici que dans Mélite; il comprend un château d'un roi avec une forêt voiſine, comme pourrait être celui de Saint Germain, & bien éloigné de l'exactitude que les ſévères critiques y demandent.

LA VEUVE,

OU

LE TRAITRE TRAHI,

COMÉDIE.

A MADAME
DE LA
MAISON-FORT.

MADAME,

Le bon accueil qu'autrefois cette veuve a reçû de vous, l'oblige à vous en remercier, & l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Etant exposée aux coups de l'envie & de la médisance, elle n'en put trouver de plus assurée que celle d'une personne sur qui ces deux monstres n'ont jamais eu de prise. Elle espère que vous ne la méconnaîtrez pas, pour être dépouillée de tous autres ornemens que les siens, & que vous la traiterez aussi-bien qu'alors que la grace de la représentation la mettait en son jour. Pourvû qu'elle vous puisse divertir encor une heure, elle est trop contente, & se bannira sans regret du théatre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle est honteuse de vous ressembler si peu, & a de grands sujets d'aprehender qu'on ne l'accuse de peu de jugement de se présenter devant vous, dont les perfections la feront paraître d'autant plus imparfaite; mais quand elle considère qu'elles sont en un si haut point, qu'on n'en peut avoir de légères teintures sans des privilèges tout particuliers du ciel, elle se rassure entiérement, & n'ose plus craindre qu'il se rencontre des esprits assez injustes pour lui imputer à défaut le manque des choses qui sont au-dessus des forces de la nature: En effet, MADAME, quelque

difficulté que vous fassiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnaissiez en vous-méme, ou que vous ne vous connaissiez pas, puisqu'il est tout vrai que des vertus & des qualités si peu communes que les vôtres ne sauraient avoir d'autre nom. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici les éloges; outre qu'il serait superflu de particulariser ce que tout le monde sait, la bassesse de mon discours profanerait des choses si relevées. Ma plume est trop faible pour entreprendre de voler si haut; c'est assez pour elle de vous rendre mes devoirs, & de vous protester avec plus de vérité que d'éloquence, que je serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble, & très-
obéissant serviteur,
CORNEILLE.

AU LECTEUR.

SI tu n'es pas homme à te contenter de la naïveté du ſtyle & de la ſubtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette piéce; ſon ornement n'eſt pas dans l'éclat des vers. C'eſt une belle choſe que de les faire puiſſans & majeſtueux; cette pompe ravit d'ordinaire les eſprits, & pour le moins les éblouït; mais il faut que les ſujets en faſſent naître les occaſions, autrement c'eſt en faire parade mal-à-propos, & pour gagner le nom de poëte perdre celui de judicieux. La comédie n'eſt qu'un portrait de nos actions & de nos diſcours, & la perfection des portraits conſiſte en la reſſemblance. Sur cette maxime je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraiſemblablement en leur place ceux qu'ils repréſentent, & de les faire diſcourir en honnêtes gens, & non pas en auteurs. Ce n'eſt qu'aux ouvrages où le poëte parle, qu'il faut parler en poëte. Plaute n'a pas écrit comme Virgile, & ne laiſſe pas d'avoir bien écrit. Ici donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une proſe rimée, peu de ſcènes toutefois ſans quelque raiſonnement aſſez véritable, & partout une conduite aſſez induſtrieuſe. Tu y reconnaîtras trois ſortes d'amours auſſi extraordinaires au théatre, qu'ordinaires dans le monde; celle de Philiſte & Clarice, d'Alcidon & Doris, & celle de la même Doris avec Florange qui ne paraît point. Le plus beau de leurs entretiens eſt en équivoques, & en propoſitions dont ils te laiſſent les conſéquences à tirer; ſi tu en pénètres bien le ſens, l'artifice ne t'en déplaira point. Pour l'ordre de la piéce, je ne l'ai mis ni dans la ſévérité des règles, ni dans la liberté qui n'eſt que trop ordinaire ſur le théatre français: l'une eſt trop rarement capable de beaux ef-

fets, & on les trouve à trop bon marché dans l'autre qui comprend quelquefois tout un siécle pour la durée de son action, & toute la terre habitable pour le lieu de sa scène. Cela sent un peu trop son abandon, messéant à toute sorte de poëme, & particuliérement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réguliers. J'ai donc cherché quelque milieu pour la règle du tems, & me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seraient point mal employés. Ce n'est pas que je mépriſe l'antiquité; mais comme on épouse mal-aisément des beautés si vieilles, j'ai crû lui rendre assez de respect de lui partager mes ouvrages; & de six piéces de théatre qui me sont échapées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai point fait de conscience d'allonger un peu les vingt-quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu & d'action, ce sont deux règles que j'observe inviolablement; mais j'interprète la dernière à ma mode, & la première, tantôt je la resserre à la seule grandeur du théatre, & tantôt je l'étens jusqu'à toute une ville, comme en cette piéce. Je l'ai poussée dans le *Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt-quatre heures; mais bien que j'en puisse trouver de bons garans, & de grands exemples dans les vieux & nouveaux siécles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliquerai davantage sur ces matiéres; mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume; cette préface n'est déja que trop longue pour une comédie.

ARGUMENT
DE LA VEUVE,
COMÉDIE.

ALCIDON, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre, & maîtreſſe de Philiſte, ſon particulier ami, de peur qu'il ne s'en aperçût, feint d'aimer ſa ſœur Doris, qui ne s'abuſant point par ſes careſſes, conſent au mariage de Florange que ſa mère lui propoſe. Ce faux ami, ſous prétexte de ſe venger de l'affront que lui faiſait ce mariage, fait conſentir Célidan à enlever Clarice en ſa faveur, & ils la ménent enſemble à un château de Célidan. Philiſte abuſé des faux reſſentimens de ſon ami, fait rompre le mariage de Florange; ſur quoi Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris, & de rendre Clarice à ſon amant. Ne l'y pouvant réſoudre, il ſoupçonne quelque fourbe de ſa part, & fait ſi bien qu'il tire les vers du nez à la nourice de Clarice, qui avait toujours eu une intelligence avec Alcidon, & lui avait même facilité l'enlévement de ſa maîtreſſe; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide, de ſorte que ramenant Clarice à Philiſte, il obtient de lui en récompenſe ſa ſœur Doris.

ACTEURS.

PHILISTE, amant de Clarice.
ALCIDON, ami de Philiſte, & amant de Doris.
CÉLIDAN, ami d'Alcidon, & amoureux de Doris.
CLARICE, veuve d'Alcandre, & maîtreſſe de Philiſte.
CHRYSANTE, mère de Doris.
DORIS, ſœur de Philiſte.
La nourice de Clarice.
GÉRON, agent de Florange, amoureux de Doris, qui ne paraît point.
LYCAS, domeſtique de Philiſte.
POLYMAS, DORASTE, LISTOR, } domeſtiques de Clarice.

La ſcène eſt à Paris.

Au voleur, au ſecours.

LA VEUVE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'En demeure d'accord, chacun a ſa méthode,
Mais la tienne pour moi ſerait fort incommode;
Mon cœur ne pourrait pas conſerver tant de feu,
S'il falait que ma bouche en témoignât ſi peu.
Depuis près de deux ans tu brûles pour Clarice,
Et plus ton amour croît, moins elle en a d'indice.
Il ſemble qu'à languir tes deſirs ſont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton tems.
Quel fruit eſpères-tu de ta perſévérance
A la traiter toujours avec indifférence?
Auprès d'elle aſſidu, ſans lui parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non; mais, à dire vrai, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton eſpoir qui te flatte en vain ſe l'imagine.
Clarice avec raiſon prend pour ſtupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être. Mais enfin, vois-tu qu'elle me fuie,
Qu'indifférent qu'il eſt mon entretien l'ennuie,
Que je lui ſois à charge, & lorſque je la voi,
Qu'elle uſe d'artifice à s'échaper de moi?
Sans te mettre en ſouci quelle en ſera la ſuite,
Apren comme l'amour doit régler ſa conduite.
Auſſi-tôt qu'une dame a charmé nos eſprits,
Offrir notre ſervice au hazard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos bruſques ſaillies,
Au lieu de notre ardeur lui montrer nos folies,
Nous attirer ſur l'heure un dédain éclatant,
Il n'eſt ſi mal-adroit qui n'en fit bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on ſe déclare.
Notre ſoumiſſion à l'orgueil la prépare.
Lui dire incontinent ſon pouvoir ſouverain,
C'eſt mettre à ſa rigueur les armes à la main.
Uſons pour être aimés d'un meilleur artifice,
Et, ſans lui rien offrir, rendons lui du ſervice,
Réglons ſur ſon humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos deſſeins ſur ſes intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantiſe,
Comme inſenſiblement elle ſe trouve priſe.
C'eſt par-là que l'on ſéme aux dames des apas,
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas.

Leur

Leur haine envers l'amour pourrait être un prodige,
Que le ſeul nom les choque, & l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive, qui le voudra, ce procédé nouveau,
Mon feu me déplairait caché ſous ce rideau.
Ne parler point d'amour! Pour moi, je me défie
Des fantaſques raiſons de ta philoſophie;
Ce n'eſt pas là mon jeu. Le joli paſſe-tems,
D'être auprès d'une dame, & cauſer du beau tems;
Lui jurer que Paris eſt toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'aſſez bons vers,
Qu'Aglante avec Phylis dans un mois ſe marie!
Change, pauvre abuſé, change de batterie,
Conte ce qui te méne, & ne t'amuſe pas
A perdre innocemment tes diſcours & tes pas.

PHILISTE.

Je les aurais perdus auprès de ma maîtreſſe,
Si je n'euſſe employé que la commune adreſſe,
Puiſqu'inégal de bien & de condition,
Je ne pouvais prétendre à ſon affection.

ALCIDON.

Mais ſi tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puiſqu'ainſi ton amour rencontre un double obſtacle,
Et que ton froid ſilence & l'inégalité
S'opoſent tout enſemble à ta témérité.

PHILISTE.

Croi que de la façon dont j'ai ſû me conduire,
Mon ſilence n'eſt pas en état de me nuire:
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moi,
Qu'il ne m'eſt plus permis de douter de ſa foi.
Mes ſoupirs & les ſiens ſont un ſecret langage,
Par où ſon cœur au mien à tous momens s'engage;
Des coups d'œil languiſſans, des ſoûris ajuſtés,
Des panchemens de tête à demi concertés,
Et mille autres douceurs aux ſeuls amans connues,
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues;
Nous ſont de bons garans d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout cela cependant ſans lui parler d'amour?

PHILISTE.

Sans lui parler d'amour.

ALCIDON.

J'eſtime ta ſcience;
Mais j'aurais à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le ciel qui nous choiſit lui-même des partis,
A tes feux & les miens prudemment aſſortis;
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile,
Il te donne en ma ſœur un naturel facile;
Ainſi pour cette veuve il a ſû m'enflammer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il faut lui parler de l'ardeur qui t'engage.

PHILISTE.

C'eſt ce qu'en ma faveur ſa nourice ménage.

Cette vieille ſubtile à mille inventions,
Pour m'avancer au but de mes intentions;
Elle m'avertira du tems que je dois prendre;
Le reſte une autre fois ſe poura mieux apprendre.
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon ami
Jamais, ſans l'offenſer, ne s'exerce à demi.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me preſcrit ces limites.
Ma maîtreſſe m'attend pour faire des viſites,
Où je lui promis hier de lui prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiſte.

PHILISTE.

Adieu, juſqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON *ſeul.*

VIt-on jamais amant de pareille imprudence,
Faire avec ſon rival entière confidence?
Simple, apren que ta ſœur n'aura jamais de quoi
Aſſervir ſous ſes loix des gens faits comme moi,
Qu'Alcidon feint pour elle, & brûle pour Clarice.
Ton agente eſt à moi.

SCENE III.

ALCIDON, la Nourice.

ALCIDON.

N'Eſt-il pas vrai, nourice?

LA NOURICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et notre ami rival?

LA NOURICE.

Si jamais on m'en croit, ſon affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu lui promets pourtant...

LA NOURICE.

C'eſt par où je l'amuſe,
Tant que tes bons ſuccès lui découvrent ma ruſe.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURICE.

Hé bien, que t'a-t-il dit?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour lui tout ton crédit,
Et que rendant toujours quelque petit ſervice,
Il s'eſt fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURICE.

Moindre qu'il ne préſume. Et toi?

ALCIDON.

Je l'ai pouſſé
A s'enhardir un peu plus que par le paſſé,
Et découvrir ſon mal à celle qui le cauſe.

LA NOURICE.

Pourquoi ?

ALCIDON.

Pour deux raiſons ; l'une, qu'il me propoſe
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement ;
L'autre, que ta maîtreſſe, après ce compliment,
Le chaſſera peut-être ainſi qu'un téméraire.

LA NOURICE.

Ne l'enhardi pas tant, j'aurais peur au contraire
Que malgré tes raiſons quelque mal ne t'en prit ;
Car enfin ce rival eſt bien dans ſon eſprit,
Mais non pas tellement qu'avant que le mois paſſe
Notre adreſſe ſous main ne le mette en diſgrace.

ALCIDON.

Et lors ?

LA NOURICE.

Je te répons de ce que tu chéris.
Cependant continue à careſſer Doris ;
Que ſon frère ébloui par cette accorte feinte,
De nos prétentions n'ait ni ſoupçon, ni crainte.

ALCIDON.

A m'en ouïr conter, l'amour de Céladon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon.
Tu rirais trop de voir comme je la cajole.

LA NOURICE.

Et la dupe qu'elle eſt croit tout ſur ta parole ?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie eſt ſi fole de moi,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foi;
Et ſon frère, pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je ſoupire après ſon mariage,
Penſant bien m'obliger, m'en parle tous les jours;
Mais, quand il en vient là, je ſais bien mes détours.
Tantôt, vû l'amitié qui tous deux nous aſſemble,
J'attendrai ſon hymen pour être heureux enſemble;
Tantôt, il faut du tems pour le conſentement
D'un oncle dont j'eſpère un haut avancement;
Tantôt, je ſais trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURICE.

Séparons nous, de peur qu'il entrât en cervelle,
S'il avait découvert un ſi long entretien.
Joue auſſi-bien ton jeu que je jouerai le mien.

ALCIDON.

Nourice, ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe ſépare.

LA NOURICE.

Monſieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moi d'un ſoin plus diligent.

LA NOURICE.

Ce ſera donc pour vous, plus que pour votre argent.

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'Eſt trop déſavouer une ſi belle flamme,
Qui n'a rien de honteux, rien de ſujet au blâme.
Confeſſe-le, ma fille, Alcidon a ton cœur;
Ses rares qualités l'en ont rendu vainqueur.
Ne vous entr'apeller que *mon ame & ma vie*,
C'eſt montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un même trait vos eſprits ſont bleſſés.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainſi que vous penſez.
Mon frère aime Alcidon, & ſa prière expreſſe
M'oblige à lui répondre en termes de maîtreſſe.
Je me fais, comme lui, ſouvent toute de feux;
Mais mon cœur ſe conſerve au point où je le veux.
Toujours libre, & qui garde une amitié ſincère
A celui que voudra me preſcrire une mère.

CHRYSANTE.

Oui, pourvû qu'Alcidon te ſoit ainſi preſcrit.

DORIS.

Madame, puiſſiez-vous lire dans mon eſprit!
Vous verriez juſqu'où va ma pure obéiſſance.

CHRYSANTE.

Ne crain pas que je veuille uſer de ma puiſſance;
Je croirais en produire un trop cruel effet,

Si je te ſéparais d'un amant ſi parfait.

DORIS.

Vous le connaiſſez mal, ſon ame a deux viſages,
Et ce diſſimulé n'eſt qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de proteſtations,
Je démêle aiſément toutes ſes fictions;
Il ne me prête rien que je ne lui renvoie;
Nous nous entrepayons de la même monnoie;
Et malgré nos diſcours, mon vertueux deſir
Attend toujours celui que vous voudrez choiſir;
Votre vouloir du mien abſolument diſpoſe.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foi; mais parlons d'autre choſe.
Nous vîmes hier au bal, entr'autres nouveautés,
Tout plein d'honnêtes gens careſſer les beautés.

DORIS.

Oui, madame, Alindor en voulait à Célie,
Lyſandre à Célidée, Oronte à Roſélie.

CHRYSANTE.

Et nommant celles-ci tu caches finement
Qu'un certain t'entretint aſſez paiſiblement.

DORIS.

Ce viſage inconnu qu'on apellait Florange?

CHRYSANTE.

Lui-même.

DORIS.

Ah Dieu! que c'eſt un cajoleur étrange!
Ce fut paiſiblement de vrai qu'il m'entretint;
Soit que quelque raiſon en ſecret le retint,

Soit

Soit que ſon bel eſprit me jugeât incapable
De lui pouvoir fournir un entretien ſortable,
Il m'épargna ſi bien que ſes plus longs propos
A peine en plus d'une heure étaient de quatre mots:
Il me mena danſer deux fois ſans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais enſuite?

DORIS.

Le reſte eſt digne qu'on l'admire.
Mon baladin muet ſe retranche en un coin,
Pour faire mieux jouer la prunelle de loin:
Après m'avoir de-là long-tems conſidérée,
Après m'avoir des yeux mille fois meſurée,
Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
Vous m'attirez à vous ainſi que fait l'aimant.
Il penſait m'avoir dit le meilleur mot du monde.
Entendant ce haut ſtyle auſſi-tôt je ſeconde,
Et répons bruſquement ſans beaucoup m'émouvoir,
Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir.
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il voulait dire;
Et, pour toute replique, il ſe mit à ſourire.
Depuis il s'aviſa de me ſerrer les doigts;
Et retrouvant un peu l'uſage de la voix,
Il prit un de mes gants. *La mode en eſt nouvelle,*
Me dit-il, *& jamais je n'en vis de ſi belle;*
Vous portez ſur la gorge un mouchoir fort quarré;
Votre éventail me plait d'être ainſi bigarré:
L'amour, je vous aſſure, eſt une belle choſe;
Vraiment vous aimez fort cette couleur de roſe:

La ville eſt en hyver toute autre que les champs :
Les charges à préſent n'ont que trop de marchands,
On n'en peut aprocher.

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en ſemble ?

DORIS.

Je n'ai jamais connu d'homme qui lui reſſemble,
Ni qui mêle en diſcours tant de diverſités.

CHRYSANTE.

Il eſt nouveau venu des univerſités,
Mais après tout fort riche, & que la mort d'un père,
Sans deux ſucceſſions que de plus il eſpère,
Comble de tant de biens, qu'il n'eſt fille aujourd'hui
Qui ne lui rie au nez, & n'ait deſſein ſur lui.

DORIS.

Auſſi me contez-vous de beaux traits de viſage.

CHRYSANTE.

Hé bien, avec ces traits eſt-il à ton uſage ?

DORIS.

Je douterais plutôt ſi je ſerais au ſien.

CHRYSANTE.

Je ſais qu'aſſurément il te veut force bien ;
Mais il te le faudrait en fille plus accorte
Recevoir déſormais un peu d'une autre ſorte.

DORIS.

Commandez ſeulement, madame, & mon devoir
Ne négligera rien qui ſoit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je ſouhaite.
Pour ne te rien céler, c'eſt choſe qui vaut faite.

Géron, qui depuis peu fait ici tant de tours,
Au déçû d'un chacun a traité ces amours;
Et puiſqu'à mes deſirs je te vois réſolue,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire ſoit conclue.
Au regard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau ſemblant ne rien diminuer.
Il faut jouer au fin contre un eſprit ſi double.

DORIS.

Mon frère en ſa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'eſt pas ſi mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, aviſez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre, voici Géron, de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entière aſſurance.

SCENE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

ILs ſe ſont vûs enfin.

GÉRON.

Je l'avais déja ſû,
Madame, & les effets ne m'en ont point déçû,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Hé bien? mais qu'eſt-ce encore?
Que dit-il de ma fille?

GÉRON.

Ah, madame, il l'adore;
Il n'a point encor vû de miracles pareils;
Ses yeux à ſon avis ſont autant de ſoleils,
L'enflure de ſon ſein un double petit monde,
C'eſt le ſeul ornement de la machine ronde.
L'amour à ſes regards allume ſon flambeau,
Et ſouvent, pour la voir, il ôte ſon bandeau.
Diane n'eut jamais une ſi belle taille;
Auprès d'elle Vénus ne ſerait rien qui vaille:
Ce ne ſont rien que lys & roſes que ſon teint.
Enfin de ſes beautés il eſt ſi fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint! Ah, mon ami, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GÉRON.

Madame, je vous jure, il péche innocemment,
Et s'il ſavait mieux dire, il dirait autrement.
C'eſt un homme tout neuf, que voulez-vous qu'il faſſe?
Il dit ce qu'il a lû. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de ſon intention;
Et pour mieux vous montrer où va ſa paſſion,
Vous ſavez les deux points; mais auſſi, je vous prie,
Vous ne lui direz pas cette ſupercherie.

CHRYSANTE.

Non, non.

GÉRON.

Vous ſavez donc les deux difficultés
Qui juſqu'à maintenant vous tiennent arrêtés ?

CHRYSANTE.

Il veut ſon avantage, & nous cherchons le nôtre.

GÉRON.

Va, Géron, m'a-t-il dit, *& pour l'une & pour l'autre,*
Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plutôt que de plus différer :
Doris eſt à mes yeux de tant d'attraits pourvûe,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir vûe.
Mais qu'en dit votre fille ?

CHRYSANTE.

Ainſi que je voulais,
Elle ſe montre prête à recevoir mes loix ;
Non qu'elle en faſſe état plus que de bonne ſorte,
Il ſuffit qu'elle voit ce que le bien aporte,
Et qu'elle s'accommode aux ſolides raiſons
Qui forment à préſent les meilleures maiſons.

GÉRON.

A ce compte c'eſt fait. Quand vous plait-il qu'il vienne
Dégager ma parole, & vous donner la ſienne ?

CHRYSANTE.

Deux jours me ſuffiront ménagés dextrement,
Pour diſpoſer mon fils à ſon contentement.
Durant ce peu de tems, ſi ſon ardeur le preſſe,
Il peut hors du logis rencontrer ſa maîtreſſe.
Aſſez d'occaſions s'offrent aux amoureux.

GÉRON.

Madame, que d'un mot je vais le rendre heureux !

SCENE VI.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

LE bonheur aujourd'hui conduisait vos visites,
Et semblait rendre hommage à vos rares mérites.
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Oui, mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empêchiez
De vous dire, à présent que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je sors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en aparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas aussi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie était, ce me semble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût, & que je pense, au tien.
Deux filles possédaient seules ton entretien;
Et leur orgueil enflé par cette préférence,
De ce qu'elles valaient tirait pleine assurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laiſſe tout ſurpris.
Avec tant de beautés, & tant de bons eſprits,
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons eſprits je n'étais qu'en martyre;
Leur diſcours m'aſſaſſine, & n'a qu'un certain jeu,
Qui m'étourdit beaucoup, & qui me plait fort peu.

PHILISTE.

Celui que nous tenions me plaiſait à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaiſaient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puiſqu'en parlant de vous
Sur les votres mes yeux ſe portaient à tous coups,
Et s'en allaient chercher ſur un ſi beau viſage
Mille & mille raiſons d'un éternel hommage?

CLARICE.

O la ſubtile ruſe! ô l'excellent détour!
Sans doute une des deux te donne de l'amour;
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, madame?
Un de ces deux objets captiverait mon ame!
Jugez-en mieux, de grace, & croyez que mon cœur
Choiſirait pour ſe rendre un plus puiſſant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux. Celinde & Cryſolyte
Manquent donc a ton gré d'attraits & de mérite,

Elles dont les beautés captivent mille amans?

PHILISTE.

Tout autre trouverait leurs visages charmans,
Et j'en ferais état, si le ciel m'eût fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connaître.
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez,
Fait que je n'y remarque aucunes raretés;
Et plein de votre idée, il ne m'est pas possible,
Ni d'admirer ailleurs, ni d'être ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'éblouït pas à force de flatter.
Revenons au propos que tu veux éviter.
Je veux savoir des deux laquelle est ta maîtresse.
Ne dissimule plus, Philiste, & me confesse....

PHILISTE.

Que Crysolyte & l'autre égales toutes deux,
N'ont rien d'assez puissant pour attirer mes vœux.
Si blessé des regards de quelque beau visage,
Mon cœur de sa franchise avait perdu l'usage...

CLARICE.

Tu serais assez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'est ce qui ne se peut. L'amour est tout de feu,
Il éclaire en brûlant, & se trahit soi-même.
Un esprit amoureux, absent de ce qu'il aime,
Par sa mauvaise humeur fait trop voir ce qu'il est:
Toujours morne, rêveur, triste, tout lui déplaît.
A tout autre propos qu'à celui de sa flamme,
Le silence à la bouche, & le chagrin en l'ame,

Son

Son œil ſemble à regret nous donner ſes regards,
Et les jette à la fois ſouvent de toutes parts;
Qu'ainſi ſa fonction confuſe, ou mal guidée,
Se ramène en ſoi-même, & ne voit qu'une idée.
Mais auprès de l'objet qui poſſède ſon cœur,
Ses eſprits ranimés reprennent leur vigueur:
Gai, complaiſant, actif. . .

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire,
Vous de qui j'ai l'honneur chaque jour d'aprocher,
Jugiez pour quel objet l'amour m'a ſû toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance,
Il faudrait plus de tems. Adieu. La nuit s'avance.
Te verra-t-on demain?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous?
Jamais commandemens ne me furent ſi doux.
Eloigné de vos yeux je n'ai rien qui me plaiſe;
Tout me devient fâcheux, tout s'opoſe à mon aiſe;
Un chagrin invincible accable tous mes ſens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des abſens
C'eſt l'amour qui fait naître une telle triſteſſe,
Ce compliment n'eſt bon qu'auprès d'une maîtreſſe.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un reſpect, qui produit chaque jour
Pour un ſujet ſi haut les effets de l'amour.

SCENE VII.

CLARICE *seule.*

LAs! il m'en dit assez, si je l'osais entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre.
Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte, & l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplait! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque & m'importune!
Égale à mon Philiste, il m'offrirait ses vœux;
Je m'entendrais nommer le sujet de ses feux;
Et ses discours pourraient forcer ma modestie
A l'assurer bien-tôt de notre simpathie;
Mais le peu de raport de nos conditions
Ote le nom d'amour à ses soumissions;
Et sous l'injuste loi de cette retenue,
Le remède me manque, & mon mal continue.
Il me sert en esclave, & non pas en amant,
Tant mon grade s'opose à mon contentement.
Ah! que ne devient-il un peu plus téméraire!
Que ne s'expose-t-il au hazard de me plaire!
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et ren-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

Secrets tyrans de ma penſée,
Reſpect, amour, de qui les loix
D'un juſte & fâcheux contrepoids
La tiennent toujours balancée ;
Que vos mouvemens opoſés,
Vos traits l'un par l'autre briſés,
Sont puiſſans à s'entre-détruire !
Que l'un m'offre d'eſpoir ! que l'autre a de rigueur !
Et tandis que tous deux tâchent à me ſéduire,
Que leur combat eſt rude au milieu de mon cœur !

Moi-même je fais mon ſuplice,
A force de leur obéïr ;
Mais le moyen de les haïr ?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte & mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître ;

Et de deux flots divers mon eſprit agité,
Plein de glace, & d'un feu qui n'oſerait paraître,
Blâme ſa retenue & ſa témérité.

Mon ame dans cet eſclavage
Fait des vœux qu'elle n'oſe offrir,
J'aime ſeulement pour ſouffrir ?
J'ai trop, & trop peu de courage :
Je vois bien que je ſuis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes.
Mon ſilence à ſes feux fait tant de trahiſon,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroître ſon mal, je fuis ma guériſon.

Elle brûle, & par quelque ſigne
Que ſon cœur s'explique avec moi,
Je doute de ce que je voi,
Parce que je m'en trouve indigne.
Eſpoir, adieu ; c'eſt trop flatté ;
Ne croi pas que cette beauté
Avouât de ſi baſſes flammes ;
Et dans le juſte ſoin qu'elle a de les cacher,
Voi que ſi même ardeur embraſe nos deux ames,
Sa bouche à ſon eſprit n'oſe le reprocher.

Pauvre amant, voi par ſon ſilence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincrait d'une inſolence.
Quel fantaſque raiſonnement !

Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens ſubtil à ma peine !
Pourquoi m'imaginer qu'un diſcours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bonheur me rende malheureux ?

Mais j'aperçois Clarice. O dieux ! ſi cette belle
Parlait autant de moi que je m'entretiens d'elle !
Du moins ſi ſa nourice a ſoin de nos amours,
C'eſt de moi qu'à préſent doit être leur diſcours.
Je ne ſais quelle humeur curieuſe m'emporte
A me couler ſans bruit derrière cette porte,
Pour écouter de-là, ſans en être aperçû,
En quoi mon fol eſpoir me peut avoir déçû.
Allons. Souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure.
Jamais l'occaſion ne s'offrira meilleure ;
Et peut-être qu'enfin nous en pourons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCENE II.

CLARICE, la Nourice.

CLARICE.

TU me veux détourner d'une ſeconde flamme,
Dont je ne penſe pas qu'autre que toi me blâme.
Etre veuve à mon âge, & toujours déplorer
La perte d'un mari que je puis réparer!
Refuſer d'un amant ce doux nom de maîtreſſe!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adreſſe!
Le voir toujours languir ſous une dure loi!
Cette vertu, nourice, eſt trop haute pour moi.

LA NOURICE.

Madame, mon avis au vôtre ne réſiſte,
Qu'alors que votre ardeur ſe porte vers Philiſte.
Aimez, aimez quelqu'un; mais comme à l'autre fois,
Qu'un lien digne de vous arrête votre choix.

CLARICE.

Briſe là ce diſcours dont mon amour s'irrite;
Philiſte n'en voit point qui le paſſe en mérite.

LA NOURICE.

Je ne remarque en lui rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il ſe rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point eſt extrême!

Et que tu connais mal & Philiſte, & moi-même,
Si tu crois que l'excès de ſa civilité
Paſſe jamais chez moi pour importunité !

LA NOURICE.

Ce cajoleur ruſé, qui toujours nous aſſiége,
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans ſon piége.

CLARICE.

Ce cavalier parfait de qui je tiens le cœur,
A tant fait que du mien il s'eſt rendu vainqueur.

LA NOURICE.

Il aime votre bien, & non votre perſonne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un & l'autre lui donne.
Ce m'eſt trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ai ſuplée à mes défauts.

LA NOURICE.

La mémoire d'Alcandre, & le rang qu'il vous laiſſe,
Voudraient un ſucceſſeur de plus haute nobleſſe.

CLARICE.

S'il précéda Philiſte en vaines dignités,
Philiſte le dévance en rares qualités.
Il eſt né gentilhomme, & ſa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers lui fut avare :
Nous avons, elle & moi, trop de quoi l'agrandir.

LA NOURICE.

Si vous pouviez, madame, un peu vous refroidir,
Pour le conſidérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fauſſe aparence,
La raiſon ferait voir à vos yeux inſenſés
Que Philiſte n'eſt pas tout ce que vous penſez.

Croyez-m'en plus que vous, j'ai vieilli dans le monde,
J'ai de l'expérience, & c'eſt où je me fonde.
Eloignez quelque tems ce dangereux charmeur,
Faites en ſon abſence eſſai d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre, & déſintéreſſée
Comparez lui l'objet dont vous êtes bleſſée,
Comparez-en l'eſprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moi de ſi noirs artifices!
Donner à mon amour de ſi cruels ſuplices!
Trahir tous mes deſirs! éteindre un feu ſi beau!
Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau.
Va querir mon amant, duſſai-je la première
Lui faire de mon cœur une ouverture entière.
Je ne permettrai point qu'il ſorte d'avec moi,
Sans avoir l'un à l'autre engagé notre foi.

LA NOURICE.

Ne précipitez point ce que le tems ménage;
Vous pourez à loiſir éprouver ſon courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conſeils maudits,
Et, ſans me repliquer, fai ce que je te dis.

SCENE

SCENE III.

PHILISTE, la Nourice.

PHILISTE.

JE te ferai cracher cette langue traîtreſſe.
Eſt-ce ainſi qu'on me ſert auprès de ma maîtreſſe,
Déteſtable ſorcière ?

LA NOURICE.

Hé bien? quoi? qu'ai-je fait?

PHILISTE.

Et tu doutes encor ſi j'ai vû ton forfait?

LA NOURICE.

Quel forfait ?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie !

LA NOURICE.

Tenir ce qu'on promet, eſt-ce une trahiſon ?

PHILISTE.

Eſt-ce ainſi qu'on le tient?

LA NOURICE.

Parlons avec raiſon;
Que t'avais-je promis?

PHILISTE.

Que de tout ton poſſible
Tu rendrais ta maîtreſſe à mes deſirs ſenſible,

Et la diſpoſerais à recevoir mes vœux.

LA NOURICE.

Et ne la vois-tu point au point où tu la veux ?

PHILISTE.

Malgré toi mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma ſage conduite,
Jeune & ſimple novice en matière d'amour,
Qui ne ſaurais comprendre encor un ſi bon tour.
Flatter de nos diſcours les paſſions des dames,
C'eſt aider lâchement à leurs naiſſantes flammes,
C'eſt traiter lourdement un délicat effet,
C'eſt n'y ſavoir enfin que ce chacun ſait.
Moi, qui de ce métier ai la haute ſcience,
Et qui, pour te ſervir, brûle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaiſant,
J'ai ſû croître ſa flamme en la contrediſant;
J'ai ſû faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé ſous un honteux ſilence;
Et n'ai pas tant choqué que piqué ſes déſirs,
Dont la ſoif irritée avance tes plaiſirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruſe eſt merveilleuſe;
Mais l'épreuve, à mon goût, en eſt fort périlleuſe.

LA NOURICE.

Jamais il ne s'eſt vû de tours plus aſſurés.
La raiſon & l'amour ſont ennemis jurés;
Et lorſque ce dernier dans un eſprit commande,
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande.

Plus la raiſon l'attaque, & plus il ſe roidit ;
Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.
Je le dis ſans beſoin, vos yeux & vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles ;
Vous-même avez tout vû, que voulez-vous de plus ?
Entrez, on vous attend, ces diſcours ſuperflus
Reculent votre bien, & font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon ſervice.
Uſez bien de votre heur & de l'occaſion.

PHILISTE.

Soit une vérité, ſoit une illuſion,
Que ton eſprit adroit emploie à ta défenſe,
Le mien de tes diſcours plus outre ne s'offenſe ;
Et j'en eſtimerai mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais deſſein je tire un bon effet.

LA NOURICE.

Que de propos perdus ! Voyez l'impatiente
Qui ne peut plus ſouffrir une ſi longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE, la Nourice.

CLARICE.

Pareſſeux, qui tardez ſi long-tems à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de votre vûe ?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de ſens fort dépourvûe.
Vous bannir de mes yeux ! Une ſi dure loi
Ferait trop retomber le châtiment ſur moi ;
Et je n'ai pas failli pour me punir moi-même.

PHILISTE.

L'abſence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Auſſi, que ſavez-vous ſi vos perfections
Ne vous ont rien aquis ſur mes affections ?

PHILISTE.

Madame, excuſez moi, je ſais mieux reconnaître
Mes défauts, & le peu que le ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oublierez-vous jamais ces termes ravalés,
Pour vous priſer de bouche autant que vous valez ?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites ?
Demeurez avec moi d'accord de vos mérites ;
Laiſſez moi me flatter de cette vanité,
Que j'ai quelque pouvoir ſur votre liberté,
Et qu'une humeur ſi froide, à tout autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moi le titre d'inſenſible.
Une ſi douce erreur tâche à s'autoriſer.
Quel plaiſir prenez-vous à m'en déſabuſer ?

PHILISTE.

Ce n'eſt point une erreur, pardonnez moi, madame,
Ce ſont les mouvemens les plus ſains de mon ame.
Il eſt vrai, je vous aime, & mes feux indiſcrets
Se donnent leur ſuplice en demeurant ſecrets.
Je reçois ſans contrainte une ardeur téméraire ;

Mais, ſi j'oſe brûler, je ſais auſſi me taire;
Et près de votre objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout ſur ma langue, & rien deſſus mon cœur.
En vain j'avais apris que la ſeule eſpérance
Entretenait l'amour dans la perſévérance;
J'aime ſans eſpérer, & mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire, & non pas d'être aimé.
L'amour devient ſervile alors qu'il ſe diſpenſe
A n'allumer ſes feux que pour la récompenſe.
Ma flamme eſt toute pure, &, ſans rien préſumer,
Je ne cherche en aimant que le ſeul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celui d'être aimé, ſans que tu le prétendes,
Préviendra tes deſirs & tes juſtes demandes.
Ne déguiſons plus rien, cher Philiſte, il eſt tems
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contens.
Donnons leur, je te prie, une entière aſſurance;
Vengeons nous à loiſir de notre indifférence;
Vengeons-nous à loiſir de toutes ces langueurs,
Où ſa fauſſe couleur avait réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me jouez, madame, & cette accorte feinte
Ne donne à mes amours qu'une railleuſe atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange! En me voyant brûler,
Tu t'obſtines encor à le diſſimuler;
Tu veux qu'encor un coup je me donne la honte,
De te dire à quel point l'amour pour toi me domte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,

Et veux douter encor de cette vérité.

PHILISTE.

Oui, j'en doute; & l'excès du bonheur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paraît incroyable.
Madame, est-il possible? & me puis-je assurer
D'un bien à quoi mes vœux n'oseraient aspirer?

CLARICE.

Cesse de me tuer par cette défiance.
Qui pourrait des mortels troubler notre alliance?
Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections?
Veuve, & qui ne dois plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ai de la peine encor à croire mon bonheur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foi ne suffit, que je te donne en gage,
Un brasselet exprès tissu de mes cheveux,
T'attend pour enchaîner & ton bras & tes vœux.
Vien le querir, & prendre avec moi la journée
Qui termine bien-tôt notre heureux hyménée.

PHILISTE.

C'est dont vos seuls avis doivent se consulter,
Trop heureux, quant à moi, de les exécuter.

SCENE V.

LA NOURICE *ſeule.*

VOus comptez ſans votre hôte, & vous pourez aprendre
Que ce n'eſt pas ſans moi que ce jour ſe doit prendre
De vos prétentions Alcidon averti,
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je lui vais bien donner de plus ſûres adreſſes,
Que d'amuſer Doris par de fauſſes careſſes;
Auſſi-bien, m'a-t-on dit, à beau jeu, beau retour.
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-même le dupe, & lui rendant ſon change,
Lui promet un amour qu'elle garde à Florange;
Ainſi de tous côtés primé par un rival,
Ses affaires ſans moi ſe porteraient fort mal.

SCENE VI.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

ADieu, mon cher ſouci, ſois ſûre que mon ame
Juſqu'au dernier ſoupir conſervera ſa flamme.

DORIS.

Alcidon, cet adieu me prend au dépourvû :

Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ai-je vû;
C'eſt m'envier trop tôt le bien de ta préſence;
De grace, oblige moi d'un peu de complaiſance;
Et puiſque je te tiens, ſouffre qu'avec loiſir
Je puiſſe m'en donner un peu plus de plaiſir.

ALCIDON.

Je t'explique ſi mal le feu qui me conſume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume.
Mon diſcours s'en confond, j'en demeure interdit;
Ce que je ne puis dire, eſt plus que je n'ai dit:
J'en hais les vains efforts de ma langue groſſière,
Qui manque de juſteſſe en ſi belle matière;
Et ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent ſi peu le fond de ma langueur.
Doris, ſi tu pouvais lire dans ma penſée,
Et voir juſqu'au milieu de mon ame bleſſée,
Tu verrais un braſier bien autre & bien plus grand,
Qu'en ces faibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvais auſſi pénétrer mon courage,
Et voir juſqu'à quel point ma paſſion m'engage,
Ce que dans mes diſcours tu prens pour des ardeurs,
Ne te ſemblerait plus que de triſtes froideurs.
Ton amour & le mien ont faute de paroles.
Par un malheur égal ainſi tu me conſoles;
Et de mille défauts me ſentant accabler,
Ce m'eſt trop d'heur qu'un d'eux me fait te reſſembler.

ALCIDON.

Mais, quelque reſſemblance entre nous qui ſurvienne,

Ta

Ta paſſion n'a rien qui reſſemble à la mienne ;
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un ſi faux ſoupçon ;
Tu douterais à tort d'une choſe trop claire ;
L'épreuve fera foi comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour
Qui te montre quel eſt envers toi mon amour ;
Ma mère en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas ! ma volonté ſous une autre aſſervie,
Dont je ne puis encor à mon gré diſpoſer,
Fait que d'un tel bonheur je ne ſaurais uſer.
Je dépens d'une vieil oncle, & s'il ne m'autoriſe,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchiſe :
Tu ſais que tout ſon bien ne regarde que moi,
Et qu'attendant ſa mort je vis deſſous ſa loi.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sait comme il faut avoir les hommes de ſa ſorte.
Un peu de tems fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien.
Je connais ce qu'au monde aujourd'hui vaut le bien.
Conſerve ce vieillard ; pourquoi te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir ſa haine ?
Ce qui te plait m'agrée ; & ce retardement,
Parce qu'il vient de toi, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moi ! C'eſt offenſer une pure innocence,

Si l'effet de mes vœux n'eſt pas en ma puiſſance.
Leur obſtacle me gêne autant, ou plus que toi.

DORIS.

C'eſt prendre mal mon ſens, je ſais quelle eſt ta foi.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entière aſſurance?

DORIS.

Elle m'aſſure aſſez de ta perſévérance;
Et je lui ferais tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garans meilleurs.

ALCIDON.

Je l'aporte demain pour mieux faire connaître...

DORIS.

J'en crois ſi fortement ce que j'en vois paraître,
Que c'eſt perdre du tems que de plus en parler.
Adieu. Va déſormais où tu voulais aller.
Si pour te retenir j'ai trop peu de mérite,
Souvien toi pour le moins que c'eſt moi qui te quitte.

ALCIDON.

Ce bruſque adieu m'étonne, & je n'entens pas bien...

SCENE VII.

ALCIDON, la Nourice.

LA NOURICE.

JE te prens au ſortir d'un plaiſant entretien.

ALCIDON.

Plaiſant de vérité, vû que mon artifice
Lui raconte les vœux que j'envoye à Clarice ;
Et de tous mes ſoupirs qui ſe portent plus loin,
Elle ſe croit l'objet, & n'en eſt que témoin.

LA NOURICE.

Ainſi ton feu ſe joue ?

ALCIDON.

Ainſi quand je ſoupire ;
Je la prens pour une autre, & lui dis mon martyre ;
Et ſa réponſe au point que je puis ſouhaiter,
Dans cette illuſion a droit de me flatter.

LA NOURICE.

Elle t'aime ?

ALCIDON.

Et de plus, un diſcours équivoque
Lui fait aiſément croire un amour réciproque.
Elle ſe penſe belle, & cette vanité
L'aſſure imprudemment de ma captivité ;
Et, comme ſi j'étais des amans ordinaires,
Elle prend ſur mon cœur des droits imaginaires ;

Cependant que le ſien ſent tout ce que je feins ;
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURICE.

Je te répons que non. Si tu n'y mets remède,
Avant qu'il ſoit trois jours Florange la poſſède.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit ?

LA NOURICE.

Géron m'a tout conté ;
C'eſt lui qui ſourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'eſt ce qu'en mots obſcurs ſon adieu voulait dire.
Elle a cru me braver, mais je n'en fais que rire ;
Et comme j'étais las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle eſt m'oblige en me quittant.
Ne m'aprendras-tu point ce que fait ta maîtreſſe ?

LA NOURICE.

Elle met ton agente au bout de ſa fineſſe.
Philiſte aſſurément tient ſon eſprit charmé :
Je n'aurais jamais crû qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON.

C'eſt à faire à du tems.

LA NOURICE.

Quitte cette eſpérance ;
Ils ont pris l'un de l'autre une entière aſſurance,
Juſqu'à s'entredonner la parole & la foi.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moi !

LA NOURICE.

Il n'eſt rien de ſi vrai, ce n'eſt point raillerie.

ALCIDON.

C'eſt donc fait d'Alcidon? Nourice, je te prie...

LA NOURICE.

Rien ne ſert de prier, mon eſprit épuiſé
Pour divertir ce coup n'eſt point aſſez ruſé;
Je n'en ſais qu'un moyen, mais je n'oſe le dire.

ALCIDON.

Dépêche, ta longueur m'eſt un ſecond martyre.

LA NOURICE.

Clarice tous les ſoirs, rêvant à ſes amours,
Seule dans ſon jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte?

LA NOURICE.

Je te puis en tenir la fauſſe porte ouverte.
Aurais-tu du courage aſſez pour l'enlever?

ALCIDON.

Oui, mais il faut retraite après où me ſauver;
Et je n'ai point d'ami ſi peu jaloux de gloire,
Que d'être partiſan d'une action ſi noire.
Si j'avais un prétexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abuſé n'accompagnât mes pas.

LA NOURICE.

On te vole Doris; & ta feinte colère
Manquerait de prétexte à quereller ſon frère!
Fais-en ſonner partout un faux reſſentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, &, ſans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura reçû ta flamme.

Sers toi de leur erreur, & dupe-les ſi bien...

ALCIDON.

Ce prétexte eſt ſi beau que je ne crains plus rien.

LA NOURICE.

Pour ôter tout ſoupçon de notre intelligence,
Ne faiſons plus enſemble aucune conférence;
Et vien quand tu pouras, je t'attens dès demain.

ALCIDON.

Adieu. Je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.

CE n'eſt pas que j'excuſe ou la ſœur, ou le frère;
Dont l'infidélité fait naître ta colère;
Mais, à ne point mentir, ton deſſein à l'abord
N'a gagné mon eſprit qu'avec un peu d'effort.
Lorſque tu m'as parlé d'enlever ſa maîtreſſe,
L'honneur a quelque tems combattu ma promeſſe:
Ce mot d'enlévement me faiſait de l'horreur;
Mes ſens embarraſſés dans cette vaine erreur,
N'avaient plus la raiſon de leur intelligence;
En plaignant ton malheur je blâmais ta vengeance;
Et l'ombre d'un forfait, amuſant ma pitié,
Retardait les effets dûs à notre amitié.
Pardonne un vain ſcrupule à mon ame inquiéte;
Pren mon bras pour ſecond, mon château pour retraite.
Le déloyal Philiſte, en te volant ton bien,
N'a que trop mérité qu'on le prive du ſien:
Après ſon action la tienne eſt légitime;
Et l'on venge ſans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, & me promet ſa ſœur,
Pour en faire ſous main Florange poſſeſſeur.
Ah ciel ! fut-il jamais un ſi noir artifice ?
Il lui fait recevoir mes offres de ſervice ;
Cette belle m'accepte, & fier de ſon aveu,
Je me vante partout du bonheur de mon feu :
Cependant il me l'ôte, & par cette pratique,
Plus mon amour eſt ſû, plus ma honte eſt publique.

CELIDAN.

Après ſa trahiſon voi ma fidélité ;
Il t'enlève un objet que je t'avais quitté.
Ta Doris fut toujours la reine de mon ame ;
J'ai toujours eu pour elle une ſecrette flamme,
Sans jamais témoigner que j'en étais épris,
Tant que tes feux ont pû te promettre ce prix.
Mais je te l'ai quittée, & non pas à Florange.
Quand je t'aurai vengé, comme lui je me venge ;
Et lui ferai ſavoir, que, juſqu'à mon trépas,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moi donc à ce point ta contrainte eſt venue.
Que je te veux de mal de cette retenue !
Eſt-ce ainſi qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

CELIDAN.

Mon feu qui t'offenſait eſt demeuré couvert ;
Et, ſi cette beauté malgré moi l'a fait naître,
J'ai ſû pour ton reſpect l'empêcher de paraître.

ALCIDON.

Hélas! tu m'as perdu, me voulant obliger;
Notre vieille amitié m'en eût fait dégager.
Je ſouffre maintenant la honte de ſa perte,
Et j'aurais eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, & réduit mes deſirs
Au glorieux deſſein d'avancer tes plaiſirs.
Faites, dieux tout-puiſſans, que Philiſte ſe change,
Et l'inſpirant bien-tôt de rompre avec Florange,
Donnez moi le moyen de montrer qu'à mon tour
Je ſais pour un ami contraindre mon amour.

CELIDAN.

Tes ſouhaits arrivés, nous t'en verrions dédire:
Doris ſur ton eſprit reprendrait ſon empire.
Nous donnons aiſément ce qui n'eſt plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquais, grands dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengereſſes.

CELIDAN.

Un ami tel que toi m'eſt plus que cent maîtreſſes;
Il n'y va pas de tant: réſolvons ſeulement
Du jour & des moyens de cet enlévement.

ALCIDON.

Mon ſecret n'a beſoin que de ton aſſiſtance.
Je n'ai point lieu de craindre aucune réſiſtance.
La beauté dont mon traître adore les attraits,
Chaque ſoir au jardin va prendre un peu de frais;
J'en ai ſû de lui-même ouvrir la fauſſe porte;
Étant ſeule, & de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce ſoir, le plus tôt vaut le mieux;

Et ſur-tout déguiſés dérobons à ſes yeux,
Et de nous, & du coup l'entière connaiſſance.

CELIDAN.

Si Clarice une fois eſt en notre puiſſance,
Croi que c'eſt un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faiſant, ton parti le plus fort.
Mais, pour la ſûreté d'une telle entrepriſe,
Auſſi-tôt que chez moi nous pourons l'avoir miſe,
Retournons ſur nos pas, & ſoudain effaçons
Ce que pourrait l'abſence engendrer de ſoupçons.

ALCIDON.

Ton ſalutaire avis eſt la même prudence,
Et déja ſe prépare une froide impudence,
A m'informer demain, avec étonnement,
De l'heure & de l'auteur de cet enlévement.

CELIDAN.

Adieu, j'y vais mettre ordre.

ALCIDON.

Eſtime qu'en revanche,
Je n'ai goutte de ſang pour toi que je n'épanche.

SCENE II.

ALCIDON *ſeul.*

BOns dieux! que d'innocence & de ſimplicité!
Ou pour la mieux nommer, que de ſtupidité,
Dont le manque de ſens ſe cache & ſe déguiſe

Sous le front ſpécieux d'une ſote franchiſe !
Que Célidan eſt bon ! que j'aime ſa candeur !
Et que ſon peu d'adreſſe oblige mon ardeur !
Oh, qu'il n'eſt pas de ceux dont l'eſprit à la mode
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode,
Et qui nous font ſouvent cent proteſtations,
Et contre les effets ont mille inventions !
Lui, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectue,
Et l'attente déja de me ſervir le tue.
J'admire cependant par quel ſecret reſſort
Sa fortune & la mienne ont cela de raport,
Que celle qu'un ami nomme, ou tient ſa maîtreſſe,
Eſt l'objet qui tous deux au fond du cœur nous bleſſe,
Et qu'ayant comme moi caché ſa paſſion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puiſqu'il met pour autrui ſon bonheur en arrière,
Et pour moi...

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

JE t'y prens, rêveur.

ALCIDON.

Oui, par derrière,
C'eſt d'ordinaire ainſi que les traîtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin ſi profond,
Que j'excuſe aiſément ta réponſe un peu crue.
Mais que fais-tu ſi triſte au milieu d'une rue?
Quelque penſer fâcheux te ſervait d'entretien?

ALCIDON.

Je rêvais que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la plûpart, que le ſiécle où nous ſommes,
A bien diſſimuler met la vertu des hommes;
Qu'à peine quatre mots ſe peuvent échaper,
Sans quelque double ſens afin de vous tromper;
Et que ſouvent de bouche un deſſein ſe propoſe,
Cependant que l'eſprit ſonge à toute autre choſe.

PHILISTE.

Et cela t'affligeait? Laiſſons courir le tems,
Et, malgré ſes abus, vivons toujours contens.
Le monde eſt un cahos, & ſon déſordre excède
Tout ce qu'on y voudrait aporter de remède.
N'ayons l'œil, cher ami, que ſur nos actions;
Auſſi-bien s'offenſer de ſes corruptions,
A des gens comme nous ce n'eſt qu'une folie.
Mais pour te retirer de la mélancolie,
Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'aſſurer aux ſermens,
Dans trois jours au plus tard, par un bonheur étrange,
Clarice eſt à Philiſte.

ALCIDON.

Et Doris à Florange.

PHILISTE.

Quelque ſoupçon frivole en ce point te déçoit;

J'aurai perdu la vie avant que cela ſoit.

ALCIDON.

Voilà faire le fin de fort mauvaiſe grace :
Philiſte, vois-tu bien, je ſais ce qui ſe paſſe.

PHILISTE,

Ma mère en a reçû, de vrai, quelque propos,
Et voulut hier au ſoir m'en toucher quelques mots ;
Les femmes de ſon âge ont ce mal ordinaire
De régler ſur les biens une pareille affaire ;
Un ſi honteux motif leur fait tout décider ;
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais, comme ſon éclat n'éblouït point mon ame,
Que je vois d'un autre œil ton mérite & ta flamme,
Je lui fis bien ſavoir que mon conſentement
Ne dépendrait jamais de ſon aveuglement ;
Et que, juſqu'au tombeau, quant à cet hyménée,
Je maintiendrais la foi que je t'avais donnée.
Ma ſœur accortement feignait de l'écouter ;
Non pas que ſon amour n'oſât lui réſiſter,
Mais elle voulait bien qu'un peu de jalouſie
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaiſie ;
Ce petit aiguillon, quelquefois en paſſant,
Réveille puiſſamment un amour languiſſant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule.
Soit que ta ſœur l'accepte, ou qu'elle diſſimule,
Le peu que j'y perdrai ne vaut pas m'en fâcher.
Rien de mes ſentimens ne ſaurait aprocher,
Comme alors qu'au théatre on nous fait voir Mélite,

Le diſcours de Cloris quand Philandre la quitte ;
Ce qu'elle dit de lui, je le dis de ta ſœur,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoi m'aigrir contr'elle ? En cet indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit, & me venge ;
Et ce ſexe imparfait, de ſoi-même ennemi,
Ne poſſéda jamais la raiſon qu'à demi.
J'aurais tort de vouloir qu'elle en eût davantage ;
Sa faibleſſe la force à devenir volage.
Je n'ai que pitié d'elle en ce manque de foi ;
Et mon couroux entier ſe réſerve pour toi :
Toi, qui trahis ma flamme après l'avoir fait naître,
Toi, qui ne m'es ami qu'afin d'être plus traître,
Et que tes lâchetés tirent de leur excès
Par ce damnable apas d'un facile ſuccès.
Déloyal, ainſi donc de ta vaine promeſſe,
Je reçois mille affronts au lieu d'une maîtreſſe ;
Et ton perfide cœur maſqué juſqu'à ce jour,
Pour aſſouvir ta haine alluma mon amour !

PHILISTE.

Ces ſoupçons diſſipés par des effets contraires,
Nous renouerons bientôt une amitié de frères.
Puiſſe deſſus ma tête éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colère des cieux,
Si jamais ton rival a ma ſœur ſans ma vie !
A cauſe de ſon bien ma mère en meurt d'envie,
Mais malgré . . .

ALCIDON.

Laiſſe là ces propos ſuperflus ;
Ces proteſtations ne m'éblouïſſent plus ;

Et ma ſimplicité, laſſe d'être dupée,
N'admet plus de raiſon qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Étrange impreſſion d'une jalouſe erreur,
Dont ton eſprit atteint ne ſuit que ſa fureur!
Hé bien, tu veux ma vie, & je te l'abandonne;
Ce couroux inſenſé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par-là, pouſſe; mais n'atten pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon ſang puiſſe te ſatisfaire,
Je le veux tout donner au ſeul bien de te plaire.
Toujours à ces défis j'ai couru ſans effroi;
Mais je n'ai point d'épée à tirer contre toi.

ALCIDON.

Voilà bien déguiſer un manque de courage.

PHILISTE.

C'eſt preſſer un peu trop, qu'aller juſqu'à l'outrage.
On n'a point encor vû que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien ôter tout ſujet de colère;
Et, quoi que de ma ſœur ait réſolu ma mère,
Dût mon peu de reſpect irriter tous les dieux,
J'affronterai Géron & Florange à ſes yeux.
Mais, après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la même violence,
Peut-être ſaurons-nous apaiſer autrement
Les obſtinations de ton emportement.

ALCIDON *ſeul.*

Je crains ſon amitié plus que cette menace.
Sans doute il va chaſſer Florange de ma place.

Mon prétexte eſt perdu, s'il ne quitte ces ſoins.
Dieux, qu'il m'obligerait de m'aimer un peu moins!

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

JE meure, mon enfant, ſi tu n'es admirable!
Et ta dextérité me ſemble incomparable;
Tu mérites de vivre après un ſi bon tour.

DORIS.

Croyez moi qu'Alcidon n'en ſait guère en amour.
Vous n'euſſiez pû m'entendre, & vous garder de rire.
Je me tuais moi-même à tous coups de lui dire,
Que mon ame pour lui n'a que de la froideur,
Et que je lui reſſemble en ce que notre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche;
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il eſt donc une ſouche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetés:
Peut-être y mêlais-tu quelques obſcurités?

DORIS.

Pas une; en mots exprès je lui rendais ſon change,
Et n'ai couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange! Et comment en oſais-tu parler?

DORIS.

DORIS.

Je ne me trouvais pas d'humeur à rien céler;
Mais nous nous fûmes lors jetter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop. C'est ainsi qu'il faut, quand on se moque,
Que le moqué toujours sorte fort satisfait;
Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

DORIS.

Je lui prépare encor une ruse nouvelle,
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais, pour en dire trop, tu pouras tout gâter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoi que l'on se propose,
Assez souvent l'issue...

DORIS.

On vous veut quelque chose,
Madame, je vous laisse.

CHRYSANTE.

Oui, va-t'en; il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

JE devine à-peu-près le ſujet qui t'amène;
Mais, ſans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte ſi fort en faveur d'un ami,
Que je n'ai ſû gagner ſon eſprit qu'à demi.
Encor une remiſe, & tandis que Florange
Ne craigne aucunement qu'on lui donne le change;
Moi-même j'ai tant fait que ma fille aujourd'hui,
Le croirais-tu, Géron? a de l'amour pour lui.

GÉRON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne poura conſentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour ſon contentement.
Quel plaiſir aura-t-il auprès de ſa maîtreſſe,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudeſſe,
Si ſa mauvaiſe humeur ne daigne lui parler,
Ou ne lui parle enfin que pour le quereller?

GÉRON.

Madame, il ne faut point tant de diſcours frivoles.
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ai connu qu'on ne les peut tenir.
Si monſieur votre fils...

CHRYSANTE.

Je l'aperçois venir.

GÉRON.

Tant mieux. Nous allons voir s'il dédira sa mère.

CHRYSANTE.

Sauve toi, ses regards ne sont que de colère.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, LYCAS, GÉRON.

PHILISTE.

TE voilà donc ici, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un sale trafic.
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames.
Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des femmes.

GÉRON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur;
Je ne sortis jamais des termes de l'honneur;
Et madame elle-même a choisi cette voie.

PHILISTE *lui donnant des coups de plat d'épée.*

Tien, porte ce revers à celui qui t'envoie,
Ceux-ci seront pour toi.

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait?

PHILISTE.

J'ai mis, graces aux dieux, ma promeſſe en effet.

CHRYSANTE.

Ainſi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne;
Mais ſi jamais je trouve ici ce couretier,
Je lui ſaurai, madame, aprendre ſon métier.

CHRYSANTE.

Il vient ſous mon aveu.

PHILISTE.

Votre aveu ne m'importe;
C'eſt un fou s'il me voit ſans regagner la porte;
Autrement, il ſaura ce que péſent mes coups.

CHRYSANTE.

Eſt-ce là le reſpect que j'attendais de vous?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache;
Pourvû que mon honneur ne ſouffre aucune tache,
Je ſuis prêt d'expier avec mille tourmens,
Ce que je mets d'obſtacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raiſon régle votre courage;
Conſidérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui ſe traite aporte à votre ſœur.
Le bien eſt en ce ſiécle une grande douceur.
Etant riche on eſt tout; ajoutez qu'elle-même
N'aime point Alcidon, & ne croit pas qu'il l'aime.
Quoi, voulez-vous forcer ſon inclination?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-même à cette élection.
Je ſuis de ſes amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle ſe contraignait ſeulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor ſe contraindre pour moi.

CHRYSANTE.

Et pourquoi lui preſcrire une ſi dure loi?

PHILISTE.

Puiſqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de ſa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne auſſi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéiſſance.

PHILISTE.

Sa promeſſe me donne une entière puiſſance.

CHRYSANTE.

Sa promeſſe, ſans moi, ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foi qu'elle a fait engager ?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle ſa promeſſe.

PHILISTE.

Il faudrait donc, comme elle, avoir l'ame traîtreſſe.
Lycas, cours chez Florange, & di-lui de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent eſprit ?

PHILISTE.

Que s'il ne ſe départ
D'une place chez nous par ſurpriſe occupée,
Je ne le trouve point ſans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attens un peu, mon fils...

PHILISTE *à Lycas.*

Marche, mais promtement.

SCENE VIII.

CHRYSANTE *ſeule.*

Dieux ! que cet emporté me donne de tourment !
Que je te plains, ma fille ! Hélas ! pour ta miſère,
Les deſtins ennemis t'ont fait naître ce frère ;

Déplorable, le ciel te veut favoriſer
D'une bonne fortune, & tu n'en peux uſer.
Rejoignons toutes deux ce naturel ſauvage,
Et tâchons par nos pleurs d'amollir ſon courage.

SCENE IX.

CLARICE *dans ſon jardin.*

CHers confidens de mes deſirs,
Beaux lieux, ſecrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'eſt plus avec des ſoupirs
Que je viens abuſer de votre ſolitude :
Mes tourmens ſont paſſés,
Mes vœux ſont exaucés,
L'aiſe à mes maux ſuccède ;
Mon ſort en ma faveur change ſa dure loi,
Et, pour dire en un mot, le bien que je poſſède,
Mon Philiſte eſt à moi.

En vain nos inégalités
M'avaient avantagée à mon déſavantage,
L'amour confond nos qualités,
Et nous réduit tous deux ſous un même eſclavage.
L'aveugle outrecuidé,
Se croirait mal guidé
Par l'aveugle fortune ;

Et ſon aveuglement par miracle fait voir,
Que quand il nous ſaiſit, l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.
Cher Philiſte, à préſent tes yeux
Que j'entendais ſi bien ſans les vouloir entendre,
Et tes propos myſtérieux,
Par leurs ruſés détours n'ont plus rien à m'aprendre,
Notre libre entretien
Ne diſſimule rien;
Et ces reſpects farouches
N'exerçant plus ſur nous de ſecrettes rigueurs,
L'amour eſt maintenant le maître de nos bouches,
Ainſi que de nos cœurs.
Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaiſir ſe goûte au ſortir des ſuplices!
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'eſt plus augmente nos délices!
Qu'un ſi doux ſouvenir
M'aprête à l'avenir
D'amoureuſes tendreſſes!
Que mes malheurs finis auront de volupté!
Et que j'eſtimerai chérement ces careſſes,
Qui m'auront tant coûté!
Mon heur me ſemble ſans pareil,
Depuis qu'en liberté mon amour m'en aſſure,
Je ne crois pas que le ſoleil...

SCENE

SCENE X.

CÉLIDAN, ALCIDON, CLARICE, la Nourice.

CELIDAN *derrière le théatre.*

COcher, atten nous là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure ?

ALCIDON.

Il eſt tems d'avancer, baiſſons le tapabord ;
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Au voleur, au ſecours.

LA NOURICE.

Quoi ? des voleurs, madame ?

CLARICE.

Oui, des voleurs, nourice.

LA NOURICE *embraſſe les genoux de Clarice, & l'empêche de fuir.*

Ah ! de frayeur je pâme.

CLARICE.

Laiſſe moi, miſérable.

CELIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez.

CLARICE *à qui Célidan met la main ſur la bouche.*
Aux vo...
CELIDAN *derrière le théatre.*
Touche, cocher.

SCENE XI.

LA NOURICE *ſeule.*

SOrtons de pamoiſon, reprenons la parole;
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connais rien, ou j'ai bien pris mon tems;
Ils n'en ſeront pas tous également contens;
Et Philiſte demain, cette nouvelle ſûe,
Sera de belle humeur, ou je ſuis fort déçûe.
Mais par où vont nos gens? Voyons, qu'en ſûreté
Je faſſe aller après par un autre côté.
A préſent il eſt tems que ma voix s'évertue:
Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tue,
On enlève madame, amis, ſecourez nous:
A la force, aux brigands, au meurtre, accourez tous,
Doraſte, Polymas, Liſtor.

SCENE XII.

La Nourice, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

POLYMAS.

QU'as-tu, nourice ?

LA NOURICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait ?

LA NOURICE.

Ils ont ravi Clarice.

POLYMAS.

Comment, ravi Clarice ?

LA NOURICE.

Oui. Suivez promtement.
Bons dieux! que j'ai reçû de coups en un moment!

DORASTE.

Suivons les, mais di nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURICE.

Ils vont tout droit par-là. Le ciel vous favorise.
(*seule.*)
Oh, qu'ils en vont abattre ! Ils sont morts, c'en est fait ;
Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait.

Pourvû que le bonheur à leurs ſouhaits réponde,
Ils les rencontreront, s'ils font le tour du monde.
Quant à nous, cependant ſubornons quelques pleurs,
Qui ſervent de témoins à nos fauſſes douleurs.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

DEs voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ? quel indice ?
Ton raport n'eſt fondé que ſur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en ſuis par mes yeux, hélas, que trop inſtruit.
Les cris de ſa nourice en ſa maiſon déſerte,
M'ont trop ſuffiſamment aſſuré de ſa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut & bas,
Elle renverſe tout ce qui s'offre à ſes pas ;
Et ſur ceux qu'elle voit frape ſans reconnaître.
A peine devant elle oſerait-on paraître ;
De furie elle écume, & fait ſans ceſſe un bruit
Que le deſeſpoir forme, & que la rage ſuit ;
Et, parmi ſes tranſports, ſon hurlement farouche
Ne laiſſe diſtinguer que Clarice en ſa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit ?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a vû,
Ces mots ont éclaté d'un transport imprévû :
Va lui dire qu'il perd sa maîtresse & la nôtre.
Et puis incontinent, me prenant pour un autre,
Elle m'allait traiter en auteur du forfait ;
Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celui qu'elle en soupçonne.

LYCAS.

Ses confuses clameurs n'en accusent personne,
Et même les voisins n'en savent que juger.

PHILISTE.

Tu m'aprens seulement ce qui peut m'affliger,
Traître, sans que je sache où, pour mon allégeance,
Adresser ma poursuite, & porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échaper ; dessus toi ma douleur,
Faute d'un autre objet, eût vengé ce malheur.

SCENE II.

PHILISTE *seul.*

MAlheur d'autant plus grand, que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laisse à ma douleur, qui va finir mes jours,
Qu'une plainte inutile au lieu d'un promt secours.

Faible ſoulagement en un coup ſi funeſte;
Mais il faut s'en ſervir, puiſque ſeul il nous reſte.
Plain, Philiſte, plain toi, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne ſont impuiſſans;
Fai qu'à force de cris pouſſés juſqu'en la nue,
Ton mal ſoit plus connu que ſa cauſe inconnue:
Fai que chacun le ſache, & que par tes clameurs,
Clarice, où qu'elle ſoit, aprenne que tu meurs.
Clarice, unique objet qui me tient en ſervage,
Reçoi de mon ardeur ce dernier témoignage;
Voi, comme en te perdant, je vais perdre le jour,
Et par mon deſeſpoir juge de mon amour.
Hélas! pour en juger, peut-être eſt-ce ta feinte
Qui me porte à deſſein cette cruelle atteinte;
Et ton amour qui doute encor de mes ſermens,
Cherche à s'en aſſurer par mes reſſentimens.
Soupçonneuſe beauté, contente ton envie,
Et pren cette aſſurance aux dépens de ma vie.
Si ton feu dure encor, par mes derniers ſoupirs,
Reçois enſemble & perds l'effet de tes déſirs.
Alors ta flamme en vain pour Philiſte allumée,
Tu lui voudras du mal de t'avoir trop aimée;
Et ſûre d'une foi que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.
Que ce penſer flatteur me dérobe à moi-même!
Quel charme à mon trépas de penſer qu'elle m'aime!
Et dans mon deſeſpoir qu'il m'eſt doux d'eſpérer
Que ma mort à ſon tour la fera ſoupirer!
Simple, qu'eſpères-tu? Sa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire;

Ton déplaiſir lui plaît, & tous autres tourmens
Lui ſembleraient pour toi de légers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,
Elle ſe pâme d'aiſe au récit de ta peine,
Et choiſit pour objet de ſon affection
Un amant plus ſortable à ſa condition.
Pauvre deſeſpéré, que ta raiſon s'égare !
Et que tu traites mal une amitié ſi rare !
Après tant de ſermens de n'aimer rien que toi,
Tu la veux faire heureuſe aux dépens de ſa foi ;
Tu veux ſeul avoir part à la douleur commune ;
Tu veux ſeul te charger de toute l'infortune ;
Comme ſi tu pouvais en croiſſant tes malheurs,
Diminuer les ſiens, & l'ôter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiſte, un raviſſeur infame
A mis en ſon pouvoir la reine de ton ame,
Et peut-être déja en corſaire effronté
Triomphe inſolemment de ſa fidélité.
Qu'à ce triſte penſer ma vigueur diminue !
Mais voici de ſes gens.

SCENE III.

PHYLISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHILISTE.

QU'eſt-elle devenue ?
Amis, le ſavez-vous ? N'avez-vous rien trouvé
Qui nous puiſſe éclaircir du malheur arrivé ?

DORASTE.

Nous avons fait, monſieur, une vaine pourſuite.

PHILISTE.

Du moins vous avez vû des marques de leur fuite.

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous ſauriez le trépas ;
Mais, hélas ! quelque ſoin & quelque diligence...

PHILISTE.

Ce ſont là des effets de votre intelligence,
Traîtres, ces feints hélas ne ſauraient m'abuſer.

POLYMAS.

Vous n'avez point, monſieur, de quoi nous accuſer.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite,
Et c'eſt ce qui vous fait me la tenir ſecrette.

(mettant l'épée à la main.)

Mais voici... Vous fuyez! Vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma maîtreſſe, ou mourir.

(Philiſte pourſuit Doraſte, Polymas & Liſtor.)

DORASTE *rentrant avec ſes compagnons, pendant que Philiſte les cherche derrière le théatre.*

Cédons à ſa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous préſentons plus aux tranſports de ſa rage;
Mais plutôt derechef allons ſi bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour ſujet de ſe fâcher.

LISTOR *voyant revenir Philiſte, & s'enfuyant avec ſes compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE *l'épée à la main, & ſeul.*

Qui les ôte à ma juſte colère?
Venez de vos forfaits recevoir le ſalaire,
Infames ſcélérats, venez, qu'eſpérez-vous?
Votre fuite ne peut vous ſauver de mes coups.

SCENE IV.

ALCIDON, CELIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *mettant l'épée à la main.*

PHiliſte, à la bonne heure, un miracle viſible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus ſenſible,

Puiſqu'ainſi tu m'attens les armes à la main.
J'admire avec plaiſir ce changement ſoudain,
Et vais. . .

CELIDAN *arrêtant Alcidon.*

Ne penſe pas ainſi. . .

ALCIDON.

Laiſſe nous faire;
C'eſt en homme de cœur qu'il me va ſatisfaire.
Crains-tu d'être témoin d'une bonne action?

PHILISTE.

Dieux! ce comble manquait à mon affliction.
Que j'éprouve en mon ſort une rigueur cruelle!
Ma maîtreſſe perdue, un ami me querelle.

ALCIDON.

Ta maîtreſſe perdue!

PHILISTE.

Hélas! hier des voleurs. . .

ALCIDON.

Je n'en veux rien ſavoir, va le conter ailleurs;
Je ne prens point de part aux intérêts d'un traître;
Et puiſqu'il eſt ainſi, le ciel fait bien connaître
Que ſon juſte couroux a ſoin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaiſir, Alcidon, prens-tu de m'outrager?
Mon amitié ſe laſſe, & ma fureur m'emporte;
Mon ame, pour ſortir, ne cherche qu'une porte.
Ne me preſſe donc plus dans un tel deſeſpoir,
J'ai déja fait pour toi par-delà mon devoir.
Te peux-tu plaindre encor de ta place uſurpée?

J'ai renvoyé Géron à coups de plats d'épée ;
J'ai menacé Florange, & rompu les accords
Qui t'avaient fû cauſer ces violens tranſports.

ALCIDON.

Entre des cavaliers une offenſe reçue
Ne ſe contente point d'une ſi lâche iſſue ;
Va m'attendre. . .

CELIDAN *à Alcidon.*

Arrêtez, je ne permettrai pas
Qu'un ſi funeſte mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire ici du fendant tandis qu'on nous ſépare,
C'eſt montrer un eſprit lâche autant que barbare.
Adieu, mauvais, adieu : nous nous pourons trouver ;
Et, ſi le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'aprendrai ſeul à ſeul dans peu de tes nouvelles.
Mon honneur ſouffrirait des taches éternelles,
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE V.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

MOn cœur à ſes douleurs s'attendrit de pitié ;
Il montre une franchiſe ici trop naturelle,
Pour ne te pas ôter tout ſujet de querelle.

L'affaire ſe traitait ſans doute à ſon inſû,
Et quelque faux ſoupçon en ce point t'a déçû.
Va retrouver Doris, & rendons lui Clarice.

ALCIDON.

Tu te laiſſes donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piége qu'il dreſſe afin de mieux duper?

CELIDAN.

Romprait-il ces accords à deſſein de tromper?
Que vois-tu là qui ſente une ſupercherie?

ALCIDON.

Je n'y vois qu'un effet de ſa poltronerie,
Qu'un lâche déſaveu de cette trahiſon,
De peur d'être obligé de m'en faire raiſon.
Je l'en preſſai dès hier, mais ſon peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rufé témoignage,
Par où, m'éblouïſſant, il pût un de ces jours
Renouer ſourdement ces muettes amours.
Il en donne en ſecret des avis à Florange.
Tu ne le connais pas, c'eſt un eſprit étrange.

CELIDAN.

Quelqu'étrange qu'il ſoit, ſi tu prens bien ton tems,
Malgré lui tes deſirs ſe trouveront contens.
Ses offres acceptés, que rien ne ſe differe;
Après un promt hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cet ordre eſt infaillible à procurer mon bien;
Mais ton contentement m'eſt plus cher que le mien.
Longtems à mon ſujet tes paſſions contraintes
Ont ſouffert & caché leurs plus vives atteintes:

Il me faut à mon tour en faire autant pour toi :
Hier devant tous les dieux je t'en donnai ma foi,
Et pour la maintenir tout me ſera poſſible.

CELIDAN.

Ta perte en mon bonheur me ſerait trop ſenſible;
Et je m'en haïrais, ſi j'avais conſenti
Que mon hymen laiſſat Alcidon ſans parti.

ALCIDON.

Hé bien, pour t'arracher ce ſcrupule de l'ame,
Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flamme,
J'épouſerai Clarice. Ainſi puiſque mon ſort
Veut qu'à mes amitiés je faſſe un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouſe la maîtreſſe,
C'eſt là que par devoir il faut que je m'adreſſe.
Philiſte m'eſt parjure, & moi ton obligé :
Il m'a fait un affront, & tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce ſerait me noircir de trop d'ingratitude.

CELIDAN.

Mais te priver pour moi de ce que tu chéris !

ALCIDON.

C'eſt faire mon devoir, te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traître, épouſant ſa Clarice.
Mes diſcours, ni mon cœur, n'ont aucun artifice.
Je vais pour confirmer tout ce que je t'ai dit,
Employer vers Doris mon reſte de crédit;
Si je la puis gagner, je te répons du frère;
Trop heureux à ce prix d'apaiſer ma colère.

CELIDAN.

C'eſt ainſi que tu veux m'obliger doublement ?

Voi ce que je pourai pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire à mon avis deviendrait plus aiſée,
Si Clarice aprenait une mort ſupoſée...

CELIDAN.

De qui? de ſon amant? Va, tien pour aſſuré,
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura ſû la nouvelle funeſte,
Nous aurons moins de peine à la réſoudre au reſte.
On a beau nous aimer, des pleurs ſont tôt ſéchés,
Et les morts ſoudain mis au rang des vieux péchés.

SCENE VI.

CELIDAN *ſeul.*

IL me cède à mon gré Doris de bon courage;
Et ce nouveau deſſein d'un autre mariage,
Pour être fait ſur l'heure, & tout nonchalamment,
Eſt conduit, ce me ſemble, aſſez accortement.
Qu'il en ſait de moyens! qu'il a ſes raiſons prêtes!
Et qu'il trouve à l'inſtant de prétextes honnêtes
Pour ne point raprocher de ſon premier amour!
Plus j'y porte la vûe, & moins j'y vois de jour.
M'aurait-il bien caché le fond de ſa penſée?
Oui, ſans doute Clarice a ſon ame bleſſée;

Il ſe venge en parole, & s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le ſatisfait.
Quand on lui rend Doris, il s'aigrit davantage.
Je jouerais à ce compte un joli perſonnage!
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruſe en vain,
Tandis que le ſuccès eſt encor en ma main.
Si mon ſoupçon eſt vrai, je lui ferai connaître
Que je ne ſuis pas homme à ſeconder un traître.
Ce n'eſt point avec moi qu'il faut faire le fin;
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne voulait que moi pour lui ſervir d'eſcorte,
Et, ſi je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte;
Nous étions attendus, on ſecondait nos coups:
La nourice parut en même tems que nous,
Et ſe pâma ſoudain avec tant de juſteſſe,
Que cette pamoiſon nous livra ſa maîtreſſe.
Qui lui pourrait un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnés.

SCENE VII.

CELIDAN, la Nourice.

LA NOURICE *ſe croyant ſeule.*

AH!

CELIDAN.

J'entens des ſoupirs.

LA NOURICE.

LA NOURICE.

Deſtins!

CELIDAN.

C'eſt la nourice;
Qu'elle vient à propos!

LA NOURICE.

Ou rendez-moi Clarice.

CELIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURICE.

Ou me donnez la mort.

CELIDAN.

Qu'eſt-ce? qu'as-tu, nourice, à t'affliger ſi fort?
Quel funeſte accident? quelle perte arrivée?

LA NOURICE.

Perfide, c'eſt donc toi qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu? Di-moi, qu'en as-tu fait?

CELIDAN.

Ta douleur ſans raiſon m'impute ce forfait;
Car enfin je t'entens, tu cherches ta maîtreſſe?

LA NOURICE.

Oui, je te la demande, ame double & traîtreſſe.

CELIDAN.

Je n'ai point eu de part à cet enlévement;
Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un viſage ſi triſte,
Elle eſt en bonne main.

LA NOURICE.

De qui?

CELIDAN.

De ſon Philiſte.

LA NOURICE.

Le cœur me le diſait que ce ruſé flatteur
Devait être du coup le véritable auteur.

CELIDAN.

Je ne dis pas cela, nourice, du contraire,
Sa rencontre à Clarice était fort néceſſaire.

LA NOURICE.

Quoi ? l'a-t-il délivrée ?

CELIDAN.

Oui.

LA NOURICE.

Bons dieux !

CELIDAN.

Sa valeur
Ote enſemble la vie, & Clarice au voleur.

LA NOURICE.

Vous ne parlez que d'un.

CELIDAN.

L'autre ayant pris la fuite,
Philiſte a négligé d'en faire la pourſuite.

LA NOURICE.

Leur caroſſe roulant, comme il eſt avenu....

CELIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu.
Peut-être un mauvais pas, une branche, une pierre,
Fit verſer leur caroſſe, & les jetta par terre;
Et Philiſte eut tant d'heur que de les rencontrer,
Comme eux & ta maîtreſſe étaient prêts d'y rentrer.

LA NOURICE.

Cette heureuſe nouvelle a mon ame ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie ?

CELIDAN.

C'eſt.. Je l'aurais nommé mille fois en un jour ;
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour !
C'eſt un des bons amis que Philiſte eût au monde.
Rêve un peu comme moi, nourice, & me ſeconde.

LA NOURICE.

Donnez-m'en quelque adreſſe.

CELIDAN.

Il ſe termine en don.
C'eſt... J'y ſuis, peu s'en faut. Atten, c'eſt..

LA NOURICE.

Alcidon ?

CELIDAN.

T'y voilà juſtement.

LA NOURICE.

Eſt-ce lui ? Quel dommage,
Qu'un brave gentilhomme à la fleur de ſon âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et graces aux bons dieux ſon deſſein avorté...
Mais du moins en mourant il nomma ſon complice ?

CELIDAN.

C'eſt là le pis pour toi.

LA NOURICE.

Pour moi !

CELIDAN.

Pour toi, nourice.

LA NOURICE.

Ah, le traître !

CELIDAN.

Sans doute il te voulait du mal.

LA NOURICE.

Et m'en pourrait-il faire ?

CELIDAN.

Oui, ſon raport fatal...

LA NOURICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CELIDAN.

En effet ce raport n'eſt qu'une calomnie.
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton ſû
Ce malheureux deſſein avait été conçû ;
Et que pour empecher la fuite de Clarice,
Ta feinte pamoiſon lui fit un bon office,
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURICE.

De quels damnables tours cet impoſteur ſe ſert !
Non, monſieur, à préſent il faut que je le die :
Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimait Clarice, & brûlant de ce feu,
Il n'amuſait Doris que pour couvrir ſon jeu ;
Depuis près de ſix mois il a tâché ſans ceſſe
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtreſſe ;
Il n'a rien épargné qui fût en ſon pouvoir ;
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moi ſes dons n'avaient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous ſavez le ſurplus, vous voyez ſon effort

A ſe venger de moi pour le moins en ſa mort ;
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'être trop fidelle.
Mais, monſieur, le croit-on ?

CELIDAN.

N'en doute aucunement,
Le bruit eſt qu'on t'aprête un rude châtiment.

LA NOURICE.

Las! que me dites-vous ?

CELIDAN.

Ta maîtreſſe en colère
Jure que tes forfaits recevront leur ſalaire ;
Sur-tout elle s'aigrit contre ta pamoiſon.
Si tu veux éviter une infame priſon,
N'atten pas ſon retour.

LA NOURICE.

Où me vois-je réduite,
Si mon ſalut dépend d'une ſoudaine fuite ?
Et mon eſprit confus ne ſait où l'adreſſer !

CELIDAN.

J'ai pitié des malheurs qui te viennent preſſer.
Nourice, fai chez moi, ſi tu veux, ta retraite ;
Autant qu'en lieu du monde elle y ſera ſecrette.

LA NOURICE.

Oſerais-je eſpérer que la compaſſion...

CELIDAN.

Je prens ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de tems ; être ici davantage
Ne pourrait à la fin tourner qu'à ton dommage.

Je te ſuivrai de l'œil, & ne dis encor rien
Comme après je ſaurai m'employer pour ton bien:
Durant l'éloignement ta paix ſe poura faire.

LA NOURICE.

Vous me ſerez, monſieur, comme un dieu tutélaire.

CELIDAN.

Tréve pour le préſent de ces remercimens:
Va, tu n'as pas loiſir de tant de complimens.

SCENE VIII.

CELIDAN *ſeul.*

VOilà mon homme pris, & ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aiſément l'a dupée;
Je la croyais plus fine, & n'euſſe pas penſé
Qu'un diſcours ſur le champ par hazard commencé,
Dont la ſuite non plus n'allait qu'à l'avanture,
Pût donner à ſon ame une telle torture,
La jetter en déſordre, & brouiller ſes reſſorts;
Mais la raiſon le veut, c'eſt l'effet des remords.
Le cuiſant ſouvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons la cependant en lieu de ſûreté,
D'où nous ne craignions rien de ſa ſubtilité.
Après nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire,
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire;

Et que depuis qu'on joue à ſurprendre un ami,
Un trompeur en moi trouve un trompeur & demi.

SCENE IX.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'Eſt donc pour un ami que tu veux que mon ame
Allume à ta prière une nouvelle flamme?

ALCIDON.

Oui; de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer;
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'eſt un aveu bien clair pour des feintes paſſées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte, il n'apartient qu'à toi
D'être diſſimulée, & de manquer de foi;
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'aprendre,
Quand on feint avec moi, que je ſais bien le rendre.
Mais je reviens à toi. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'après un autre en recueille le fruit;
Et c'eſt à ce deſſein que ta fauſſe colère
Abuſe inſolemment de l'eſprit de mon frère?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes reſſentimens,
Aporte ſeul du trouble à tes contentemens;
Et pour moi, qui vois trop ta haine par ce change,
Qui t'a fait ſans raiſon me préférer Florange,
Je n'oſe plus t'offrir un ſervice odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal. Mais pour faire encor mieux,
Puiſque tu reconnais ma véritable haine,
De moi ni de mon choix ne te mets point en peine.
C'eſt trop manquer de ſens; je te prie, eſt-ce à toi,
A l'objet de ma haine, à diſpoſer de moi?

ALCIDON.

Non; mais puiſque je vois à mon peu de mérite
De ta poſſeſſion l'eſpérance interdite,
Je ſentirais mon mal puiſſamment ſoulagé,
Si du moins un ami m'en était obligé.
Ce cavalier, au reſte, a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps & d'eſprit, riche, adroit, valeureux,
Et ſur-tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualités n'ont rien qui me déplaiſe;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaiſe,
C'eſt qu'il eſt ton ami; cette ſeule raiſon
Me le ferait haïr, ſi j'en ſavais le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien ſervir il faut ici le taire!

DORIS.

DORIS.

Et de plus lui donner cet avis ſalutaire,
Que s'il eſt vrai qu'il m'aime, & qu'il veuille être aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne ſois point nommé;
Qu'il n'eſpère autrement de réponſe que triſte.
J'ai dépit que le ſang me lie avec Philiſte,
Et qu'ainſi malgré moi j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu ſeras quelque jour d'un eſprit plus remis.
Adieu, Quoi qu'il en ſoit, ſouvien-toi, dédaigneuſe,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuſe.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE X.

DORIS *ſeule.*

QU'aux filles comme moi le ſort eſt inhumain!
Que leur condition ſe trouve déplorable!
Une mère aveuglée, un frère inéxorable,
Chacun de ſon côté prennent ſur mon devoir
Et ſur mes volontés un abſolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à ſuivre ſon caprice;
L'un a ſes amitiés, l'autre a ſon avarice.
Ma mère veut Florange, & mon frère Alcidon.

Dans leurs diviſions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour ſouffrir & pour feindre.
Je n'oſe qu'eſpérer, & je ne ſais que craindre;
Ou plutôt je crains tout, & je n'eſpère rien.
Je n'oſe fuir mon mal, ni rechercher mon bien.
Dure ſujétion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix ſe dénie!
On ne laiſſe à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moi que rigueur.
Cependant il y va du reſte de ma vie,
Et je n'oſe écouter tant ſoit peu mon envie;
Il faut que mes deſirs, toujours indifférens,
Aillent ſans réſiſtance au gré de mes parens,
Qui m'apretent peut-être un brutal, un ſauvage;
Et puis cela s'apelle une fille bien ſage.
Ciel, qui vois ma miſère, & qui fais les heureux,
Pren pitié d'un devoir qui m'eſt ſi rigoureux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, CLARICE.

CELIDAN.

N'Eſpérez pas, madame, avec cet artifice,
Aprendre du forfait l'auteur ni le complice;
Je chéris l'un & l'autre, & crois qu'il m'eſt permis
De conſerver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blâme
A ravir la beauté qui lui raviſſait l'ame;
Et l'autre l'aſſiſta par importunité:
C'eſt ce que vous ſaurez de leur témérité.

CLARICE.

Puiſque vous le voulez, monſieur, je ſuis contente,
De voir qu'un bon ſuccès a trompé leur attente;
Et me réſolvant même à perdre à l'avenir
De toute ma douleur le triſte ſouvenir,
J'eſtime que la perte en ſera plus aiſée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont cauſée.
C'eſt aſſez que je ſais qu'à votre heureux ſecours

Je dois tout le bonheur du reſte de mes jours :
Philiſte autant que moi vous en eſt redevable ;
S'il a ſû mon malheur, il eſt inconſolable ;
Et dans ſon deſeſpoir ſans doute qu'aujourd'hui
Vous lui rendrez la vie en me rendant à lui.
Diſpoſez du pouvoir & de l'un, & de l'autre :
Ce que vous y verrez, tenez-le comme au vôtre ;
Et ſouffrez cependant qu'on le puiſſe avertir
Que nos maux en plaiſirs ſe doivent convertir.
La douleur trop longtems règne ſur ſon courage.

CELIDAN.

C'eſt à moi qu'apartient l'honneur de ce meſſage.
Mon ſecours ſans cela, comme de nul effet,
Ne vous aurait rendu qu'un ſervice imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'eſt tout de nouveau prendre une peine exceſſive ;
Et l'obligation que j'en vais vous avoir,
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainſi dorénavant, quelque eſpoir qui me flatte,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CELIDAN.

En quoi que mon ſervice oblige votre amour,
Vos ſeuls remercimens me mettent à retour.

SCENE II.

CELIDAN *ſeul.*

QU'Alcidon maintenant ſoit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de ſon parti ſa traîtreſſe nourice,
Que d'un ami trop ſimple il faſſe un raviſſeur,
Qu'il querelle Philiſte & néglige ſa ſœur;
Enfin, qu'il aime, dupe, enlève, feigne, abuſe,
Je trouve mieux que lui mon compte dans ſa ruſe.
Son artifice m'aide, & ſuccède ſi bien,
Qu'il me donne Doris, & ne lui laiſſe rien.
Il ſemble n'enlever qu'à deſſein que je rende,
Et que Philiſte, après une faveur ſi grande,
N'oſe me refuſer celle dont ſes tranſports
Et ſes faux mouvemens font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'eſt toute acquiſe;
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchiſe;
Il ſuffit que ta ruſe ait dégagé ſa foi:
Ceſſe tes complimens, je l'aurai bien ſans toi.
Mais pour voir ces effets, allons trouver le frère:
Notre heur s'accorde mal avecque ſa miſère,
Et ne peut s'avancer qu'en lui diſant le ſien.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN.

CELIDAN.

AH! je cherchais une heure avec toi d'entretien:
Ta rencontre jamais ne fut plus oportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?

CELIDAN.

Tout va le mieux du monde. Il ne ſe pouvait pas
Avec plus de ſuccès ſupoſer un trépas;
Clarice au deſeſpoir croit Philiſte ſans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup?

CELIDAN.

Celui qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je lui fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jetté des injures en l'air?

CELIDAN.

Cela s'en va ſans dire.

ALCIDON.

Ainſi rien ne l'apaiſe?

CELIDAN.

Si je te diſais tout, tu mourrais de trop d'aiſe.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une ſi dure loi.

CELIDAN.

Dans ce grand deſeſpoir elle parle de toi.

ALCIDON.

Elle parle de moi !

CELIDAN.

J'ai perdu ce que j'aime,
Dit-elle, *mais du moins ſi cet autre lui-même*,
Son fidéle Alcidon, m'en conſolait ici !

ALCIDON.

Tout de bon ?

CELIDAN.

Son eſprit en paraît adouci.

ALCIDON.

Je ne me penſais pas ſi fort dans ſa mémoire.
Mais non, cela n'eſt point, tu m'en donnes à croire.

CELIDAN.

Tu peux dans ce jour même en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le parti par curioſité.
Dérobons nous ce ſoir pour lui rendre viſite.

CELIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occaſion s'offre, on peut la diſpoſer,
Mais comme ſans deſſein...

CELIDAN.

J'entens. A t'épouſer.

ALCIDON.

Nous pourons feindre alors que par ſa diligence
Le concierge, rendu de mon intelligence,

Me donne un accès libre aux lieux de ſa priſon,
Que déja quelque argent m'en a fait la raiſon;
Et que s'il en faut croire une juſte eſpérance,
Les piſtoles dans peu feront ſa délivrance,
Pourvû qu'un promt hymen ſuccède à mes deſirs.

CELIDAN.

Que cette invention t'aſſure de plaiſirs!
Une ſubtilité ſi dextrement tiſſue,
Ne peut jamais avoir qu'une admirable iſſue.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas ſurſeoir.

CELIDAN.

Ne différe donc point. Je t'attens vers le ſoir.
N'y manque pas. Adieu. J'ai quelque affaire en ville.

SCENE IV.

ALCIDON *ſeul.*

O L'excellent ami! qu'il a l'eſprit docile!
Pouvais-je faire un choix plus commode pour moi?
Je trompe tout le monde avec ſa bonne foi;
Et quant à ſa Doris, ſi ſa pourſuite eſt vaine,
C'eſt de quoi maintenant je ne ſuis guère en peine;
Puiſque j'aurai mon compte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige ſon feu.
Mais je ne ſonge pas que ma joie imprudente

Laiſſe

Laiſſe en perplexité ma chère confidente ;
Avant que de partir, il faudra ſur le tard
De nos heureux ſuccès lui faire quelque part.

SCENE V.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE *à Philiſte.*

JE ne le puis céler, bien que j'y compatiſſe,
Je trouve en ton malheur quelque peu de juſtice.
Le ciel venge ta ſœur : ton fol emportement
A rompu ſa fortune, & chaſſé ſon amant ;
Et tu vois auſſi-tôt la tienne renverſée,
Ta maîtreſſe par force en d'autres mains paſſée ;
Cependant Alcidon, que tu crois rapeller,
Toujours de plus en plus s'obſtine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'eſt à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaiſirs qu'il nous en faut attendre.
D'un ſi honteux affront le cuiſant ſouvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainſi mon mauvais ſort m'a bien ôté Clarice :
Mais du reſte accuſez votre ſeule avarice.
Madame, nous perdons, par votre aveuglement,

Votre fils un ami, votre fille un amant.

DORIS.

Otez ce nom d'amant, le fard de ſon langage
Ne m'empêcha jamais de voir dans ſon courage;
Et nous étions tous deux ſemblables en ce point,
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point! Jeune diſſimulée,
Falait-il donc ſouffrir d'en être cajolée?

DORIS.

Il le falait ſouffrir, ou vous déſobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falait un eſprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de ſilence,
Et du moins à ſes yeux cache ta violence.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

PHILISTE *à Célidan.*

HÉ bien, que dit, que fait notre amant irrité?
Perſiſte-t-il encor dans ſa brutalité?

CELIDAN.

Quitte pour aujourd'hui le ſoin de tes querelles:

J'ai bien à te conter de meilleures nouvelles.
Les raviſſeurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Ami, que me dis-tu ?

CELIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et, de grace, où voit-on le ſujet que j'adore ?
Di moi le lieu.

CELIDAN.

Le lieu ne ſe dit pas encore.
Celui qui te la rend te veut faire une loi...

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il diſpoſe de moi,
Mon poſſible eſt à lui.

CELIDAN.

Donc ſous cette promeſſe
Tu peux dans ſon logis aller voir ta maîtreſſe,
Ambaſſadeur exprès...

(Philiſte ſort avec précipitation.)

SCENE VII.

CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Lui fait faire envers vous une incivilité ;
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui, ſans vous dire adieu, vers ſon objet l'emporte.

CELIDAN.

C'eſt comme doit agir un véritable amour.
Un feu moindre eût ſouffert quelque plus long ſéjour ;
Et nous voyons aſſez par cette expérience,
Que le ſien eſt égal à ſon impatience.
Mais puiſqu'ainſi le ciel rejoint ces deux amans,
Et que tout ſe diſpoſe à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oſerais-je, madame,
Offrir à tant d'apas un cœur qui n'eſt que flamme,
Un cœur ſur qui ſes yeux de tout tems abſolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ai cru par le paſſé qu'une ardeur mutuelle
Uniſſait les eſprits & d'Alcidon & d'elle,
Et qu'en ce cavalier ſon deſir arrêté
Prendrait tous autres vœux pour importunité.
Cette ſeule raiſon m'obligeant à me taire,
Je trahiſſais mon feu de peur de lui déplaire.

Mais aujourd'hui qu'un autre en ſa place reçû
Me fait voir clairement combien j'étais déçû,
Je ne condamne plus mon amour au ſilence,
J'en viens faire éclater toute la violence.
Souffrez que mes deſirs ſi long-tems retenus
Rendent à ſa beauté des vœux qui lui ſont dûs;
Et du moins, par pitié d'un ſi cruel martyre,
Permettez quelque eſpoir à ce cœur qui ſoupire.

CHRYSANTE.

Votre amour pour Doris eſt un ſi grand bonheur,
Que je voudrais ſur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiſte,
Et comme ſon caprice à mes ſouhaits réſiſte.
Trop chaud ami qu'il eſt, il s'emporte à tous coups,
Pour un fourbe inſolent qui ſe moque de nous.
Honteuſe qu'il me force à manquer de promeſſe,
Je n'oſe vous donner une réponſe expreſſe,
Tant je crains de ſa part un déſordre nouveau.

CELIDAN.

Vous me tuez, madame, & cachez le couteau.
Sous ce détour diſcret un refus ſe colore.

CHRYSANTE.

Non, monſieur, croyez moi, votre offre nous honore;
Auſſi dans le refus j'aurais peu de raiſon;
Je connais votre bien, je ſais votre maiſon.
Votre père jadis, hélas que cette hiſtoire
Encor ſur mes vieux ans m'eſt douce en la mémoire!
Votre feu père, dis-je, eut de l'amour pour moi;
J'étais ſon cher objet, & maintenant je voi,

Que comme par un droit ſucceſſif de famille,
L'amour qu'il eut pour moi, vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimait, je l'aimais, & les ſeules rigueurs
De ſes cruels parens diviſèrent nos cœurs.
On l'éloigna de moi par ce maudit uſage
Qui n'a dégard qu'aux biens pour faire un mariage;
Et ſon père jamais ne ſouffrit ſon retour,
Que ma foi n'eût ailleurs engagé mon amour.
En vain à cet hymen j'opoſai ma conſtance,
La volonté des miens vainquit ma réſiſtance:
Mais je reviens à vous, en qui je vois portraits
De ſes perfections les plus aimables traits.
Afin de vous ôter déſormais toute crainte,
Que deſſous mes diſcours ſe cache aucune feinte,
Allons trouver Philiſte, & vous verrez alors
Comme en votre faveur je ferai mes efforts.

CELIDAN.

Si de ce cher objet j'avais même aſſurance,
Rien ne pourrait jamais troubler mon eſpérance.

DORIS.

Je ne ſais qu'obéir, & n'ai point de vouloir.

CELIDAN.

Employer contre vous un abſolu pouvoir!
Ma flamme d'y penſer ſe tiendrait criminelle.

CHRYSANTE.

Je connais bien ma fille, & je vous répons d'elle.
Dépêchons ſeulement d'aller vers ces amans.

CELIDAN.

Allons. Mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE VIII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

MA douleur qui s'obſtine à combattre ma joie,
Pouſſe encor des ſoupirs, bien que je vous revoie;
Et l'excès des plaiſirs qui me viennent charmer,
Mèle dans ces douceurs je ne ſais quoi d'amer.
Mon ame en eſt enſemble, & ravie, & confuſe.
D'un peu de lâcheté votre retour m'accuſe;
Et votre liberté me reproche aujourd'hui
Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aiſe, & m'accable de honte;
Celui qui vous la rend en m'obligeant m'affronte;
Un coup ſi glorieux n'apartenait qu'à moi.

CLARICE.

Vois-tu dans mon eſprit des doutes de ta foi?
Y vois-tu des ſoupçons qui bleſſent ton courage,
Et diſpoſent ta bouche à ce fâcheux langage?
Ton amour & tes ſoins trompés par mon malheur,
Ma priſon inconnue a bravé ta valeur.
Que t'importe à préſent qu'un autre m'en délivre?
Puiſque c'eſt pour toi ſeul que Clarice veut vivre;
Et que d'un tel orage, en bonace réduit,
Célidan a la peine, & Philiſte le fruit?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige,

C'eſt la reconnaiſſance où l'honneur vous oblige ;
Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir
Lui garder en votre ame un peu de ſouvenir.
La mienne en eſt jalouſe, & trouve ce partage,
Quelqu'inégal qu'il ſoit, à mon deſavantage ;
Je ne puis le ſouffrir. Nos penſers à tous deux
Ne devraient, à mon gré, parler que de nos feux.
Tout autre objet que moi dans votre eſprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur, à ce compte, eſt un peu tyrannique.
Penſes-tu que je veuille un amant ſi jaloux ?

PHILISTE.

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous.
Mon eſprit amoureux, qui vous tient pour ſa reine,
Fait de vos actions ſa règle ſouveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux.
Où me vois-tu jalouſe, afin d'être ombrageux ?

PHILISTE.

Quoi ! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en viſite
J'entretins quelque tems Belinde & Chryſolite ?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez moi donc cet excès à mon tour ;
Eſt-il rien de plus juſte ou de plus équitable ?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu ſeras fort traitable,
Et n'es pas mal adroit dans ces doux entretiens,

D'accuſer

D'accuſer mes défauts pour excuſer les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paraître
Que tu crois que l'hymen t'ait déja rendu maître,
Puiſque laiſſant les vœux & les ſoumiſſions,
Tu me dis ſeulement mes imperfections.
Philiſte, c'eſt douter trop peu de ta puiſſance,
Et prendre, avant le tems, un peu trop de licence.
Nous avions notre hymen à demain arrêté;
Mais, pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croi pas qu'il s'achève.

PHILISTE.

Mais ſi durant ce tems quelqu'autre vous enlève,
Avez-vous ſûreté que pour votre ſecours
Le même Célidan ſe rencontre toujours?

CLARICE.

Il faut ſavoir de lui s'il prendrait cette peine.
Voi ta mère & ta ſœur que vers nous il amène.
Sa réponſe rendra nos débats terminés.

PHILISTE.

Ah, mère, ſœur, ami, que vous m'importunez!

SCENE IX.

CHRYSANTE, DORIS, CELIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE *à Clarice.*

JE viens, après mon fils, vous rendre une assurance
De la part que je prends en votre délivrance;
Et mon cœur tout à vous ne saurait endurer
Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE *à Chrysante.*

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéir le reste de sa vie,
Que son retour rend moins à soi-même qu'à vous.
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'est à moi désormais, entrant dans sa famille,
A vous rendre un devoir de servante & de fille;
Heureuse mille fois, si le peu que je vaux
Ne vous empêche point d'excuser mes défauts,
Et si votre bonté d'un tel choix se contente.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Dans ce bien excessif qui passe mon attente,
Je soupçonne mes sens d'une infidélité,
Tant ma raison s'oposse à ma crédulité.
Surprise que je suis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor si je veille;
Mon ame en est ravie, & ces ravissemens

M'ôtent la liberté de tous remercimens.

DORIS *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon aise m'enhardisse
A vous offrir, madame, un fidèle service.

CLARICE *à Doris.*

Et moi, sans compliment qui vous farde mon cœur,
Je vous offre & demande une amitié de sœur.

PHILISTE *à Célidan.*

Toi, sans qui mon malheur était inconsolable,
Ma douleur sans espoir, ma perte irréparable,
Qui m'as seul obligé plus que tous mes amis,
Puisque je te dois tout, que je t'ai tout promis,
Cesse de me tenir dedans l'incertitude;
Di moi par où je puis sortir d'ingratitude;
Donne moi le moyen, après un tel bienfait,
De réduire pour toi ma parole en effet.

CELIDAN *à Philiste.*

S'il est vrai que ta flamme, & celle de Clarice,
Doivent leur bonne issue à mon peu de service,
Qu'un bon succès par moi réponde à tous nos vœux,
J'ose t'en demander un pareil à mes feux.
(*montrant Chrysante.*)
J'ose te demander, sous l'aveu de madame,
Ce digne & seul objet de ma secrette flamme,
Cette sœur que j'adore, & qui pour faire un choix,
Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE *à Célidan.*

Ta demande m'étonne ensemble, & m'embarrasse.
Sur ton meilleur ami tu brigues cette place;

Et tu ſais que ma foi la réſerve pour lui.

CHRYSANTE *à Philiſte.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fai point ingrat pour une ame ſi double.

PHILISTE *à Célidan.*

Mon eſprit diviſé de plus en plus ſe trouble;
Diſpenſe moi, de grace, & ſonge qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour eſt grand, l'excuſe t'eſt ſenſible;
Mais je ne t'ai promis que ce qui m'eſt poſſible;
Et cette foi donnée ôte de mon pouvoir
Ce qu'à notre amitié je me ſais trop devoir.

CHRYSANTE *à Philiſte.*

Ne te reſſouvien plus d'une vieille promeſſe;
Et juge, en regardant cette belle maîtreſſe,
Si celui qui pour toi l'ôte à ſon raviſſeur,
N'a pas bien mérité l'échange de ta ſœur.

CLARICE *à Chryſante.*

Je ne ſaurais ſouffrir qu'en ma préſence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie;
Et pour un tel ami lui voir ſi peu de foi,
Me ferait redouter qu'il en eût moins pour moi.
Mais Alcidon ſurvient, nous l'allons voir lui-même
Contre un rival & vous diſputer ce qu'il aime.

SCENE X.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CLARICE *à Alcidon.*

MOn abord t'a ſurpris, tu changes de couleur;
Tu me croyais ſans doute encor dans le malheur:
Voici qui m'en délivre; & n'était que Philiſte
A ſes nouveaux deſſeins en ta faveur réſiſte,
Cet ami ſi parfait qu'entre tous tu chéris,
T'aurait pour récompenſe enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le déſordre éclatant qu'on voit ſur mon viſage,
N'eſt que l'effet trop promt d'une ſoudaine rage.
Je forcène de voir que ſur votre retour
Ce traître aſſure ainſi ma perte & ſon amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des maîtreſſes?
Et mon honneur perdu te gagne leurs careſſes?

CELIDAN *à Alcidon.*

Quoi, j'ai ſû juſqu'ici cacher tes lâchetés,
Et tu m'oſes couvrir de ces indignités!
Ceſſe de m'outrager; ou le reſpect des dames
N'eſt plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE *à Alcidon.*

Cher ami, ne crain rien, & demeure aſſuré

Que je ſais maintenir ce que je t'ai juré ;
Pour t'enlever ma ſœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON *à Philiſte.*

Non, non, il n'eſt plus tems de déguiſer ma flamme ;
Il te faut, malgré moi, faire un honteux aveu,
Que ſi mon cœur brûlait, c'était d'un autre feu.
Ami, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice,
(*ſe montrant.*) (*montrant Célidan.*)
Voici l'auteur du coup, & voilà le complice.
(*à Philiſte.*)
Adieu. Ce mot lâché, je te ſuis en horreur.

SCENE DERNIERE.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE *à Philiſte.*

HÉ bien, rebelle, enfin ſortiras-tu d'erreur ?

CELIDAN *à Philiſte.*

Puiſque ſon deſeſpoir vous découvre un myſtère,
Que ma diſcrétion vous avait voulu taire,
C'eſt à moi de montrer quel était mon deſſein.
Il eſt vrai qu'en ce coup je lui prêtai la main.
La peur que j'eus alors qu'après ma réſiſtance
Il ne trouvât ailleurs trop fidèle aſſiſtance. . .

PHILISTE *à Célidan.*

Quittons là ce diſcours, puiſqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention;
Et ta ſincérité ſe fait aſſez connaître.
Je m'obſtinais tantôt dans le parti d'un traître;
Mais au lieu d'affaiblir vers toi mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plain moi, plain mon malheur, plain mon trop de franchiſe,
Qu'un ami déloyal a tellement ſurpriſe;
Voi par-là comme j'aime, & ne te ſouvien plus
Que j'ai voulu te faire un injuſte refus.
Fai, malgré mon erreur, que ton feu perſévère;
Ne puni point la ſœur de la faute du frère;
Et reçoi de ma main celle que ton deſir,
Avant mon imprudence, avait daigné choiſir.

CLARICE *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuſe;
Mais ici mon amour me ſervira d'excuſe;
Il ſerre nos eſprits d'un trop étroit lien,
Pour permettre à mon ſens de s'éloigner du ſien.

CÉLIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me ſatisfait de cette belle bouche.
Mais, hélas! quel eſpoir oſe rien préſumer,
Quand on n'a pû ſervir, & qu'on n'a fait qu'aimer?

DORIS.

Réunir les eſprits d'une mère & d'un frère,
Du choix qu'ils m'avaient fait avoir ſû me défaire,
M'arracher à Florange, & m'ôter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,

C'eſt avoir ſû me rendre un aſſez grand ſervice,
Pour eſpérer beaucoup avec quelque juſtice;
Et, puiſqu'on me l'ordonne, on peut vous aſſurer
Qu'alors que j'obéis, c'eſt ſans en murmurer.

CÉLIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur ſe déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joie.

CHRYSANTE.

Que la mienne eſt extrême, & que ſur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux préſens!
Qu'il conduit mon bonheur par un reſſort étrange!
Qu'à propos ſa faveur m'a fait perdre Florange!
Puiſſe-t-elle, pour comble, accorder à mes vœux,
Qu'une éternelle paix ſuive de ſi beaux nœuds;
Et rendre, par les fruits de ce double hymenée,
Ma derniére vieilleſſe à jamais fortunée.

CLARICE *à Chryſante.*

Cependant pour ce ſoir ne me refuſez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas;
Afin qu'à ce qui reſte enſemble on ſe prépare,
Tant qu'un myſtère ſaint deux à deux nous ſépare.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce ſerait me priver de tout contentement.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN

EXAMEN

DE LA VEUVE.

CETTE comédie n'eſt pas plus régulière que Mélite en ce qui regarde l'unité de lieu, & a le même défaut au cinquiéme acte, qui ſe paſſe en complimens pour venir à la concluſion d'un amour épiſodique; avec cette différence toutefois, que le mariage de Célidan avec Doris a plus de juſteſſe dans celle-ci, que celui d'Eraſte avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque choſe de mieux ordonné pour le tems en général, qui n'eſt pas ſi vague que dans Mélite, & a ſes intervalles mieux proportionnés par cinq jours conſécutifs. C'était un tempérament que je croyais lors fort raiſonnable entre la rigueur des vingt-quatre heures, & cette étendue libertine qui n'avait aucunes bornes. Mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que ſouvent celle de l'action y excède de beaucoup celle de la repréſentation. Dans le commencement du premier, Philiſte quitte Alcidon pour aller faire des viſites avec Clarice, & paraît en la dernière ſcène avec elle au ſortir de ces viſites, qui doivent avoir conſumé toute l'après-dînée, ou du moins la meilleure partie. La même choſe ſe trouve au cinquiéme. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice ſur le ſoir dans ſon château, où il la croit encor priſonnière, & ſe réſout de faire part de ſa joie à la nourice, qu'il n'oſerait voir de jour, de peur de faire ſoupçonner l'intelligence ſecrette & criminelle qu'ils ont enſemble; & environ cent vers après il vient chercher cette confidente

chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvait être qu'environ midi quand il en a formé le deſſein, puiſque Célidan venait de ramener Clarice; ce que vraiſemblablement il a fait le plutôt qu'il a pû, ayant un intérêt d'amour qui le preſſait de lui rendre ce ſervice en faveur de ſon amant; &, quand il vient pour exécuter cette réſolution, la nuit doit avoir déja aſſez d'obſcurité pour cacher cette viſite qu'il lui va rendre. L'excuſe qu'on pourrait y donner, auſſi-bien qu'à ce que j'ai remarqué de Tircis dans Mélite, c'eſt qu'il n'y a point de liaiſon de ſcènes, & par conſéquent point de continuité d'action. Ainſi l'on pourrait dire que ces ſcènes détachées, qui ſont placées l'une après l'autre, ne s'entreſuivent pas immédiatement, & qu'il ſe conſume un tems notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles ſont liées enſemble; cette liaiſon étant cauſe que l'une commence néceſſairement au même inſtant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire connaître l'averſion naturelle que j'ai toujours eüe pour les *à parte*. Elle m'en donnait de belles occaſions, m'étant propoſé d'y peindre un amour réciproque, qui parût dans les entretiens de deux perſonnes qui ne parlent point d'amour enſemble, & de mettre des complimens d'amour ſuivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, & qui ſont toutefois obligés, par des conſidérations particulières, de s'en rendre des témoignages mutuels. C'était un beau jeu pour ces diſcours à part ſi fréquens chez les anciens & chez les modernes de toutes les langues; cependant j'ai ſi bien fait, par le moyen des confidences qui ont précédé ces ſcènes artificieuſes, & des réflexions qui les ont ſuivies, que, ſans emprunter ce ſecours, l'amour a paru entre

ceux qui n'en parlent point, & le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixiéme scène du quatriéme acte semble commencer par ces *à parte*, & n'en a toutefois aucun. Célidan & la nourice y parlent véritablement chacun à part, mais enforte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur très-vive qu'elle n'a point, & en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouïr; & Célidan de son côté veut qu'elle ait lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est, & qu'ainsi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette scène est fort adroit, par la maniére dont il dupe cette vieille, & lui arrache l'aveu d'une fourbe, où on le voulait prendre lui-même pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne fasse encor quelque piéce qui trouble son dessein; & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquiéme acte. Mais ces sortes de personnages, qui n'agissent que pour l'intérêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de savoir leurs sentimens sur l'événement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a plus affaire d'eux; & d'ailleurs Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs, & rendue à son amant, pour penser en sa présence à cette nourice, & prendre garde si elle est en sa maison, ou si elle n'y est pas.

Le style n'est pas plus élevé ici que dans Mélite; mais il est plus net & plus dégagé des pointes dont l'autre est semée, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans au-

cune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourbe, qu'Eraste de la sienne.

Fin du tome Septiéme.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Septiéme volume.

PREFACE de l'Editeur. . . . . page 3

Avertiſſement de P. CORNEILLE. . . . 8

Acteurs. 8

SURÉNA, *Général des Parthes, tragédie.* . . 9

Préface de l'Editeur. 95

Acteurs. 98

ARIANE, *tragédie.* 99

Préface de l'Editeur. 201

Au Lecteur. 205

Acteurs. 206

LE COMTE D'ESSEX, *tragédie.* . . 207

Avis de l'Editeur. 303

A Monſieur de Liancourt. 307

Au Lecteur. 309

Acteurs. 310

MÉLITE, *comédie.* 311

TABLE.

Examen de MÉLITE. 410

A Monſeigneur le Duc de Longueville. 417

Préface. 419

Argument de CLITANDRE. 422

Acteurs. 428

CLITANDRE. 429

Examen de CLITANDRE, ... 514

A Madame de la Maiſon-Fort. 521

Au Lecteur. 523

Argument de la VEUVE, *comédie.* 525

Acteurs. 526

LA VEUVE, *comédie.* 527

Examen de la VEUVE. 633

Fin de la Table.

212/66

UNIVERSIDAD DE SEVILLA

600717969

i 28576780

212

THEATRE
DE
CORNEILL

TOM VII

66

colorchecker CLASSIC
calibrite
mm